

A N A L Y S E

D E

B A Y L E.

T O M E I I I.

ANALYSE

DE

BAYLE.

TOME III.

93 k 12

A N A L Y S E
R A I S O N N É E
D E
B A Y L E,

OU ABRÉGÉ MÉTHODIQUE
*de ses Ouvrages, particulièrement de
son DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET
CRITIQUE, dont les Remarques ont été
fondues dans le Texte, pour former
un corps instructif & agréable de le-
ctures suivies.*

T O M E . III.



A L O N D R E S.

M. DCC. LV.

ANALYSE

RAISONNÉE

DE

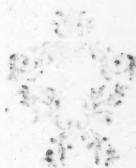
BYLLÉ

OU MÉTHODE

de se Guérir par le traitement de
les DICTES MALADIES HISTORIQUES ET
GÉNÉRALES, par le Docteur J. B. LAMARQUE
Médecin de la Faculté de Médecine de Paris
en son corps d'habitation de la
Rue de la Harpe.



TOME III.



A LONDRES

M. DCC. LV.



T A B L E

ET

SOMMAIRES

DES ARTICLES

DE CE VOLUME.

HISTOIRE DES DOGMES
ET DES OPINIONS.

PREMIERE PARTIE.

Systèmes & Sentiments des Philosophes.

S Y S T E M E

Des anciens Grecs sur le débrouil-
lement du Cahos.

EXPOSITION de ce système par
Ovide. p. i. Réfutation des prin-
cipes d'Ovide, en tant qu'ils supposent

a. iiij.

vj TABLE ET SOMMAIRES

que le Cahos a été homogène. p. 7, & qu'il a duré un temps infini. p. 9. Si c'étoit raisonner conséquemment que de recourir à Dieu pour le débrouillement du Cahos. p. 13. Pensée de M. Descartes touchant la manière dont le Monde eût pu être formé. p. 20. Hypothèse des Épicuriens p. 22. Pensée de M. Lami. Ibid. Réfutation de la doctrine d'Ovide, en ce qu'elle suppose la pacification des Éléments. p. 25. Qu'en tout cas l'homme a été excepté de cette pacification, & que toutes les horreurs du Cahos subsistent à son égard. p. 28.

SYSTÈME DE THALÈS

Sur le Principe de toutes choses.

En quoi consistoit ce système. p. 31. Il ne faut pas confondre cette Hypothèse avec le Cahos d'Hésiode. Ibid. Principale difficulté du sentiment de Thalès. p. 35. Contradiction de Cicéron. p. 36. Pensée brillante, mais fautive, du P. Thomassin. p. 38. Thalès & d'autres Philosophes n'ont reconnu aucune influence divine dans la formation du Monde. p. 40. Vie de Thalès. p. 47.

LE CYNISME

Dogme étrange des Cyniques. p. 50.

23. DES ARTICLES. vij

Chirurgie impure de Diogene. p. 51.
Pensée singulière de St. Augustin. p.
52. Examen du Dogme des Cyni-
ques : Sa réfutation : ce qu'ils pourroient
repliquer. p. 54. Que certaines gens ont
excusé l'action infâme de Diogene. p. 59.
Que d'autres l'ont louée. p. 60. Apolo-
gie de l'Auteur, au sujet des obscénités
contenues dans cet article. p. 61. Por-
trait de Diogene. p. 65. Pensée ridicule
du Jésuite Garasse. p. 67. Anecdotes
de la vie de Diogene. p. 69. S'il étoit
Athée? p. 72.

L'ATOMISME.

§. I. Quel fut l'inventeur de l'Ato-
misme. p. 78. Exposition de ce système
par Laërtius. p. 79. Critique de cette
exposition. p. 82. Ce qu'on doit penser
de l'Hypothèse des Atomes. p. 83. Utilité
d'une supposition qu'eût pu faire Leucippe.
p. 86. Atomistes Orientaux. p. 90.
Conformité de quelques idées de Descartes
avec les Hypothèses de Leucippe. p. 92.

S Y S T E M E

Des Payens sur l'Origine des Dieux.

Idee générale de l'absurdité de tout

viii] TABLE ET SOMMAIRES

Système, qui donne aux Dieux un commencement. p. 95. *Théogonie d'Hésiode.* p. 97. *Doctrine d'Anaximene,* p. 98; *mal exposée par Cicéron.* p. 99. *Absurdité de ces différentes Hypothèses.* p. 103. *Elles peuvent néanmoins avoir été admises par des Philosophes.* Ibid. *Réflexion importante.* p. 105.

SENTIMENTS DE DIOGENE

d'Apolonie.

Ce qu'il pensoit sur la première cause. *Addition remarquable qu'il fit au système d'Anaximene,* p. 108. *Plainte injuste du P. Lescalopier.* p. 109. *Que le système de Diogene ne différeroit point du Spinozisme.* p. 112.

SENTIMENTS D'ANAXAGORE.

Eloge d'Anaxagore. p. 116. *Son désintéressement.* p. 117. *Injustice de St. Chrysostome.* p. 118. *Ce que dit notre Philosophe en apprenant la mort de ses deux fils.* p. 122. *Idée générale de ses Dogmes.* p. 123. *Procès qu'on lui fit devant l'Aréopage.* p. 128. *Exposition du système des Homœoméries, ou des parties semblables.* p. 131. *Exa-*

DES ARTICLES. I

men d'un Argument employé par
Lucrece. p. 137. Autre Argument
beaucoup plus fort, dont Lucrece ne s'est
point avisé. p. 140. Nouvelles objections
contre la doctrine des Homœoméries. p.
142. Qu'Anaxagore attribua à un Etre
intelligent le débrouillement du Chaos,
& qu'il fut le premier des Philosophes
Payens qui admit cette intelligence. p.
159. Censure d'une impiété de Plutar-
que. p. 161. Sentimens Hétérodoxes
imputés à Anaxagore. p. 163. Apolo-
gie de ce Philosophe, sur une plainte mal
fondée de Socrate. p. 167. D'où vient
que l'homme ne peut démontrer par des
raisons particulières que chaque chose est
au meilleur état où elle puisse être. p.
173.

DOGMES D'ARCHELAUS.

Son sentiment sur les principes ma-
tériels des choses, & sur l'Intelligence qui
arrangea ces principes, différoit peu de
l'opinion d'Anaxagore. p. 178. Il fut
très-peu Orthodoxe sur la morale. p. 182.

A T H E I S M E

Franc & absolu de DIAGORAS.

Cause singulière qui le précipita dans

TABLE ET SOMMAIRES

Sur religion. p. 183. *Réflexion sur cette bizarrerie.* p. 184. *Bons mots de ce Philosophe.* p. 186. *Critique d'une pensée de Tatién.* p. 189. *L'Athée Diagoras fut un excellent Législateur.* p. 190. *Mauvaise foi du Prêtre Elien.* p. 191. *Ecart du Jurisconsulte Baudouin.* p. 192.

CRITIQUES,

Autre Athée. p. 193. *Portrait de ce Philosophe. Ses amours infâmes. Sa cruauté.* p. 195. *Sa mort tragique.* p. 196. *Ses talents.* p. 197. *Son système d'Athéisme.* p. 198.

OPINIONS D'EUCLIDE;

Fondateur des Dialecticiens.

Obscurité de ses opinions, & en particulier de sa doctrine sur le bien & sur le mal. p. 201, *& suiv.* *Sa méthode de disputer.* p. 203. *Ce que c'est que le sophisme appelé menteur.* p. 204. *Philosophe qui meurt de chagrin, pour n'avoir pu résoudre quelques difficultés de dialectique.* p. 205. *Inconvénients de ces chicanes.* p. 206. *Que cette manœuvre*

DES ARTICLES. xj

philosophie s'est malheureusement introduite dans les Ecoles chrétiennes. Ravages qu'elle y a faits. p. 208, 209.

SENTIMENTS D'ARCESILAS.

Naissance de ce Philosophe, ses études, son goût pour la philosophie. p. 211. *Combien il étoit opposé aux Dogmatistes.* p. 212. *Jusqu'où il pouvoit l'esprit d'incertitude.* p. 217. *Comment il a été combattu par Lactance.* p. 218. *Portrait d'Arcésilas.* p. 223. *Il eut une bonne pensée sur la mort.* p. 228.

SENTIMENTS DE STILPON.

Eloge de ce Philosophe. Comment il répondit à une raillerie, p. 231. *Il fut redevable de sa vertu à la philosophie, & non à la crainte des Dieux.* p. 232. *Ce qu'il dit au sujet de la Minerve de Phidias.* p. 233. *Opinion étrange des Athéniens, touchant les Statuts des Dieux.* Ibid. *Ce qui arriva à Stilpon dans un Temple.* p. 235. *Ce qu'il répondit à Démétrius.* p. 237. *Son indifférence philosophique.* p. 241. *Innovations qu'il introduisit dans la Logique, dont il bannit les Universaux subtils.*

xij TABLE ET SOMMAIRES

*ridicules. p. 240. Dangers d'une telle
Dialectique. p. 243. Egarements des
Scotistes ; difficultés qui environnent la
doctrine des Universaux. p. 244. Rail-
lerie de la Courtisane Glyceta. p. 245.*

DOGME DE XENOPHANE.

*Ce que ce Philosophe pensoit de la
doctrine qui donne aux Dieux un com-
mencement. p. 247. Son mépris pour la
science divinatoire. Ibid. Avis très-sage
qu'il donna aux Egyptiens. Ibid. Ce
qu'il répondit à un homme qui vouloit le
faire jouer aux dés. p. 248. Ses princi-
pes sur la nature divine ne différoient
guere du Spinozisme. Ibid. Et suiv. il ne
reconnoissoit qu'un seul Etre , éternel Et
immuable , p. 250 ; Et pourtant il ad-
mettoit une infinité de mondes. p. 252.
Conjecture au sujet de son Dogme de
l'unité Et de l'immobilité de toutes
choses. p. 253 ; Et 257. Explication
plus particulière de ce Dogme. p. 260.
On a eu tort d'attribuer à Xenophane
des pensées raisonnables sur la Divinité.
p. 255. Xenophane croyoit la Lune ha-
bitée. p. 259. Comment il expliquoit
les Eclipses. Ibid. Quels étoient ses sen-
timents sur la science Et sur l'évidence. p.*

DES ARTICLES. xii

265. Dogme obscur de notre Philosophe.
 p. 272. Digression sur la mesure des
 biens. Et des maux répandus dans ce
 monde. Première Question. Si le bien
 moral surpasse le mal moral parmi les
 hommes. Origine du mal moral. p.
 275. Le Diable en est le véritable au-
 teur, comme le Médiateur J. C. est
 l'auteur du bien moral. Ibid. Et suiv.
 Parallele des victoires du Démon avec
 celles de J. C. p. 277. Seconde Question.
 Si le bien physique l'emporte ici bas
 sur le mal physique. Parallele des ma-
 ladies Et de la santé. p. 285. Compa-
 raison des corps denses, Et des corps
 rares, appliquée à ce sujet. p. 286. Les
 biens de cette vie sont moins un bien, que
 les maux ne sont un mal, p. 288. Que
 les exemples du bonheur se trouvent plu-
 tôt chez les petits que chez les grands,
 p. 293. Et plutôt chez les ignorants que
 chez les savants. p. 297. Conclusion. p.
 298. Et suiv.
- SENTIMENTS DE ZENON D'EELE
- Particularités concernant Zenon. p.
 300. Idée de sa Dialectique. p. 301.
 S'il a soutenu que rien n'existe. p. 302.
 Comment Zenon argumentoit contre

XIV TABLE ET SOMMAIRES

l'existence du mouvement. Avis important pour plusieurs Lecteurs. p. 304. Première difficulté de Zenon. Ibid. Que le temps n'est point divisible à l'infini. p. 305. Seconde objection. p. 306. Comment Aristote y a répondu. p. 307. Troisième & quatrième objections. p. 310. Autre preuve contre le mouvement, tirée de la non-existence de l'étendue. p. 312. L'étendue ne peut être composée, ni de points mathématiques, ni d'Atomes; ni de parties divisibles à l'infini. p. 313. & suiv. Que la divisibilité à l'infini empêcheroit toute contiguité, p. 319; & ameneroit la pénétration des parties. p. 321. Moyens de l'Epoque, employés contre l'existence de l'étendue. p. 323. Emploi des démonstrations Géométriques. p. 325. Nouvelles objections, contre l'existence du mouvement, tirées, 1^o. de l'impossibilité de le définir; p. 330. & suiv. 2^o. de ce qu'il ne peut jamais commencer. p. 332. 3^o. de l'impossibilité du mouvement circulaire. p. 333. 4^o. de l'uniformité du mouvement dans tous les corps. p. 334. Utilité de ses spéculations métaphysiques. p. 336. Instance tirée de la non-existence du vuide. p. 337. Raisons contre le vuide. p. 339. Que l'im-

DES ARTICLES. XV

mensité divine ne peut être le lieu des corps. p. 345. Aveu de M. Locke. p. 346. Sophisme de Diogene le Cynique. p. 348.

SENTIMENTS DE DEMOCRITE.

Ce qu'on raconte de sa sagacité. p. 352. Discernement des Abeilles. p. 354. Odorat fin du P. Coton. Ibid. dans la zem. (c). Rapports prétendus entre les organes de la génération & le gosier. 356. Comment les anciens connoissoient si une fille étoit pucelle. p. 357. Vie sauvage de Démocrite : tour qu'on lui joua. p. 358. il fut le persécuteur d'Epicure. p. 359. Addition importante qu'il fit au système des Atomes. p. 360. Ses erreurs sur la nature divine. p. 361. Conformité du Malebranchisme avec le système des idées de Démocrite. p. 362. Réveries imputées à ce Philosophe. p. 363. On a dit qu'il étoit Magicien. p. 366. Ce qu'on raconte de sa pénétration. p. 368. S'il est vrai qu'il se soit crevé les yeux. p. 370. Comment il mourut. p. 372.

SENTIMENTS DE PYTHAGORE.

Effets merveilleux de son éloquence.

xvj TABLE ET SOMMAIRES

p. 374. Pensée particulière sur l'usage du plaisir vénérien. p. 377. Imposture pieuse de ce Philosophe. p. 378. Quel service il a rendu aux hommes en formant de bons Législateurs. p. 380. Ce qu'on a pensé du précepte Pythagorique de s'abstenir des feves. p. 383. Magie de Pythagore. p. 385. Fable de Noël le Comte, au sujet des Miroirs magiques. p. 387. Système de la Métempsychose. Pythagore n'en fut pas l'inventeur. Privilège singulier dont il se glorifioit. p. 388. Métaphysique de Pythagore. p. 389. Beauté de sa morale. p. 391.

LE PYRRHONISME.

Définition du Pyrrhonisme. Pyrrhon n'en fut pas l'inventeur. p. 393. Portrait de ce Philosophe. Ibid. & p. suiv. Fables impertinentes qui ont été débitées sur son compte. p. 394. Sentiment particulier sur la réalité des Etres physiques & moraux. p. 396. Indifférence philosophique de Pyrrhon. Ibid. Que le Pyrrhonisme est peu dangereux par rapport à la Philosophie, & à la vie civile. p. 401. Combien il est nuisible à la Religion. p. 402. Dispute singulière de deux Abbés. Combien les Pyrrhoniens seroient au-

DES ARTICLES xvij

aujourd'hui redoutables. p. 403. On n'a
 nulle bonne preuve de l'existence des corps.
 p. 405. Que l'évidence n'est point le ca-
 ractère distinctif de la vérité. p. 407.
 Que le mystère de la Trinité nous con-
 vainc de la fausseté de plusieurs Axi-
 mes, que tous les Philosophes ont regardés
 comme évidents. p. 408. Que le mystère de
 la Transsubstantiation renverse aussi des
 notions qu'on a crues incontestables. p.
 409. Que notre Théologie n'est pas
 moins contraire à plusieurs principes de
 morale, qu'on croyoit certains. p. 412.
 Qu'on n'a point de raison démonstrative
 qui puisse nous assurer de l'identité de
 notre propre existence. p. 415. A quoi
 le Pyrrhonisme peut être bon. Il est moins
 éloigné du christianisme que l'on ne pensa.
 p. 417. & suiv.

L'EPICURISME.

Vie d'Epicure p. 420. Jardins où il
 enseignoit la philosophie. p. 421. Union
 admirable de ses disciples. Ibid. Respect
 qu'ils conservèrent pour lui pendant plu-
 sieurs siècles. p. 422. Fécondité de sa
 plume. p. 423. Combien il fit valoir le
 système des Atomes, dont il n'étoit pas
 l'inventeur. p. 424. Horribles médisan-

xviii TABLE ET SOMMAIRES

ces publiées contre ce Philosophe. p. 426. Il a eu dans ces derniers temps d'illustres défenseurs. p. 428. Eloge de la Collection de Gassendi. Ibid. Mœurs d'Epicure. Combien il aimoit sa Patrie. p. 429. Sa piété. p. 430. Sa sobriété. p. 431. Pourquoi un homme si vertueux est tombé dans l'infamie. p. 432. En quoi consistoit la Religion d'Epicure. p. 434. Ce qu'il pensoit de la nature des Dieux. p. 435. Que son impiété couloit philosophiquement d'une erreur commune à tous les Payens ; & qu'en niant la providence il raisonnoit plus conséquemment que ceux qu'il l'admettoient. p. 437. Explication de ce paradoxe. p. 439. Dispute d'Epicure avec un Platonicien p. 440. Si Dieu avoit un titre pour disposer en maître de la matière. Ibid. S'il étoit convenable qu'il la réformât. p. 443. & 445. Si cette réforme étoit possible , & quel en a été le succès. p. 446. & suiv. Si Dieu pouvoit toucher & mouvoir la matière. p. 443. Autre dispute d'Epicure avec un Prêtre d'Athènes. p. 451. Que la systéme de l'Ecriture est le seul qui ait l'avantage d'établir les fondemens solides de la providence & des perfections de Dieu. p. 454. Conséquences pratiques , & très-favo-

DES ARTICLES. xix

ables au Christianisme , qu'on doit tirer
les arguments , mis dans la bouche d'E-
picure. p. 455. Principes d'Epicure sur
la Liberté. p. 457. Méthode ridicule
dont il se servoit pour l'expliquer. p.
458. Sa doctrine sur le souverain bien.
p. 463. Elle est très-digne d'un grand
Philosophe. p. 464. M. Arnaud a eu
 tort de la censurer indirectement. p. 466.
Que les plaisirs des sens sont en effet
spirituels. p. 468.

SENTIMENTS DE BION.

Etudes de Bion. Sa vanité. Comment
il se tira d'une entrevue avec le Roi An-
tigonus. p. 472. Bons mots de ce Philo-
sophe. p. 473. Son irreligion. p. 474.
Les bons mots ont presque toujours un
côté faux. p. 475. C'est de Bion Bo-
rysthénite qu'Horace a prétendu parler.
Ibid. Peur qu'il eut dans une maladie. p.
476. Cela n'est pas rare parmi les
impies. Pourquoi. p. 477. Subtilité de
sa Dialectique. Dilemme du Mariage.
p. 478. Défauts de ce Dilemme. Ibid.
& p. suiv. Que ceux qui ont épousé dans ce
monde des femmes laides , seront dispen-
sés dans l'autre de toute pénitence , &
iront droit en Paradis. p. 479. Autre

XX TABLE ET SOMMAIRES

sophisme de Bion, pour & contre les voleurs. p. 480. Maxime très-orthodoxe du même. p. 481. Caractere insolent de ce Philosophe. p. 482.

SENTIMENTS DE BION.

Frères de Bion. Comment
il se livre à une controverse avec le Philosophe.
p. 472. Bons mots de ce Philosophe.
p. 473. Son religion. p. 474.
Les bons mots ont presque toujours un
côté faux. p. 475. C'est de Bion l'a-
pôtrophe de Horace à ses amis.
p. 476. Ce n'est pas une maxime de
sagesse. p. 477. Subtilité de
la dialectique. Dilemme de Platon.
p. 478. Dilemme de ce Dilemme. Ibid.
p. 479. Une chose qui est éternelle dans ce
monde des femmes saines. Serait-elle
dans l'autre de toute éternité. Et
il n'en est pas. p. 479. Autre

ANALYSE



ANALYSE DE BAYLE.

SECTION II.

HISTOIRE DES DOGMES ET DES OPINIONS.

PREMIERE PARTIE.

Systèmes & Sentiments des Philosophes.

SYSTEME DES ANCIENS GRECS

sur le débrouillement du Cahos, suivant
l'exposition qu'Ovide en a donnée.

Examen de ce Systeme.

ON ne trouve nulle part une plus
juste idée de la doctrine des Anciens
sur le cahos, que dans l'exorde des

Tome III.

A

Métamorphoses d'Ovide. C'est une imitation, ou si l'on veut, une paraphrase de ce qu'il avoit trouvé dans les livres des Grecs. Il n'y a rien de plus net & de plus intelligible, que cette belle description, si l'on ne s'arrête qu'aux phrases du Poëte : mais si l'on examine ses dogmes, on les trouve mal liés & contradictoires ; c'est un cahos plus affreux que celui qu'il a décrit. Développons les absurdités de ce système : voyons si les Anciens ont pensé juste sur la nature du cahos, sur son débrouillement, sur la maniere dont l'Univers en fut tiré. J'examinerai en particulier si dans leur hypothese le cahos fut véritablement débrouillé, & s'ils ont pû dire que cet état de confusion ne subsistoit plus. Je ferai voir que le combat des quatre éléments ne cessa point au temps de la production du monde, comme ils le supposent, & je montrerai, qu'en tout cas, ils auroient dû excepter le genre humain de cette pacification générale, puisqu'il est assujetti aux confusions & aux contrariétés les plus horribles.

Pour traiter ceci avec ordre, il faut donner d'abord la description qu'Ovide nous a laissée du Cahos.

*Ante mare & terras, & quod tegit omnia
cœlum,*

Unus erat toto naturæ vultus in orbe,

*Quem dixere cahos, rudis indigestaque mæ-
les :*

*Nec quicquam nisi pondus iners, congesta-
que eodem*

Non bene junctarum discordia semina rerum,

Quæque erat & tellus, illic & pontus & aer.

Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,

Lucis egens aer : nulli sua forma manebat.

Obstabatque aliis aliud, quia corpore in uno

Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,

*Mollia cum duris, sine pondere habentia
pondus.*

Vous voyez que l'on entendoit par cahos une masse informe de matiere, où les sémences de tous les corps particuliers étoient pêle mêle avec la dernière confusion. L'air, l'eau, & la terre se trouvoient par-tout ensemble: tout étoit en guerre, chaque partie s'opposoit à chaque partie; le froid & le chaud, l'humidité & la sécheresse, la légèreté & la pesanteur étoient aux prises dans un seul & même corps par toute la vaste étendue de la matiere. Or

voici comment Ovide suppose que cet état de confusion fut débrouillé. Il dit que cette guerre des éléments, confondus & mêlés ensemble, fut terminée par l'autorité d'un Dieu qui les sépara, & leur assigna à chacun sa place, posant le feu dans la région la plus élevée, la terre dans la plus basse, l'air immédiatement au-dessous du feu, l'eau immédiatement au-dessous de l'air, & formant ensuite un lien d'amitié & de concorde entre ces quatre éléments séparés ainsi de lieu (a). Par conséquent l'analyse du discours de notre Poète se réduit à ces six propositions.

I. Avant qu'il y eût un Ciel, une Terre & une Mer, la nature étoit un tout homogène.

II. Ce tout n'étoit qu'une lourde masse, où les principes des choses étoient entassés confusément, sans nulle symétrie, & d'une manière discordante.

III. La chaleur combattoit avec le froid dans le même corps, l'humidité

(a) *Hanc Deus, & melior litem natura diremit.*

Nam cælo terras, & terris abscidit undas,

Et liquidum spisso secrevit ab ære cælum.

*(Qua postquam evoluit, cæcæque exemit acervo,
Dissociata locis concordæ pace ligavit.*

dité & la sécheresse en faisoient autant, la légéreté & la pesanteur n'étoient pas plus d'accord.

IV. Dieu fit cesser cette guerre en séparant les combattants.

V. Il leur assigna des habitations distinctes, selon la légéreté où la pesanteur qui leur étoit propre.

VI. Il forma entr'eux une très-bonne alliance.

Voici en gros les défauts qui se rencontrent dans cette doctrine d'Ovide. Je ne fais point si elle a jamais été critiquée, ou si les Commentateurs ont examiné quelquefois philosophiquement cet endroit des Métamorphoses, mais il me semble qu'il leur eût été facile de s'appercevoir,

En premier lieu, que la premiere proposition ne s'accorde guere avec la seconde : car si les parties d'un tout sont composées de semences ou de principes contraires, ce tout ne peut point passer pour homogène.

En second lieu, que la seconde proposition ne s'accorde pas avec la troisieme : car on ne peut pas dire qu'un tout, où il y a autant de légéreté que de pesanteur, ne soit qu'une masse pesante,

En troisieme lieu, que cette masse pesante ne peut point être considérée comme sans action, *pondus iners*, puisque les principes contraires y sont mêlés sans symétrie : d'où il résulte que leur combat actuel doit être suivi de la victoire des uns ou des autres.

En quatrieme lieu, que les trois premieres propositions étant une fois véritables, la quatrieme & la cinquieme sont superflues : car les qualités élémentaires sont un principe suffisant pour débrouiller un cahos sans l'intervention d'une autre cause, & pour placer les parties ou proche du centre ou loin du centre, à proportion de leur pesanteur ou de leur legereté.

En cinquieme lieu, que la quatrieme proposition est fausse par un autre endroit : car depuis la production des cieux, de l'air, de l'eau & de la terre, le combat du froid & du chaud, de l'humidité & de la sécheresse, de la pesanteur & de la legereté, est aussi grand dans un même corps qu'il a jamais pû l'être.

En sixieme lieu, que par la raison qui vient d'être déduite, la sixieme proposition est fausse. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur l'exposition

de chacune de ces faussetés d'Ovide ; mais il y en a quelques-unes qui demandent un assez long éclaircissement.

I. Je dis qu'il n'y a rien de plus absurde que de supposer un cahos qui a été homogène pendant toute une éternité, quoiqu'il eût les qualités élémentaires, tant celles qu'on nomme *Altératrices*, qui sont la chaleur, la froideur, l'humidité & la sécheresse, que celles qu'on nomme *Motrices*, qui sont la légèreté & la pesanteur ; celle-là cause du mouvement en haut, celle-ci cause du mouvement en bas. Une matière de cette nature ne sauroit être homogène, & doit contenir nécessairement toutes sortes d'hétérogénéités. La chaleur & la froideur, l'humidité & la sécheresse, ne peuvent pas être ensemble sans que leur action & leur réaction les tempere, & les convertisse en d'autres qualités, qui font la forme des corps mixtes : & comme ce tempérament se peut faire selon des diversités innombrables de combinaisons, il a fallu que le cahos renfermât une multitude incroyable d'espèces de composés. Le seul moyen de le concevoir homogène, seroit de dire, que les qualités al-

Réfutation de la doctrine du cahos, en tant qu'elle suppose qu'il a été homogène.

tératrices des éléments se modifierent au même degré dans toutes les molécules de la matière, de sorte qu'il y avoit par-tout précisément la même tiédeur, la même mollesse, la même odeur, la même saveur, &c. Mais ce seroit ruiner d'une main ce que l'on bâtit de l'autre : ce seroit, par une contradiction dans les termes, appeller cahos l'ouvrage le plus régulier, le plus merveilleux en sa symétrie, le plus admirable en matière de proportions, qui se puisse concevoir. Je conviens que le goût de l'homme s'accommode mieux d'un ouvrage diversifié, que d'un ouvrage uniforme; mais nos idées ne laissent pas de nous apprendre que l'harmonie des qualités contraires, conservée uniformément dans tout l'Univers, seroit une perfection aussi merveilleuse, que le partage inégal qui a succédé au cahos. Quelle science, quelle puissance ne demanderoit-elle pas, cette harmonie uniforme répandue dans toute la nature? Il ne suffiroit pas de faire entrer dans chaque mixte la même quantité de chacun des quatre ingrédients; il faudroit y mettre des uns plus, des autres moins, selon que la force des uns est plus grande ou plus petite pour agir,

que pour résister ; car on fait que les Philosophes partagent dans un degré différent l'action & la réaction aux qualités élémentaires. Tout bien compté, il se trouveroit que la cause qui métamorphosa le cahos, l'auroit tiré, non pas d'un état de confusion & de guerre, comme on le suppose, mais d'un état de justesse, qui étoit la chose du monde la plus accomplie, & qui par la réduction à l'équilibre des forces contraires, les tenoit dans un repos équivalent à la paix. Il est donc constant, que si les Poètes veulent sauver l'homogénéité du cahos, il faut qu'ils effacent tout ce qu'ils ajoutent concernant cette confusion bizarre des semences contraires, ce mélange indigeste & ce combat perpétuel des principes ennemis.

II. Passons-leur cette contradiction ; nous trouverons assez de matiere pour les combattre par d'autres endroits. Re commençons l'attaque de l'éternité. Il n'y a rien de plus absurde, que d'admettre pendant un temps infini le mélange des parties insensibles des quatre éléments : car dès que vous supposez dans ces parties l'activité de la chaleur, l'action & la réaction des quatre

Réfutation du cahos, en tant qu'on suppose qu'il a duré un tems infini.

premieres qualités , & outre cela le mouvement vers le centre dans les particules de la terre & de l'eau , & le mouvement vers la circonférence dans celles du feu & de l'air , vous établissez un principe qui séparera nécessairement les unes des autres ces quatre especes de corps , & qui n'aura besoin pour cela que d'un certain temps limité. Considérez un peu ce qu'on appelle la *phiole des quatre éléments*. On y enferme de petites particules métalliques , & puis trois liqueurs plus légères les unes que les autres. Brouillez tout cela ensemble , vous n'y discernez plus aucun de ces quatre mixtes ; les parties de chacun se confondent avec les parties des autres. Mais laissez un peu votre phiole en repos , vous trouverez que chacun reprend sa situation : toutes les particules métalliques se rassemblent au fond de la phiole : celles de la liqueur la plus légère se rassemblent au haut : celles de la liqueur moins légère que celle-là , & moins pesante que l'autre , se rangent au troisieme étage : celles de la liqueur plus pesante que ces deux-là , mais moins pesante que les particules métalliques , se mettent au second étage , & ainsi vous retrouvez les situations distinctes

que vous aviez confondues en secouant la phiole. Vous n'avez pas besoin de patience: un temps fort court suffit pour vous retracer l'image de la situation que la nature a donnée dans le monde aux quatre éléments. On peut conclurre en comparant l'Univers à cette phiole, que si la terre réduite en poudre avoit été mêlée avec la matiere des Astres, & avec celle de l'air & de l'eau, de telle sorte que le mélange eût compris jusqu'aux particules insensibles de chacun de ces éléments, tout auroit d'abord travaillé à se dégager, & qu'au bout d'un terme préfixe, les parties de la terre auroient formé une masse, celles du feu une autre, & ainsi du reste, à proportion de la pesanteur & de la légèreté de chaque espece de corps.

On peut se servir encore d'une autre comparaison, & supposer que le cahos étoit semblable à du vin nouveau qui fermente. C'est un état de confusion. Les parties spiritueuses & les terrestres se brouillent ensemble: on ne sauroit discerner ni à la vûe, ni au goût ce qui est proprement vin, & ce qui n'est que du tartre ou de la lie. Cette confusion excite un combat furieux entre ces diverses parties de matiere. Le

choc est si rude, que le vaisseau est quelquefois incapable de le soutenir. Mais deux ou trois jours, plus ou moins, viennent à bout de cette guerre intestine. Les parties grossières se dégagent, & tombent par leur pesanteur. Les plus subtiles se dégagent aussi, & s'évaporent par leur légèreté, & le vin se trouve de cette manière dans son état naturel. Voilà ce qui seroit arrivé au chaos des Poëtes. La contrariété des principes, mêlés ensemble confusément, y eût produit une violente fermentation, mais qui au bout d'un certain temps eût été cause de la précipitation des corps terrestres, de l'exaltation des parties spiritueuses, en un mot de l'arrangement convenable à chaque corps, en égard à sa pesanteur & à sa légèreté. Il n'y a donc rien de plus contraire à l'expérience & à la raison, que d'admettre un chaos d'une durée éternelle, quoiqu'il enfermât toute la force qui a paru dans la nature après que le monde a été formé. Car il faut bien prendre garde que tout ce que nous appellons loix générales de la nature, loix du mouvement, principes mécaniques, est la même chose que ce qu'Ovide & les Péripateticiens nomment chaleur,

froidur, humidité, sécheresse, pesanteur, légèreté. Ils ont prétendu que toute la force & toute l'activité de la nature, tous les principes de la génération & de l'altération des corps, étoient compris dans la sphère de ces six qualités. Puis donc qu'ils les ont admises dans le cahos, ils y ont reconnu nécessairement toute la même vertu qui fait dans le monde les générations & les corruptions, les vents, les pluies, &c.

III. De là naît une autre objection, qui n'est guère moins solide que les précédentes. Ovide, & ceux dont il a paraphrasé les sentiments, recouroient au ministère de Dieu sans nécessité, pour débrouiller le cahos; car ils y reconnoissoient toute la force intérieure, qui étoit capable d'en séparer les parties, & de donner à chaque élément la situation qui lui convenoit. Pourquoi donc après cela faisoient-ils intervenir une cause externe? N'est-ce pas imiter ces mauvais Poètes, qui dans une pièce de Théâtre font intervenir un Dieu de machine pour débrouiller un très-petit embarras? il faut, pour bien raisonner sur la production du monde, considérer Dieu comme

Si c'étoit raisonner conséquemment, que de recourir à Dieu pour le débrouillement du cahos.

l'Auteur de la matiere, & comme le premier & le seul principe du mouvement. Si l'on ne peut pas s'élever jusqu'à l'idée d'une création proprement dite, on ne sauroit éviter tous les écueils, & il faut, de quelque côté que l'on se tourne, débiter des choses dont notre raison ne sauroit s'accommoder: car si la matiere existe par elle-même, nous ne comprenons pas bien que Dieu ait pû, ou qu'il ait dû lui donner du mouvement. Elle seroit indépendante de tout autre principe, quant à la réalité d'exister: pourquoi donc ne lui seroit-il pas libre d'exister toujours dans le même lieu, à l'égard de chacune de ses parties? Pourquoi seroit-elle contrainte de céder aux desirs d'une autre substance quant au changement de situation. Joignez à cela que si la matiere avoit été mue par un principe extérieur, ce seroit un signe que son existence nécessaire & indépendante seroit séparée & distincte du mouvement; d'où il résulte que son état naturel est d'être en repos, & qu'ainsi Dieu n'auroit pû la mouvoir sans introduire du désordre dans la nature des choses, n'y ayant rien de plus convenable à l'ordre que de suivre l'in-

stitution éternelle & nécessaire de la nature. C'est de quoi je parlerai plus amplement ailleurs (b).

Au reste de toutes les erreurs où l'on tombe, en conséquence de la rejection d'un Dieu Créateur, il n'y en a point de plus petite, à mon avis, que de supposer que si Dieu n'est point la cause de l'existence de la matiere, il est du moins le premier moteur des corps, & en cette qualité, l'Auteur des propriétés élémentaires, l'Auteur de l'arrangement & de la forme que nous voyons dans la nature. Mais prenez garde que cette supposition, qu'il est le premier moteur de la matiere, est un principe qui donne naturellement cette conséquence, c'est qu'il a formé les cieux & la terre, & qu'il est l'Architecte de ce grand & merveilleux édifice qu'on appelle Monde. Mais aussi si vous lui ôtez cette qualité de premier moteur, si vous assurez que la matiere se mouvoit indépendamment de lui, & qu'elle avoit d'elle-même la diversité des formes; qu'à l'égard de quelques-unes de ses parties, son mouvement tendoit vers le centre, & qu'à l'égard des autres, il tendoit vers la circonfé-

(b) Dans l'Exposition de l'Epicurisme, §. III.

rence; si, dis-je, vous assurez tout cela avec Ovide, vous employez Dieu inutilement & mal à propos à la construction du monde. La nature se pouvoit fort bien passer du ministère de Dieu : elle avoit assez de force pour séparer les particules des éléments & pour mettre ensemble celles qui étoient de la même classe. Aristote a fort bien compris cette vérité, & il a eu sur ceci la vue beaucoup meilleure que Platon, qui admettoit dans la matiere élémentaire, antérieurement à la production du monde, un mouvement déréglé. Aristote fait voir que cette supposition se détruiroit elle-même, puisqu'à moins de recourir au progrès à l'infini, il falloit dire qu'il y avoit un mouvement naturel dans les éléments. S'il étoit naturel, les uns tendoient donc au centre, & les autres à la circonférence : ils se rangeoient donc de la manière qu'il le falloit pour former le monde que nous avons aujourd'hui : il y avoit donc un monde au temps de ce mouvement qu'on prétendoit être déréglé & antérieur au monde; ce qui est contradictoire (c). Il observe conséquem-

(c) Voici ses paroles : | les produisè, afin de faciliter la voie de l'examen
Il est nécessaire que je |

ment à cela, & avec beaucoup de raison, qu'Anaxagore, qui n'admettoit point de mouvement antérieur à la première formation du monde, voyoit plus clair que les autres dans cette manière.

Les Péripatéticiens d'aujourd'hui, les plus zelés pour l'orthodoxie Evangelique, ne sauroient rien condamner dans ce discours d'Aristote : car ils avouent que les qualités alteratrices & motrices des quatre éléments fussent à la production de tous les effets de la nature. Ils n'y font intervenir Dieu que comme conservateur de ces facultés élémentaires dont il est la première cause, ou bien ils ne l'y font intervenir que par un concours général ; & ils conviennent qu'à cela près, elles opèrent tout, & sont en qualité de cause seconde le principe complet de

à ceux qui voudroient se convaincre si j'en tire ou non le sens véritable.

Hoc idem accidat necesse est, et si, ut in Timæo est scriptum, elementa inordinatè movebantur antea quàm mundus exortus esset. Motum enim aut violentum, aut secundum naturam esse, necesse est.

Quod si secundum natu-

ram movebantur, Mundum esse, necesse est. . .

Primum namque movens moveri necesse est, ipsum secundum naturam subiens motum, & ea quæ moventur non vi in suis quiescentia locis, cum, quem nunc habent ordinem facere. Aristote de Cælo. Lib. III, Cap. II.

toutes les générations. Un Théologien Scholaistique avoueroit donc sans peine, que si les quatre éléments avoient existé indépendamment de Dieu avec toutes les facultés qu'ils ont aujourd'hui, ils auroient formé d'eux-mêmes cette machine du monde, & l'entre-tiendroient dans l'état où nous la voyons. Il doit donc reconnoître deux grands défauts dans la doctrine du chaos : l'un, & le principal, est qu'elle ôte à Dieu la création de la matiere & la production des qualités propres au feu, à l'air, à la terre & à la mer : l'autre, qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir sans nécessité sur le théâtre du monde pour distribuer les places aux quatre éléments. Nos nouveaux Philosophes, qui ont rejeté les qualités & les facultés de la Physique Péripatéticienne, trouveroient les mêmes défauts dans la description du chaos d'Ovide : car ce qu'ils appellent loix générales du mouvement, principes de mécanique, modifications de la matiere, figures, situation & arrangement des corpuscules, ne comprend autre chose que cette vertu active & passive de la nature, que les Péripatéticiens entendent sous les mots de qua-

lités altératrices & motrices des quatre éléments. Puis donc que , suivant la doctrine de ceux-ci , ces quatre corps , situés selon leur légéreté & leur pesanteur naturelle , sont un principe qui suffit à toutes les générations , les Cartésiens, les Gassendistes, & les autres Philosophes modernes , doivent soutenir que le mouvement , la situation & la figure des parties de la matiere suffisent à la production de tous les effets naturels , sans excepter même l'arrangement général qui a mis la terre , l'air, l'eau & les astres , où nous les voyons. Ainsi la véritable cause du monde & des effets qui s'y produisent , n'est point différente de la cause qui a donné le mouvement aux parties de la matiere , soit qu'en même temps elle ait assigné à chaque atome une figure déterminée , comme le veulent les Gassendistes , soit qu'elle ait seulement donné à des parties toutes cubiques une impulsïon , qui par la durée du mouvement , réduite à certaines loix , leur feroit prendre dans la suite toutes sortes de figures. C'est l'hypothese des Cartésiens. Les uns & les autres doivent convenir par conséquent , que si la matiere avoit été telle , avant la génération du monde , qu'O-

vide l'a prétendu , elle auroit été capable de se tirer du cahos par ses propres forces , & de produire le monde sans l'assistance de Dieu. Ils doivent donc accuser Ovide d'avoir commis deux bévues : l'une est d'avoir supposé que la matiere avoit eû sans l'aide de la Divinité les semences de tous les mixtes , la chaleur , le mouvement , &c : l'autre est de dire , que sans l'assistance de Dieu , elle ne se seroit point tirée de l'état de confusion. C'est donner trop & trop peu à l'un & à l'autre : c'est se passer de secours au plus grand besoin , & le demander lorsqu'il n'est pas nécessaire.

—————
Réflexion
sur une
pensée de
M. Descartes ,
touchant
la maniere
dont le
monde
eût pu être
formé.

Je sai qu'il y a des gens qui n'approuvent pas les idées de M. Descartes , touchant la maniere dont il suppose que le monde auroit pû être formé (d). Les uns se scandalisent de son hypothese , & la croient injurieuse à Dieu : les autres s'en moquent , & y trouvent des impossibilités. On peut répondre aux premiers qu'ils n'entendent point cette matiere , & que si elle leur étoit connue , ils avoueroient que rien n'est plus propre à donner une

(d) Voyez les *Principes de Descartes* , Partie III. Nombre 46. & suiv.

haute idée de la sagesse infinie de Dieu, que de dire que d'une matiere tout à fait informe, il eût pu faire notre monde dans un certain temps, par la seule conservation du mouvement une fois donné, & réduit à un petit nombre de loix simples & générales. Pour ce qui concerne ceux qui contestent les détails de M. Descartes, comme s'ils renfermoient des choses contraires aux loix de la mécanique, & à l'état effectif que les Astronomes ont découvert dans les tourbillons des Cieux; je me contente de leur répondre, que cela n'empêche pas qu'il n'ait raison, quant au gros de son hypothese, & je suis bien persuadé que M. Newton, le plus redoutable de tous ses critiques, ne doute point que le systême effectif du monde ne puisse être la production d'un petit nombre de loix mécaniques, établies par l'Auteur de toutes choses. En effet, dès que vous supposez des corps déterminés à se mouvoir par des lignes droites, & à tendre ou vers le centre, ou vers la circonférence, toutes les fois qu'ils se trouvent obligés à se mouvoir circulairement à cause de la résistance des autres corps, vous établissez un principe qui formera nécessairement

beaucoup de variétés dans la matiere:
& s'il ne forme pas ce systême-ci , il
en formera un autre.

Observa-
tion sur
l'Hypo-
these des
Epicu-
riens.

Il n'est pas jusqu'à la folle & extra-
vagante Hypothese des Epicuriens ,
qui n'ait de quoi fabriquer un certain
monde. Passez-leur une fois les diffé-
rentes figures des atomes avec la force
inaliénable de se mouvoir selon les
loix de la pesanteur , de se réprimer les
uns les autres & de réfléchir de diverses
manieres , selon qu'ils se choquent ou
diamétralement , ou de biais ; vous ne
sauriez plus nier que la rencontre for-
tuite de ces corpuscules ne puisse for-
mer des masses ; où il y aura des corps
durs & des corps fluides , du froid & du
chaud , de l'opacité & de la diapha-
néité , des tourbillons , &c. Tout ce
qu'on peut leur nier , est que le hazard
puisse produire un assemblage de corps
tel que notre Monde , où il y ait tant
de choses qui persévèrent si long-temps
dans leur régularité , & tant de machi-
nes d'animaux mille fois plus indu-
strieuses que celles de l'art humain , qui
demandent nécessairement une direc-
tion intelligente.

Digres-
sion sur
une pen-

Examinons par occasion une pensée
du Sieur Lami , Médecin de la faculté

de Paris, aussi grand partisan des atomes, qu'adversaire des Péripatéticiens & de Descartes, comme on le voit par son Ouvrage *De principiis rerum*. Or voici ce qu'il répond à une objection que l'on propose ordinairement contre l'hypothèse d'Epicure. On argumente par cette comparaison : jamais, en joignant ensemble des caractères à l'aventure, on ne composeroit le poëme de l'Iliade : donc la rencontre casuelle des atomes ne pourroit jamais produire un monde. Il répond, qu'il y a une extrême différence entre ces deux choses. L'Iliade ne se peut former que par la jonction précise & déterminée d'un certain nombre de caractères : la méthode de la composer est donc unique entre une infinité de manières d'arranger des caractères : il ne faut donc point trouver étrange que le hazard ne puisse jamais rencontrer cette voye unique entre une infinité d'autres. Mais pour faire un monde généralement parlant, celui-ci, ou d'autres, il n'est pas besoin que les atomes se rencontrent & se combinent d'une certaine manière précise, unique & déterminée. Car de quelque manière qu'ils s'accrochent, ils formeront né-

cessairement des assemblages de corps, & par conséquent un monde. Il n'es'arrête pas là, il tourne d'un autre biais la comparaison. Quelque casuelle que puisse être, dit-il, la jonction de plusieurs lettres, elles font nécessairement des syllabes & des paroles: donc la rencontre fortuite des atomes formera nécessairement des corps. Si vous lui dites que ces mots, formés au hazard, n'ont aucune signification, il vous répondra que c'est à cause que les mots ne signifient que ce qu'il a plu à l'homme, & que de là vient, que pour être significatifs, il faut qu'ils soient arrangés conformément à l'institution humaine; mais que la vertu des atomes étant indépendante de l'homme, ils produisent des effets considérables, & qui peuvent attirer son admiration, quel que puisse être leur arrangement (e).

Il n'est pas fort nécessaire de discuter tout ceci; on peut accorder à M. Lami une partie de ses prétentions, & nier en même temps que notre monde où il y a tant de choses régulières, & qui tendent à de certaines fins, puisse être l'effet du hazard. Notez qu'Epicu-

(e) Guillaume Lami, *De rerum principiis*, Lib. III. Cap. XXXIX.

re étoit obligé de reconnoître un coup de hazard aussi admirable pour le moins que le fauroit être l'Iliade, composée par la rencontre fortuite de certaines lettres. Il donnoit aux Dieux la figure d'homme, & il les croyoit éternels. Il falloit donc qu'il avouât que la rencontre fortuite des atomes, dont les premiers hommes furent composés, avoit copié fidèlement un certain original déterminé & unique, savoir la figure qu'avoient les Dieux (f). Cette ressemblance entre les Dieux & les hommes, formée par un cas fortuit, est plus étonnante, qu'il ne le seroit de voir qu'un enfant, qui appliqueroit, selon ses petits caprices, un crayon sur un morceau de papier, formeroit une image de César, aussi ressemblante & aussi bonne, que le plus excellent portrait que Michel Ange eût jamais pu faire de César.

IV. La dernière observation qui me reste à développer, concerne ce que dit Ovide, que la guerre des quatre éléments qui avoit été continuelle dans le chaos, fut terminée par l'autorité du Dieu, qui forma le monde. N'est-ce

Réfutation de la doctrine d'Ovide, en ce qu'elle suppose la pacification des éléments.

(Voyez ce que Cicéron dit là-dessus dans le Livre III. de *La Nature des Dieux*. Ch. XXXII.

Tome III.

B

pas prétendre, que depuis ce temps-là, les éléments se tiennent en paix ? Et n'est-ce pas une prétention très-mal fondée, & démentie par l'expérience ? La guerre a-t-elle jamais cessé entre le chaud & le froid, l'humidité & la sécheresse, la légèreté & la pesanteur, le feu & l'eau, &c. Puisqu'Ovide se conformoit à l'hypothèse des quatre éléments, il devoit savoir que l'antipathie de leurs qualités subsiste toujours, & qu'il n'y a jamais entre elles ni paix, ni trêve, non pas même lorsqu'elles composent le tempérament des corps mixtes ? Elles n'y entrent qu'après un combat, où elles se sont réciproquement estropiées, & s'il y a des moments où ce combat est interrompu, c'est que la résistance des unes est précisément égale à l'activité des autres. Quand leurs efforts sont épuisés, elles se reposent, elles reprennent haleine, toujours prêtes à se harceler, & à se détruire mutuellement dès que leurs forces le permettront. L'équilibre ne peut pas durer long-temps ; car à toute heure, il vient du secours ou aux unes, ou aux autres, & il faut de toute nécessité que l'une perde ce que l'autre gagne. Les loix de ce combat sont que

le plus foible soit entièrement ruiné selon toute l'étendue de la puissance du plus fort. Cette guerre intestine prépare la dissipation du composé, & tôt ou tard elle en vient à bout. Les corps vivants y sont plus sujets que les autres, & succomberoient bientôt, si la nature ne leur fournissoit des réparations; mais enfin le contraste de la chaleur naturelle & de l'humide radical leur devient mortel. La force du temps, qui consume tout, n'est fondée que sur le combat des corps. Or puisque telle est la condition de la nature, que tous les Etres se combattent & s'entre-détruisent, il ne falloit pas assurer que la guerre des éléments fut terminée, lorsque le monde commença, & lorsque le cahos finit. Il suffisoit de dire que la situation & les forces des combattants furent réglées & balancées de telle sorte, que leurs hostilités continuelles ne produiroient point la destruction de l'ouvrage, mais seulement les vicissitudes qui auroient leurs agréments; *per questo variar natura è bella.* Car il faut remarquer que c'est à cette discorde des éléments, que la nature doit ses richesses & son heureuse fécondité. Leur union la rendroit stérile.

le; & s'ils ne se livroient une guerre cruelle par-tout où ils se rencontrent, il n'y auroit point de génération; *generatio unius est corruptio alterius.*

Qu'en
tout cas
l'Homme
a été ex-
cepté de
cette pa-
cifica-
tion.

Mais si renonçant aux raisons qu'on a étalées ci-dessus, l'on accordoit que, généralement parlant, les créatures ont été tirées de l'état de confusion où elles étoient dans le cahos, il seroit toujours vrai de dire qu'en tout cas, l'homme a été excepté de cette pacification. Je ne considère ici que les vûes qu'on peut avoir quand on est destitué des lumieres de la révélation. En cet état-là peut-on s'empêcher de croire que les horreurs du cahos subsistent encore à l'égard de l'homme? car mettant à part le combat perpétuel des qualités élémentaires, qui regnent un peu plus dans sa machine, que dans celle de la plupart des autres êtres matériels, quelle guerre n'y a-t-il pas entre son ame & son corps, entre sa raison & ses sens? La raison devroit calmer ces désordres; mais elle est jugée & partie: ses arrêts ne sont point exécutés, & ne font qu'augmenter le mal. C'est ce qui a fait dire à l'un des plus solides & des plus brillants esprits de notre siècle, qu'il préféreroit la condi-

tion de certains animaux à celle de l'homme. Je rapporterai ses vers, & je terminerai par cet agréable morceau une dissertation toute Philosophique; que quelques Lecteurs trouveront peut-être un peu trop sérieuse.

Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.

Innocents animaux n'en foyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage.

Cette fiere raison dont on fait tant de bruit
Contre les passions n'est pas un sûr remede,
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.

Toujours impuissante & sévere
Elle s'oppose à tout & ne surmonte rien.

Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la co-
lere

Des loups cruels & ravissants,
Que sous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos sens.

Voilà ce que dit Madame des Hou-
lières dans son *Idylle des Moutons*.
Elle soutient ailleurs un Paradoxe en-
core plus fort: c'est que l'état des créa-
tures inanimées est meilleur que le nô-

tre. Voyons comme elle s'exprime en parlant à un ruisseau.

Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?

Hélas votre sort est si doux !

Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous

A nous plaindre de la nature.

Qu'avez-vous mérité ruisseau tranquille & doux,

Pour être mieux traité que nous ? (g)

Notez que je n'ai considéré le cahos de l'homme qu'eu égard à la guerre intestine que chacun sent en lui-même. J'aurois eu un champ plus vaste, & bien plus fertile en nouvelles preuves, si j'avois considéré les discordes qui regnent de peuple à peuple, & même de particulier à particulier, avec toutes les injustices, les fraudes, & les indignes violences qui s'y mêlent. *

(a) Des Houlières, | * Dictionn. de Bayle,
Idylle du Ruisseau. | Art. *Ovide*, rem F.





HYPOTHESE

DE THALÈS

Concernant le Principe de toutes les choses.

Ceux qui ont quelque connoissance de la doctrine des plus anciens Philosophes de la Grece, n'ignorent pas que Thalès a soutenu que l'*Eau* fut le principe de tous les corps qui composent l'Univers. On prétend avec beaucoup de fondement, qu'il ne fut pas le premier qui avança cette doctrine, & qu'il l'avoit empruntée ou des Egyptiens, ou des plus anciens Poëtes de la Grece (a).

Quelques Auteurs disent que le *Cahos* d'Hésiode est au fond le même principe que Thalès appelloit *Eau*. J'ai de la peine à m'imaginer cela : car l'*Eau* de Thalès doit être considérée

Il ne faut pas confondre cette Hypothèse avec le cahos d'Hésiode.

(a) Voyez la dissertation de dogmate Thalæti.... imprimée avec quelques autres à Hall. en Saxe l'an 1700, sous

le titre d'*Observationum selectarum ad rem litterariam pertinentium*; Tome I.

comme un tout homogène, au lieu que le *Cabos* d'Hésiode n'étoit sans doute autre chose qu'un mélange bizarre de toutes sortes de principes. C'est l'image naturelle que présente ce mot : c'est l'idée que nous en donne Ovide (b), qui avoit emprunté des Grecs tout ce qu'il débite là-dessus. Je sais que l'on a donné un autre sens à cet Etre imaginaire qu'Hésiode appelle *Cabos*, & qu'il regarde comme le principe de toutes choses. On a dit qu'il entendoit par là le *Lieu* où tous les corps ont été posés, & beaucoup de gens, si l'on en croit Simplicius (c), ont adopté cette interprétation. Mais en supposant même qu'elle est juste, on auroit tort d'en conclure que Thalès ait enseigné la même doctrine qu'Hésiode ; car l'eau n'a pas moins besoin de lieu que tous les autres corps : il faudroit donc que le lieu eût existé avant l'eau : elle ne seroit donc pas le premier Principe. J'ajouterai qu'il n'y a nulle apparence qu'Hésiode ait eu la pensée qu'on lui attribue. Par le mot *Cabos* il n'entendoit pas l'espace, ou

(b) *Metam. Lib. 1*,
init.

(c) Simplicius in Aristot. *Phys. Lib. IV*, Voy.

aussi Sextus Empir. *Pyr-
rhon. Hypot. Lib. III*,
Cap. XVI.

le lieu qui contient les corps ; il entendoit sans doute l'état confus où étoient les choses avant que la terre , la mer , l'air , les cieux , &c. eussent la situation qui leur convenoit. Il ne prétendoit donc pas parler de l'espace , qui en cas qu'on le distingue des corps , est un tout parfaitement homogène , & incapable d'être le sujet de composition d'aucun élément , ni d'aucun mixte. Cela prouve que l'Eau de Thalès n'étoit point l'espace , bien que d'ailleurs il ait dû la considérer comme un tout homogène *en acte* , quoiqu'hétérogène *en puissance*. Je me fers là d'une distinction très-fameuse dans les Ecoles Péripatéticiennes , & je veux dire que selon Thalès , l'Eau considérée en elle-même , & avant la formation particulière de tous les corps , doit être absolument eau dans chacune de ses parties , & capable néanmoins de devenir air , feu , terre , & ensuite arbre , métal , sang , vin , os , &c. selon les divers degrés de rarefaction ou de condensation par où elle passe. C'est à tort que l'on objecte , que s'il n'y avoit qu'un seul principe matériel , il n'y auroit point de différence entre les corps. Cette

objection ne peut être bonne que contre ceux qui supposeroient que ce seul principe est immuable. Mais s'ils supposent qu'il est susceptible de diverses qualités successivement, comme la matiere premiere d'Aristote, il n'y a point de sorte de corps qui n'en puisse naître. La difficulté proposée par Laëtant, soit contre Thalès, soit contre Héraclite qui n'admettoit que le *Feu*, pour principe de toutes choses, n'est pas solide. *Le feu*, dit-il, *ne sauroit naître de l'eau, & l'eau ne sauroit naître du feu* (d). Il se trompe. Tout corps particulier peut sortir du feu, ou de l'eau, ou de la terre, pourvu qu'il y ait des causes qui sachent modifier l'étendue selon toute son altérabilité, ou sa mutabilité. Mais remarquons en passant que ni Thalès, ni Héraclite, ni aucun des autres Philosophes qui ont pris pour le principe général de tous les corps un seul des quatre éléments vulgaires, n'ont égalé Aristote en pénétration d'esprit : ils n'ont point vu qu'aucun des quatre éléments n'est le corps en général, & que c'est une espece de matiere déterminée. C'est pourquoi Aristote, plus sensé

(d) Laëtant, *Liv. II, Cap. IX.*

qu'eux tous, a choisi pour premier Principe la matiere en général.

La grande difficulté de l'hypothese de Thalès, est qu'il n'a point expliqué comment l'Eau a commencé de changer d'état, pour revêtir les formes particulieres d'air, de feu, de terre, &c. se rarefia-t-elle, se condensa-t-elle par sa vertu propre? Cette vertu nâquit-elle tout d'un coup au commencement du monde, ou avoit-elle toujours existé dans l'Eau? On ne comprend point que si l'Eau ne l'a pas toujours eue, elle ait pu se la donner; & que si elle l'a eue toûjours, elle ait été une éternité toute entiere sans se condenser & se rarefier. Quelques-uns croient que Thalès a supposé que Dieu fut la cause efficiente qui tira de l'eau tous les corps particuliers. Ils allèguent entr'autres autorités, ce passage de Ciceron, tiré du premier Livre de la Nature des Dieux, Chapitre X. *Thales Milesius, qui primus de talibus rebus quæsit, aquam dixit esse initium rerum, Deum autem eam Mentem, quæ ex aqua cuncta fingeret*; c'est-à-dire, Thalès le Milésien, le premier qui se soit appliqué à de semblables recherches, a dit que l'Eau étoit le principe de

Principale
difficulté
de l'Hy-
pothese de
Thalès.

toutes choses, & que Dieu fut l'Intelligence qui forma de l'Eau tous les Etres. Les raisons qui combattent ce passage sont si fortes, que je n' imagine pas qu'on doive faire grand fond sur un pareil témoignage.

Contra-
diction de
Cicéron.

I°. Cicéron dit dans le même Livre, & dans le même Chapitre, qu'Anaxagore, qui ne fut que le troisieme successeur de Thalès dans l'Ecole d'Ionie, reconnut LE PREMIER qu'une intelligence infinie présida à la construction & à l'arrangement de toutes choses (e). Est-il possible que Cicéron mette si-tôt en oubli ses propres paroles ? Croira-t-on lever cette contradiction, en supposant qu'il a voulu dire que Thalès ne donnoit à Dieu que l'action de convertir l'eau en d'autres corps ; mais qu'Anaxagore faisoit Dieu l'Auteur de l'ordre & de la belle symétrie du monde ? Je ne vois dans tout cela rien de vrai-semblable, & j'aime-rois mieux supposer que le premier passage est corrompu : la confusion & l'obscurité qui se rencontrent dans les paroles qui le suivent, confirment beaucoup ma conjecture.

(e). *Anaxagoras... PRIMUS omnium rerum descriptionem & modum* | *mentis infinita vi ac ratione designari ac confici voluit.*

Le Jésuite Lescalopier tâche d'expliquer cette contradiction, en supposant qu'Anaxagore fut le premier qui publia la doctrine d'un Dieu moteur & ordonnateur de la matiere, Thalès s'étant contenté de la débiter dans son auditoire (f). Ce dénouement n'est guere bon : car puisqu'on a sù les dogmes de Thalès & des autres prédécesseurs d'Anaxagore, jusqu'à connoître en quoi ils diffèrent les uns des autres, puisqu'on fait, dis-je, tout cela, bien qu'Anaxagore soit le premier qui ait publié des livres, ne sauroit-on pas également ce qu'ils auroient enseigné touchant la cause efficiente de ce monde ?

Notez que le même Cicéron, dans un autre Livre, déclare nettement que les Philosophes, qui précéderent Anaxagore, ne reconnurent d'autre cause efficiente que la matiere : l'*Eau*, suivant Thalès ; la *Nature infinie*, suivant Anaximandre ; l'*Air infini*, suivant Anaximene (g).

2º. S. Augustin fait si peu de cas de ce témoignage de Cicéron, que dans le Livre même, où il rapporte le sen-

(f) Lescalopier in Cic. De Nat. Deorum, p. 40. (g) Cic. Acad. Quest. Lib. IV. Cap. XXVII.

timent des Philosophes de la Secte Ionique, conformément à Cicéron à l'égard du reste, il le contredit formellement à l'égard de Thalès. Ce Philosophe, dit-il, a regardé l'Eau comme le principe commun de toutes les choses, de tous les éléments du monde, du monde même, & de toutes ses productions : mais, selon lui, l'Intelligence divine n'a eu aucune part à ce grand ouvrage, que nos yeux ne se peuvent lasser d'admirer : *NIHIL autem huic operi... ex DIVINA MENTE præposuit* (h).

Le Pere Thomassin a eu là-dessus une pensée assez singulière. Ce docte Oratorien ne peut se persuader que Thalès, & ses premiers successeurs, ayant ignoré une vérité, qui avoit été connue des plus anciens sages du Paganisme, & même des Poètes, éternels Panégyristes de la Divinité. Il imagine donc qu'il y a grande apparence que ces premiers Philosophes Ioniens, présupposant ce qui étoit incontestable, & jusqu'alors incontesté, de la première cause efficiente de toutes choses, ne parlerent que des causes

(h) Augustin. De Civitate Dei, Lib. VIII, cap. II.

secondes, qui avoient été inconnues jusqu'alors. Ils craignirent, ajoute le Pere Thomassin, que s'ils faisoient encore remonter jusqu'à Dieu tous les effets particuliers, on ne retombât dans la premiere accoutumance où l'on avoit été de négliger la recherche des... causes secondes, & de se contenter de la premiere..... Voilà aussi pourquoi Thales & ses Disciples ne parlerent ni de la Morale, ni de la Métaphysique: ils supposèrent que ces parties de la Philosophie étoient assez connues, & ils voulurent qu'on donnât toute son attention à celle qui n'avoit pas encore été cultivée, c'est-à-dire à la Physique. Mais comme on s'aperçut, poursuit notre Auteur, que la connoissance des causes secondes étoit peu certaine, & qu'il y avoit à craindre qu'elle ne fît oublier la science de Dieu, des Esprits, & des mœurs, qui étoit & plus constante & plus utile..... Anaxagore, Socrate, & Platon rendirent à la Théologie, & à la Morale leur lustre & leur crédit anciens (i).

Voilà une belle pensée, voilà une idée ingénieuse: mais elle a peut-être

Critique
d'une
pensée du
Pere Tho-
massin.

(i) Thomassin, Mé- | gner la Philosophie, Liv. I,
thode d'étudier & d'ensei- | chap. XIV.

moins de solidité que d'éclat. En effet nous voyons qu'Anaximene, Précepteur d'Anaxagore, ne traita point la Philosophie en homme persuadé, que l'existence de Dieu, considéré comme première cause, étoit si connue, qu'il n'étoit pas nécessaire d'en faire mention. Il parla des Dieux, mais bien loin de les regarder comme les causes efficientes de l'Univers, il soutint qu'ils devoient eux-mêmes leur existence à l'AIR, première cause de tout (k). Cicéron attribue un sentiment aussi hétérodoxe à Anaximandre, Maître d'Anaximene (l). Anaxagore & Diogene d'Apollonie, tous deux disciples d'Anaximene, corrigèrent l'Hypothèse de leur Maître; l'un, en admettant une intelligence distincte des corps, & cause du monde; l'autre, en supposant que l'*Air*, principe, selon lui, de toutes choses, n'étoit principe qu'en tant qu'il étoit doué d'un esprit divin. La

(k) Qui (Anaximenes) omnium rerum causas infinito aeri dedit; nec Deos negavit aut tacevit: non tamen ab ipsis aërem factum, sed ipsos ex aëre ortos credidit. Augustin: De Civitate Dei, Lib. VII. Cap. II.

(l) Anaximandri opinio est nativos esse Deos, longis intervallis orientes occidentesque, eoque innumerabiles esse mundos. Cic. de Nat. Deor. Lib. I.

premiere de ces deux Hypotheses étoit celle d'Anaxagore; Diogene d'Apolonie soutenoit l'autre (m).

Tout cela combat contre le Pere Thomassin. Il n'est plus question de Physiciens qui aient simplement passé sous silence la doctrine de l'existence de Dieu; il s'agit des Physiciens qui en ont parlé; mais d'un ton fort opposé au langage des Poëtes, & à celui d'Anaxagore. J'ajoute que leur simple silence prouveroit beaucoup; car en ce temps-là les Physiciens remontoient jusqu'au Cahos, jusqu'à la premiere origine des choses. Il falloit donc qu'ils s'expliquassent sur ce qu'ils croyoient de la nature de Dieu, & qu'ils épuiassent toute la doctrine des premiers principes; après quoi il leur étoit fort permis de donner raison des effets particuliers & quotidiens de la nature, sans remonter jusqu'à la premiere cause. Aujourd'hui les Physiciens ne s'attachent qu'aux causes secondes, telles que la matiere, la forme, &c; mais ce n'est point parce qu'ils supposent que la connoissance de Dieu, considéré comme premiere cause, est assez bien

(m) Augustin; ubi suprà, Lib. VIII. Cap. II,

établie ; c'est parce qu'ils en parlent amplement dans les trois autres parties de leur cours Philosophique.

Quoiqu'il en soit , tenons pour constant que ces anciens Philosophes n'ignoroient pas ce que les Poètes avoient dit de Dieu. D'où vient donc qu'ils ne les ont pas imités ? Seroit-ce parce qu'ils ne faisoient pas grand fond sur des Poësies , où ils voyoient tant de bagatelles , & tant d'opinions populaires , nullement à l'épreuve d'un examen Philosophique ? Aristote insinue cette raison (*n*). En jugeoient-ils comme Socrate , qui disoit que les Fanatiques ressembloient aux Poètes , & que les uns & les autres n'entendent rien aux rêveries qu'ils débitent (*o*). Il est certain que les Poètes les plus orthodoxes ont fort erré sur la nature de Dieu : car Orphée , qui reconnut que Dieu fit le Ciel , ne le traita que de premier né entre les créatures , & lui donna l'*Air* pour pere (*p*).

Si l'on m'objecte l'apophthegme que Diogene Laërce attribue à notre Philosophe , *Dieu est la plus ancienne de*

(*n*) Voyez sa Métaphysique, lib. III. Cap. IV.

logia , Socratis.

(*p*) Lactant. Lib. L.

(*o*) Platon, in Apo-

Cap. V. allégua A (*m*)

toutes les choses , car il est incréé ; le Monde est la plus belle de toutes les choses , car il est l'ouvrage de Dieu (q) : je répons que Plutarque rapporte autrement cet apophthegme (r). Si l'on réplique que Plutarque & Diogene Laërce s'accordent sur un autre point , qui est que Thalès donnant la raison pourquoi Dieu est la plus ancienne de toutes les choses , allégua que Dieu n'a point été fait , & qu'il n'a point eu de commencement ; je dirai que ce n'est pas là une preuve positive qu'il ait attribué à Dieu la génération du monde. Ne s'est-il pas trouvé des Philosophes qui , en avouant d'un côté qu'il y a des Dieux , nioient de l'autre que les Dieux eussent fait le monde ? Si l'on allègue cet autre apophthegme , attribué à Thalès, Tant s'en faut que ceux qui commettent une mauvaise action , puissent la cacher aux yeux de Dieu , qu'ils ne peuvent pas

(q) Diog. Laërt. Lib. I. Num. 53.

(r) Plutarque dit que Thalès ayant à résoudre cette question, Quel est le plus beau de tous les Etres , répondit , c'est le monde : car tout ce qui est dans l'ordre est une

partie du monde. Plutarc. In Convivio septem Sapientium. Vous voyez que la raison que Thalès allègue ici de la beauté du monde , est fort différente de celle qu'il allègue dans le passage de Diogene Laërce.

même lui dérober la connoissance de leurs pensées (f) ; je répondrai 1^o. qu'il n'est pas certain que cette maxime appartienne à Thalès : car il y a des Ecrivains qui l'attribuent à Pittacus (t).. 2^o. Qu'il a pû croire que les Dieux se méloient de nos affaires , & connoissoient nos pensées les plus secretes , sans que cela prouve qu'il leur ait attribué la production de l'Univers , & qu'il ne les ait pas fait sortir eux-mêmes du sein des ondes , comme les autres Etres , dont il prétend que l'Eau fut le premier principe. 3^o. Qu'il ne faut pas chercher les vrais sentiments Philosophiques du Physicien Thalès, dans les discours de conversation de Thalès le Moraliste, l'un des sept Sages de la Grece. Il pouvoit dire sous cette dernière qualité beaucoup de choses , qu'il ne disoit pas dans son auditoire de Philosophie. Il ne parloit que de l'Eau , quand il expliquoit en Physicien , la génération du Monde : il n'ajoutoit pas l'action de Dieu à celle de l'Eau. Mais quand il se regardoit comme un Sage , dont les discours

(f) Diog. Laërt. Lib.
I. Num 56.

(t) Vt yez Theon au

Chap. V. de ses *Pro-
gymnasmata*.

sententieux devoient servir à la correction des mœurs, il se croyoit obligé de conformer ses maximes aux sentimens Théologiques.

Notez que les dogmes des Philosophes Payens étoient si mal liés, & si mal combinés, que de l'hypothese de l'existence de Dieu, il ne suivoit pas que Dieu eût part à l'administration du Monde, & que de l'hypothese de sa Providence, il ne suivoit pas qu'il eût débrouillé le Cahos, ou formé cet Univers. Il leur étoit permis de dire que les Dieux gouvernoient le Monde, quoique tirés du sein du Cahos comme les corps. Dès qu'on croit, comme la plupart de ces anciens Philosophes le croyoient, que l'ame de l'homme est formée des parties les plus subtiles du sang, on peut dire que Jupiter, Venus, & Mercure ont été produits des parties les moins grossieres du Cahos. Or comme l'ame gouverne le corps qu'elle n'a point fait, & dont elle n'est, selon l'idée des Philosophes Payens, qu'une espece d'eau spiritueuse & distillée, ainsi les Dieux gouvernent le monde qu'ils n'ont point fait, & qui les a faits de ses parties quintessenciées.

Je voudrois bien que les savants hommes de Hall en Saxe, qui ont dit de si belles choses sur la Secte Ionique (u), m'eussent enseigné le moyen de concilier Saint Augustin avec Cicéron. Le premier, comme on l'a vû, dit que Thalès n'a reconnu aucune influence divine dans la production du Monde : l'autre dit tout le contraire. J'aurois été bien aise qu'ils eussent examiné l'objection tirée du passage de Cicéron que j'ai allégué, & dont il semble résulter que Thalès étoit orthodoxe sur le Chapitre de la Divinité. Ils ont décidé tout net, que depuis Thalès inclusivement, jusqu'à Anaxagore exclusivement, la Secte d'Ionie a été Athée au second chef. Pour entendre cela, il faut que j'observe que nos savants Saxons admettent trois degrés d'Athéisme. Le premier est de soutenir qu'il n'y a point de Dieu : le second est de nier que le Monde soit l'ouvrage de Dieu, dont on reconnoît d'ailleurs l'existence : le troisieme est de dire que Dieu a créé le Monde par une fatalité naturelle, & sans y être porté d'un mouvement li-

(u) Voyez le Tome I. | de Hall, 1700, pag. 446
Observat. Select. Edit. | & suiv.

bre. Ils prétendent que Thalès, Anaximandre, & Anaximene sont coupables du second degré d'Athéisme; & qu'Anaxagore, Aristote, & les Stoïciens sont tombés dans l'Athéisme du troisième degré (x).

Je n'étendrai pas plus loin mes recherches sur les dogmes Philosophiques de Thalès. Tout le monde sait que ce grand homme fut le fondateur de la Secte Ionienne, la plus ancienne école de Philosophes qui ait paru dans la Grece. On l'a mis au rang des sept Sages de ce Pays, & il a même passé pour le plus illustre de tous. Il naquit à Milet, la première année de la 35 Olympiade. Quelques-uns disent qu'il se maria : d'autres le nient. Ces derniers assurent qu'il éluda là-dessus les persécutions de sa mere, en lui disant lorsqu'il étoit jeune, *il n'est pas encore temps*, & lorsqu'il fut sur le retour, *il n'est plus temps*. On veut qu'il ait cru que mourir & vivre étoient une chose fort égale, & qu'étant interrogé pourquoi donc il ne mouroit pas, il répondit, *c'est qu'il est égal de vivre*. D'autres attribuent cette réponse à Pyrrhon. Une vieille femme qui le servoit,

le raille assez plaisamment. Un jour qu'il sortit avec elle de sa maison pour aller contempler les Astres, il tomba dans une fosse. *Comment pourriez-vous connoître ce qui se passe dans le Ciel,* lui dit alors cette femme, *puisque vous ne voyez pas ce qui est devant vos pieds* (1).

Lucien nous apprend que Thalès fut le premier inventeur de la Géométrie parmi les Grecs; qu'il découvrit de grandes choses en traçant de petites lignes; qu'il connut parfaitement la Nature, la vicissitude des temps, le cours des Astres, les météores; que sur ses vieux jours il trouva la solution de ce grand problème, *en quelle raison est le diamètre du Soleil au cercle que cet Astre décrit autour de la Terre*. (2). Lucien ajoute que notre Philosophe ayant fait part de cette découverte à un certain Mandraytus, celui-ci en fut si reconnoissant qu'il offrit à Thalès de lui donner pour récompense tout ce

(1) Diog. Laert. Lib. I. Num. 34.

(2) Lucien ne nous apprend pas quel fut le résultat de ce calcul. Les Astronomes d'aujourd'hui supposent que le diamètre du Soleil est d'environ 30 minutes, d'où il s'ensuit qu'en changeant de place sur toute l'étendue de son globe 770 fois, il décrit toute la circonférence de son cercle. Quelques uns concluent de là qu'il

qu'il voudroit. *Je n'exige autre chose,* répondit Thales, *si non que vous ayez la bonne foi de dire à tous ceux à qui vous enseignerez cette découverte, que c'est moi qui en suis l'inventeur.* C'étoit exiger plus qu'on ne pense, & nous voyons bien là jusqu'où va l'amour propre des Savants pour leurs découvertes. Ce Sage de la Grece étoit déjà vieux & comble de réputation. Il fut insensible aux récompenses pécuniaires, mais non pas à l'amour de la gloire. Il craignit l'injustice de ceux qui s'empareroient de sa découverte, ou qui par un silence désobligeant seroient cause qu'il n'en auroit pas l'honneur. Tacite a bien raison de dire que la dernière passion, dont les gens mêmes les plus sages se dépouillent, est le desir de la gloire : *etiam sapientibus cupido gloriae novissima exuitur* *.

que sa vitesse journaliere ne seroit pas fort considerable, s'il étoit vrai qu'il se mût de la maniere qu'on le suppose dans le système de Ticho Brahe, c'est-à-dire comme une fleche dans l'air & non pas comme les clous d'une roue. Mais les bœufs marchant lentement ne peuvent-ils point parcourir en très-

peu d'heures un espace sept ou huit cens fois plus grand qu'ils ne le font ?

* Il seroit inutile d'indiquer la source des Articles, tels que celui-ci, qui portent leur signalement dans le titre. Il suffit d'observer qu'on a joint ici à l'art. *Thales* la rem. N. de l'art. *Anaxagore*.



LE CYNISME.

§. I. *Dogme étrange des Cyniques.*
Quelle étoit leur manière de philoso-
pher.

LES Philosophes appelés Cyniques reconnoissent Antisthene pour leur fondateur. Un de leurs principaux dogmes étoit celui-ci : *Il faut mettre bas toute honte, & l'on ne doit rougir d'aucune action corporelle que la nature exige de nous.* Voici quel étoit leur raisonnement. Ce n'est point un péché que de dîner : donc ce n'est point un péché que de dîner dans la rue. Ils étendoient ce principe sur toutes les autres nécessités naturelles, de sorte que comme ils croyoient qu'il étoit permis d'avoir à faire avec une femme, ils concluoient qu'il n'y avoit point de mal à la connoître à la vûe du public. C'est ainsi que le Cynique Cratès jouit pour la première fois d'Hipparchia au milieu du Portique, & consumma là son mariage. Tout le monde les auroit vûs, & ils étoient

déterminés à donner aux Athéniens ce beau spectacle, si un ami commun ne les eût couverts de son manteau (a).

Diogene, ennemi de toute superfluité, & cherchant l'indépendance autant qu'il étoit possible, commettoit en public ce que les Casuistes appellent *Mollitiei peccatum*, disant effrontément qu'il seroit bien aise de pouvoir appaiser par une semblable voye les desirs de son estomac. Il se glorifioit de cette impudence, prétendant trouver en lui-même, & sans aucun fraix, ce qui porte les autres hommes à faire mille dépenses & mille folies. Il cherchoit dans l'Histoire, dans la nature, & dans la Mythologie de quoi se justifier. Il disoit que si tout le monde lui eût ressemblé, Troye n'eût pas été prise, ni Priam tué sur l'Autel (b). Il alléguoit l'exemple de certains poissons (c), & l'autorité du Dieu Pan. Il disoit que Mercure ayant pitié de ce Dieu, qui, brûlant d'amour pour une Maîtresse in-

Impudence de Diogene.

(a) Apuleius in *Floridis*, p. m. 350.

(b) Diog. Laërt. *Lib. VI. Num. 69.*

(c) Dicebat autem et pisces non nihil pruden-

tiores apparere quam homines; Quum enim illis opus est ut semen emittant, egredi & sese asfricare ad aspera. Dio Chrysost. orat. VI.

sensible, couroit nuit & jour par les montagnes, lui enseigna cette voye de soulagement, & que Pan l'apprit ensuite aux Bergers (d). Martial, quelque déréglé qu'il fut, entendit mieux que ce Philosophe la voix de la Nature :

*Ipsam crede tibi NATURAM dicere verum,
Istud quod digitis, Pontice, perdis homo est.*

Penſée
ſingulière
de S. Au-
guſtin.

C'est ainſi qu'il parle dans l'Epigramme XLII du IX Livre à un homme qui ſuivoit les maximes de Diogene. Saint Auguſtin a eu ſur ce ſujet une plaiſante idée. Il a crû que Diogene & les autres Cyniques ne faiſoient en ces occaſions que des poſtures & de vains efforts. Le Latin eſt plus propre que le François pour repréſenter ſon ſentiment. *Illum* (Diogenem) *vel eos*

(2) J'obſerverai, à ma décharge, que cette infamie ſe trouve, non ſeulement dans les deux Auteurs que je viens de citer, mais auſſi dans Arthenée *Lib. IV. Cap. XV*; dans Plutarque, *de Stoic. repugn.* dans l'Homelie de Saint Chryſoſtome ſur le Martyr Babylas; dans l'Homelie XXXIV du même Pere ſur Saint Matthieu; dans Galien,

De Loſis affectis Lib. VI; &c. Nos oreilles ſont-elles plus délicates que celles des Athéniens, ou les Chrétiens d'aujourd'hui ſepiqueroient-ils d'être plus ſcrupuleux que les premiers fideles, à qui S. Chryſoſtome expoſoit librement toutes ces turpitudes. Voyez le §. III, au troiſieme à linca.

qui hoc fecisse referuntur, potius arbitror concumbentium motus dedisse oculis hominum nescientium quid sub pallio gereretur, quam humano premente conspectu potuisse illam peragi voluptatem: ibi enim Philosophi non erubescabant videri se velle concumbere, ubi libido ipsa erubesceret surgere (e). Un Moderne s'est érigé en Caton, contre ce Pere de l'Eglise & lui a fait là-dessus une assez rude reprimande. Est-il possible, dit-il, qu'un si grand personnage ait permis à son imagination de pénétrer jusque dans ces secrets Cyniques, & que la main de Saint Augustin n'ait point fait de difficulté de lever le manteau de Diogene, pour nous y faire voir des mouvements que la honte (bien que ce Philosophe fit profession de n'en point avoir) lui faisoit à lui-même cacher de son manteau (f).

§ II. Examen de ce dogme: ce qu'on peut alléguer pour & contre. Egarements dont l'esprit humain est capable.

J'ai rapporté le raisonnement sur le-

(e) Augustin. de civitat. Dei Lib. XV. cap. XX.

(f) La Mothe Le Vayer, dans l'Hexameron Rustique, p. 65.

Réponse
au vain
sophisme
des Cyni-
ques.

quel les Cyniques se fondoient. C'est le
misérable sophisme, à dicto simplici-
ter ad dictum secundum quid. C'est
comme qui diroit, *il est bon de boire
du vin, donc il est bon d'en boire
quand on a la fièvre.* Ces gens là ne
savoient pas qu'il y a plusieurs actions
qui ne sont bonnes qu'en certaines cir-
constances, de sorte que l'omission de
ces circonstances peut rendre mauvai-
se une chose, qui sans cela eût été
bonne. Prêter de l'argent à son ami,
afin qu'il s'enivre, ou qu'il joue, est
une mauvaise action. Il y a des actes
essentiellement mauvais; ils ne peu-
vent jamais être bons dans quelque
amas de circonstances qu'on les place.
Mais il y a d'autres choses, qui sont
tantôt bonnes tantôt mauvaises, selon
les temps, les lieux, & les autres cir-
constances où on les commet.

Ce que les
Cyniques
pour-
roient re-
pliquer.

J'avoue que ceci ne suffit pas pour
mettre à bout les Cyniques; car ils
pourroient tourner ainsi leur raisonne-
ment. Lorsqu'une chose est bonne &
juste en elle-même, il ne faut pas avoir
honte de la commettre: or le devoir
conjugal est en soi une chose bonne &
juste, donc il ne faut point avoir de
honte de le rendre: on peut donc légi-

timement le rendre en public ; car si quelque chose pouvoit empêcher de le rendre publiquement, ce seroit sans doute parce que l'on manqueroit de honte dans des circonstances où l'on seroit obligé d'en avoir. La difficulté est donc réduite à cette seule question : *Faut-il avoir honte de rendre le devoir Conjugal à la vue du Public ?* Belle demande me dira-t-on, & qui en doute ? Moi, répondroit Diogene, & prouvez-moi que j'ai tort. On lui répondroit que la honte par rapport à ces actions là est un sentiment naturel, & qu'ainsi c'est violer la nature que de n'avoir point de honte en ces occurrences. Mais, repliquera-t-il, si c'étoit un sentiment naturel, il faudroit que les animaux qui suivent si fidèlement les instincts de la nature, cherchassent les ténèbres, & les lieux secrets, pour travailler à la multiplication. Or nous ne voyons point qu'ils aient cette délicatesse. Il faudroit du moins que tous les hommes cherchassent en pareil cas la retraite la plus sombre : or l'expérience nous apprend encore le contraire ; car plusieurs peuples dans les Indes travaillent à l'acte de génération sous les yeux de tout venant : c'est ce

que le célèbre Pyrrhonien Empiricus observe (g), afin de montrer que la pratique ordinaire n'a point pour fondement une loi immuable & éternelle de la nature, mais un simple droit coutumier, & une impression de l'éducation. Un Auteur moderne a observé que certains peuples ont fait l'amour dans les Temples mêmes, & qu'ils ont dit que si cette action déplaisoit à la Divinité, elle ne le souffriroit pas du reste des animaux. Il ajoute qu'une Secte Mahometane se le pratique encore à présent, & que le nouveau monde nous a paru en cette innocence (h). On répondroit à Diogene qu'il suffit que les Nations civilisées soient sujettes à la honte, & qu'on ne doit pas se mettre en peine de ce que font les Nations barbares; mais à son tour il repliqueroit que les peuples, qu'on nomme barbares, se font beaucoup moins écartés des principes de la Nature, que les peuples qui ont tant multiplié, selon

(g) Publiis: cum uxor
congrui, quamvis apud
nos turpe esse videtur,
apud quosdam ex Indis
non videtur esse turpe.
Congrediantur enim in
differtory publici Sexti

Empir. Pyrrhon. Hypot.

Lib. III. Cap. XXIV.

(h) La Mothe Le Vayer, Dialogue d'Orasim
Tabero. Il cite Hérodote,
Lib. II.

les subtilités de leur esprit, les loix de la bienfiance & de la civilite; & qu'après tout, le droit naturel n'étant point sujet à prescription, il est permis à chacun d'y rentrer en tout temps & en tous lieux, sans avoir égard au joug arbitraire des coutumes & des préjugés de son pays.

Ceci soit dit pour montrer à combien d'égarements la Raison humaine peut conduire. Elle nous a été donnée pour nous adresser au bon chemin; mais c'est un instrument vague, voligeant, & souple, qu'on tourne de toutes manieres comme une girouette. Voyez comment les Cyniques s'en servoient, pour justifier leur abominable impudence. Je puis ajoûter pour l'honneur & pour la gloire de la véritable Religion, qu'elle seule fournit de très-bonnes armes contre les sophismes de ces gens-là. Car quand même on ne pourroit pas montrer dans l'Ecriture un précepte exprès touchant les ténèbres dont on doit couvrir les privautés du mariage, il suffit de dire 1^o. Que l'esprit de l'Ecriture nous engage à éviter tout ce qui pourroit affoiblir les impressions de la pudeur. 2^o. Qu'il y a des textes précis qui nous défen-

dont de rien faire qui choque la bien-
séance, ou qui scandalise notre pro-
chain.

Je ne sai si jamais aucun de ces Ca-
suiſtes, qui ont tant abusé de leur loi-
ſir, pour examiner des cas de conſcien-
ce en quelque façon Métaphyſiques,
s'eſt aviſé de rechercher à quel genre
de crime il faudroit réduire l'impuden-
ce d'un Cratès, & des autres Cyni-
ques. Ces Philoſophes ne croyoient
point qu'il y eût de Loi divine ſur ce-
la, ni que l'on fût obligé de ſe con-
former aux coutumes municipales. Ils
penſoient qu'en ne s'y conformant pas
on encouroit tout au plus le blâme de
ruſticité, & de peu de complaiſance
pour un uſage reçu. Etre incivil, groſ-
ſier, & mauvais obſervateur des mo-
des, n'eſt pas une action criminelle,
ou mauvaiſe, moralement parlant. Sur
ce pied, que pourroit-on dire contre
les Cyniques, à ne les condamner pas
par les vérités révélées? Je n'ai jamais
lû qu'on ait dit ſur ce point, & je
ne ſai ſi jamais perſonne a dit qu'au-
jourd'hui une action Cynique ſeroit
ſeulement criminelle 1^o. à cauſe du
ſcandale donné au prochain. 2^o. A
cauſe du mépris des coutumes municipi-

pales. 30. A cause du peu de soin qu'on auroit de conserver les barrières de la chasteté. Je suppose un homme persuadé que la chose en elle-même n'a pas été défendue expressément dans l'Ecriture, & qu'elle n'est point contraire au droit naturel. Si l'action de Crates y étoit contraire, les sentences qui ordonnent le Congrès, seroient tout autant de crimes pour le compte des Juges.

§. III. Que certaines gens ont excusé l'action impudente de Diogene, & que d'autres l'ont louée. Observations pour ceux qui pourroient être choqués des obscénités qu'on est forcé de rapporter ici.

Je m'étonne que Galien ait plus travaillé à exténuer le crime de Diogene qu'à le condamner. Il dit que ce Philosophe Cynique, le plus ferme de tous les hommes contre les plaisirs des sens, goûta celui de l'amour, non pas par l'attrait de la volupté, mais afin de chasser les maladies que la continence a coutume de causer. Une fille de joye, ajoute Galien, avoit promis à Diogene de se rendre auprès de lui:

mais parce qu'elle tarda trop, il perdit patience, & il prévint ses faveurs; puis quand elle fut venue, il la renvoya, disant qu'il n'avoit plus besoin d'elle, & qu'il y avoit pourvu (i). Il est encore plus étrange, & c'est une chose tout-à-fait scandaleuse, que Chrysispe, ce célèbre Stoïcien, ait donné des louanges à la même action, même commise en plein marché (k). Diogene n'auroit pû s'en justifier par son sophisme, il est juste de rendre le devoir conjugal, donc il est juste de le rendre dans la rue: car son action est mauvaise, & en secret, & en public. Sextus Empiricus convient qu'elle passoit pour détestable, encore que Zenon le fondateur des Stoïciens l'eût approuvée, & que bien d'autres y eussent eu recours, comme à une chose permise (l).

(i) Cum diutius cessaret (illa) ipse manus pendens admota, semen exussit, de venientem deinde mulierculam remisit, inquitens & manus hinc manu celebrando praevenit. Galen. de Locis affectis, Lib. VI.

(k) Diogenem laudat (Chrysippus) qui in publico masturbasset, dissert. ad Aristot. uti

nam liceret sic etiam famem, attrito ventre pellere. Plat. de Stoic. repugnantiis.

(l) Quum proterea detestabile sit apud nos hoc, Xpysippus, Zeno approbat, & alias quosdam, ut bono quodam, hoc usus malo accepimus. Sext. Empir. Pyrrhon. Hypot. Lib. III. cap. XXXIV.

Au reste les Cyniques eurent beau chercher des raisons pour colorer leur effroyable impudence ; ils n'osèrent la continuer. L'indignation publique leur servit apparemment d'un frein plus fort que les idées de l'honnête. St. Augustin remarque que la pudeur naturelle reprit le dessus dans ces gens-là (m), mais comme il y a toujours des exceptions aux règles les plus générales, nous voyons dans Lucien le Cynique Peregrinus qui se rapproche de la conduite de Diogene (n).

Ceux qui trouveront étrange que je rapporte des obscénités aussi horribles (i) que celles-là, auront besoin qu'on les avertisse qu'ils ne considèrent pas assez attentivement ni les droits, ni les devoirs d'un Historien. Tout homme qui fait aujourd'hui l'histoire ou d'une Secte fameuse, ou d'un ancien Philo-

(m) Augustin De Civitate Dei, Lib. XIV. Cap. XX.

(n) *Multa autem in turba populi pudenda conspiciantur, et hac indifferenter vocans ostentant.* Lucian. de Morte Peregrini.

(i) N. B. L'Editeur a supprimé plusieurs de ces obscénités, surtout

les termes trop libres dont l'Auteur s'étoit servi. Si Bayle avoit eu la même retenue, peut-être qu'il n'auroit pas eu besoin de l'apologie que l'on va voir. Je la rapporte toujours, parce qu'on ne peut pas défendre avec plus d'esprit une cause peu favorable.

sophe, ou de tout autre personnage, qui s'est acquis un nom dans les siècles précédents, est en droit de rapporter toutes les choses que les livres nous en apprennent, soit qu'elles méritent d'être louées, soit qu'elles méritent l'horreur & l'exécration des Lecteurs. S'il se contentoit de recueillir ce qui est louable, il rempliroit très-mal les devoirs que la nature de son Ouvrage lui impose. Lorsqu'on fait la vie de quelque moderne, on a plus de liberté; car s'il a commis des actions sales, dont la connoissance soit échappée au public, on peut les passer sous silence, selon qu'on juge qu'il faut prévenir certains inconvénients, qui pourroient naître de la publication de pareilles choses. Mais quand il s'agit d'un fait rapporté par cent Auteurs, on n'est pas le maître d'un semblable ménagement: & si l'on choisit le parti de la suppression, l'on se charge d'un scrupule fort inutile; car les Lecteurs trouveront facilement par d'autres voyes ce que vous voulez leur cacher. L'impudence de Diogene le Cynique est si connue de tout le monde, qu'il en court même des quolibets qui ne sont fondés sur le témoignage d'aucun ancien Ecrivain.

Témoin cette faillie grossière qu'on lui attribue, lorsque jouissant en public d'une femme, on lui demanda, que faites-vous : *planto hominem*, lui fait-on répondre (o). Aucun ancien que je sache, n'a fait ce conte, & d'habiles gens ; que j'ai consultés là-dessus, m'ont répondu qu'ils n'avoient trouvé cela que dans les Auteurs modernes. Or puisque l'on fait courir sur l'effronterie de cet ancien Philosophe une fable si mal fondée, on n'a garde d'ignorer ce qu'en ont dit les Auteurs dont je cite les paroles. De quoi serviroit-il donc que je supprimasse ces faits-là ?

Mais, dira-t-on, il falloit du moins choisir des phrases qui missent un voile épais sur ces infamies. Je réponds que c'est été le moyen d'en diminuer l'horreur ; car ces manieres délicates & suspendues dont on se sert aujourd'hui, quand on parle de l'impureté, n'impriment pas à ce vice autant de flétrissure qu'un langage rempli de véhémence,

(.) Il est surprenant que le Cardinal du Perron ait adopté une telle fable. Du Moustier dit-il, me fait souvenir du Livre du mesme Orléans, intitulé La Plante

Humaine, à la Reine. Ce Titre est ridicule : cela me fait souvenir du mot de Diogene, *Planto hominem*. Perroniana, au mot d'Orléans.

& d'autant plus propre à peindre l'indignation, que l'Auteur ne s'amuse pas à inventer des obliquités de style, qui à proprement parler ne sont qu'un fard.

J'ajoute qu'il est plus important qu'on ne pense de rapporter naturellement les horreurs, & les abominations que les Philosophes Payens ont approuvées. Cela peut humilier & mortifier la Raison, nous convaincre de la corruption infinie du cœur humain, & nous apprendre une vérité, que nous ne devrions jamais perdre de vue; c'est que l'homme a eu besoin d'une lumière révélée, qui suppléât au défaut de la lumière Philosophique. Car vous voyez que les Stoïciens, qui s'attachoient plus que les autres Philosophes à la morale, & qui en avoient des idées fort sublimes, ont approuvé les effronteries de Diogene. C'est à eux que nous pouvons appliquer en particulier ce que Saint Paul a dit en général de tous les Philosophes du Paganisme : *Ils croient être sages, & ce sont des insensés.*

§ IV. *Portrait de Diogene. Sentiments particuliers de ce Cynique.*

Diogene a été l'une des plus fermes colonnes du Cynisme. C'étoit un de ces hommes extraordinaires, qui ont tout, sans en excepter la raison, & qui vérifient la maxime, qu'il n'y a point de grand esprit dans le caractère duquel il n'entre un peu de folie. Il naquit à Sinope ville du Pont, & il en fut chassé pour le crime de fausse monnoye. Son Pere, qui étoit Banquier, fut banni pour le même crime. Diogene en se retirant de Sinope emmena avec lui un esclave nommé Menade, qui bientôt après l'abandonna. Comme on lui conseilloit de faire courir après ce déserteur, notre Cynique, qui avoit dès lors un commencement de Philosophie, répondit : Ne seroit-il pas ridicule que Menade pût vivre sans Diogene, & que Diogene ne pût vivre sans Menade. S'étant rendu à Athènes, il mérita par sa grande persévérance que le Philosophe Antisthene consentit à l'instruire. Ce fondateur des Cyniques avoit fermé son école, & congédié tous ses Disciples. Diogene

se présenta, & fut exclus comme les autres. Il revint à la charge : Antisthene se fâcha, & prit un bâton ; *Frappez*, lui dit Diogene : *Je consens d'être battu, pourvu qu'on m'instruise.*

Non-seulement il se soumit avec joie aux pratiques rigoureuses établies par Antisthene, mais il y joignit de nouveaux degrés d'austerité. Jamais Philosophe ne méprisa autant que lui les commodités de la vie. Il prit un bâton, une besace, & il résolut de faire bâtir une cellule, pour s'y enfermer. Mais comme les ordres qu'il donna à ce sujet, ne s'exécutèrent pas avec assez de promptitude, il s'impatienta, & se logea dans un tonneau qu'il trouva dans le Temple de la Mère des Dieux. Un jeune homme eut la hardiesse de mettre en pièces cette fragile demeure : mais l'Aréopage le condamna au fouet, & donna un autre tonneau à Diogene.

Je ne trouverois pas étrange que l'on condamnât la plupart de ces affectations : mais prétendre convaincre Diogene d'yvrognerie, parce qu'il habitoit dans un tonneau, c'est une pensée tout-à-fait ridicule. Le Jésuite Garasse a débité à ce sujet une tirade d'im-

pertinences. Il compare notre Philo-
 phe 1°. aux Compagnons d'Enée; *qui*
après avoir mangé la chair, vinrent
aux affiettes : c'est ainsi que Diogene
après avoir bu le vin, se servit du ton-
neau, c'est-à-dire qu'il l'aimoit tant
qu'il y voulut faire sa demeure. 2°. A
cette Vieille d'Aristophane qui se fit
ensevelir sous un tonneau, afin que ses
os fussent arrosés de vin. 3°. Aux
Ivrognes, qui, après avoir vuide la
bouteille, se servent du col en façon de
chandelier, pour jouer après le repas.
 4°. A Buchanan, qui voulut rendre
 son ame à l'odeur de cette liqueur de-
 licieuse. 5°. A Berteau le pêcheur, qui
 se fit ensevelir dans son bateau : c'est
 ainsi que Diogene demouroit nuit &
 jour dans son tonneau, bien marry,
 pensez, qu'il fust vuide (p). Jamais
 homme ne mérita moins que Diogene
 d'être accusé d'ivrognerie. Il trouvoit
 fort étrange que ceux qui ont soif
 n'allassent pas se désaltérer à la premie-
 re fontaine : les hommes, à cet égard
 lui paroissent plus déraisonnables que
 les bêtes ; pour lui, il ne buvoit que
 de l'eau, & il la trouvoit préféra-

Pensée ri-
 dicule du
 Jésuite
 Garasse.

(p) Garasse, Doctrine curieuse, page 134.

ble au vin de Lesbos & de Chio
(9).

Au reste l'on se tromperoit fort si l'on croyoit que notre Diogene avec son bâton & sa besace, fût plus humble que ceux qui se traitent délicatement. Il tiroit autant de vanité de son indigence, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la possession de l'Univers. Il regardoit toute la terre du haut en bas, il exerçoit sur le genre humain une censure magistrale, & il se croyoit fort supérieur au reste des Philosophes.

On ne sauroit s'empêcher de trouver de la véritable noblesse dans ses manières, lorsqu'on les envisage d'un certain sens; & puisqu'Alexandre les trouva grandes, lui qui sur un tel chapitre étoit si bon connoisseur, il falloit bien qu'elles le fussent: *Si je n'étois Alexandre*, dit-il un jour, *je voudrois être Diogene*. Je ne m'étonne pas qu'il ait admiré un homme, qui pouvant obtenir de lui toutes sortes d'avantages, ne lui demanda rien, & le pria seulement de lui laisser son soleil. Cette indifférence lui parut quelque chose de peu commun, & il trouva, je ne sai

(9) Dio Chrysost. Orat. VI.

quo de sublime dans la priere de notre Philosophe. Seneque a fort bien rencontré, lorsqu'il a dit qu'en cette occasion Alexandre fut vaincu par Diogene (r).

Ceux qui trouvent des contradictions dans la conduite de notre Philosophe, doivent songer qu'un homme de son humeur ne pouvoit manquer d'être sujet à des inégalités notables. On ne jageoit point mal de lui, quand on l'appelloit un Socrate fou. C'est le nom que Platon lui donnoit.

Diogene passa une bonne partie de sa vie à Corinthe, où il fut d'abord esclave. Des Pyrates l'ayant pris le vendirent à un Bourgeois de cette ville. Sa captivité ne lui fit point perdre sa belle humeur. Le Facteur

(r) Voyez le cinquieme Livre de Beneficiis, Cap. IV. & VI. mais remarquez que Seneque a fait ici un anachronisme. Ses expressions témoignent fort clairement qu'il a cru qu'Alexandre n'eut cet entretien avec Diogene qu'après la conquête de la Perse. C'est une bévue. Tout le monde sait qu'Alexandre ne

revint jamais en Grece, depuis qu'il eut passé en Asie. Il vit ce Cynique à Corinthe, dans le temps qu'il fut déclaré Généralissime des troupes de la Grece, & cet entretien précéda la guerre de Perse. C'est donc par un défaut d'attention, & pour s'être trop appliqué aux antitheses que Seneque a brouillé ici les temps.

qui étoit chargé de la vente des esclaves, lui ayant demandé ce qu'il savoit faire, *Je sai commander aux hommes*, répondit notre Cynique. Un moment après, voyant passer un noble Corinthien, nommé Xeniaade, *vendez-moi à cet homme-là*, dit-il, *car il a besoin de Maître*. Xeniaade l'acheta, & le conduisit à Corinthe. Les amis de Diogene voulurent le racheter. *Vous êtes des fats*, leur dit-il; *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont esclaves des Lions*. Xeniaade le donna pour Précepteur à ses fils, & lui confia l'intendance de ses biens.

On ne s'accorde ni sur le genre, ni sur le temps de sa mort. Les uns disent qu'un débordement de bile, causé par la chair crue dont il vivoit, le conduisit au tombeau. D'autres prétendent qu'il s'étouffa en retenant son haleine. D'autres assurent qu'il s'étrangla. Cette dernière opinion paroît à S. Jérôme la plus vraie, & il la rapporte avec des circonstances qu'il ne sera pas inutile de savoir. Comme il s'en alloit aux jeux Olympiques, dit ce Pere, la fièvre le prit en chemin. Il se coucha sous un arbre, & refusa les secours de

eux qui l'accompagnoient. Allez-
 vous divertir à Olympe, leur dit-il ;
 cette nuit décidera de mon sort. Si je
 remonte ma maladie, j'irai demain
 aux jeux Olympiques ; si elle m'empor-
 te, je descendrai aux Enfers. Saint
 Jérôme ajoute qu'il s'étrangla cette
 nuit là même, & qu'il prétendit ne
 perdre pas tant la vie que la fièvre (s).
 Ce qu'on rapporte de son indifférence
 pour la sépulture, n'est pas moins re-
 marquable. Il ordonna, dit-on, que
 son cadavre fût jetté dans un fossé, &
 qu'on se contentât de le couvrir d'un
 peu de poussière. Mais vous servirez
 de pâture aux bêtes, lui dirent ses
 amis ; eh bien, répondit-il, qu'on me
 mette un bâton à la main, afin de
 chasser les bêtes. Et comment pourrez-
 vous le faire, repliquèrent-ils, puisque
 vous ne sentirez rien : Que m'importe
 donc, reprit Diogene, que les bêtes me
 déchirent (t). Au reste on n'eut point
 d'égard à cette indifférence pour les

(s) Abiit quaso, &
 periculum pergit. Hæc
 ne pax aut victorem
 probabit, aut victum.
 si scilicet vicero ad ago-
 nem, si me vicernit ad
 inferna descendam : ibi-
 que per noctem eliso gut-

ture, non tam mori se
 ait, quam febrem ex-
 cludere Hieronym. Lib.
 II, adversus Jovinianum.

(t) Cic. Tuscul. Quæst.
 Lib. I, Cap. XLIII.

honneurs funebres. Ses amis lui firent de magnifiques obseques a Corinthe, où il fut inhumé près de la porte de l'Isthme. Son tombeau fut orné d'une colonne; sur laquelle on mit un chien de marbre (u), & les Habitants de Sinope lui érigerent des statues.

Si Diogene
ne étoit
Athée.

Que Diogene le Cynique ait fait profession d'Athéisme, comme quelques Auteurs modernes le prétendent, c'est une chose qui me paroît très-problématique; car toutes les preuves que l'on allégué là-dessus sont équivoques. Le Pere Garasse en apporte deux: l'une qu'il se moquoit des Dieux que la populace adore communément; l'autre, qu'il enseignoit qu'il ne falloit avoir aucune honte de faire tout ce que la nature nous dicte (x). La première de ces preuves est impertinente; car il n'y avoit rien de plus digne d'un Philosophe bien persuadé de l'existence du vrai Dieu, que de se moquer des superstitions payennes. La seconde preuve n'est point concluante, vu qu'il est possible de croire un Dieu, & d'être persuadé en même temps que la honte n'est fondée que sur le droit

(u) Diog. Laërt. Lib. VI. num. 78.

(x) Garasse, Doctrinae curiense, p. 137.

positif. Les Adamites ne soutenoient-ils pas leurs erreurs par l'Ecriture mal entendue ? Ils n'étoient donc point Athées. Voici d'autres preuves de l'Athéisme prétendu de Diogene. I. Il disoit que quand il voyoit les pédagogues, les Médecins & des Philosophes, il regardoit l'homme comme le plus sage de tous les animaux ; mais qu'en voyant les Interprètes des songes, les Devins, ceux qui ajoûtent foi à ces gens-là, les avares & les ambitieux, il croyoit que l'homme étoit le plus fou de tous les êtres (y). II. Il refusa d'être initié ; & quand on lui dit que ceux qui avoient eu cet avantage dans ce monde regnoient dans l'autre, il repliqua que rien ne seroit plus ridicule que de voir Agésilas & Epaminondas dans le bûcher, pendant que plusieurs faquins qui auroient été initiés, seroient sur le trône des Bienheureux (z). III. On lui attribue cette pensée impie que quelques-uns mettent sur le compte de Diagoras ; c'est qu'il y a beaucoup plus de gens qui périssent nonobstant leurs vœux, qu'il n'y en a dont les prières

(y) Diog. Lib. VI, | (z) Idem, Ibid. num.
num. 24. | 39.

sont exaucées (a a). IV. Il disoit que la longue prospérité des méchants portoit témoignage contre l'existence de Dieu. (b b). De ces quatre preuves les deux premières sont si foibles, qu'elles ne méritent pas d'être examinées. La troisième est un peu plus forte, & néanmoins incapable de convaincre. Car combien y a-t-il de gens aujourd'hui, qui, sans cesser d'être chrétiens, pourroient & penser, & dire, en voyant les *Ex voto* de Notre-Dame de Lorette, ce que l'on fait dire à Diogene au sujet des *Ex voto* de Samothrace? Il y a tant d'autres preuves de l'existence de Dieu, indépendamment de celle qui se tire de l'efficace des prières, qu'un homme qui rejetteroit celle-ci, pourroit n'être point Athée. Si la quatrième preuve étoit convaincante, il faudroit compter Claudien parmi les Athées, lui qui a dit que le châtimement de Ruffin avoit été une sentence d'absolution pour les Dieux:

Abstulit hunc tandem Ruffini poena tumultum
ABSOLVIT que DEOS:

(a a) Ibid. num. 53. | Deorum, Lib. VII. Cap.
(b b) Cic. De Natura | XXXIV.

il croyoit donc que Ruffin pendant sa prospérité portoit témoignage contre les Dieux. Malherbe, Poète chrétien, a eu la même pensée touchant le Maréchal d'Ancre. Si tous ceux qui ont dit que la longue prospérité des méchants est une raison de douter de la providence, étoient Athées, il y auroit bien des Athées parmi les Auteurs. Mais ce sont deux choses bien différentes que de dire, *un tel fait fournit une objection forte contre l'existence de Dieu*, & de dire, *cette objection me persuade que Dieu n'existe pas*.

On peut fortifier tout ceci par trois Remarques. I. Les anciens, qui ont parlé des Athées, n'ont point mis Diogene le Cynique dans la liste de ces gens-là, autant qu'il m'en peut souvenir. II. Saint Jérôme attribue à ce Philosophe un discours qui sent la croyance de l'immortalité de l'ame(cc). III. Parmi les bons mots de Diogene, il y en a quelques-uns qui semblent prouver qu'il n'étoit point Athée. On lui demanda un jour s'il croyoit qu'il y eût des Dieux? *Comment ne le croirois-je pas*, répondit-il à celui qui lui faisoit cette demande, *puisque je ne*

(cc) Voyez la rem. (s)

doute point qu'ils ne te haïssent (*dd*). Une autrefois voyant une femme prosternée si indécemment dans un Temple, que la pudeur en étoit blessée, il courut à elle, & lui dit : *Dieu est par-tout : mais comportez-vous avec décence devant les hommes* (*ee*). Convenons pourtant de bonne foi que la dernière de ces trois remarques n'a guere de force : car les paroles de Diogene peuvent n'être qu'une pure raillerie. On attribue un mot à-peu-près semblable à un Athée de profession (*ff*). En général on ne sauroit conclure des bons mots d'un homme, s'il a intérieure-ment quelque religion ou non ; car la passion de railler est si puissante, que plutôt de perdre un bon mot, tel homme qui croit en Dieu parlera comme un profane, & un profane parlera comme un homme qui croit en Dieu. Je ne m'arrête donc point à l'hypothèse de notre Cynique, *tout est plein de Dieu* ; car il ne s'en servoit peut-être que pour fonder une raillerie.

Concluons qu'on ne sauroit dire affirmativement que Diogene étoit A-

(*dd*) Diog. ubi suprà,
num. 42.

(*ee*) Ibid. num. 37.

(*ff*) A Theodore : voy.
Diog. Laë. cc, ibi l. num.
42.

thée. Mais une chose remarquable, c'est que cet homme, dont la foi à l'égard de l'existence de Dieu est un fait très-problématique, n'a pas laissé de bien vivre, & de mériter même les éloges de plusieurs Peres de l'Eglise. Ecoutons M. la Mothe le Vayer. *Quant à la personne de Diogene*, dit-il, *les plus grands hommes de l'antiquité l'ont eu en admiration..... Seneque ne se peut laisser de le louer en mille lieux, & l'ayant nommé virum ingentis animi dans son livre de la Tranquillité de notre vie, il ajoûte ce bel éloge à tous les autres, que si quelqu'un n'est pas bien assuré de la félicité de Diogene, celui-là peut encore revoquer en doute l'état des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur béatitude. S. Jean Chrysostome le propose comme un exemplaire de beaucoup de vertus religieuses, au second des livres qu'il a faits contre ceux qui méprisoient la vie Monastique. S. Hierosme parle aussi de lui très-honorablement... Il étale toutes ses vertus devant Jovinien pour lui faire honte (gg). **

(gg) La Mothe le Vayer, Tome V. p. 128.

* Art. *Diogene*, & Art. *Hipparchia*.

L'ATOMISME.

§. I.

Quel fut l'inventeur de l'Atomisme. Exposition critique de ce Systême par Lactance. Examen des objections de ce Pere. Ce qu'on doit penser de l'Hypothese des Atomes. Elle est moins absurde que le Spinozisme.

PRESQUE tous les Auteurs conviennent que Leucippe, Philosophe Grec, fut l'inventeur du Systême des Atomes. Il ne faut point s'arrêter au témoignage de Possidonius, qui au rapport de Strabon, attribuoit cette découverte à un Phénicien, nommé Moschus, lequel vivoit avant le siege de Troye (a)

Epicure lui-même, qui a tant fait

(a) *Si Possidonio credimus, antiquum de Atomis dogma Moschi est hominis Sidonii, qui ante Trojani belli tempus vixit. Strabo, Lib. XVI. p 512. Sextus Empiricus remarque la même chose, & de la même maniere que Strabon,*

c'est-à-dire en citant Possidonius avec je ne fais quelle marque de défiance. Si vous joignez à cela l'esprit fabuleux que Cicéron a reconnu dans les manieres de Possidonius dont il avoit été le disciple, vous conviendrez avec le Docteur Burnet

valoir cette hypothese, & qui s'attribuoit l'honneur de l'avoir inventée, n'a fait, à certains égards que reformer les inventions de Leucippe, & il est fort blâmable de n'avoir point reconnu qu'il en avoit profité. Mais telle est la maladie des grands esprits : ils avouent difficilement qu'ils soient redevables de leur science aux lumieres d'autrui ; ils veulent qu'on sache qu'ils ont tiré tout de leur propre fond, & qu'ils n'ont eu d'autre maître que leur génie. Epicure poussa l'ingratitude jusqu'à nier que Leucippe eût existé (b).

Lactance a développé avec assez d'étendue l'hypothese de l'Atomisme : mais il a commis de grandes brouilleries dans la réfutation de ce Système. Il employe toutes ses forces à combattre les idées de Leucippe, tant sur l'origine & la direction des atomes, que sur leurs qualités. Il a très-bien réussi sur le premier point ; mais il est pitoyable sur le second. Quand il entreprend Leucippe sur la direction innée qu'il

que sur la foi d'un Ecrivain si suspect, il ne faut pas donner à Mbschus l'invention des Hypotheses que Leucippe & Democrite ont soutenues. Voyez Burnet,

Archæolog. philos. Lib. I, Cap. VI : & Sextus Empir. advers. Mathematicos, p. 367.

(b) Gassendi, in *vita Epicuri. Lib. V. cap. 2.*

prétoit à ses Atomes, & sur l'efficacité qu'il attribuoit à leur choc, il a raison de lui donner les épithètes de fou & de visionnaire. Ces noms sont dus à quiconque soutient que des corpuscules insensibles se meuvent d'eux-mêmes vers certains lieux, & que leur rencontre fortuite a pû former le monde. Mais quand Lactance donne les mêmes épithètes à ceux qui prétendent que la diverse combinaison des atomes forme tous les corps qui existent, il fait voir manifestement qu'il n'a nulle notion de la véritable Physique. Avouons donc que dans l'exposition que l'on va lire, il y a & de bonnes & de mauvaises objections: ce qui procède de ce que Lactance confond des choses qu'il auroit fallu distinguer. Il demande d'abord, où se trouvent, & d'où viennent ces menus corpuscules, dont les Atomistes prétendent que s'est formé l'Univers? Qui les a vus? Qui les a touchés ou sentis? Quel homme a entendu leur son? Leucippe est-il le seul qui ait eu des yeux & du sens commun: non; il est le seul à qui une folie aveugle & stupide a fait dire des choses, que le délire de la maladie & du sommeil n'a

jamais suggérées à personne. Les anciens Philosophes, ajoute Lactance, soutinrent que quatre éléments furent l'origine de tout : Leucippe le nia pour ne point paroître marcher sur les traces des autres ; il prétendit que les éléments ne peuvent être vûs, ni touchés, ni sentis. Ils sont si menus, disoit-il, qu'il n'y a point de fer assez subtil pour les couper, pour les diviser : c'est pourquoy il leur donna le nom d'*Atomes*. Il s'aperçut ensuite, continue ce Pere, qu'en supposant ces corpuscules parfaitement semblables, ils ne pourroient produire differents êtres, ni cette admirable variété qu'on voit dans le monde ; il assura donc qu'ils étoient ronds, polis, rudes : qu'ils avoient des angles & des crochets. Quelle extravagance, poursuit notre Critique, quelle chimere ! Si ces Atomes sont ronds & polis, il est manifeste qu'ils ne peuvent s'accrocher, pour former quelques corps : de même que si l'on s'efforçoit de réduire en un monceau des grains de millet, on ne pourroit jamais en former une seule masse, à cause de la nature glissante & mobile de ces grains. Si les Atomes sont rudes, s'ils ont des angles & des cro-

chets, qui les rendent capables d'union & d'adhésion, il s'ensuit qu'ils peuvent se couper & se diviser... Mais ce qui peut être coupé & divisé, peut aussi être vu, être manié (c).

On se moqueroit aujourd'hui d'un homme qui feroit de semblables objections; car depuis qu'on a banni les qualités chimériques que les Scholastiques avoient inventées, le seul parti qui reste, est d'admettre dans la matière des particules insensibles dont la figure, les angles, les crochets, le mouvement, la situation, fassent l'essence particulière des corps qui frappent nos sens. Lactance a tort de faire tomber la même qualification sur la figure des atomes, & sur leur rencontre fortuite. Les Modernes ont mieux distingué : ils rejettent l'éternité des atomes, & leur mouvement fortuit; mais en retenant, à cela près, l'Hypothèse de Leucippe, ils en font un très-beau système. C'est ce qu'a fait Gassendi, qui ne diffère de Descartes, eu égard aux principes des corps, qu'en ce qu'il a retenu le vuide. Les objections de Lactance contre l'indivisibilité des atomes sont les plus foibles qu'on puisse faire à Leucippe :

(c) Lactant. *de ira Dei*, Cap. X.

les Sectateurs d'Aristote & les Cartésiens en proposent de bien plus nerveuses. Mais, après tout, les uns & les autres ne peuvent parvenir qu'à la division possible de toute sorte d'étendue ; car pour la division actuelle, toutes les Sectes sont obligées de la fixer quelque part. Il est trop visible qu'il y a nécessairement une infinité de corpuscules qui ne sont jamais divisés, & cela suffit pour rendre nulles les objections de Lactance, par la voye de la rétorsion.

Pour juger bien sainement du système de Leucippe, il en faut juger comme le Docteur Thomas Burnet. Ce savant homme prétend que Leucippe & Démocrite, zélés propagateurs de l'Atomisme, étoient des hommes illustres & recommandables : que leur hypothèse, quoique fautive, & bâtie sur des fondemens mauvais, n'a pas laissé d'amener par occasion une méthode plus juste & plus exacte de philosopher ; attendu qu'ils ont cherché les principes des corps, non parmi les *nombres*, les *proportions*, les *qualités* ou *formes* élémentaires, &c ; mais dans les corps mêmes, dont ils examinent le mécanisme, le mouvement, la configura-

tion, la petitesse, la grandeur, en un mot toutes les conditions physiques. Quant à ce qu'ils débitent touchant l'indivisibilité des atomes, leur mouvement éternel, leur impulsion innée vers certains lieux, leur séparation dans le vuide, &c. non-seulement toutes ces assertions sont gratuites, mais elles répugnent à la raison. Mais aussi, quelque chose qu'on puisse alléguer contre leur Hypothèse, il est certain que ces Philosophes ont préparé les voyes à une méthode plus saine, & à cet égard, dit Burnet, ils ont rendu un si grand service à la Philosophie, qu'on ne peut leur refuser de justes louanges (d).

Convenons aussi que l'Atomisme est moins déraisonnable que beaucoup d'autres hypothèses, & qu'en particulier il n'est pas aussi absurde que le Spinozisme. Car au moins les Atomistes reconnoissent une distinction réelle entre les choses qui composent l'Univers; après quoi il n'est pas incompréhensible, que pendant qu'il fait froid en un pays, il fasse chaud dans un autre, & que dix-mille personnes meurent de la peste à Londres dans une

(d) Burnet *Archæolog. Philos. Lib. I, Cap. XII.*

semaine, tandis qu'on se porte bien à Paris. Ces événements fort naturels ne peuvent s'expliquer dans l'hypothèse de Spinoza, où tout l'Univers n'est qu'une seule & unique substance: par exemple c'est une contradiction de soutenir que Pierre est docte, pendant que Paul est ignorant, & ainsi de toute sorte d'attributs contraires qui se vérifient tout à la fois de plusieurs personnes. En supposant une infinité d'atomes réellement distincts les uns des autres, & doués tous essentiellement d'un principe actif, on conçoit l'action & la réaction, & les changements continuels qui se remarquent dans la nature. Mais où il n'y a qu'un seul principe, il ne sauroit y avoir d'action & de réaction, ni de changement de Scene. Ainsi, en quittant le droit chemin, qui est le système d'un Dieu, Créateur libre du monde, il faut nécessairement tomber dans la multiplicité des principes: il faut reconnoître entre-eux des antipathies & des sympathies, les supposer indépendants les uns des autres quant à l'existence & à la vertu d'agir, mais capables néanmoins de s'entre-nuire par l'action & la réaction. Ne demandez pas pourquoi en

certaines rencontres l'effet de la réaction est plutôt ceci que cela; car on ne peut donner raison des propriétés d'une chose, que lorsqu'elle a été faite librement par une cause qui a eu ses raisons, & ses motifs en la produisant.

§. II.

Utilité d'une supposition qu'eût pû faire Leucippe, & dont il paroît que Democrite a eu quelque idée. Atomistes Orientaux.

Je me suis souvent étonné que Leucippe, Epicure & d'autres Atomistes célèbres, n'ayent point soutenu que leurs atomes étoient animés. Cette supposition les eût tirés d'une partie de leurs embarras, & n'est point au fond plus déraisonnable que l'éternité, & la propriété du mouvement, qu'ils attribuoient à leurs corpuscules indivisibles. Par là ils eussent pû répondre à une objection fameuse qu'on leur a faite plus d'une fois, & qu'ils n'ont jamais pu résoudre. Voici en quoi elle consiste. De ce que chaque atome est dépourvu d'âme, & de faculté sensitive, il résulte manifestement qu'au-

cun assemblage d'atomes ne peut devenir un être animé & sensible. Mais si chaque atome avoit une ame, & du sentiment, on comprendroit que les assemblages d'atomes pourroient être un composé susceptible de certaines modifications particulieres, tant à l'égard des sensations, & des connoissances, qu'à l'égard du mouvement. La diversité que l'on remarque entre les passions des animaux raisonnables, & de ceux qui ne le sont point, s'expliqueroit en général par les combinaisons différentes des atomes. Il est donc bien surprenant, que si Leucippe n'a point connu à cet égard là les intérêts de son système, ceux qui sont venus après lui, n'ayent pas été plus éclairés, & n'y ayent pas ajouté cette piece nécessaire. Car le choc de la dispute, & la facilité de corriger ce qui manque aux inventions d'autrui, pouvoient les mettre en état de porter leur vûe plus loin que n'avoit fait notre Leucippe.

On a lieu de croire que Démocrite sentit la nécessité de la supposition dont je parle, & qu'il remédia par cette voye à l'insuffisance, & au besoin le plus pressant de l'hypothese. Saint

Augustin ne nous permet guère de douter que ce Philosophe n'ait donné aux atomes une espece d'ame (e), & l'on peut confirmer cela par le témoignage de Plutarque, qui fait dire à Démocrite, *qu'il y a une vertu animée dans toutes les choses, jusque dans les corps morts, qui conservent encore un reste de chaleur (f)*. Mais comme nous n'avons plus les écrits de Démocrite, il n'est pas aisé de donner sur ce point là une idée bien juste de ses sentiments. Au reste, soit qu'il ait eu cette notion, soit qu'il ne l'ait pas eue, il est certain qu'elle n'a pas été suivie dans la Secte des Atomistes. Epicure, ni ses successeurs, n'ont point dit que les atomes fussent doués de vie, ou de sentiment.

Les Atomistes eussent trouvé un autre avantage dans l'hypothese dont je parle : car en animant leurs atomes, ils eussent uni la pensée avec un être indivisible, & cela eût fourni quelques réponses à l'objection insurmontable qu'on fait à ceux qui soutiennent que

(e) Democritus hoc distare... ab Epicuro creditur, quod ista sentit inesse concursioni atomorum vim quandam ani-

malem & spiritalem, Augustin. Epist. LVI. (f) Plutarch. De placitis Philos. Lib. IV, Cap. IV.

la matiere peut penser. Cette objection est fondée sur l'unité proprement dite, qui convient par essence aux êtres pensans ; car si une substance qui pense n'étoit une que de la maniere qu'un globe est un, elle ne verroit jamais un objet dans son entier, tout un arbre par exemple ; jamais elle ne sentiroit toute la douleur qu'un coup d'épée excite, &c. Il seroit inutile de développer ici cette objection dans toute son étendue. Il suffit de remarquer que les anciens Epicuriens, & nos Matérialistes modernes, n'y ont jamais répondu d'une maniere raisonnable, & que si l'on pouvoit se tirer de ce mauvais pas, ce seroit en admettant des atomes animés, qui en même temps fussent indivisibles, comme ceux de Leucippe. Notre Philosophe étoit aussi fondé à leur donner une ame qu'à supposer qu'ils étoient inérés, & qu'ils avoient la vertu motrice. Il est aussi difficile de concevoir cette vertu dans un atome, que d'y concevoir le sentiment. L'étendue & l'impénétrabilité remplissent dans nos

* N. B. C'est pourtant ce que Bayle a fait. Cette digression m'a paru si déplacée, si longue, tranchons le mot, si fatigante, que j'ai cru devoir la supprimer.

idées toute la nature d'un atome : la force de se mouvoir n'y est pas comprise ; c'est un objet que nos idées trouvent étranger & *extrinseque* à l'égard du corps & de l'étendue, tout de même que la connoissance. Puis donc que les Atomistes supposoient dans leurs corpuscules la force de se mouvoir, pourquoi leur ôtoient-ils la pensée ? Je fais bien qu'en la leur donnant, ils n'eussent pas évité toutes les difficultés ; on eût pu encore les accabler d'objections très-insolubles. Mais ce n'est pas peu de chose que de parer une partie des coups ? Il est à remarquer que de très-grands Philosophes ont fait consister les principales propriétés de l'ame dans la force de se mouvoir (g). C'est par cet attribut qu'ils l'ont caractérisée & définie. Eût-on pu trouver étrange que ceux qui donnoient aux atomes le principe du mouvement, leur eussent donné une ame ?

Observons qu'il y a eu une Secte de Philosophes Orientaux qui admettoit l'hypothese des atomes : mais ils l'avoient rectifiée ; car ils attribuoient à

(g) Voyez Aristote
De Anima, Lib. I. Cap.
II. & Plutarque De Pla-

citis Philos. Lib. IV,
Cap. II.

Dieu la création de ces corpuscules. Le fameux Rabin Maimonides parle amplement de cette secte de Philosophes : on les nommoit les *parlants*. Cependant il ne paroît pas que leurs Atomes fussent tels que ceux de Leucippe : car ils ne leur donnoient aucune grandeur, & ils les faisoient tous semblables les uns aux autres. Maimonides les presse beaucoup sur ce qu'ils étoient contrainsts de nier qu'un mobile allât plus vite qu'un autre, & que la diagonale fût plus longue que l'un des côtés. Ces embarras les portoit à dire que les sens nous trompent, & qu'on ne doit se fier qu'à l'entendement. Quelques-uns même se portèrent à nier l'existence de la figure quarrée. Disons en passant qu'ils pouvoient rétorquer ces difficultés à leurs adversaires, & défions tous les partisans de la divisibilité à l'infini de satisfaire aux raisons qui prouvent que la Diagonale d'un quarré n'est pas plus longue que l'un des côtés. Au reste ces Philosophes Arabes supposèrent en partie ce que j'ai dit que Leucippe eût dû supposer ; car ils enseignèrent 1^o. que chaque atome des corps vivants étoit vivant. 2^o. Que chaque atome des corps qui sentent ,

étoit sensible. 3°. Que l'entendement résidoit dans un atome. Il n'y avoit point de dispute entre eux sur cette doctrine ; mais à l'égard de l'âme, ils se partagerent en deux opinions. Les uns dirent qu'elle consistoit dans une seule substance, par exemple, dans l'un des atomes dont l'homme est composé ; les autres la formerent de plusieurs substances très-subtiles. Le même partage se vit parmi eux touchant la science : les uns la supposèrent dans un seul atome, & les autres dans chacun des atomes qui constituent le Savant (b).

§. III.

Conformité de quelques idées de Descartes avec les Hypotheses de Leucippe.

Plus j'examine le système Cartésien, plus je me persuade qu'à certains égards il a de grandes conformités avec les hypothèses de Leucippe. Par exemple, le système des tourbillons n'est-il pas une hypothèse de notre Philosophe

(b) Maimonides, au Traité *Doctores perplexorum*, Cap. LX, LXIII, traduct. de Burdorf, Partie I.

Le savant Huet le prouve très-clairement. Il fait voir que Leucippe, Démocrite & Epicure, divisèrent la matière en différents tourbillons : que le témoignage de Diogene Laërce & d'Hésichius est là-dessus formel : que suivant l'opinion des anciens Atomistes, les corpuscules assemblés dans l'infini se rouloient circulairement, & formoient un tourbillon, lorsqu'un milieu leur résistoit ; que de ces tournoyements naissoient des divisions & des réunions de particules, & que les réunions formoient un *amas globuleux* (i). M. Huet conclut de là que l'Ecole Cartésienne a tort de tirer tant de gloire de l'invention prétendue de ses tourbillons. On trouve de plus dans le système de Leucippe les semences de ce grand principe de mécanique que M. Descartes employe si efficacement, savoir que les corps qui tournent s'éloignent du centre autant qu'il leur est possible. L'ancien Philosophe enseigne que les atomes les plus subtils tendent vers l'espace vuide en s'élançant (k). C'est le manège que M. Descartes

(i) Huetius, censura Philosoph. Cartesianæ, Cap. VIII.

(k) Diog. Laert. in Leucippo.

auroit donné à sa matiere subtile, s'il avoit suivi son principe : mais par une inconféquence qu'on ne peut assez admirer, il chasse au centre des tourbillons cette matiere subtile, & place à la circonférence les globules les plus massifs. Quelques gens ont dit qu'à l'égard des tourbillons & des causes de la pesanteur, Descartes est le copiste de Kepler : ils devoient ajouter que Kepler est le copiste de Leucippe *.

* Art. *Leucippe*, & art. *Démocrite*.



SYSTÈME

DES PAYENS

Sur l'origine des Dieux.

QUE les Dieux ayent eu un commencement, qu'une matiere pré-existente ait produit le premier de ces Dieux, qu'ils soient nés ensuite les uns des autres par la voye ordinaire de la génération, c'est une hypothese qui pendant un temps m'a paru choquante, absurde, & presque aussi incroyable que les actions indécentes dont l'antiquité fabuleuse a chargé l'histoire de ces mêmes Dieux. Plus je pensois à ce système, plus il me sembloit monstrueux; & j'avois peine à concevoir que des Philosophes eussent pû adopter de telles chimeres. Mais à force de réfléchir sur cette matiere, j'ai senti diminuer mon étonnement, & j'ai à la fin compris que de fort grands génies ont pu se laisser entraîner dans toutes ces erreurs par je ne sai quels raisonnemens, dont il n'étoit pas facile de

découvrir la foiblesse, vû les ténèbres qui enveloppoient le Paganisme.

Ces Philosophes croyoient la création impossible, & ils n'admettoient point de substances tout-à-fait distinctes de la matiere. Or quand on a une fois établi ces deux hypotheses, il est très-facile de se persuader qu'une matiere subtilisée a pu devenir un Dieu. Les Payens croyoient bien que l'Am étoit matérielle : pourquoi n'auroient-ils pas admis des Dieux de même nature ?

Je ne sai si l'expérience de ce qui arrive dans l'espece humaine, ne contribua pas aussi à fomentier l'erreur de ces Philosophes. On voyoit sortir les Héros, les sages, les plus grands génies, d'un lieu sale & dégoûtant, dont les Chirurgiens & les Sages-Femmes peuvent à peine soutenir la vûe. C'est là néanmoins qu'il faut chercher les principes des plus grandes ames, moins que la révélation ne nous apprenne que c'est Dieu qui a créé un pur esprit, pour l'unir & l'identifier quelque sorte à la matiere. Mais voilà un mystere qui étoit inconnu aux Philosophes Payens. Que leurs erreurs nous surprennent donc point : il suffit

de remonter à leur origine pour concevoir leur possibilité.

Voyons d'abord ce qu'Hésiode nous apprend sur la généalogie des Dieux.

Théogonie d'Hésiode.

Il commence par le Cahos; c'est le premier être qu'il établit: il pose ensuite la Terre & l'Amour: il ajoute que l'Erebe & la nuit furent engendrés du Cahos; que l'Ether & le jour sortirent du mariage de l'Erebe & de la nuit; que la Terre sans nul mariage engendra le Ciel & la Mer; qu'ensuite, s'étant mariée avec le Ciel, elle produisit l'Océan, Rhea, Themis, Tethys, Saturne, &c. Saturne & Rhea se marièrent, & engendrèrent Vesta, Cerés, Junon, Pluton, Neptune, Jupiter. Venus nâquit de l'écume de la Mer.

Voilà ce que je tire du poëme d'Hésiode (a). Selon cet arbre généalogique, il y avoit nécessairement quelque Dieu dont le pere n'étoit point Dieu. Car si d'une part, les Payens soutenoient que le Ciel, l'Ether, le Jour, l'Erebe, la nuit, étoient des Dieux, ils nioient de l'autre que le Cahos, antérieur à tous ces êtres divins, fût Dieu; & par conséquent ils

(a) Voyez sa *Théogonie*, vers 116 & suiv.

étoient forcés de convenir que les Dieux avoient été faits d'une matiere qui n'étoit point Dieu, & sans une cause efficiente qui eût la nature de Dieu. Voilà assurément une pensée qui choque les notions les plus solides, & les plus évidentes de la lumiere naturelle. L'ordre vouloit que l'on assurât que Dieu a produit la matiere, & non pas que la matiere a produit Dieu. La cause peut-elle être moins parfaite que son effet ?

Doctrine
d'Anaxi-
mene.

Anaximene n'eût pas des idées plus saines sur l'origine des Dieux. Il prétendit qu'ils étoient une production de l'AIR, comme tous les autres êtres. *Il ne nia point les Dieux, dit S. Augustin, il en parla même ; mais il soutint, non-seulement qu'ils n'avoient point produit l'Air ; mais qu'ils lui devoient leur propre existence [b].* J'aime mieux cette exposition du dogme d'Anaximene, que ce qu'on trouve à ce sujet dans les Dialogues de la Nature des Dieux. *Anaximene, dit Cléon, établit que l'Air est Dieu, qu'il a été engendré, que c'est un être*

(b) Augustin. De Civitate Dei, Lib. VIII, cap. II.

immense, infini, & toujours en mouvement [c].

Mal exposée par Cicéron.

Il n'y a nulle apparence que Cicéron ait exposé fidèlement le dogme de notre Philosophe. Premièrement je trouve de la contradiction dans le passage que je viens de citer. Que veut-on dire avec cet *Etre immense, infini*, que l'on suppose avoir été engendré. Il est bien vrai qu'Anaximene donnoit à l'*Air* l'immensité & l'infinité; & il fallut bien qu'il lui donnât ces deux qualités, puisqu'il le regardoit comme la cause efficiente & productrice de tous les êtres; mais il faut aussi conclure de-là qu'il supposoit l'*Air* éternel & improduit. En second lieu ces paroles, l'*Air est Dieu*, ne me paroissent pas claires. Anaximene soutenoit, non pas que l'*Air* étoit *Dieu*, mais qu'il avoit produit les *Dieux*. S'il a donné à l'*Air*, le nom de *Dieu*, c'étoit sous une notion particulière: il ne lui attribuoit point ce nom dans le même sens qu'il l'attribuoit aux *Dieux*, & sur-tout il n'admettoit pas qu'il eût été engendré. Voici peut-être sa pensée. Il vouloit bien, pour se conformer aux no-

[c.] Cicer. De Natura Deorum, Lib. I. Cap.

tions vulgaires , appeller Dieu l'Air immense & infini , qu'il considéroit comme le principe de toutes choses ; mais il ne prétendoit pas que Saturne , Rhea , Jupiter , Junon , Neptune , Minerve , & les autres Dieux que l'on adoroit dans le paganisme , fussent cet air-là , ou l'eussent produit. Il prétendoit au contraire qu'ils étoient eux-mêmes une production de l'Air , ainsi que tous les autres êtres qui composent l'Univers. Il donnoit à ce principe un mouvement perpétuel : & de-là l'on peut conclure qu'il le prenoit pour une cause immanente , qui produisoit en elle-même une infinité d'effets sans fin & sans interruption ; & il comptoit entre ces effets , non-seulement les astres , les météores , les plantes , les pierres , & les métaux , mais aussi les Dieux & les hommes.

Un tel dogme étoit au fond le Spinozisme. Car suivant cela , le Dieu , ou l'être éternel & nécessaire d'Anaximene , étoit la substance unique dont le ciel , la terre , les animaux , &c. n'étoient que des modifications. Tel étoit peut-être le Dieu de Thalès , lui qui soutenoit que l'*Eau* étoit le principe de toutes choses. Il peut se faire que con-

sidérant l'*Eau*, comme la cause efficiente de l'Univers, il l'ait appelée *Dieu*, dans le même sens qu'Anaximene divinisoit l'*Air*. C'étoit peut-être le Dieu dont il prétendoit parler, lorsqu'il disoit que *Dieu n'ayant pas été produit, étoit le plus vieux de tous les êtres*. Spinoza en avoueroit tout autant. Il ne nie point que Dieu ne soit la cause de toutes choses, c'est-à-dire la cause immanente qui se modifie en une infinité de manières, d'où résulte tout ce qu'on appelle Monde & tout l'Univers en général.

Ceci aideroit à comprendre une chose dont j'ai parlé plus haut (d); c'est que Thalès, & les autres Physiciens qui ont précédé Anaxagore, ont expliqué la génération du monde, sans y faire intervenir la direction de l'intelligence divine. Thalès & Anaximene n'avoient garde de la mettre en œuvre, puisqu'ils supposoient, l'un que l'*Eau*, l'autre que l'*Air*, étoient le principe de toutes choses, principe éternel & improduit. Car quoique, pour se conformer au langage du peuple, ils nommassent *Dieu* ce principe universel & incréé, ils ne pouvoient pas le con-

[d] Dans l'exposition des sentiments de Thalès.

siderer comme une cause intelligente, extrinsèque, & entièrement détachée des êtres particuliers qu'il formoit, puisqu'il les produisoit en lui-même & de lui-même, comme une cause immanente, & non pas comme une cause extérieure & distincte de la matiere. Anaxagore fut le premier qui reconnut un esprit distinct de la matiere du monde, un esprit pur & nullement confondu avec les corps. Cela le mit dans une autre route, & le fit parler autrement que ses prédécesseurs. Il put dire, en raisonnant conséquemment, que le monde avoit été formé selon la direction d'un esprit, qui démêloit, & qui arrangeoit les parties de la matiere: son hypothese admettoit une intelligence antérieure à la formation du monde: les autres hypotheses faisoient précéder le monde par le cahos, ou par l'eau, ou par l'air, &c; & par conséquent elles devoient donner un commencement aux natures intelligentes, non moins qu'aux créatures les plus grossieres. Tout étoit sorti du premier principe par voye de génération, ou de production. Jupiter le plus grand des Dieux, Saturne son pere, le Ciel son grand-pere, l'Ether son bisayeul, &

tout ce qu'il vous plaira de nommer en montant plus haut, étoient autant d'êtres particuliers qui devoient leur origine & leur existence à la matiere éternelle & incréée, principe de toutes choses, *Cahos*, selon Hésiode, *Eau* selon Thalès, *Air* selon Anaximene. Notez qu'Homere, qui chante si pompeusement les louanges des Dieux, les fait tous naître de l'Océan.

La grande & la principale absurdité de ces hypotheses est de dire que les Dieux qu'on suppose doués de toutes sortes de connoissances, ont été formés d'un principe qui ne connoit rien. Car ni le Cahos, ni l'Air, ni la Mer, ne sont pas des êtres intelligents: comment peuvent-ils donc avoir été le principe universel de ces natures divines, qui dans le systême des Poëtes, & des plus anciens Philosophes, savoient tant de choses? Mais encore une fois ne nous étonnons pas que ces absurdités aient eu tant de cours dans le Paganisme. Elles étoient la suite des préjugés qui regnoient alors dans le monde, & il y avoit même une sorte de raison & de conséquence dans ces erreurs. J'en ai indiqué plus haut le principe, & je vais le développer ici en peu de mots.

Ces hypotheses sont absurdes,

Et peuvent néanmoins avoir été admises par des Philosophes.

Les anciens Sages du Paganisme supposoient, presque généralement, que l'ame des hommes est mortelle : ils la croyoient formée des parties les plus subtiles du sang. Or dès qu'on a fait ce pas, on va bien loin en peu de temps. Mettez à part la révélation, consultez seulement les idées naturelles, il ne paroît pas plus aisé qu'une matiere reçûe dans *l'uterus* se convertisse en un enfant, qui à force de manger & de boire devient un homme d'un grand esprit, qu'il paroît aisé qu'un enfant naisse d'un arbre. Dès-là un Payen trouve possible qu'au commencement les hommes soient nés, ou du limon de la terre, ou de quelque liqueur tombée du Ciel. Dès que cela semble possible, on passe aisément à croire ce que les Poètes débitoient de la naissance de *Vénus*. On ne trouve plus étrange que par la fermentation qui débrouilla le cahos, & qui forma divers degrés de rarefaction & de condensation dans l'étendue de l'infini, les étoiles ayent commencé d'exister au firmament, & les Dieux au Ciel, comme les plantes & les animaux sur le globe de la terre.

L'opinion commune des Payens ne

mettoit qu'une différence du plus au moins entre les Dieux & les hommes. Or en conséquence de cela, rien n'empêchoit que l'on ne s'imaginât que les parties de la matiere, qui s'étoient le plus finement subtilisées, avoient composé des Dieux; puisque celles qui étoient demeurées massives & crasses, & qui, comme la lie & le sédiment du tout, avoient composé la terre, ne laissoient pas de se convertir en hommes. Notez qu'on s'imaginoit que pour animer ces parties grasses & terrestres, il suffisoit qu'il tombât du Ciel quelques parties spiritueuses; & de là vient que Lucrece reconnoît que les corps vivants ont une origine céleste :

*Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi,
Omnibus ille idem pater est, unde alma liquens
Humorum guttas mater cum Terra recepit,
Ecce parit nidas fruges.* L. 1. v. 101. 102. 103. 104.
*Quapropter merito maternum nomen adepta
est (e).*

Recueillons de tout ceci qu'il n'y a rien de plus dangereux, ni de plus contagieux, que d'établir quelque faux Conclu-
sion im-
portante.

(*) Lucret. L. 1. v. 101.

principe. C'est un mauvais levain, qui, lors même qu'il est petit, peut gâter toute la pâte. Une absurdité une fois posée en amène plusieurs autres. Errez seulement sur la nature de l'âme humaine, imaginez-vous qu'elle n'est pas une substance distincte de l'étendue, cette fausseté sera capable de vous faire croire qu'il y a des Dieux qui sont nés de fermentation, & qui se sont multipliés dans la suite par le mariage. Je ne puis finir sans observer une chose qui me jette dans l'étonnement. Rien ne me paroît fondé sur des idées plus claires & plus distinctes, que l'immatérialité de tout ce qui pense; & néanmoins il y a dans le christianisme des Philosophes qui soutiennent que l'étendue peut devenir capable de penser, & ce sont des Philosophes d'un très-grand esprit, & d'une méditation très-profonde. Peut-on se fier à la clarté des idées après cela? Mais d'ailleurs ces Philosophes ne voyent-ils pas que sur un tel fondement les anciens Payens ont pû s'égarer jusqu'à dire, que toutes les substances intelligentes ont commencé, & qu'éternellement il n'y avoit que de la matière? On ne prévient pas l'inconvénient par ce corré-

Etif, c'est que l'étendue ne devient pensante que par un don tout particulier de Dieu ; cela n'empêcheroit pas qu'il ne fût vrai que de sa nature elle est susceptible de la pensée, & que pour la rendre actuellement pensante, il suffit de l'agiter, ou de l'arranger d'une certaine façon : d'où il s'ensuit qu'une matiere éternelle sans aucune intelligence, mais non pas sans mouvement, eût pu produire des Dieux & des hommes, comme les Poëtes, & quelques Philosophes du Paganisme, l'ont débité follement *.

* Art. *Jupiter*, rem. G, & art. *Diogene d'Apollonis*. rem. C.





SENTIMENTS

DE DIOGENE

d'Apollonie.

DIOGENE, natif d'Apollonie dans l'Ile de Crete, tint un rang considérable parmi les Physiciens qui fleurirent en Ionie avant que Socrate philosophât à Athènes. Il fut disciple d'Anaximene, & l'on peut même s'imaginer avec quelque sorte de vraisemblance qu'il enseigna après lui dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la premiere cause : il reconnut, comme lui, que l'AIR étoit la matiere de tous les êtres : mais il attribua à ce premier principe une *vertu divine*, ce qu'Anaximene n'avoit point fait, & il soutint que cette vertu étoit la cause immédiate de la production de toutes choses.

C'est de Saint Augustin que j'emprunte cette exposition du dogme de

Diogene sur la premiere cause (a) : je n'ai trouvé dans aucun autre Auteur autant de détail sur cela. Cicéron s'est expliqué d'une maniere beaucoup plus succinte : il se contente de dire que Diogene d'Apollonie reconnoissoit l'Air pour Dieu, & il fait fronder ce sentiment par l'Epicurien Velleius, qui soutient que l'Air ne peut avoir ni sentiment, ni aucune ressemblance avec Dieu [b].

Un des Commentateurs de Cicéron trouve beaucoup de mauvaise foi dans ces dernieres paroles, & il apostrophe rudement l'interlocuteur. Il l'accuse de troubler les cendres des anciens Philosophes, & de leur imputer des dogmes qu'ils n'ont jamais soutenus. Il prétend qu'en particulier notre Philosophe ne dit jamais que l'Air étoit Dieu, mais qu'il se contenta de l'appeller *cruxion*, élément. Il cite là-dessus le IX Livre de Diogene Laërce, & le

(a) Diogenes... aerem dixit verum esse materiam de qua omnia fierent : sed eum esse compotem divinae rationis, sine qua nihil ex eo fieri posset. Augustin de Civitat. Dei, Lib. VIII. Cap. II.

(b) Quid ? Aer, quae Diogenes Apolloniatum utitur Deo, quem sensum habere potest, aut quam formam Dei ? Cic. De Nat. Deorum, Lib. I, Cap. XII.

passage de S. Augustin que j'ai rapporté (c).

La plainte de ce Commentateur est injuste : car il est certain que Diogene n'est pas plus maltraité dans cet endroit des Dialogues de Cicéron, que dans le morceau de la Cité de Dieu : ces deux passages contiennent en substance la même force, & aboutissent au même sens, qui est de dire que selon les hypothèses de notre Philosophe, l'Air étoit Dieu. Il enseignoit, si nous en croyons Saint Augustin, qu'il y avoit deux choses dans l'Air : 1^o. Une matière, dont tous les corps de l'Univers pouvoient être produits ; 2^o. Une vertu divine, sans laquelle cette matière étoit incapable de rien produire. N'étoit-ce point faire de l'Air & de la vertu divine un tout, ou un composé, dans lequel si l'air étoit la matière, la vertu divine étoit l'ame ou la forme ? Or comme c'est la forme qui spécifie le composé, & qui lui donne le nom, il s'ensuit que l'air animé d'une vertu, ou d'une nature divine, devoit être appelé Dieu ; & par conséquent lorsque Cicéron attribue à Diogene d'avoir dit que l'Air étoit Dieu, il ne suppose que

[c] Lescaplier, sur le Chap. XII, du Liv. I, de la Nature des Dieux.

ce qui résulte nécessairement de l'exposition que S. Augustin a donnée de la doctrine de ce Philosophe.

L'objection que le Pere Lescalopier fonde sur le mot *αἴρῃον*, élément, ne prouve rien : car, comme je l'ai déjà observé, Diogene admettoit deux choses dans l'Air, une matiere, & une cause efficiente, & il unissoit intimement ces deux choses, *aerem compotem divine rationis* ; sur ce pied-là l'Air, en tant que matiere, étoit l'élément des différents corps de l'Univers ; mais cela n'empêchoit point que, considéré conjointement avec la vertu divine dont il étoit doué, il ne fût Dieu.

On peut fortifier ceci par une nouvelle observation. Les paroles de Saint Augustin semblent insinuer que cette Raison ou cette Vertu divine, que Diogene joignoit à l'Air, étoit plutôt un attribut qu'une forme, ou qu'une Âme distincte de l'Air, c'est-à-dire que, selon Diogene, il n'y avoit qu'une substance dans l'Air, laquelle étoit tout ensemble le principe matériel de toutes choses, & la cause intelligente qui dirigeoit leur production. C'est donc avec toute la bonne foi imaginable que le Veilleius de Cicéron attribue

à Diogene d'avoir enseigné que l'Air est Dieu. Aristote favorise merveilleusement l'interprétation que je donne au passage de S. Augustin : car ce Philosophe nous apprend que l'Âme de l'homme étoit un composé d'air selon Diogene, & que c'étoit en vertu de sa nature aérienne qu'elle connoissoit, & qu'elle avoit la faculté de se mouvoir. *Sa connoissance, disoit Diogene, est fondée sur ce que l'Air est le principe intelligent de toutes choses, & sa vertu motrice procède de ce que l'air est le plus subtil de tous les êtres (d).*

Ce témoignage d'Aristote prouve clairement que Diogene donnoit à l'air la nature de premier principe, celle de premier moteur, la connoissance, la souveraine subtilité, comme des attributs qui constituoient *per modum unius* une seule & même substance qui étoit Dieu. Il résulte de là que son système ne différoit presque point du Spinozisme : Dieu y étoit tout à la fois le principe matériel & le principe efficient de toutes choses. C'étoit la cause immanente, qui produisoit en elle-même & d'elle-même, cette multitude d'êtres, & cette pluralité de mondes que notre Phi-

(d) Aristot. Lib. II. De Anima, Cap. II.

Tophe admettoit (e). Voyons comme il raisonna sur la construction de celui-ci. Ses pensées là-dessus me paroissent, à certains égards, assez conformes aux hypothèses de M. Descartes. Il supposa qu'il y eut d'abord une fermentation & un mouvement général dans la matière; qu'ensuite de cette fermentation une partie des corpuscules se condensa, & que les autres furent rarefiés; que dans les endroits où la condensation se fit, il arriva une révolution dans les corps condensés, qui firent volte-face, & qui culbutèrent les autres: ce qui se trouva plus subtil, & plus léger gagna le haut, & forma le soleil dans la région supérieure.

Eusebe est ici mon garant, & je n'ai fait que copier l'exposition qu'il nous donne de cette hypothèse. Il n'est pas facile de la concilier avec ce qu'Aristote rapporte des sentiments de notre Physicien. Il lui attribue; comme je l'ai dit, d'avoir enseigné que *l'Air est de sa nature le plus subtil de tous les êtres*. Comment accorder cela avec la condensation & la rarefaction que supposa Diogene, suivant l'exposition

(e) Voyez la *Préparation Evangelique*, Lib. I. Cap. VIII.

d'Eusebe. Ce qui est subtil au souverain point, n'est pas susceptible d'être rarefié. Je ne vois qu'un seul moyen de résoudre la difficulté ; c'est de supposer qu'au premier branle que l'air reçut, il s'épaissit, comme on voit que le vin se trouble quand on remue le tonneau. Le mouvement continua, & dans ce progrès d'agitation, il y eut des parties de l'air qui s'épaissirent encore plus, & d'autres qui se subtilisèrent. Celles-ci n'acquirent point un degré de raréfaction supérieur à la subtilité essentielle du premier principe, mais supérieur seulement à la densité, où toute la masse de l'Air se trouva réduite par le premier mouvement.

Si nous avions les écrits de Diogene d'Apollonie, nous verrions sans doute qu'il avoit prévenu ou éclairci ces sortes de difficultés. Mais comme son système ne nous est connu que par un très-petit nombre de lambeaux détachés, nous ne pouvons marcher qu'à tâtons, quand nous voulons entreprendre d'en rajuster les pièces mal assorties. Ce qu'il y eut de meilleur dans son hypothèse, au jugement d'Aristote, c'est qu'il n'admit qu'un seul principe, supposant que sans cette unité, il

ne pourroit y avoir ni action, ni réaction : car, disoit-il, le froid & le chaud ne sauroient se communiquer leurs qualités : ils demandent donc un sujet commun, sur lequel ils puissent agir successivement [f]. Aristote trouvoit son compte dans cette notion générale, qui ôtoit aux quatre éléments la nature de premier principe matériel, pour la donner à un seul être qu'il nommoit *matiere premiere*.

Je crois que Diogene Laërce se trompe, quand il dit que notre Philosophe admettoit un vuide infini (g). J'aime mieux suivre Plutarque, qui assure que tous les Physiciens, depuis Thalès jusqu'à Platon, rejetterent le vuide (h).

(f) Aristot. De Gene-
rat. & corrupt. Lib. I.
Cap. VI.

(g) Diog. Laërt. Lib.

IX. num. 57.

(h) Plutarch. De Pla-
citis Philos. Lib. I. Cap.
XVIII.



SENTIMENTS

D'ANAXAGORE.

§. I.

Eloge d'Anaxagore. Idée générale des dogmes qu'il enseigna.

ANAXAGORE naquit à Clazomene, dans l'Ionie, vers la 70. Olympiade. Il fut disciple d'Anaximene. La noblesse de son extraction, ses richesses, & la générosité qui le porta à résigner son patrimoine, le rendirent extrêmement recommandable. Il s'appliqua tout entier à la recherche de la nature, sans se mêler d'aucune affaire publique. Cela fit qu'on lui demanda s'il ne se soucioit en aucune façon de son pays: sa réponse fut admirable; les Philosophes Chrétiens ne pourroient pas mieux parler. *Oui*, dit-il, en levant la main vers les Cieux, *J'ai un amour extrême pour ma Patrie.* Une autre fois on lui demanda, *pourquoi êtes-vous né ?* Et il répondit, *pour contempler le soleil, la lune, & le*

ciel. Conformément à cela il faisoit consister le souverain bien, ou la principale fin de l'homme, dans la contemplation, & dans l'état d'indépendance que la contemplation produit. Pour vaquer plus librement à l'étude de la sagesse, & à la recherche de la vérité, il abandonna tous ses biens, persuadé qu'il faut renoncer au monde & à ses richesses, si l'on veut marcher vite dans le chemin de la perfection. Anaxagore, Thalès, Démocrite, & plusieurs autres Philosophes, comprirent cette vérité long-temps avant que l'Evangile l'eût enseignée aux hommes. C'est à un tel abandon que notre Philosophe se crut redevable de sa science, ou de son salut, comme il le disoit lui-même : *Non essem, inquit, ego salvus, nisi ista perissent (a)*.

On a porté divers jugemens de cette conduite d'Anaxagore. Aristote nous apprend que notre Philosophe, & ses semblables, ont été taxés d'imprudence : on trouve, dit-il, qu'ils étoient plus vertueux que sages, & qu'ils auroient beaucoup mieux fait de chercher à se procurer les avantages &

[a] Valer. Max. Lib. VIII. Cap. VII. Num 6, in Externis.

les aïssances de la vie ; que de vaquer à des contemplations sublimes , qui ne rapportent aucun profit (b). Voilà le goût d'une infinité de gens : ils condamnent toutes les occupations , qui ne servent pas à faire fortune. Tout ce qui ne traite pas de *pane lucrando* , ou qui ne sert de rien *πρὸς τὰ ἀλφίται* c'est-à-dire , pour faire bouillir la marmite , leur semble vain & superflu. Anaxagore s'éloigna beaucoup des idées de ces gens-là ; il abandonna ses terres à la merci des bestiaux , & les convertit en pâturages publics , pour s'occuper tout entier à l'Astronomie & à la Physique.

Je suis surpris que Saint Chrysostome ait blâmé ce noble désintéressement , & qu'il l'ait traité de folie & de bêtise (c). N'est-ce pas rendre la pareille aux Gentils , qui traitoient de fous & de stupides tous les Chrétiens qui renonçoient à leurs patrimoines , pour se retirer dans des solitudes. C'est ainsi qu'on trouve du bien & du mal partout , selon que l'on est rempli de tels ou de tels préjugés. Apollonius de Tyane s'avisa aussi de critiquer la conduite

[b] Arist. *Endemi or.*
Lib. V. Cap. VII.

[c] Chrys. *Homil. VII.*
suprà A&C. Apostol.

Anaxagore, comme l'action d'un homme qui avoit cherché le profit des bêtes, plutôt que celui des hommes (d). Il y a de la chicane dans cette censure. Car si les bêtes profitent des pâturages qu'on leur laisse, elles servent ensuite elles-mêmes au profit des hommes. Eusebe a été plus équitable : car il regarde cette action comme le plus grand sacrifice qu'on eût fait jusqu'alors à l'amour des sciences & de la Philosophie (e).

Anaxagore n'avoit que vingt ans, lorsqu'il commença à professer dans Athenes. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut le premier qui y transporta l'école philosophique, qui avoit fleuri dans l'Ionie, depuis son fondateur Thales. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il enseigna dans cette ville, & qu'il eut d'illustres disciples, tels que Periclès & Euripide. Quelques-uns y ajoutent Themistocle & Socrate ; mais la chronologie les réfute, sur-tout à l'égard de Themistocle. Rien ne peut donner une plus haute idée de l'habileté de notre Philosophe que le caractère des pro-

(d) Philostr. in vita Apoll. Lib. I. Cap. II. (e) Euseb. Preparat. Evang. Lib. XIV. Cap. XIV.

grès qu'il fit faire au grand Pericle.
Il lui inspira ces manieres graves, qui
le rendirent si capable de gouverner la
République: il le prépara à cette élé-
quence sublime & victorieuse, qui lui
acquies tant d'autorité; enfin il lui ap-
prit à craindre les Dieux sans super-
stition (f). Joignez à cela que ses con-
seils l'aiderent beaucoup à soutenir le
pesant fardeau du Gouvernement. Ce
qu'il y eut de remarquable, c'est qu'A-
naxagore ne chercha point à se préva-
loir du crédit de son disciple, pour
s'élever aux emplois. Quoique sa nais-
sance lui permît d'aspirer aux premie-
res Charges, & qu'il eût toute la ca-
pacité nécessaire pour s'en acquitter
dignement, il n'eut jamais l'ambition
de se mêler des affaires publiques.
grande leçon pour plusieurs savants,
qui ne peuvent résister à la tentation
d'intriguer & de commander, lors mê-
me qu'ils n'ont ni les avantages de
l'extraction, ni l'intelligence des affai-
res politiques, ni la protection & la fa-
veur des Puissances.

Non-seulement Anaxagore négligea
les honneurs, mais il ne songea pas mê-
me à se procurer une situation aisée: la

(f) Plutarch. in Pericle.

recherche

recherche des secrets de la nature absorboit toutes ses autres passions. Il éprouva enfin que son mépris des richesses eut quelque chose d'excessif. Il se vit réduit sur ses vieux jours à manquer du nécessaire, & dans cette extrémité il eut recours à la tranquille résolution de se laisser mourir de faim. Mais Periclès effrayé du péril de son ami s'encourut aussi-tôt tout esparouillé vers lui, & le pria le plus affectueusement qu'il lui fut possible qu'il retournast en volonté de vivre, en lamentant non lui, mais soi-même, de ce qu'il perdoit un si feal & si sage Conseiller es occurrences des affaires publiques. Adoncques Anaxagoras, qui avoit déjà la tête affublée, en résolution de se laisser mourir de faim, se descourrit le visage, & lui dit, „ ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe, Periclès, y mettent de l'huile, le (g)“.

Voulez-vous une autre preuve du peu d'ambition de ce Philosophe? On lui offrit de lui rendre après sa mort tous les honneurs qu'il voudroit: il rejeta ces distinctions, & ne demanda autre chose, si ce n'est que le jour de

(x) Idem, ibid. Version d'Amyot.

son décès fut un jour de vacance pour les Ecoliers (b). N'étoit-ce pas vouloir que l'on se réjouit de sa mort, & ne voit-on pas là un mépris extrême de tout ce qui flatte le plus la vanité des hommes. Sa constance n'étoit pas moins admirable. Il apprit, non-seulement sans se troubler, mais sans témoigner la moindre surprise, que l'Aréopage l'avoit condamné, & que ses deux fils avoient été tués à la guerre dans un même jour. Il dit sur la première nouvelle, *il y a long-temps que la nature a prononcé son arrêt, autant contre mes juges que contre moi*; & sur la seconde, *jé savois bien qu'ils étoient mortels*. Il comptoit pour très-peu de chose de vivre & de mourir hors de sa patrie. Lorsqu'il étoit à Lampsaque, ses amis lui demanderent s'il vouloit qu'après sa mort on le fît porter à Clazomene, lieu de sa naissance : *Cela n'est pas nécessaire*, leur dit-il, *le chemin des enfers n'est pas plus loin d'un lieu que d'un autre*. Son maintien étoit grave & composé : quelques Ecrivains assurent qu'on ne le vit jamais rire.

Notre Philosophe mourut à Lampsaque, âgé, dit-on, de soixante &

(b) Plutarch. In Præcept. Reipub. gerendæ.

douze ans. On lui fit de magnifiques funeraillles, & on lui consacra même un autel. Son tombeau fut décoré de l'építaphe suivante, qu'Elíen & Diogene Laërce nous ont conservée.

*Hic situs ille est, cui rerum patuere recessus,
Atque arcana poli, magnus Anaxagoras.*

On assure qu'Anaxagore fut le premier Philosophe qui publia des livres. Socrate les lut, & n'en fut pas content. Ce fut apparemment sa faute, comme je le montrerai dans les réflexions que j'aurai à faire sur son discours (i). Mais avant que d'entrer dans la discussion de ces objets particuliers, il faut donner une idée générale des dogmes & des principes de notre Philosophe.

Anaxagore se signala par la nouveauté, & par la singularité de ses sentiments. Il enseigna qu'il y avoit des collines, des vallées, & des habitants dans la lune. Il soutint que le soleil étoit une masse enflammée (k),

(i) Voyez le §. VII.

(k) Je me suis servi de cette expression générale, parce que les interprètes ne s'accordent

pas sur le véritable sens de ces paroles de Diogene Laërce : Τόν ἥλιον μύδρον εἶναι διάπυρον, Les uns veulent qu'elles

plus grande que le Péloponese. Il disoit que la neige est noire, & il en donnoit une raison peu solide; car il se fondoit d'un côté sur ce que la neige est une eau condensée, & il supposoit de l'autre que le noir est la couleur propre de l'eau. Il croyoit en général que les yeux ne sont point capables de discerner la vraie couleur des objets, & que les sens sont trompeurs; d'où il concluoit que c'est à la raison, & non pas aux sens, à juger des choses. Il disoit aussi que les Cieux étoient de pierre, & que c'étoit la vitesse de leur mouvement qui les empêchoit de tomber. Il prétendoit qu'au commencement les animaux furent formés de la terre, & d'une humidité chaude: & qu'ensuite ils s'engendrèrent les uns les autres. Il admettoit autant de sortés de principes, que de corps composés; car il supposoit que chaque espèce de corps étoit formée de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelloit *homœoméries*, à cause de cette ressemblance. Mais cela l'engageoit à con-

signifient une *masse de fer*
brulant : d'autres aiment
 mieux une *pierre toute*
enflammée, d'autres un

globe de feu, qui n'étoit
 ni fer, ni pierre. Le plus
 grand nombre se fixe à
 la seconde explication.

venir d'une chose qui embarrassoit son système, c'est que les semences ou les principes de toutes les especes, se trouvoient dans chaque corps (1). Ce qu'il y eut de mieux concerté dans cette hypothese, c'est qu'au lieu de raisonner sur la construction du monde comme ses prédécesseurs, en n'admettant d'un côté qu'une matiere très-informe pour sujet, & de l'autre que le hazard, ou qu'une fatalité aveugle pour agent, notre Philosophe fut le premier qui supposa qu'une intelligence produisit le mouvement de la matiere, & débrouilla le cahos (m). Ce fut sans doute la véritable raison pourquoi Anaxagore fut surnommé *Nô*, l'*Esprit*. Nous verrons néanmoins que son orthodoxie ne fut pas assez épurée, & qu'il y resta bien des défauts (n). Il faudra examiner si la doctrine des *homœoméries* ne renfermoit pas beaucoup de contradictions : il me semble qu'elle en étoit toute farcie (o), & qu'en général les idées des anciens, qui ont parlé du cahos, n'étoient pas moins embrouillées que le cahos même. Disons pour le moins, afin d'éviter tout

(1) Voyez le §. III.

(m) Voyez le §. V.

(n) Voyez le §. VI.

(o) Voyez le §. IV.

air d'exagération, qu'elles n'étoient guere justes, & qu'ils n'ont pû dire que cet état de confusion ne subsistoit plus. C'est ce que j'ai fait voir plus haut. (p).

N'oublions pas d'observer que la force & l'étendue de son génie, ses longues études, & l'abondance de ses découvertes, ne firent que le conduire à l'incertitude. Il disoit que *tout est plein de ténèbres*; que *tout consiste dans l'opinion*; que *les objets sont ce qu'on veut*, c'est-à-dire tels ou tels, selon les images qu'ils offrent à nos sens trompeurs. Il enseignoit aussi que l'ame de l'homme étoit un être aérien: mais il la croyoit immortelle. Il lui faisoit plus d'honneur qu'au monde: car il étoit de ceux qui jugerent que le ciel & la terre périroient: & quand on lui demanda *si les montagnes de Lampsaque seroient un jour une partie de la mer*, oui, dit-il, *pourvu que le temps ne leur manque pas*. Il croyoit que les bêtes avoient une ame raisonnable, aussi bien que les hommes, & que toute la différence consistoit en ce que l'homme peut analyser ses jugemens, ce que les bêtes ne sauroient faire.

(p) Voyez la premiere Analyse de ce Volume art. IV, p. 25.

On prétend qu'Anaxagore prédit qu'une pierre se détacheroit du corps du soleil, & l'on ajoute que cette pierre tomba effectivement dans une riviere de la Chersonese, appelée *Egosspotamos*, c'est-à-dire la riviere de la Chevre (q). On lui attribue quelques autres prédictions. Il cultiva beaucoup la Géométrie, & l'on croit qu'il écrivit sur la quadrature du cercle. Il s'appliqua aussi aux spéculations Astronomiques: il calcula les éclipses, il raisonna sur les comètes, sur les tremblements de terre, sur l'origine des vents, sur le tonnerre, sur le débordement du Nil, & sur d'autres merveilles de la nature. Son esprit vaste suffisoit à tout. Ses contemplations philosophiques ne l'empêcherent pas d'étudier les poèmes d'Homere, avec l'attention d'un hom-

(q) Diogene Laërce, Plutarque, Pline, Philostrate, &c. ont fait mention de ce prodige. Voici ce que dit Plutarque, „ Il tomba du ciel, „ environ ce temps-là... „ une fort grande & „ grosse pierre, en la co- „ ste qu'on appelle la ri- „ viere de la Chevre; „ laquelle pierre se mon- „ stre encore aujour- „ d'hui tenue en grande

„ réverence par les ha- „ bitants du pays de la „ Chersonese; & dit-on „ que le Philosophe A- „ naxagoras avoit pré- „ dit, que l'un des corps „ attachés à la voute du „ ciel, en seroit arraché „ & tomberoit en terre „ par un glissement & „ esbranlement qui de- „ voit advenir... Plutar- „ que, in *Lysandro*, ver- „ sion d'Amyot.

me qui veut découvrir des secrets, & enrichir la littérature. Il fut le premier qui supposa que ces poësies sont un livre de morale, où l'on trouve d'excellentes leçons enveloppées sous des narrations allégoriques.

Ses sentiments particuliers furent la cause ou plutôt le prétexte d'une affaire fâcheuse qu'on lui suscita devant l'Aréopage. On rapporte diversement les circonstances & l'issue de ce procès. Les uns disent qu'Anaxagore fut condamné; les autres qu'il fut absous. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'accusa d'impiété pour avoir dit que le soleil étoit une pierre enflammée (r). On observe que ses accusateurs étoient d'une cabale opposée aux intérêts de Périclès: d'où il y a lieu de conclure que ce ne fut pas le zèle de la religion qui les fit agir. Ils cherchèrent sans doute à perdre un homme qui avoit des liaisons si particulières avec leur ennemi, & ils se proposèrent en même-temps d'affoiblir l'autorité de Périclès, en faisant tomber sur lui les mêmes soupçons d'irréligion. C'est presque toujours le premier mobile de ces sortes de procès: on veut se venger d'un ennemi, ou se délivrer de

(r) Diog. Laërt. *Lib. II. Num. 12.*

quelque obstacle d'autorité & de fortune, & l'on appelle à son aide les passions du peuple, sous le beau prétexte d'agir pour les intérêts de Dieu. Il n'est pas vrai, comme Vossius l'assure, que les délateurs d'Anaxagore se fondèrent sur ce qu'il reconnoissoit que l'entendement divin avoit fabriqué le monde, & sur ce qu'il distingua l'ouvrier de l'ouvrage (s) : mais l'accusation portoit sur ce qu'en disant que le soleil étoit une pierre, il le dégradoit de la qualité de Dieu (t). Disons donc que les paroles de Vossius ne sont pas exactes. On ne condamna point Anaxagore précisément à cause de la distinction qu'il établissoit entre Dieu, & les ouvrages de Dieu ; mais parce qu'il n'enseignoit pas que le soleil fût tout ensemble l'ouvrage de Dieu & un Dieu : car selon la foi des peuples, puisée dans les écrits des Poëtes, le soleil étoit Apollon fils de Jupiter, & l'une des plus grandes divinités. (u).

(s) Vossius, *De Origine & progressu idololatriæ*, Lib. I, Cap. I.

(t) C'est ce que témoignent Joseph, Livre II. contre Appion, & Saint Cyrille, Liv.

IV contre Julien.

(u) La faute de Vossius est toute semblable à celle que l'on feroit, si l'on accusoit l'inquisition d'avoir fait mourir un homme, pour avoir enseigné

Eusebe a bien raison de trouver étrange qu'Anaxagore ait été presque lapidé comme un Athée, non-obstant son orthodoxie à l'égard de l'existence d'un Dieu auteur de ce monde : dogme qu'il avoit enseigné le premier parmi les Grecs (z) : cela, dis-je, est bien digne d'étonnement ; car enfin on a peine à concevoir, que dans une ville aussi savante qu'Athenes un Philosophe n'ait pû entreprendre d'expliquer par des raisons Physiques la nature des Astres, sans être en danger de perdre la vie sur un échafaud. N'est-ce pas un fort déplorable, que d'avoir plus de lumieres qu'un peuple superstitieux, & conduit par des entêtés ? A quoi sert cette supériorité de génie & de connoissances, au milieu de telles gens ? Ne tient-elle pas lieu de crime ? N'expose-t-elle pas à mille inquiétudes, à mille dangers ? Ne jouiroit-on

qu'il n'y a que Dieu, l'Auteur & le maître absolu de toutes choses, qui mérite le culte suprême de Latrîe, & qu'aucune créature, habitant le paradis, ne mérite nos invocations, & le culte de Dulie. Ce dogme contiendrait deux

chefs : & ce ne seroit que pour le second qu'on brûleroit un homme dans Salamanque. Un Protestant seroit-il fondé à dire qu'on auroit brûlé cet homme à cause du premier chef ?

(z) Euseb. *Præpar. Evang. Lib. XIV, Cap. XIV.*

pas mieux des commodités de la vie, si Pon étoit entraîné par le torrent de l'ignorance & de la superstition? Periclès rendit en cette occasion de grands services à notre Philosophe, & l'opinion la plus générale est qu'il lui sauva la vie, soit en fléchissant ses juges, soit en le faisant évader d'Athenes. C'est ce qui a fait imaginer à Lucien une fiction assez plaisante. Il suppose que Jupiter voulut écraser l'impie Anaxagore, mais qu'il le manqua, parce que Periclès détourna la foudre, qui alla brûler un temple voisin (aa). Au reste c'est une chose bien extraordinaire qu'un procès tel que celui-là, dans lequel Periclès, le premier homme d'Athenes, se trouva compromis, n'ait pas été mieux connu des Historiens. Ils le rapportent avec mille variations : cela ne fait point d'honneur à l'antiquité.

§. II.

Exposition plus particulière du système des Homœoméries.

Il seroit difficile de donner une exposition plus confuse de l'*Homœoméris*-

(aa) Lucian, in Timone.

me, que celle qu'un Ecrivain moderne (a) nous a tracée. Il se figure qu'Anaxagore enseigna, que les principes des choses avoient en eux les caractères des parties : car, comme l'or est composé de petites parcelles unies ensemble, de même tout ce grand monde est fait de semblables parties, qui font le tout, & sont le premier mobile des choses. Quel galimatias ! Quelle énigme ! Le ténébreux Héraclite auroit-il pû s'exprimer d'une manière plus obscure ? 1^o. A quoi bon l'exemple de l'or composé de petites parcelles unies ensemble ? Cela convient-il à l'or plutôt qu'à tout autre mixte ? Ne falloit-il pas ajouter que ces petites parcelles, qui composent l'or, sont elles-mêmes de l'or ? C'est ce qu'enseignoit Anaxagore : il croyoit qu'un os visible étoit composé de plusieurs os invisibles, & que le sang étoit composé de plusieurs petites gouttes, dont chacune étoit du sang. C'est pour cela qu'il appelloit ses principes *ὁμοειπέιας*, *similarités*. 2^o. Il est faux que notre Anaxagore ait enseigné que les parties semblables étoient le premier mobile des choses :

(a) Moreri, Art. Anaxagore.

le premier mobile étoit selon lui un esprit distinct des *homœoméries*.

Si l'Auteur que je critique avoit entendu Diogene Laërce, il ne seroit pas tombé dans cette bevue : voici ce que dit l'Historien des Philosophes ; *ex par-
tis similitum partium corporibus hoc to-
tum esse compositum* (dicebat Anaxa-
goras) MENTEMQUE INITIUM ESSE
MOTUS (b). Notre Auteur n'a pas bien rendu le sens de la première partie du passage que je viens de citer ; *Tout ce grand monde*, dit-il, *est fait de semblables parties, qui font le tout.* Je me suis déjà plaint du galimatias de ces paroles ; mais il faut ici les examiner plus amplement, afin de montrer de quelle manière un Auteur François doit se garantir des équivoques, où l'on tombe nécessairement, quand on ne se souvient pas qu'une expression, qui étoit claire pour les Grecs, n'est que ténèbres en ce siècle, si l'on n'use pas de paraphrase. Je dis cela, sans vouloir justifier le bon Diogene Laërce, qui, la plupart du temps, ne savoit ce qu'il disoit, en abrégeant les dogmes des Philosophes. Je voudrois que son Traducteur eût employé ces

(b) Diog. Laërt. Lib. II. Num. 3. 100. 110. 111.

termes : l'Univers a été l'effet, ou le résultat du triage de petites parties semblables. De la manière dont il s'exprime, il nous représente le monde comme un tout, dont chaque partie est de même nom, & de même qualité que toutes les autres ; ce qui est si faux, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour connoître ce mensonge. Les aveugles même en savent là-dessus autant que nous ; car ils ne peuvent ignorer qu'ils sont composés de chair & d'os, & que leurs cheveux ne ressemblent point à leurs ongles.

Ceux qui ont la plus petite teinture de la Philosophie des Ecoles, savent qu'un composé *homogene* est celui dont les parties ont le même nom & les mêmes qualités que leur tout ; & qu'un composé *hétérogene* est celui dont les parties ne s'appellent point comme leur tout, & n'ont point réciproquement les mêmes propriétés : l'eau, le lait, le vin, la chair, sont des composés *homogenes* ; car, par exemple, chaque goutte du liquide, qui compose un fleuve, s'appelle eau, & a l'essence de l'eau. Il en va tout autrement d'un composé *hétérogene* ; ses parties n'ont point son nom, ni sa nature, ni

le nom & les qualités les unes des autres. Tel est, par exemple, le corps d'un bœuf: il est composé, & de sang & de chair, & d'os, & de plusieurs autres parties, qui ont chacune leur nom & leurs qualités.

Cela étant, il n'y a personne qui puisse dire que l'Univers est un tout *homogene*. Ses parties sont les unes opaques, & les autres dures; ici est la terre, là est l'air & l'eau: jci est une prairie, & là un bois. Anaxagore eût été plus fou que le plus absurde visionnaire qu'on ait jamais mis aux petites maisons, s'il eût hésité sur cela; & néanmoins notre Auteur lui fait enseigner que l'Univers est un tout *homogene*. C'est donc lui imputer très-faussement une absurdité épouvantable. Il falloit donc se servir d'une autre phrase, pour décrire son sentiment: il falloit choisir des termes qui ne confondissent pas le sens collectif avec le sens distributif du mot *tout*.

Je m'explique par un exemple. Supposons que tous les Bourgeois d'une grande ville soient partagés en dix classes, & qu'on mette dans la première ceux qui ont 20000 francs de bien, dans la seconde, ceux qui en ont 15000,

& ainsi du reste : Quiconque diroit, *toute cette ville est composée de Bourgeois également riches*, n'auroit raison que dans un sens distributif, & même fort impropre; il voudroit dire que les dix portions qui composeroient tout ce peuple seroient composées chacune de gens également riches; mais il couvrirait sa pensée sous des mots obscurs & embarrassés: il auroit besoin d'un, *c'est-à-dire que l'égalité des richesses ne se trouve qu'en comparant les gens d'une même classe les uns avec les autres*; car si l'on compare ceux de la dixième avec ceux de la première, on trouvera beaucoup d'inégalité.

Voilà le mauvais office que rendent à notre Anaxagore ceux qui soutiennent qu'il a dit que l'Univers est tout composé de portions semblables: ils font soupçonner aux Lecteurs François qu'il a donné là une énigme ridicule; & si l'on n'ajoute pas un bon *c'est-à-dire*, on n'entend rien à cette définition. Tâchons de la rendre plus claire, & développons en peu de mots le système abstrait de notre Philosophie.

Il me semble qu'il a voulu dire, que l'intelligence, qui forma le monde

de , trouva dans une matiere infinie un nombre illimité de très-petits corpusculès , dont les uns se ressembloient, les autres non. Tous ces principes étoient confondus pêle-mêle dans le cahos. Que fit l'Intelligence ? Elle joignit ensemble les corpuscules de même espece , & par ce moyen elle fit ici un astre , là une pierre , ailleurs de l'eau , de l'air , du bois , &c. C'est ainsi que l'Univers fut partagé en plusieurs amas de particules semblables , de telle manière , que les particules d'un amas ne ressembloient point aux particules d'un autre ; il n'y avoit de la ressemblance qu'entre les portions d'un même amas.

§. III.

Examen d'un argument employé par Lucrece , contre la doctrine des Homœoméries : objection dont il auroit pu se servir utilement.

Parmi les raisons que Lucrece étale contre l'Homœomérisme , il n'y en a point qui me frappe davantage que celle-ci. Ce Poëte montre évidemment , que , selon l'hypothese d'Anaxagore ,

les premiers principes des choses seroient aussi corruptibles & aussi périssables, que les corps les plus composés (a). Cette conséquence entraîne deux grands inconvénients. L'un est que la différence, qui doit être entre les principes & les mixtes, ne se trouve plus dans cette hypothèse : la différence, dont je parle, consiste en ce que les principes doivent toujours demeurer les mêmes, quelque changement que l'on suppose dans les mixtes ; ce sont seulement les mixtes qui naissent, qui meurent, & qui passent par mille vicissitudes de génération & de corruption ; mais les principes retiennent invariablement leur nature sous toutes les formes qui se produisent successivement. Anaxagore ne pouvoit pas dire cela de ses principes ; car si, par exemple, ceux de la chair avoient la nature de la chair, ils étoient aussi sujets à la destruction qu'une grosse masse de chair. Il en étoit de même des autres principes.

L'autre inconvénient est, que la destruction des premiers principes ne diffère pas de ce qu'on appelle *antihilation* ; car quand ils cessent d'être, ils ne se résolvent point en d'autres

(a) Lucret. *De rerum natura*, Lib. I.

choses , dont ils soient les composés , vu que la simplicité qui leur est propre , ne souffre point de composition. Ils périssent donc entièrement , & ils sont anéantis. Or la lumière naturelle ne conçoit pas qu'un tel anéantissement soit possible. La destruction des corps composés n'est point sujette à cette difficulté : ils subsistent toujours dans leurs principes : le bois , par exemple , détruit par le feu , ne cesse pas d'exister en tant que matière , ou que substance étendue.

Voilà donc un très-grand défaut dans le système d'Anaxagore : les principes y sont composés , & de matière , & de forme ; par conséquent ils n'ont point la simplicité & l'immutabilité que l'ordre demande. On n'eût point remédié à cet inconvénient , en supposant que l'intelligence qui préside aux générations ne souffroit jamais qu'ils fussent détruits. N'étoit-ce pas un assez grand mal , que de leur nature ils fussent sujets à la corruption , & qu'ils n'en pussent être garantis que par privilège , ou pour mieux dire par miracle ? Je ne dis rien de leur multitude , qui est aussi un défaut insigne ; car il est de l'essence d'un beau système ,

qu'un très-petit nombre de causes y produisent une infinité d'effets.

Lucrece ne s'avisa pas de proposer une objection qui eût pû ruiner tout le fondement de l'hypothese d'Anaxagore. Le principe de ce Philosophe, dans la supposition de ses *homœoméries* ou *homogénéites*, fut qu'aucune chose ne se fait de rien, & n'est réduite au néant. Or si la terre, disoit-il, étoit formée de principes qui ne fussent point terre, elle seroit produite de rien, & si ayant été terre, elle cessoit d'être terre, elle seroit anéantie. Il faut donc qu'elle se fasse de ce qui est terre, & que dans ce qu'on nomme destruction ou corruption elle se réduise, ou se résolve en parties qui soient terre. Selon cela, il n'y avoit point de génération ni de corruption; point de naissance, ni de mort proprement dites. La génération d'une herbe n'étoit autre chose que l'assemblage de plusieurs petites herbes : la destruction d'un arbre n'étoit autre chose que la désunion & la dispersion de plusieurs arbres. Nous voyons, ajoutoit-il, que les aliments les plus simples, l'eau & le pain, se convertissent en cheveux, en veines, en artères, en nerfs, en os, &c : il

Il faut donc que dans le pain & dans l'eau il y ait de petits cheveux, & des veines, & des arteres, &c, que nos sens, à la vérité, ne découvrent point, mais qui ne sont pas invisibles à notre raison, ou à notre entendement (b).

Il est clair qu'Anaxagore se fondeoit sur une fausse supposition, savoir que de rien il se feroit quelque chose, si les parties de pain, qui fournissent de la nourriture aux os, aux nerfs, aux visceres, &c. ne contenoient pas elles-mêmes des nerfs, des visceres, & des os. Il est bien surprenant qu'un si grand génie ait pû raisonner de la sorte. Ne voyoit-il pas qu'une maison ne se fait pas de rien, encore qu'elle soit bâtie de materiaux qui ne sont pas une maison? Quatre lignes, dont aucune n'est quarrée, ne font-elles pas un quarré? Y a-t-il là le moindre vestige de création? Puis donc que dans les choses artificielles le seul changement de la figure, & de la situation des parties, suffit pour former un tout, qui diffère de chacune de ses parties quant à son espece & à ses

(b) Plutarch. De Placitis Philos. Lib. II. Cap. III, Diog. Laërt. Lib. II. num. 3.

propriétés, ne falloit-il pas comprendre que la nature, infiniment plus habile que l'art humain, peut former des os & des veines, sans joindre ensemble des parties qui soient déjà des os & des veines ? Ne lui suffit-il pas de travailler sur des corpuscules qui puissent recevoir telle ou telle situation, telle ou telle configuration ? Moyennant cela, sans que de rien il se fasse quelque chose, ce qui n'étoit point chair deviendra chair, &c. Voilà ce que Lucrece eût pû objecter à notre Anaxagore : il eût ruiné l'hypothese des homœoméries par les fondements.

§. I V.

*Nouvelles objections contre la doctrine
des Homœoméries.*

J'ai dit ci-dessus que l'Homœomérisme me paroïssoit tout farci de contradictions, & j'ai promis de faire quelques réflexions là-dessus. Je ne me servirai point des arguments d'Aristotele (a), quelque subtils & quelque solides

(a) Voyez le Chap. IV. du Liv. I. de sa Physique.
VII. du Liv. I. de sa Mé-
taphysique, & le Chap. I.

que je les suppose : je prétends combattre Anaxagore avec de nouvelles armes, & s'il se trouve que mes idées se rencontrent avec celles du Prince des Philosophes, ce sera un pur hasard.

I. Nous avons vu pourquoi Anaxagore vouloit que chaque chose fût composée de particules semblables ; il cherchoit à éviter par-là qu'un corps ne fût fait de rien. Or comme les aliments les plus simples peuvent être la matière dont toutes les parties d'un animal se nourrissent, il falloit qu'il avouât que l'herbe d'un pré contient actuellement des os, des ongles, des cornes, beaucoup de sang, beaucoup de chair, beaucoup de peaux & de poils, &c. Elle n'étoit donc plus composée de particules semblables : elle étoit plutôt un assemblage de toutes sortes d'hétérogénéités. A quoi sert donc la doctrine des *Homœoméries* ? Ne falloit-il pas qu'il l'abandonnât dans tous les cas particuliers, après l'avoir supposée dans le général ? Ce que j'ai dit de l'herbe, ne convient-il pas au lait, au vin, à l'eau, au pain, & à une infinité d'autres choses. Y a-t-il aucun corps, qui ne serve de matière à plu-

fiéurs autres, dans le changement qu'on appelle *génération & corruption*. Voici donc des premiers principes qui sont *homogenes*, & qui ne le sont point. Ils le sont dans la supposition d'Anaxagore, & ils ne le sont point en effet, puisque les mixtes devant être selon lui de la même nature que leurs principes, & n'étant qu'un assemblage de parties dissemblables, il s'ensuit que les principes sont hétérogenes. Je reviendrai à cette objection dans l'Article IV. de ce paragraphe.

II. Lucrece a refuté cette doctrine par une autre conséquence ridicule qui en résulte. *Il suivroit. de-là, dit-il, que quand on brise les grains, on en tireroit quelques particules de sang, d'os, de cheveux, &c; or cela est contraire à l'expérience (b).* Cette objection n'est pas mauvaise; car enfin mêlez comme il vous plaira diverses sortes de grains, prenez, par exemple, cent fois plus de blé que d'orge; cachez tant que vous voudrez l'orge sous le froment; que gagnerez-vous? Persuaderez-vous qu'il n'y a là que du blé? Demeureroit-on dans cette erreur, après même que l'on auroit éparpillé votre mon-

(b) Lucret. ubi supra, vers 874.

ceau? Ne verroit-on jamais paroître quelques grains d'orge? Fables & rêveries que tout cela. Anaxagore n'eût pu résoudre cette objection, qu'en supposant 1^o. Que chaque partie sensible d'un grain de blé est tellement conditionnée, que les *hétérogénéités* y sont en plus petit nombre que les homogénéités. 2^o. Que les *hétérogénéités* se trouvent enveloppées dans les particules du blé, & que de-là vient, qu'en brisant le blé entre deux meules, nous ne découvrons jamais les parties *hétérogènes*. Mais si nous portions la division jusqu'aux particules insensibles, ce seroit alors que le sang, la chair, les os, &c. se montreroient à des yeux plus fins que les nôtres. En un mot notre Philosophe ne se peut tirer de ce pas, que par la divisibilité à l'infini, & c'est imiter un homme, qui, pour éviter un coup d'épée, se précipite à corps perdu dans un abîme d'une profondeur inconcevable. Mais attachons-nous seulement aux difficultés qui renferment quelque sorte de contradiction.

III. En voici une qui est très-sensible. C'est se contredire, que d'avancer une hypothèse, qui ramene d'un côté l'inconvénient qu'on chasse de

l'autre. Voilà le foible du systême d'Anaxagore. Ce Philosophe, après avoir établi que les parties de la matiere ont été éternellement dans un état de confusion, c'est-à-dire que les plus petits corpuscules *homogenes* étoient entourés par-tout de corpuscules *hétérogenes*, s'avise de supposer ensuite qu'une intelligence bannit enfin ce désordre, en séparant les particules semblables d'avec celles qui ne leur ressembloient point. Mais il renversoit lui-même sa supposition, puisqu'il se voyoit contraint d'avouer que toutes sortes d'*homœomeries* étoient mêlées ensemble dans tous les corps; & cela quant aux particules insensibles. Il y avoit, selon lui, une infinité de petits os, de petites gouttes de sang, &c, dans chaque brin d'herbe, & dans chaque morceau de pain : tout étoit mêlé dans tout, puisque chaque chose se faisoit de chaque chose. Voulez-vous un plus grand état de confusion que celui-là? Platon ne trouvoit rien de plus embrouillé que cette hypothese, qu'il comparoit au cahos (c). Luther n'en avoit pas une meilleure opinion, puisque voulant tourner en ridicule certains Docteurs qui se piquoient de trouver tout dans

(c) Voyez le *Phædon* & le *Gorgias*.

chaque texte de l'Ecriture , il leur donnoit le nom de *Théologiens Anaxagoristes* (d).

IV. J'étendrai ici une objection que je n'ai fait qu'indiquer dans le premier Article de ce paragraphe. J'ai dit que les premiers principes d'Anaxagore étoient , & n'étoient pas des premiers principes: qu'ils l'étoient dans sa supposition , & qu'ils ne l'étoient pas en effet. C'étoient des principes aussi composés & aussi corruptibles que les mixtes mêmes. Notre Philosophe admettoit la divisibilité à l'infini : il admettoit donc une infinité de corpuscules dans la plus petite goutte d'eau. Ce nombre infini de corpuscules étoit un amas de toutes sortes d'hétérogénéités : il n'étoit donc pas plus simple , qu'un arbre , & , à cet égard , il ne différoit des corps qu'on appelle mixtes , que parce que les yeux n'auroient pû discerner ses parties *diffimilaires* , comme ils discernent celles d'un arbre. Enfin l'entendement , qui avoit mu la matiere , pouvant diviser à l'infini ces premiers principes , avec la même facilité que le feu divise le bois , il s'ensuivoit que ces principes étoient aussi périssables que le bois.

(d) Menage in *Laetium* , Lib. II.

Examinons une réponse qu'auroit pu faire Anaxagore. Il pouvoit supposer que l'essence des *homœoméries* ne consiste pas dans la ressemblance de toutes leurs parties, mais dans la conformité qui se trouve entre l'arrangement des *hétérogénéités* d'un petit os par exemple, & l'arrangement des *hétérogénéités* de tout autre os. Je ne prétends pas, eût-il pû dire, qu'un os de dix pouces, divisé en cent mille parties, ou, ce qui est la même chose dans mon hypothèse, en cent mille petits os, ne contienne absolument aucun corpuscule qui ne ressemble à tous les autres. J'avoue que chacun de ces petits os est un mélange de toutes sortes de principes; il contient des chairs : il contient du sang, des membranes, &c ; mais comme ces matieres différentes sont rangées selon la même symétrie dans chacun de ces petits os, j'ai raison de soutenir que l'assemblage de cent mille de ces petits os, est un composé homogène, ou un tas d'*homœoméries* : & , puisque je suppose que l'Entendement, qui en fait le triage, les a trouvées toutes faites, je puis soutenir que chacune d'elles, prise à part, est indestructible : car elles ont toujours existé par elles-mêmes.

Cette réponse contient deux chefs: l'un est l'explication de l'hypothèse, à l'égard de ce qu'on entend par *homœoméries*; l'autre regarde l'incorruptibilité de ces *homœoméries*. Je vais éclaircir le premier chef par un exemple. Mettez dans une Bibliothèque tous les exemplaires du même livre, reliés de la même façon : ce sera un amas de livres semblables, un amas *homogene* : non pas à cause que chacun de ces volumes est composé de parties qui se ressemblent parfaitement, mais à cause que le blanc & le noir, les espaces, les lettres, les accents, les points, les virgules, & les autres parties *hétérogenes*, ont la même symétrie dans l'un de ces livres que dans tous les autres. *Voilà ce que j'entends par mes Homœoméries*, dirait Anaxagore. Passons-lui cette explication, & contentons-nous d'attaquer le second point de la réponse.

Je ne lui demande pas pourquoi cette intelligence, qu'il a reconnue, a laissé les *homœoméries* dans la confusion pendant toute l'éternité, ni d'où vient qu'elle s'est avisée si tard de les mouvoir & de les unir, ni pourquoi il nie que de rien on puisse produire quelque chose, lui qui avoue que le mouve-

ment a commencé. Ces objections, & quelques autres, embarrassent étrangement tous ceux qui admettent une matiere éternelle, incréée, & distincte de l'être divin; mais comme ce sont des difficultés qu'on peut alléguer aussi bien contre d'autres Philosophes, que contre Anaxagore, il ne seroit pas à propos de s'y arrêter. Je dirai seulement un mot sur la dernière. Il est certain que la production d'une qualité distincte de son sujet ne differe point d'une vraie création. C'est ce que les Philosophes modernes prouvent démonstrativement aux Aristotéliens, qui admettent une infinité de formes substantielles & accidentelles, distinctes de la matiere; car puisqu'elles ne sont composées d'aucun sujet préexistant, il s'ensuit qu'elles sont faites de rien. La meilleure réponse, que puissent faire les Sectateurs d'Aristote, est de rétorquer cette objection, & de dire que les Cartésiens sont donc obligés de reconnoître que le mouvement ne se peut produire que par création. Mais les Cartésiens avouent cette conséquence: ils n'attribuent qu'à Dieu la production du mouvement; & ils disent que mouvoir la matiere n'est

autre chose que la créer dans chaque moment en différents lieux. Concluez de tout ceci, qu'Anaxagore & plusieurs autres se contredisoient, lorsque d'un côté ils ne vouloient pas admettre que de rien on peut faire quelque chose, & qu'ils avouoient de l'autre que le mouvement, ou quelque autre modification, avoit commencé dans le cahos éternel : mais encore une fois laissons cela, & attachons-nous uniquement aux difficultés qui concernent Anaxagore.

VI. Je lui allegue cette maxime : toutes les choses qui sont distinctes entre-elles peuvent être séparées les unes des autres : & je conclus de-là que chaque *homœométrie* peut être divisée à l'infini en plusieurs portions ; car elle est composée de toutes sortes de principes mêlés ensemble. Puis donc que le mouvement est un principe nécessaire de division, & que Dieu a produit le mouvement dans la matière, il s'ensuit que, par cette force motrice, il a pu porter la désunion dans chaque partie de l'Univers, & mettre en pièces quelque *homœométrie* que ce soit. Un atome d'Epicure, un corps parfaitement simple, parfaitement unique, exempt de toute composition, j'avoue, que rien ne le

pourroit diviser; mais Anaxagore ne reconnoit point de tels corps, ni aucune *homœométrie*; si petite qu'elle soit, qui ne renferme une infinité de corpuscules distincts, & différents même en qualité les uns des autres. Il est donc vrai, que ce qu'il nomme premiers principes, est une chose aussi sujette à destruction, que les corps les plus composés: cela, dis-je, est très-vrai; il est même que l'on suppose que les *homœométries* existent éternellement par elles-mêmes; car il suffit qu'une cause externe les puisse faire passer du mouvement au repos, quoiqu'elle n'ait pas la puissance de les faire exister, ni de les anéantir. Le recours au progrès à l'infini seroit inutile dans cette rencontre.

On ne pourroit pas même repliquer, que les *homœométries* étant composées d'une infinité de corpuscules, celles qui font un petit os, peuvent être divisées à l'infini, sans cesser d'être un petit os après chaque division. Cette replique n'est point bonne; car il y a deux choses à considérer dans chaque *homœométrie*. 1^o. Qu'elle contient une infinité de particules; & cela lui est commun avec les autres *homœométries*. 2^o. Que ces particules sont

rangées d'une certaine maniere; & ce-
 la lui est particulier : c'est sa forme
 spécifique, c'est son essence. C'est par-
 là qu'elle est, ou un petit os, ou une
 petite goutte de sang, plutôt que toute
 autre espece de premiers principes. Afin
 donc d'ôter à une *homœométrie* d'os son
 essence & son espece, il suffit d'arranger
 d'une nouvelle façon les corpuscules qui
 la composent. Or dès-là qu'un Entende-
 ment premier moteur a pu diviser les
 corps, & les démêler les uns des autres,
 il a pû déranger les corpuscules de cha-
 que *homœométrie* particuliere, & leur
 donner une autre combinaison; il a donc
 pû les faire changer d'espece, comme
 l'on en fait changer à la farine en la
 paîtrissant, c'est-à-dire en mêlant &
 en combinant d'une autre maniere ses
 corpuscules. Je n'objecte point à no-
 tre Philosophe, qu'il reconnoissoit de
 la différence entre les parties de la ma-
 tiere avant qu'elles fussent mues. Cette
 objection m'a semblé toujours très-
 foible : je conçois très-clairement que
 la division suppose la distinction, &
 qu'une cheville de fer fichée dans une
 piece de bois, & parfaitement en re-
 pos, est aussi différente du bois, que
 si elle se mouvoit, & le bois aussi.

VI. Je passe à la dernière objection. Qu'arriveroit-il, si l'on accordoit gratuitement à Anaxagore que la même nécessité, qui fait exister les corps, les fait exister distincts en une infinité d'*homœoméries*, dont chacune doit demeurer nécessairement toujours entière, la nature des choses ayant été telle qu'il falloit que dans chaque espece il y eût des bornes fixes, comme l'on dit ordinairement qu'il y a un *minimum quod sit* (e), dans chaque espece de corps vivant ? Cette concession gratuite feroit-elle beaucoup de bien à l'hypothese d'Anaxagore ? N'auroit-il point par-là l'incorruptibilité & l'immutabilité intérieure de ses premiers principes ? Quand on en conviendrait, son hypothese auroit toujours un vice essentiel : c'est que le *Nēs*, ou l'*Entendement*, y entreroit contre les regles ; on le feroit intervenir pour l'ouvrage le plus facile, après avoir donné le plus difficile à une nécessité aveugle.

Absolument parlant, il est très-vrai que tout Philosophe, qui veut donner de bonnes raisons de l'arrangement que

(e) On entend par-là un degré de petitesse, au-dessous duquel la nature d'une chose ne pourroit pas subsister, une fourmi, par exemple, ne pourroit pas être fourmi.

l'on voit dans les parties de l'Univers, a besoin de supposer une intelligence, qui ait produit ce bel ordre. Il ne doit pas craindre que des personnes raisonnables lui reprochent qu'il imite certains poëtes, qui font descendre sur le théâtre un Dieu de machine, pour dénouer les difficultés qui n'en valent pas la peine. Mais si, après avoir supposé que les *homœométries* ont été formées sans la direction d'aucune cause intelligente, il supposoit une telle cause qui les eût démêlées & arrangées, on lui pourroit dire qu'il imite ces Poètes-là, au mépris des regles.

Pour sentir la force de cette objection, il suffit de prendre garde qu'il est beaucoup plus difficile de faire de bonnes montres, que de les tirer d'un tas de médailles & de coquillages, dans lequel elles se trouveroient mêlées, & puis de les ranger dans un meilleur ordre. Un petit apprentif, un enfant, feroit ce triage & cet arrangement. Chacun m'avouera que la formation des hommes est un ouvrage qui demande plus de direction & d'habileté, que n'en demande l'art de les ranger selon les évolutions militaires. La plupart des Philosophes modernes supposent que les loix généra-

les de la nature suffisent à développer le fœtus, pourvu qu'il se trouve formé & bien organisé dans la semence. Mais ils supposent que cette organisation est l'ouvrage d'un Dieu Créateur, tout-puissant, & infiniment habile. Ils croient donc que la principale difficulté, celle qui demande le plus la direction d'une intelligence, consiste dans la première formation d'une machine organisée, c'est-à-dire dans la construction de ces petits animaux, qu'ils supposent être dans la semence. Chacun de ces petits animaux est à proprement parler une *homœométrie* d'Anaxagore. Il est donc plus mal-aisé de former ces *homœométries*, que de les arranger : c'est donc pour expliquer la formation des *homœométries*, que l'on a principalement besoin d'un entendement : car toute *homœométrie* est un certain assemblage d'une infinité de sortes de corps, & cet assemblage doit être fait selon certaines proportions & certaines situations. Autre est l'assemblage qui est nécessaire pour une *homœométrie* d'os, & autre celui qui est nécessaire pour une *homœométrie* de chair ; & si ces proportions n'étoient pas observées avec la plus exacte précision, on n'auroit pas

les premiers principes du sang ; ou de la mouëlle : mais on auroit les principes de quelque autre mixte. Or Anaxagore n'a point supposé qu'il fût besoin d'une intelligence, pour former une infinité d'especes d'homœoméries, dont chacune est un certain assemblage de toutes sortes de corps, tellement mêlés ensemble, qu'il faut que ceux d'une espece prévalent en nombre, & soient situés plutôt d'une façon que d'une autre ; il a donné pour la cause de ce qui étoit le plus difficile une nécessité aveugle, & il a employé une intelligence pour ce qui étoit moins mal-aisé ; il a donc raisonné peu conséquemment.

Voici, selon sa doctrine, toutes les fonctions de l'intelligence : mettre en ordre ce qui n'y étoit pas, mouvoir ce qui étoit en repos, séparer les choses mêlées, orner celles qui manquoient d'ornement (f). Cela posé ; Anaxagore pouvoit être attaqué, & par devant, & par derriere. *Où vous en faites trop, lui pouvoit-on dire, où vous n'en faites pas assez. Si vous croyez que la nature, sans aucune direction ni connoissance, a formé toutes les homœoméries, vous devez croire aussi qu'elle les a pu*

(f) Hermias, in Philosophorum irrisione,

mouvoir, démêler & distribuer : votre **ENTENDEMENT** est donc superflu. Que si vous le croyez nécessaire pour la séparation, & pour la distribution de ces homœoméries, vous devez aussi lui donner leur formation : vous n'étendez pas son influence par-tout où l'on en avoit besoin. Ainsi une partie de votre système ruine l'autre : vous ne l'avez pas formé de pièces bien assorties, & bien liées ensemble.

Si nous avions les écrits de notre Philosophe, nous verrions peut-être qu'il discuta quelques-unes des difficultés que l'on vient de proposer; mais peut-être aussi qu'elles lui parurent insurmontables, & qu'il succomba sous la pesanteur des mystères de la nature. Il disoit lui-même que ces mystères étoient enveloppés dans d'épaisses ténèbres (g). Bien d'autres Philosophes s'en plaignent encore aujourd'hui, jusqu'à s'imaginer que les ténèbres dont parle Moïse, & qui étoient au-dessus de l'abîme avant que Dieu créât la lumière, n'ont été dissipées qu'à l'égard des yeux; car pour les té-

(g) *Anaxagoras pronuntiat circumfusa esse tenebris omnia.* Lactant. Lib. I. Cap. XXVIII.

nebres de l'esprit, disent-ils, elles couvrent encore toute la surface de l'abîme. La lumière de la vérité, concentrée dans ce gouffre, n'en sort jamais : elle envoie seulement quelques rayons, qui traversant avec peine l'espace ténébreux, & affoiblis par les réflexions & les rarefactions qu'ils souffrent, ne portent dans nos esprits que de fausses images.

§. V.

Qu'Anaxagore attribua à un être intelligent le mouvement de la matière, & le débrouillement du cahos ; & qu'il fut le premier des Philosophes Payens qui supposa cette intelligence.

Qu'Anaxagore ait donné l'arrangement de la matière à la puissance d'un premier moteur, & qu'il ait été le premier des Philosophes qui ait reconnu ce principe intelligent, ce sont deux faits incontestables dont on peut produire une foule de témoins. Il fut le premier, dit Diogene Laërce, qui supposa cette intelligence, & qui l'ajouta à la matière, commençant son ouvrage (c'est-à-dire un de ses Traités Phi-

lofophiques) *par ce début harmonieux & sublime ;* „ Toutes les choses étoient „ confondues ensemble : l'ESPRIT „ vint, & arrangea toutes les choses „ (a). „ Voyons ce qu'Aristote remarque à ce sujet. Premièrement il condamne les Philosophes, qui, en traitant des principes, ne s'arrêtoient qu'à la cause matérielle, sans rechercher la cause efficiente des générations & des corruptions. *La cause matérielle, dit-il, ne se change pas elle-même : le cuivre ne se convertit pas tout seul en statue, ni le bois en lit. Il y a un autre principe de ce changement : chercher ce principe ; c'est remonter jusqu'au premier moteur.* Il observe ensuite que les Philosophes sentirent l'insuffisance des éléments, & que la force de la vérité les contraignit à rechercher un autre moteur. Il déclare enfin qu'Anaxagore reconnut *l'intelligence, ou l'Esprit, pour ce premier moteur, en quoi, ajoute Aristote, il montra bien plus de jugement que ses prédécesseurs* (b).

Si ces témoignages sont bien formels, celui de Plutarque ne l'est pas moins. Il rapporte, ainsi que Diogene

(a) Diog. Laërt. in Anaxagora.

(b) Arist. Métaphys. Lib. I, Cap. III.

Laërce, le fragment d'Anaxagore que j'ai cité plus haut, & il nous apprend en particulier qu'il donnoit à Dieu la première production du mouvement. Il observe à ce sujet qu'il y avoit une grande différence entre la doctrine de notre Philosophe & celle de Platon, touchant l'état où étoient les éléments dans le cahos. Anaxagore prétendoit qu'avant la construction du monde tous les corps étoient immobiles, au lieu que Platon soutint qu'ils n'étoient point dans le repos, & qu'ils se mouvoient, quoique d'une manière confuse.

C'est ainsi que Plutarque s'explique dans le premier Livre de ses *Sentiments des Philosophes*, Chapitre VII. Son observation me paroît curieuse : mais je suis effrayé du jugement qu'il porte de ces deux dogmes. Ses réflexions renferment non-seulement une impiété horrible, mais aussi une contradiction très-grossière. Il avoit blâmé un peu plus haut, je veux dire dans le Chapitre III. du même Livre, les Philosophes qui ne reconnoissent d'autre principe que la matière, & dans cet endroit il avoit loué Anaxagore d'avoir attribué l'arrangement du

Censure
d'une im-
piété de
Plutar-
que.

monde à une cause intelligente. Que veut-il donc dire lorsque dans le Chapitre VII. il censure Anaxagore & Platon, celui-là pour avoir soutenu que Dieu imprima le premier mouvement aux corps, & les arrangea; celui-ci, pour avoir dit que Dieu regla ce mouvement, qui existoit déjà, mais sans ordre. *Leur erreur commune*, dit Plutarque, *est de penser que Dieu se soucie des choses humaines*, & qu'il bâtit un monde pour cet effet. En conséquence de cet affreux principe, il étale les raisons les plus spécieuses qu'un Athée puisse alleguer contre ceux qui attribuent à Dieu d'avoir fait le monde, & de le régir. Quoi donc? il approuve qu'Anaxagore admette un être intelligent pour premier moteur des corps, & pour cause efficiente du monde, & il le blâme de reconnoître dans Dieu ce premier moteur & cet agent? Peut-on raisonner d'une manière plus ployable & moins uniforme?

Je serois trop long, si je voulois rapporter tous les témoignages, qui établissent l'une ou l'autre de ces vérités, ou même toutes les deux: 1°. Qu'Anaxagore admettoit une intelligence, qui avoit mu la matiere, &

qui en forma le monde par le triage
des *homogénéités* ; 2°. Qu'il fut le pre-
mier Philosophe qui débita ce dogme
(c). Contentons-nous donc d'ajouter
aux citations précédentes un beau pas-
sage de Théodoret. On y verra que
les Philosophes , qui parurent devant
Anaxagore , n'entendirent rien à la
doctrine de la premiere cause. *Anaxa-
goras , cum superiores Philosophi ni-
hil ultra ea quæ oculis videntur exco-
gitassent , PRIMUS mentem mundo
insejisse dixit , eamque ex confusione in
ordinem elementa disposuisse (d).*

§. V I.

*Sentiments Hétérodoxes imputés à Ana-
xagore.*

Quoique notre Anaxagore ait eu
des idées plus saines , sur la cause pro-
ductrice , qu'aucun des Philosophes qui

(c) Voyez là-dessus
Platon in *Phædon* : Ter-
tullien de *Animâ* ; Cle-
ment d'Alexandrie *Stro-
mat.* II ; Eusebe *Lib.*
IV. *Cap.* II. : Themis-
tius , *Orat.* XV. S. Au-
gustin *De Civitate Dei* ,
Lib. VIII ; Proclus in

Timæum Platonis ; Sim-
plicius , &c. Voyez aussi
ce que j'ai dit dans l'ex-
position de l'*Hypothese*
de Thalès , page 36. &
suiv. de ce Volume.

(d) Théodoret de
Grec. affect. *Sermon.* II.

l'ont précédé, il ne faut pas croire néanmoins que son Orthodoxye fût parfaitement épurée. Tertullien l'accuse de s'être d'avoir confondu l'*Entendement* avec *Dieu* avec l'*ame* : en quoi, dit ce Père, il s'est contredit lui-même : car il avoit soutenu que *Dieu* est une intelligence pure & simple (a). Aristote avoit déjà fait cette remarque. Ce Prince des Philosophes nous apprend qu'Anaxagore admettoit dans toutes les bêtes une ame, à laquelle il donnoit le même nom d'*entendement* qu'il avoit donné au premier moteur de la matière, & à l'ordonnateur de la construction du monde (b). Le même Aristote observe, qu'Anaxagore employoit une intelligence à la production des choses, comme un Dieu de machine ; c'est-à-dire qu'il ne recourroit à cela que dans les cas de nécessité, & lorsque toutes les autres raisons lui manquoient (c).

Voilà sans doute le fondement d'une observation de Clement Alexandrin, qu'*Anaxagore n'a point maintenu les droits & la dignité de la cause effe-*

(a) Tertull. de *Animâ*.
(b) Aristot. de *Animâ*.
Lib. I. Cap. II.

(c) Idem, *Metaphy*.
Lib. I. Cap. IV.

ente, dont il avoit attribué les fonctions à un Esprit ; car il a parlé de certaines révolutions qui se faisoient sans que cet Esprit en sût rien, sans que l'Esprit y coopérât. C'est, si je ne me trompe, le vrai sens des termes de ce livre de l'Eglise (d). Eusebe a vraisemblablement copié la remarque de l'écrit Alexandrin, lorsqu'en lui donnant un autre tour, il a dit qu'Anaxagore ne conserva point dans sa pureté le dogme qui préposoit une intelligence à la production des choses. Il prouve par cette raison, c'est qu'Anaxagore philosophoit sur la nature, & expliquoit les phénomènes, sans supposer cette intelligence (e). Eusebe se sert d'un long passage de Platon, où l'on se plaint qu'Anaxagore expliquoit les choses sans recourir à l'intelligence, ni aux causes de la beauté & de l'ordre de l'Univers ; mais qu'il s'arrêtoit à l'air, à l'éther, à l'eau, &c. comme à la cause efficiente des choses (f).

(d) *Primus Anaxagoras
mentem rebus adhibuit :
nec ille dignitatem
rebus efficientem, ne-
que quas amentes descri-
bit revolutiones, cum
illis ab agendo cessatio-
nem & amentiam Clemens*

Alexandr. Stromat. Lib. II.

(e) Euseb. Lib. XIV. Cap. XIV.

(f) On trouvera ce passage au commencement du §. VII.

Enfin Plutarque nous apprend qu'Anaxagore enseignoit , que certaines choses arrivent par nécessité , d'autres par destinée , quelques-unes par délibération , d'autres par accident & par cas fortuit. (*g*). Il ne faut pas douter que dans le détail de ces distinctions inexplicables , il ne dérobat à l'intelligence divine plusieurs événements , & que cela n'ait donné lieu aux plaintes formées contre son orthodoxie. Un Père de l'Eglise le traite d'impie , & prétend même qu'on lui donna le surnom d'*Athée* (*h*). C'est une erreur. S Justin, Martyr , a tronqué misérablement le système d'Anaxagore : il en supprime le plus bel endroit : il ne dit rien de l'Entendement premier moteur : il se contente de parler des Homœoméries (*i*).

Je ne sai si l'on doit mettre au rang des erreurs d'Anaxagore ce qu'il disoit de notre main. Il assura que c'étoit la principale cause de l'industrie de l'homme , & de la supériorité de ses connoissances. Plutarque s'est récrié

(*g*) Plutarch. de Placitis Philos. Lib. I. Cap. ult.

(*h*) Iræneus adv. hæ-

ref. Lib. II. Cap. XIX.

(*i*) Voyez l'Exhortation aux Grecs du Martyr Justin.

contre cette proposition, & il la réfute
 avec beaucoup de force. *L'homme*,
 dit-il, *n'est pas le plus sage des*
animaux pour autant qu'il a des
raisons, mais pour ce que de sa nature
est raisonnable & ingénieux, il a
aussi de la nature obtenu des outils qui
sont tels (k). Comme on n'a point les
 livres d'Anaxagore, on ne sauroit dé-
 cider s'il a donné lieu à cette censure :
 mais je ne saurois croire qu'il la mérite.
 Son systême l'engageoit à penser tout
 autrement.

§. V I I.

Apologie d'Anaxagore, sur une plainte
mal fondée de Socrate.

J'ai remarqué dans le premier para-
 graphe que Socrate, qui s'étoit formé
 une idée très-avantageuse des livres
 d'Anaxagore, ne fut pas content de
 leur lecture. J'ai dit que c'étoit sa fau-
 te: je vais le prouver. Commençons par
 exposer la plainte de Socrate. „ Ayant
 lu, *disoit-il*, qu'Anaxagore établis-
 soit dans ses livres qu'un Entende-

(k) Plutarch. de *Amicitia fraterna*, init. ver-
 sion d'Amyot.

„ment gouverne toutes choses & la
„produit, je fus très-satisfait de ce
„principe, & je me figurai qu'il en de
„voit résulter que chaque être avoit
„été conditionné & formé de la ma-
„niere la plus excellente. Je me flat-
„tai donc de trouver enfin dans Ana-
„xagore un maître qui m'enseigneroit
„les causes de chaque effet; qui m'ap-
„prendroit d'abord si la terre est ronde
„ou plate, & qui m'exposeroit en-
„suite les raisons de ce qu'il auroit
„établi. Et comme je crus que ces
„raisons auroient pour base l'idée de
„la plus haute perfection, j'esperai
„qu'il me montreroit que l'état où est
„la Terre, est le meilleur qu'elle puis-
„se avoir, & que s'il la mettoit au
„centre, il exposeroit pourquoi cette
„situation étoit la meilleure de toutes.
„Je me fixai à ne rechercher aucune
„autre espece de cause, pourvû qu'il
„m'éclaircît bien cela. Je me propo-
„sois seulement de lui demander en-
„suite, par rapport aux proportions de
„vitesse & de révolution qui se trou-
„vent entre le soleil, la lune, & les
„autres astres, quelle est la meilleure
„raison, pourquoi ces corps, & en qua-
„lité d'agents, & en qualité de pa-
„tients,

tients, sont ce qu'ils sont ; car je ne pouvois m'imaginer qu'un Philosophe, qui avoit dit qu'un entendement conduisoit toutes ces choses, pût suivre d'autre méthode que celle-ci : c'est de prouver que l'état où elles se trouvent, est en effet le meilleur. Je me persuadois encore, qu'ayant expliqué, par cette espèce de clef, la nature particuliere de tous les corps, il m'apprendroit aussi en quoi consiste la bonté de leur état. Plein de cette belle espérance, ajoute Socrate, je me portai avec la dernière ardeur à la lecture de ses écrits, afin de connoître bientôt ce qui est très-excellent & ce qui est très-mauvais. Mais quelle fut ma surprise, quand je m'aperçus qu'au lieu de recourir à l'intelligence pour l'explication de ces phénomènes, il ramène tout à l'air, à l'éther, à l'eau, &c. comme à l'origine de toutes choses. Cette maniere de philosopher est impertinente. C'est comme si après avoir dit que *je fais par l'entendement tout ce que je fais*, on s'avisoit ensuite d'expliquer la cause de mes actions de la maniere suivante. *Socrate est assis, parce que son corps*

Tome III. H

„ est composé d'os & de nerfs, qui
 „ par les regles de la mécanique,
 „ font qu'il peut plier & courber ses
 „ membres. Il parle parce que le mou-
 „ vement de sa langue agite l'air, &
 „ porte son impression jusqu'aux oreil-
 „ les, &c. Raisonner de la sorte, ce
 „ feroit oublier la vraie cause; savoir
 „ que les Athéniens ayant jugé qu'il
 „ valoit mieux qu'ils me condamna-
 „ sent, j'ai trouvé qu'il étoit à propos
 „ que je fusse assis dans ce lieu, & qu'il
 „ étoit juste que je subisse la peine
 „ qu'ils ont ordonnée. Si quelqu'un
 „ m'objecte, que sans mes os, sans
 „ mes nerfs, &c, je ne pourrois pas
 „ exécuter ce que je veux, il aura rai-
 „ son; mais s'il prétend que je l'exé-
 „ cute à cause de mes os & de mes
 „ nerfs, & non par le choix de ce qui
 „ est le meilleur, moi, qu'il suppose
 „ agir par l'entendement, il y a dans
 „ son discours une grande absurdité.
 C'est ainsi que Platon fait parler So-
 crate dans le *Phédon*.

Vous voyez là bien à découvert le
 goût de ce Philosophe. Il avoit aban-
 donné l'étude de la Physique, pour
 s'appliquer tout entier à la morale;
 c'est pourquoi il demandoit que l'on

l'expliquât toute la nature, que par des raisons morales, par les idées de l'ordre, par les idées de la perfection. Mais j'oseroi bien dire qu'il censuroit mal à propos Anaxagore. Tout Philosophe, qui a supposé une fois qu'un entendement a mu la matiere, & qu'il a présidé à l'arrangement des parties de l'Univers, n'est plus obligé de recourir à cette cause, quand il s'agit de donner raison de chaque effet de la nature. Il doit expliquer par l'action & la réaction des corps, par les qualités des éléments, par la figure des parties de la matiere, &c, la végétation des plantes, les météores, la lumière, la pesanteur, l'opacité, la fluidité &c.

C'est ainsi qu'en usent les Philosophes chrétiens, de quelque secte qu'ils soient. Les Scholastiques ont un axiome, qu'il ne faut pas qu'un Philosophe ait recours à Dieu, *non est Philosophi recurrere ad Deum* : ils appellent ce recours l'asyle de l'ignorance. Et, en effet, que pourriez-vous dire de plus absurde, dans un ouvrage de Physique que ceci, *les pierres sont dures, le feu est chaud, le froid glace les rivieres, parce que Dieu l'a ainsi*

ordonné. Les Cartésiens même, qui font Dieu non-seulement de premier moteur, mais aussi le moteur unique, continuel, & perpétuel de la matière, ne se servent point de ses volontés & de son action pour expliquer les effets du feu, les propriétés de l'aimant, les couleurs, les saveurs, &c. ils ne considèrent que les causes secondes, le mouvement, la figure, la situation des corpuscules.

Concluons de-là que si la remarque de Clément Alexandrin, rapportée ci-dessus (a), n'étoit fondée que sur le discours de Socrate, elle seroit très-injuste. Il faudroit, pour la trouver légitime, qu'il fût prouvé, non pas qu'Anaxagore expliquoit beaucoup de choses sans faire mention de l'entendement divin, mais qu'il l'excluoit nommément & formellement de toutes ses explications. Peut-être y avoit-il dans ses écrits certains endroits, où il disoit ce qu'Euripide son disciple a dit, depuis, *que Dieu se mêle des grandes choses, & laisse faire les petites à la fortune.* Comme si Dieu étoit semblable à ces Magistrats qui croient que certains détails sont au-dessous de leur dignité.

(a) Voyez la remarque (a) du § VI.

de minimis non curat Prætor. Nous avons vu que ce Philosophe attribuoit plusieurs effets au hazard, ou à la nécessité, & qu'il n'appelloit à son aide l'intelligence, que lorsqu'il ne pouvoit pas faire voir comment la nécessité avoit produit une chose. On peut supposer en général, que son systême n'étoit pas bien débrouillé; qu'il ne l'avoit, ni bien applani, ni bien arrondi; qu'il y avoit laissé beaucoup de pieces mal agencées.

Je ne blâmerois point Socrate d'avoir souhaité une explication de l'Univers telle qu'il l'indique: car qu'y auroit-il de plus beau & de plus satisfaisant que de savoir distinctement & dans le détail, pourquoi la perfection de la machine du monde a demandé que chaque planete eût la figure, la grandeur, la situation, la vitesse qu'elle a; & ainsi des autres phénomènes de la nature? Mais cette science n'est pas faite pour le genre humain, & l'on étoit fort injuste de l'attendre d'Anaxagore. A moins que d'avoir présente toute l'idée que Dieu a suivie en faisant le monde, on ne sauroit donner les explications que Socrate souhaitoit. Tout ce que les plus grands Philosophes peu-

D'où vient que l'homme ne peut démontrer, par des raisons particulières, que chaque chose est au meilleur état où elle puisse être.

vent dire là-dessus, revient à ceci : que puisque la terre est ronde, & qu'elle est située à une telle distance du soleil, il faut présumer que cette figure & cette situation étoient requises pour la beauté & la symétrie de l'Univers, attendu que l'Auteur de cette grande machine est doué d'une intelligence, & d'une sagesse, qui n'ont point de bornes.

Nous savons par là en général, que tout va bien dans cette machine, & que rien n'y manque ; mais si nous entreprenions de faire voir piece à piece que tout est au meilleur état qui se puisse, nous en donnerions infailliblement de très-mauvaises raisons. Nous ferions comme un païsan, qui, sans avoir aucune idée d'une horloge, entreprendroit de prouver que la principale roue, qu'il distingueroit à peine, a dû être de telle épaisseur, de telle grandeur, & posée précisément en ce lieu-là ; vû que si elle eût été plus petite, moins épaisse, & située en un autre lieu, il en résulteroit de grands inconvénients. On auroit pitié du païsan qui tiendrait un tel langage.

Les Philosophes ne sont guere plus en état de juger de la machine du

monde : ils n'en connoissent qu'une petite portion : ils ignorent le plan de l'ouvrier , ses vûes , ses fins , & la correspondance relative de toutes les pieces. Alléguez à quelqu'un , que la terre a dû être ronde , afin qu'elle tournât plus facilement sur son centre , il vous répondra qu'il vaudroit mieux qu'elle fût quarrée , afin de tourner plus lentement , & de nous donner de plus longs jours. Que pourriez-vous répondre de raisonnable , si vous étiez obligé d'articuler les embarras où l'Univers tomberoit , en cas que Mercure fût plus grand , & plus proche de la terre ? M. Newton , qui a découvert tant de beautés mathématiques & mécaniques dans les Cieux , voudroit-il bien être caution , que si les choses n'étoient point telles qu'il les suppose , ou quant aux grandeurs , ou quant aux distances , ou quant aux vîteses , le monde seroit un ouvrage irrégulier , mal construit , mal entendu ? L'intelligence de Dieu n'est-elle pas infinie ? Il a donc les idées d'une infinité de monde différents les uns des autres , tous beaux , réguliers , mathématiques , parfaits au dernier degré. Croiriez-vous que d'une terre quarrée & plus pro-

che de Saturne, il ne pourroit pas tirer des usages équivalents à ceux qu'il tire de notre terre ? Concluons que Socrate n'a point dû s'imaginer qu'Anaxagore lui prouveroit par des raisons de détail, que l'état présent de chaque chose est le meilleur où elle puisse être. Il n'y a que Dieu, qui puisse prouver cela de cette façon.

Comment ferions-nous ce que Socrate vouloit à l'égard de la machine du monde, nous, qui ne le saurions faire à l'égard de la machine d'un animal, après tant de dissections, & tant de leçons d'Anatomie, qui nous ont appris le nombre, la situation, l'usage de ses principaux organes ? Par quelles raisons particulières pourroit-on prouver que la perfection de l'homme & celle de l'Univers, demandent que nos yeux, au nombre de deux, soient situés comme ils le sont, & que six yeux placés autour de la tête feroient du désordre dans notre corps, & dans l'Univers ? On peut raisonnablement prétendre qu'afin de donner à l'homme six yeux autour de la tête, sans s'écarter néanmoins des loix générales de la mécanique, il eût fallu déranger de telle sorte les autres organes,

que le corps de l'homme eût été formé sur un autre plan, & fût devenu une autre espece de machine ; mais on ne sauroit donner de cela aucunes raisons particulieres ; car tout ce que l'on pourroit dire seroit combattu par des objections aussi raisonnables que les preuves. Il faut s'arrêter à cette raison générale ; *la sagesse de l'ouvrier est infinie , l'ouvrage est donc tel qu'il doit être.* Le détail nous passe : ceux qui veulent y entrer ne se sauvent pas toujours du ridicule.





DOGMES

D'ARCHELAUS.

ARCHELAUS, Philosophe Grec, disciple d'Anaxagore, étoit d'Athènes selon quelques-uns, ou de Milet selon d'autres. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'il enseigna dans Athènes. On dit même qu'il fût le premier qui y transporta la Philosophie (a). Il fit peu de changements à la doctrine d'Anaxagore : il admit, aussi-bien que lui, les parties *similaires* pour le principe matériel des choses, & l'entendement divin pour la cause de l'arrangement des corps : il enseigna, comme son maître, que les animaux, sans en excepter les hommes, ont été produits originellement d'une matière terrestre, chaude & humide. Il n'est pas aisé de sa-

(a) Diogene Laërce l'assure : *Primus hic*, dit-il, en parlant d'Archelaus, *ex Ioniâ Physicam Philosophiam Athenas invexit*, Diog. Lib. II, num. 16. Mais Clement Alexandrin attri-

bue cette première translation à Anaxagore, Maître d'Archelaus : *hic (Anaxoras) ex Ioniâ scholam traduxit Athenas*. Clem. Alex. Stromat. Lib. I.

voir bien précisément de quelle manière il entendoit cette génération : car ce qui nous reste de ses opinions est rapporté si laconiquement par les anciens auteurs, qu'on a de la peine à s'en former une idée bien distincte. Diogène Laërce dit que, selon notre Philosophe, la chaleur & l'humidité étoient les deux causes des générations ; que l'eau, l'air, la terre, le feu, sortirent de ces deux principes ; que les animaux nâquirent de la chaleur de la terre, qui produisit un limon blanchâtre & liquide, semblable au lait ; & que les hommes eurent la même origine (b).

Voilà en substance ce que rapporte Diogène Laërce : mais j'avoue que je ne comprends quoi que ce soit dans ses paroles. Il y a lieu de croire que Monsieur Ménage ne les entendoit pas mieux que moi, puisqu'il les a inférées dans son Commentaire, sans y joindre aucune note. Les autres Commentateurs n'ont pas été plus heureux. Ils les ont abandonnées à leur obscurité. Faisons-en autant, & recourons à Plutarque. Ce dernier a dit que, selon Archelaüs, l'air infini, sa con-

(b) Diog. Laërt. Lib. II, num. 17.

densation & sa raréfaction, dont l'une est le feu, & l'autre l'eau, étoient les principes de toutes choses (c). Cela pourroit signifier qu'il admettoit l'air pour la matiere premiere, & le feu & l'eau pour les éléments. Mais si l'on en croit S. Augustin, ce n'étoit point là l'opinion d'Archelaüs : car ce Pere lui attribue d'avoir pensé comme Anaxagore touchant les *homœoméries*, & d'avoir admis pour principe des choses les parties *similaires*, assemblées & agitées par une intelligence (d). Je croi que ce Pere a raison : au moins est-il probable qu'à l'égard de la premiere formation des êtres animés, ces deux Philosophes suivirent la même hypothese. Nous avons vû qu'Archelaüs croyoit tous les animaux formés d'un limon terrestre, chaud & humide : or cela se rapporte, à ce que pensoit Anaxagore, dont le dogme étoit, que les animaux nâquirent d'abord de l'humidité, de la chaleur, & de la terre ; qu'ensuite ils nâquirent les uns des autres (e). Puisqu'ils admettoient

(c) Plut. De Placitis Philosoph. Lib. I. Cap. II. *vitat. Dei*, Lib. VIII, Cap. II.

(e) Diog. Lib. I. *num.* 9.

(d) Augustin, De ci-

tous deux une intelligence qui tira les homœoméries de la confusion où elles étoient, il faut croire qu'ils la firent présider à la production des animaux : car s'il y a quelque créature dont la formation ait besoin d'être dirigée par un esprit, c'est assurément la machine des animaux. S'ils ont fait ce que je suppose, ils n'ont rien dit là-dessus que l'on ne puisse concilier avec l'Ecriture Sainte : mais s'ils ont cru, comme tant d'autres, qu'au commencement les hommes nâquirent de la terre, par la seule force de l'humidité & de la chaleur, ils ont débité la plus ridicule fable du monde, & ils n'auroient su se tirer de la question pourquoi dans la suite des temps on n'a jamais vû naître des hommes de cette maniere. Cette question ne les auroit pas embarrassés dans la premiere supposition : car ils auroient pû répondre, comme feroient les Chrétiens, que l'intelligence ayant une fois formé des animaux doués des mœurs ou des parties convenables à la propagation, il n'étoit plus nécessaire qu'elle travaillât elle-même à les produire, la conservation des especes étant assez assurée par l'inclination à s'accoupler qui est dans les mâles & dans les femelles.

Archelaüs s'attacha principalement à la Physique, comme ses prédécesseurs; mais il se mêla de la morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il n'y fut pas fort orthodoxe, puisqu'il soutint que les loix humaines étoient la source du bien & du mal moral; c'est-à-dire qu'il n'admettoit pas le droit naturel, mais seulement le droit positif, & par conséquent qu'il croyoit que toutes sortes d'actions sont indifférentes de leur nature, & qu'elles deviennent bonnes ou mauvaises selon qu'il a plu aux hommes d'établir certaines loix. Suidas assure que notre Philosophe composa un *Ouvrage de Physique*, & nous apprenons de Plutarque qu'il passa pour l'auteur de certaines *Elégies*. Socrate, le plus illustre de ses disciples, lui succéda. Archelaüs fleurissoit vers la 84 Olympiade.



A T H E' I S M E

Frane & absolu de DIAGORAS.

Cet Athée fut un excellent Législateur.

DIAGORAS, surnommé l'Athée, naquit, selon quelques-uns, à *Melos*, l'une des Cyclades, & selon d'autres à *Melia*, ville de Carie. Un entêtement d'Auteur, une tendresse excessive pour une production de son esprit, le plongea dans l'Athéisme. Il avoit composé un poëme qu'on lui déroba : il intenta un procès au voleur ; celui-ci fit serment que le Poëme lui appartenoit, & quelque temps après, il publia l'ouvrage, qui lui acquit une grande réputation. Diagoras avoit été jusque là dévot, & même superstitieux (a) : mais quand il vit l'impunité du Plagiaire, & le succès heureux de son imposture, il conclut qu'il n'y avoit point de Pro-

(a) Sextus Empiric. adv. Mathem. p. 312.

vidence, point de Dieu, & il fit des livres pour le prouver (b).

Il faut avouer que jamais Auteur n'a été plus amoureux de ses productions, & n'a osé les mettre à si haut prix. Quoi, parce que Diagoras a perdu la gloire qu'il attendoit d'un de ses livres, il faut que toute la nature en pâtisse, & soit privée de son Modérateur & de son Conservateur ? Quelle compensation est-ce là ? qu'on ne me dise pas que ma réflexion est forcée : je conviens qu'il y a du faux dans ce tour là, & quelque chose d'outré ; mais je maintiens que Diagoras n'eût point raisonné comme il fit, s'il n'eût eu une estime & une passion démesurée pour le poëme qu'on lui déroba. Je ne sais si jamais la prospérité d'un mal-honnête homme a inspiré des doutes sur la Providence à ceux qui se ressentoient de cette prospérité, ou même à ceux qui n'en recevoient aucun mal.

Diagoras fut le plus franc & le plus déterminé Athée qu'on vit jamais. Il n'usa point d'équivoques, ni d'aucun patelinage : il nia tout court l'existence de la Divinité. Protagoras biaisa un

(b) Hesychius, *suprà* Diagoram.

peu là-dessus, & ne fit que mettre la Religion en problème: *il doutoit*, dit Cicéron, *qu'il y eût des Dieux*: mais Diagoras déclara formellement qu'*ils n'existoient point* (c). Notre Philosophe eût la hardiesse de publier un ouvrage où il exposoit les motifs de son abjuration & de sa conversion, ou plutôt de la dernière de toutes les Apostasies. Cet ouvrage avoit pour titre *ἄποπροϋίζοντες*, c'est-à-dire, suivant l'interprétation de Junius, *Dis-tours qui précipitent du haut en bas les Tours* (d), ou selon celle de Portus, *qui renversent les Tours & les fortifications* (e). Selon la première idée, cet impie se seroit vanté d'avoir précipité du haut du Ciel toutes les Divinités: selon l'autre commentaire, Diagoras se donneroit la gloire d'avoir ruiné les remparts dont la Religion est fortifiée. Peut-être s'adressoit-il directement à Cybele, comme Vossius l'a soupçonné, à Cybele, dis-je, la Mere des Dieux, dont le symbole

(c) Cic. De Nat. Deor. lib. 1, init.

(d) *Quasi orationes de arribus precipitantes di-*
Hadrian. Junius in

versione Hesychii supra
Diagoram.

(e) *Turrium ac munitionum destrutrices.* Emil. Portus, in Suidam.

étoit une couronne de *Tours*. Peut-être s'imaginait-il qu'en ruinant la Mère il détruisoit toute la famille, & que ce n'étoit pas la peine d'attaquer chaque Dieu en particulier.)

Cette dernière interprétation me paroît d'autant plus juste, que notre Diagoras témoigna toujours un grand mépris pour les *Mystères* de la Bonne Déesse, & qu'il ne voulut jamais être initié, se moquant publiquement de ces vaines cérémonies, & détournant les Athéniens de cette superstitieuse consécration (*f*). Ces discours téméraires & profanes lui attirèrent un fâcheux procès. L'Aréopage le cita pour rendre compte de sa créance. Il prit la fuite : sa tête fut mise à prix, on promit un talent à quiconque le tueroit, & deux, à qui l'ameneroit vivant. Le décret de proscription fut gravé sur une colonne de cuivre.

On lui attribue quelques reparties aussi spirituelles qu'impies. Lorsqu'il étoit à Samothrace, on lui montra plusieurs tableaux, qui étoient autant d'*Ex voto*, que des personnes échappées du naufrage avoient consacrés aux Dieux. *Regardez cela*, lui dit-on,

(*f*.) Suidas, in Diagora.

pour qui ne croyez pas qu'il y ait une providence. J'ai beau regarder, répondit-il, cela ne me persuade point : je ne suis pas surpris de voir les talleux de ceux qui sont échappés à la tempête ; la coutume est qu'on peigne les gens-là : mais on ne s'avise nullement de représenter ceux qui périssent en mer. Voici ce qu'il répondit dans une autre rencontre. Etant à bord d'un vaisseau, qui essuya une rude tempête, comme les passagers se disoient les uns aux autres qu'ils avoient bien mérité de ce qui leur arrivoit, puisqu'ils s'étoient chargés d'un impie tel que lui, regardez, leur dit Diagoras, le grand nombre de vaisseaux qui essuyent la même tempête : croyez-vous que je sois aussi dans chacun de ces bâtimens ?

On rapporte que manquant de bois pour faire cuire des légumes, il mit en place une statue d'Hercule, & en fit du feu. Voici comme le Pere Garasse a rodé ce conte, qui ne se trouve que dans un très-petit nombre d'anciens auteurs. „ Diagoras, dit-il (b), ...

(a) Cicer. De Natura
Deor. Lib. III, Cap.
XXVII.

(b) Garasse, Doctri-
ne Curieuse, Lib. II,
Sect. V.

„entrant... un jour dans une hôtellerie,
 „rie, fit une *repartie* d'esprit, dont
 „toute l'antiquité fit grand estat (i)
 „d'autant que n'ayant trouvé autre
 „chose que des lentilles pour son dîner,
 „ner, & le logis despourvu de bois
 „pour les faire cuire, il s'advisa d'un
 „vieux idole d'Hercule, qui étoit le
 „Dieu tutelaire du logis, & s'adressant
 „à luy luy va dire... *Venez Hercule*,
 „il faut... qu'aujourd'hui je vous fasse
 „entreprendre un treizieme combat
 „contre des lentilles. Et une autre fois
 „entrant dans la basse cour où les Préteurs
 „tres prenoient augure du manger des
 „oiseaux, & voyant que tout le sacrifice
 „College estoit grandement effrayé
 „de ce que les poulets ne mangeoient
 „pas, il les prit comme en cholere
 „& les faussant trois ou quatre fois dans
 „une cuve pleine d'eau... vous batte-
 „rez, dit-il, puisque vous ne mangez
 „plus (k) “.

(i) Je n'ai trouvé parmi les Payens qu'un seul Auteur qui ait rapporté cette aventure de la même manière qu'on la voit ici. C'est le scholiaste d'Aristophane. En tout cas il est faux que l'antiquité ait loué cette

action, qui étoit exécrable dans les principes du Paganisme.

(k) J'ignore que ce soit été dit de Diogène; c'est à Publius Claudius que Valere Maxime attribue ce bon mot.

Je ne sai à quoi pensoit Tatien, lorsqu'il s'est avisé d'alléguer aux Athéniens l'exemple de Diagoras ; pour en prévaloir en faveur du Christianisme. Vous avez puni, leur dit-il, un homme qui avoit profané vos mystères, & quoique vous lisiez ses livres, vous ne laissez pas de nous haïr (1). Je doute qu'un bon Rhétoricien eût raisonné de la sorte. Le but de Tatien est de faire voir que la haine des Gentils pour les Chrétiens étoit injuste, & pour le prouver il allégué deux choses ; l'une qu'on avoit puni le profane Diagoras, l'autre qu'on lisoit ses livres. Il me semble qu'il n'y avoit pas trop d'adresse à rappeler le souvenir de l'ancienne sévérité des Athéniens contre ceux qui s'étoient moqués de la Religion des Grecs, comme les Chrétiens en moquoient. D'ailleurs Tatien ne voyoit-il pas qu'il étoit facile de lui répondre : *Quand on vous aura châtiés comme l'on châtie Diagoras, on traitera vos livres comme l'on traite les sens : il y aura des curieux qui con-*

(1) Diagoras.... quod legatis, non odistis. Tatian. Orat. contra Græcos, p. m. 164.
mysteria apud Athenienses profanasset punitus est : hujus Phrygiæ libros cum

serviront les écrits que vous composez
contre nos Dieux : n'en soyez pas en
peine : en attendant subissez le même
sort que ce profanateur, dont vous
nous faites ressouvenir. Qu'on me per-
donne si je critique quelquefois les
fautes de raisonnement : il est encore
plus utile de les faire appercevoir aux
jeunes Lecteurs, que de leur montrer
une fausseté de fait.

Plusieurs Savants assurent que Dia-
goras fut originairement le Législateur
d'un peuple considérable de la Grece,
& qu'il lui donna de très-bonnes loix.
Ce fait est curieux, & mérite quelques
réflexions; je n'en ferai aucune qui
soit digne de l'attention de mes Le-
cteurs. Elien observe que, selon l'opini-
on commune, les loix que l'Athlète
Nicodore établit dans Mantinée, fu-
rent composées par Diagoras, qui lui
donna toutes dressées à ce Législateur;
il ajoute que ces loix étoient très-ju-
stes, & ne le cédoient en aucune manie-
re à celles des Locriens, des Crétois, des
Spartiates, & des Athéniens. Il remar-
que que cet important service fit plus
d'honneur à Nicodore que toutes les
victoires qu'il avoit remportées dans
les Jeux Olympiques, & il conclut de

qu'il y auroit beaucoup de choses à dire à la louange de ce Législateur; mais un scrupule l'arrête; c'est, dit-il, qu'on ne pourroit louer Nicodore, sans qu'une partie de ces éloges rejaillit sur Diagoras (m). Ce récit contient deux objets remarquables: voilà d'une part un Athée sans détour, & sans aucune réserve, qui donne des loix à un Etat, des loix aussi justes que celles de Minos, de Solon, & de Lycurgue, de l'autre part voilà un Prêtre, qui s'érigeant en Historien, s'avise de supprimer les éloges que Nicodore a très-justement mérités: & pourquoi les supprime-t-il? C'est que la gloire de ces éloges retomberoit sur Diagoras. Ce n'est pas que notre Philosophie ne fût digne de participer à ces éloges; mais il nioit la Divinité, & par conséquent il ne falloit pas que l'Historien fût équitable à son égard: il falloit dissimuler la vérité, & déroger à la première loi de l'histoire, pour ôter à un Athée un bien qui lui étoit dû. C'est un Prêtre qui débite cette morale dépravée! Pauvres gens! Vous vous regardez comme nécessaires à Dieu, vous vous per-

Mauvaise
foi du
Prêtre E-
lien.

(m) Alian. var. histor. Lib. II. Cap. XXXII. & XXXIII.

suadez qu'il a besoin de l'usage politique que vous faites de vos injures & de vos louanges ! Vous ne croiriez pas cela , si vous aviez plus de confiance dans la bonté de votre cause.

**Baudouin
critiqué.**

Le Jurisconsulte Baudouin a copié les idées & les travers d'Elie. Il compare le Législateur de Mantinée à Diocletien & à Justinien , à qui nous devons la belle collection des loix Romaines : il observe que l'impiété est la ruine des loix & des Empires : il conclut de là que les loix de Diagoras lui sont suspectes , & ils'emporte jusqu'à dire qu'il est plus avantageux à un Etat de n'avoir ni Jurisdiction , ni Réglements , ni aucune espèce de Police civile , que d'être discipliné par un Législateur sans religion (n). Un esprit exact n'eût point parlé de la sorte : il eût marqué avec précision ce qu'il falloit distinguer. Si les Instituteurs ou les Exécuteurs des loix , non contents de professer l'Athéisme , cherchoient encore à l'établir dans un Etat , & à sapper tout fondement de Religion & de vertu , il est certain qu'il vaudroit mieux vivre sans loix & sans jurisdiction , que d'être

(n) Balduinus ad Edicta Principum Romanorum de Christianis.

fournis à de tels modérateurs : mais si nonobstant leur Athéisme, ils avoient du zele pour le bien public ; s'ils s'appliquoient à réprimer les malfaiteurs, à prévenir les chicanes, à maintenir les droits des Veuves & des orphelins, la bonne foi dans le commerce, la concorde dans les familles, &c : qui doute qu'il ne fût incomparablement plus avantageux d'avoir de tels Législateurs ou de tels conducteurs, que de vivre dans le désordre & dans la confusion de l'Anarchie ? Mais pour mieux comprendre combien la remarque du Jurisconsulte François porte à faux, il suffit de considérer deux choses : l'une que n'ayant point d'autre connoissance des Réglements de Diagoras, que celle qu'il avoit acquise par la lecture d'Elie (o), il ne laisse pas de dire que *ces loix lui sont suspectes* ; & cependant Elie, quelque indisposé qu'il fût contre Diagoras, les avoit trouvées bonnes & justes : l'autre chose à considérer, est que Baudouin compare l'Empereur Dioclétien, & les autres Auteurs du droit Romain, avec le Législateur de Mantinée dirigé par notre

(o) Baudouin cite cet Auteur, & il n'en cite point d'autre.

Diagoras. Il admire les belles loix qu'ils ont faites; il s'étonne seulement que des impies ayent pû former un si excellent ouvrage; & trois lignes après il vient nous dire qu'il vaudroit mieux n'avoir ni loix, ni police, que d'en avoir qui fussent dressées par l'impiété. Plus je lis, plus je me persuade qu'il n'est pas aussi difficile de trouver des Ecrivains qui ayent de belles & de bonnes pensées, que d'en trouver qui les expriment sans s'embarrasser dans quelque mauvais raisonnement. Un bon Logicien est plus rare qu'on ne pense.





CRITIAS,

autre Athée, Auteur d'un affreux
Système.

CRITIAS fut disciple de Socrate, & profita mal des leçons de ce vertueux Philosophe : car il s'abandonna à toutes sortes de vices, & fut un très-méchant homme. On le compte parmi les trente Tyrans qui opprimerent Athenes, lorsque cette ville eût été subjuguée par Lyfandre, Général des Lacédémoniens. Critias fut le plus cruel & le plus injuste de ces Tyrans. Il brûla d'un amour infame pour un jeune Athénien, nommé Euthideme, & il ne pardonna jamais à Socrate les railleries qu'il lui fit sur cette passion abominable (a).

Une des choses qui rendirent sa mé-

(a) Cette raillerie étoit aussi plate qu'offensante : Socrate dit en présence de plusieurs

personnes, & même d'Euthideme, que Critias avoit une démangeaison de pour-
ceau, & qu'il vouloit se

moire exécration, fut la mort de l'Orateur Théracène, & le déchaînement qu'il fit paroître contre ceux qui furent bannis d'Athènes lors de la révolution. Il s'intrigua pour leur fermer tous les asyles qu'ils auroient pu trouver dans la Grece, menaçant de guerre toutes les villes qui recevroient ces malheureux. Cette rigueur leur inspira une résolution désespérée, qui leur réussit, & qui devint funeste à Critias. On avoit banni tant de gens, qu'ils se virent en état de former une espèce de petite armée, qui entreprit de rentrer par force dans la ville, & de la remettre en liberté. Ils s'emparèrent du Pirée sous la conduite de Thrasibule, & ayant été contraints de l'abandonner, ils revinrent à la charge, & livrèrent deux combats, dans le dernier desquels Critias fut tué, après s'être défendu très-vaillamment.

Voilà quelle fut la fin de ce per-

frotter à Euthideme, comme les pourceaux vont se frotter contre les pierres. Depuis Critias lui a toujours voulu du mal, &c. pour se venger de cet affront, il fit une loi, par

laquelle il défendoit d'enseigner l'art de raisonner.
Xenophon, de Factis & Dictis Socratis, version de M. Charpentier.

sonnage , recommandable d'ailleurs par sa noblesse , par son esprit , & par ses talents. Il étoit arriere petit-fils de Dropide , frere de Solon , qui descendoit du fameux Codrus , Roi d'Athenes. Il avoit de l'éloquence , & Cicéron lui attribue une maniere de s'exprimer noble , sententieuse , courte & ferrée , mais quelquefois obscure par sa précision : telle étoit l'éloquence de Thucydide (*b*). Si l'on en croit Platon , notre Critias possédoit tous les avantages que peuvent donner un excellent esprit , joint à une étude sérieuse de la Philosophie (*c*) : mais un des Commentateurs de Platon semble contredire cet éloge ; car il dit que *Critias n'étoit qu'un ignorant parmi les Philosophes , & un Philosophe parmi les ignorants* (*d*). Il avoit aussi le talent de faire des vers , & l'on voit quelques fragments de ses poësies dans Plutarque ,

(*b*) Cicero , in Bruto , Cap. VII. Denys d'Halicarnasse ne nous donne pas une idée aussi avantageuse de l'éloquence de Critias , & il le met bien au dessous de Thucydide. Voyez ses *Opera*

Rhetorica & critica , imprimés in-8° , en 1615 , p. 425.

(*c*) Plato , in Timæo.

(*d*) Procius , in Timæum Platonis.

& dans d'autres anciens Auteurs. C'est dans un de ces fragments que se trouve l'horrible Systême d'Athéisme que nous allons exposer.

Les loix n'eurent d'autre origine qu'une pieuse fiction. Les anciens Législateurs voulant empêcher, non-seulement les injustices manifestes, mais les crimes secrets, supposèrent qu'il y a une Providence attentive aux actions de l'homme, & disposée à punir ceux qui font mal. Selon Critias, il a été un temps où les hommes aussi dérégles que les brutes, & ne suivant d'autre police que la loi du plus fort, n'adjugeoient ni châtimement au crime, ni récompense à la vertu. Dans la suite on établit des peines, & alors la justice exerça son autorité sur l'injustice, comme un maître sur son esclave. Mais on s'aperçut bientôt de l'insuffisance de ces loix pénales : elles empêchoient à la vérité de pécher publiquement, mais non pas de commettre en secret une action mauvaise. Ce fut alors, dit Critias, qu'il s'éleva un homme d'esprit, qui crut rendre un très-bon office au genre humain, en imaginant un frein nouveau, d'autant plus capable

de contenir les hommes, qu'il étoit
furnaturel. Il inventa donc un Dieu,
c'est-à-dire une nature immortelle,
aussi éclairée qu'attentive : il lui attri-
bua la formation & le gouvernement
de ce monde, le mouvement des
Cieux, les foudres, les tonnerres, &
tous les phénomènes effrayants : c'est
ainsi, concluoit cet Athée, qu'un ha-
bile homme est venu à bout de per-
suader aux autres l'existence d'une
Divinité (e).

Je ne suis pas surpris que des
Auteurs médiocrement versés dans la
lecture des anciens aient ignoré que
Critias a été mis au rang des A-
thées célèbres (f) : mais je trou-
ve un peu étrange que M. le Fe-

(e) Cette Exposi-
tion est tirée du Traité
de Sextus Empiricus
adv. Mathematicas. Il
rapporte les vers de
Critias. Plutarque cite
ces mêmes vers, mais
en moindre nombre,
& il les attribue à Eu-
ripide. La difficulté est
de savoir si par un
défaut de mémoire
trop fréquent parmi
les Auteurs, grands
& petits, l'on a donné
à Critias le bien d'Eu-
ripide, ou à Euripide

ce qui appartient à
Critias. Ce qu'il y a de
certain, c'est que l'un
& l'autre professèrent
l'Athéisme.

(f) Sextus Empe-
ricus le met au même
rang que Diagoras &
Theodore de Cyrene,
deux Athées du pre-
mier ordre. Voyez le
Liv. III. de ses *Hypo-
theses Pyrrhoniennes*, p.
m. 155.

vre n'ait point connu cette vérité de fait (g).

(g) Voici la note sur un endroit du *Traité des Superstitions*, où Plutarque dit que Critias étoit un Athée: Je sais bien que Critias fut un homme emporté, furieux, & injuste..... mais il est ici question d'un Philosophe, & non pas d'un Tyran: c'est pourquoi je croi

qu'au lieu de Critias, il faut dire Théodore, qui fut autrefois un des plus célèbres Athées de Grèce. Critias est une faute. Voilà un arrêt définitif, qui ne seroit pas échappé à M. Le Fevre, s'il avoit su ce qui se trouve dans Sextus Empyricus touchant Critias.





O P I N I O N S

D' E U C L I D E,

Fondateur des Dialecticiens.

EUCLIDE nâquit à Mégare, & fit une partie de ses études à Athenes sous Socrate. Les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide ne cessa point de s'y rendre ; mais il eut la précaution de se déguiser en femme, & à la faveur de ce travestissement, il alloit toutes les nuits trouver Socrate.

Malgré l'attachement qu'il avoit pour ce Philosophe, il ne laissa pas de s'éloigner de sa maniere de penser : car au lieu de s'adonner, comme lui, à la doctrine des mœurs, il se mit à raffiner sur les subtilités de la Logique, & il fonda une secte particuliere. Ceux qui suivirent sa méthode de philosopher furent nommés *Mégariens*, puis *Disputeurs*, & ensuite *Dialecticiens*. On ne sait guere le détail de ses opi-

Ce qu'il
pensoit
sur la na-
ture du
Bien & du
Mal.

nions ; sa doctrine sur la nature du bien est en particulier fort difficile à comprendre. Si l'on en croit Diogene Laërce, il soutenoit que le *Bien* étoit unique, & il ne laissoit pas de lui donner différents noms : on l'appelle, disoit-il, tantôt *Prudence*, tantôt *Dieu*, tantôt *Entendement*, &c. Il nioit l'existence du mal (a).

Cicéron nous expose la même doctrine d'une manière un peu différente. Il prétend que les *Mégariens* affuroient que le *Bien* étoit une chose unique, invariable, & toujours la même par essence : *id bonum solum esse dicebant, quod esset unum, simile, & idem, & semper* (b).

Il faut ou que Cicéron, ou que Diogene Laërce, n'ayent pas exposé ce dogme avec fidélité : car s'il n'y a qu'un *Bien*, & si le *Bien* est toujours semblable à lui-même, & toujours unique, comme Cicéron le fait supposer à Euclide, comment Diogene Laërce peut-il faire dire à ce même Euclide que la *Prudence*, *Dieu*, & l'*Entendement* étoient le *Bien*. La pru-

(a) Diog. Laërt. Lib. II, num. 106.

(b) Cic. Acad. Quæst. Lib. IV, Cap. XLII.

dence & l'intelligence de l'homme font-elles semblables à Dieu ? Font-elles une simple & unique essence avec Dieu ? Je croi franchement qu'aucun de ces Auteurs n'a bien compris la doctrine des Mégariens : & peut-être que ces Philosophes ne la comprennoient pas eux-mêmes, ou n'en donnoient pas une définition assez nette. On y entrevoit quelques rayons de ce que nos Philosophes enseignent sur la nature du souverain bien, & sur la nature du mal : on soutient dans nos écoles que le mal n'est rien, & qu'il ne consiste que dans une pure privation. Mais à qui les Mégariens, & leurs semblables, persuaderont-ils que les maladies, les chagrins, les vices, & toutes les autres choses contraires au Bien, sont des chimères qui n'ont aucune existence ? Leur système à cet égard est un cahos impénétrable.

Euclide avoit une manière de disputer très-véhémente : il négligeoit de tirer méthodiquement les conséquences des principes, suivant la routine des écoles : mais il entassoit les assertions l'une sur l'autre, & il tiroit ensuite toutes ses conclusions, *ergo*, *ergo*, &c. Il n'y a rien sans doute qui

soit plus capable d'embarrasser & d'étourdir un adversaire. On peut juger de l'ardeur & de l'impétuosité de sa méthode, par le caractère d'esprit qu'il inspira à ses Disciples. Ils eurent une espèce de rage & de fureur de disputer. Eubulide, qui lui succéda, fut l'inventeur de divers sophismes extraordinairement captieux & embarrassants. Il leur donnoit différents noms, le *Menteur*, l'*Electre*, le *Voile*, le *Sorite*, le *Cornu*, le *Chauve*, &c.

Ce que
c'étoit
que le so-
phisme
appellé
Menteur

Je n'entrerai point dans l'explication de tous ces sophismes (c). Je me contenterai de faire connoître ce que c'étoit que le *Menteur*. On supposoit un homme qui disoit *je mens*, & puis on argumentoit de telle manière contre lui, que de ce qu'il disoit vrai on concluoit qu'il mentoit, & de ce qu'il mentoit on concluoit qu'il disoit vrai. On bâtissoit le même sophisme sur ce qu'Epimenide, qui étoit de l'Isle de Crète, avoit dit que tous les Crétois étoient menteurs : *Il a donc menti lui-même en disant cela ; donc les Crétois ne sont pas menteurs ; donc ils sont dignes de foi : donc il faut*

(c) Voyez là-dessus | III ; & Menage in Lært. Gallendi, de Logica, Cap. | Lib. II, num. 108.

voire Epimenide ; donc tous les Crétois sont menteurs. Le but de ces raisonnements captieux étoit d'infirmes les arguments de la Logique, & de prouver que la vérité ne suit pas toujours la forme. Chrysippe se plaisoit à imaginer de pareils sophismes, dont il ne pouvoit lui-même trouver la solution. Athénée nous apprend que plusieurs Dialecticiens sécherent sur pied en s'appliquant trop fortement à ces subtilités, & qu'ils contractèrent une éthique qui les conduisit au tombeau. Cela fournit la matière de l'építaphe que l'on va lire : *Passant, je m'appelle Philéas : des sophismes menteurs & captieux m'ont perdu : je passois les jours & les nuits dans ces creuses méditations* [d].

Alexinus, qui succéda à Eubulide, accrédita de plus en plus cette mauvaise méthode : il disputa avec tant de chaleur qu'il en acquit le surnom d'ELIXINUS, *Ergoteur*. Diodore, autre disciple d'Eubulide, s'entêta & s'infatua si fort de cette espèce de combats, qu'il mourut du déplaisir de n'avoir pû résoudre sur le champ quelques

(4) Athénée, *Lib. IX.*

difficultés de Dialectique que Stilpon lui proposa.

Inconvé-
nients des
subtilités
de la Dia-
lectique.

Ce seroit un prodige qu'une telle secte eût contribué en quelque chose à l'éclaircissement de la vérité : car rien n'est plus capable d'embrouiller les matières, & de fomentér les doutes, qu'une application trop forte aux subtilités & aux quintessences de la controverse. De tous les exercices philosophiques, il n'y en a point à qui la médiocrité soit plus nécessaire qu'à celui de la dispute : car dès qu'on y passe certaines bornes, on tombe dans des inutilités & dans des travers qui gâtent l'esprit, & qui l'empêchent de découvrir la vérité. Une dispute bien réglée, où l'on n'a d'autre but que de s'instruire & de s'éclairer mutuellement, est la chose du monde la plus utile : mais il est très-difficile d'observer en cela un juste milieu, & c'est ici qu'on peut appliquer cette judicieuse remarque de Tacite, *retinuit quod est difficillimum, in sapientia modum*. Pour peu qu'on lâche la bride à la passion de disputer, on se fait un goût de fausse gloire qui engage à trouver toujours des sujets de contredire, & dès lors on n'écoute plus la raison.

D'ailleurs ceux qui sont possédés de cette manie , tombent souvent eux-mêmes dans le piège qu'ils tendent aux autres , & ne peuvent se tirer de leurs propres sophismes. Celui qui a dit que la vérité se perd souvent à force de disputer , a très-bien rencontré :

Nimum altercando veritas amittitur.

C'est le grand inconvénient de ces débats contentieux : ils ne servent , comme je l'ai dit , qu'à inspirer les doutes , & qu'à fomenter le Pyrrhonisme. Saint Augustin a crû que les subtilités de la Dialectique étoient tellement à craindre , que les peuples devoient demander à Dieu par des processions publiques la grace d'être préservés de ce fleau (e). Montagne vouloit que nos Magistrats fissent là-dessus des réglemens. Nos disputes , dit-il , devroient estre défendues & punies comme d'autres crimes..... Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : & chacun contredisant , & estant contredit , il en advient que le fruit de disputer , c'est

(e) Ambrosius, *Sermone* 92, cité par Menage dans son commen-

taire sur le VII. Liv. de Laërce, *num.* 83.

de perdre & anéantir la vérité. . . .
 Que sera-ce enfin ? L'un va en Orient,
 l'autre en Occident : ils perdent le prin-
 cipal, & l'écartent dans la presse des in-
 cidents. Au bout d'une heure de tempeste,
 ils ne savent ce qu'ils cherchent : l'un
 est bas, l'autre haut, l'autre costier. . .
 Pourveu que cettui-ci frappe, il ne
 s'enquiert pas combien il se découvre :
 l'autre compte ses mots, & les pèle
 pour raisons : celui-là n'y emploie que
 l'avantage de sa voix & de ses pou-
 mons. Cettui-ci vous assourdit de
 préfaces & de digressions inutiles : cet
 autre s'arme de pures injures. Ce
 dernier ne voit rien en la raison,
 mais il vous tient assiégué sur la closture
 dialectique de ses chicanes, & sur les
 formules de son art (f).

Concluons qu'Euclide, & ses suc-
 cesseurs, sont inexcusables d'avoir fait
 leur capital de ces disputes sophisti-
 ques, & d'avoir voulu se distinguer par
 des inventions qui ne tendent qu'à em-
 barrasser l'esprit, sans corriger le cœur.
 On pourroit se plaindre très-justement
 que l'esprit, & le caractère de cette
 secte, regne depuis long-temps dans les

(f) Montagne, *Essais*, Liv. III. Chap. VIII.

Écoles Chrétiennes. C'est le Dialecticien Abélard qui l'a introduit avec fracas vers le commencement du XII. siècle. Quel fruit en a-t-on tiré ? Quels sont les dogmes philosophiques que les *Nominaux* & les *Réaux*, les *Thomistes* & les *Scotistes*, ont éclaircis ? Ces Dialecticiens modernes ont-ils fait autre chose que multiplier les doutes, assembler les nuages, & former les tempêtes ? Je ne dis rien d'un autre mal que cet esprit disputeur & Dialecticien a produit. Il a passé des chaires de Philosophie dans les auditoires Théologiques, & il a rendu problématiques les plus grands points de la Morale Chrétienne. Car quel est le dogme de cette morale que les Casuistes relâchés n'ayent point ébranlé, & tellement obscurci, que le seul moyen d'avoir quelque certitude est de s'attacher à la simplicité de l'Écriture, sans aucun égard aux raisons subtiles & capiteuses de ces Docteurs.

Nous ne savons rien touchant les dogmes Physiques de cette secte *Mégarienne*, ainsi appelée, parce qu'Eulide son chef étoit de Mégare, & fonda une école dans cette ville. Il y a grande apparence que la passion qu'e-

rent ces Philosophes de raffiner sur les subtilités de la Dialectique, ne leur laissa point l'envie, ni le loisir, de s'appliquer à la recherche des mystères de la nature. Aristote nous apprend qu'ils enseignoient qu'il n'y avoit point de *puissance* séparée de son *acte*, c'est-à-dire qu'une cause qui ne produit pas actuellement un effet, n'a pas le pouvoir de le produire. C'est un des paradoxes impies des Spinozistes: Aristote l'a bien réfuté (g).

(g) Voyez sa Métaphys. Lib. IX. cap. III.



SENTIMENTS

D'ARCESILAS,

Fondateur de la seconde Académie.

I.

ARCESILAS nâquit à Pitane dans l'Æolie. Il fut disciple du Mathématicien Autolicus, & il le suivit à Sardes. Après cela il vint à Athènes, où il étudia sous Xanthus, puis sous Théophraste, & enfin sous Crantor. Il apprit aussi la Géométrie sous Hipponicus. Il eut quelque penchant pour la Poésie, & il se plaisoit sur-tout à la lecture d'Homere, qu'il préféroit aux autres Poètes. Il en lisoit quelques vers tous les soirs & tous les matins, & quand il se mettoit à cette lecture il avoit coutume de dire, *je m'en vais voir ma maîtresse*. Cependant la passion d'être Philosophe l'emporta sur tous les autres goûts, & il se distingua tellement dans cette carrière, qu'on le jugea digne de succéder à Cratès dans la régence de l'école Platonique. Il in-

nova beaucoup de choses dans la Philosophie de cette école, & il fonda même une autre secte, qu'on nomma la seconde Académie, pour la distinguer de celle de Platon.

Arcefilas étoit fort opposé aux *Dogmatistes*, je veux dire à ceux qui admettent la certitude & l'évidence. Il n'affirmoit rien, il doutoit de tout, il discouroit du pour & du contre, & suspendoit en toutes choses son jugement. Sa maxime étoit qu'il n'y a rien de certain, & il attaquoit avec force tout ce que les autres sectes affirmoient. Cependant Diogene Laërce outre les choses, quand il dit qu'Arcefilas fut le premier qui introduisit la coutume de disputer pour & contre (a). Socrate avoit usé de la même méthode : Platon son disciple l'avoit conservée, & ce fut d'eux qu'Arcefilas apprit à s'en servir (b). Il est vrai qu'elle n'étoit plus en vogue à Athènes lorsqu'il commença à professer : il la remit en vi-

(a) *Primus.. in utramque differere partem aggressus est.* Diog Laërce, Lib. IV. num. 28 selon la version latine (On avertit ici une fois pour toutes que lorsqu'on aura à citer des Auteurs Grecs, on employera

toujours les versions faites en latin.)

(b) Arcefilas... ex operibus Platonis libris ferme-
nibusque Socraticis ha-
maximè arripuit. Cit.
de Oratore, Lib. III.
Cap. VIII. Voyez la
rem, (d)

gneur, il renouvela une coutume déjà oubliée (c), & c'est principalement en cela que consistèrent ses innovations [d].

Ainsi les expressions de Diogene Laërce ne sont point exactes. Il est bon d'observer que de l'aveu même de Diogene, notre Arcefilas ne fit que rendre plus contentieuse la méthode Platonique (e) : ce fut tout le changement qu'il y fit. Arcefilas lui-même ne se piquoit point de l'avoir trouvée : il donnoit à Socrate, à Platon, à Parménide, & à Heraclite (f), la gloire de l'invention de l'Epoque (g) & de l'Acatalepsie (h). Il est certain qu'il ne fit qu'étendre & développer ce qui avoit été dit par les plus grands maîtres, tels que Socrate, Démocrite,

(c) Qui mos cum à posterioribus non esset receptus, Arcefilas eum recepit. Cic. de Finibus, Lib. II. Cap. I.

(d) Cicéron assure que l'Académie d'Arcefilas n'étoit autre que celle de Platon. Hanc Academiā, dit-il, novam appellānt quā mihi vetus videtur. Siquidem Platonem ex illa vetere numeramus, cujus in libris nihil affirmatur, & in utramque partem multa

differuntur, de omnibus quaeritur, nihil certi dicitur. Cic. Acad. Quæst. Lib. I. Cap. ultimo.

(e) Primus orationis genus quod Plato tradiderat movit, effecitque per interrogationem & responsionem contentiosius. Diog. Lib. IV num. 28.

(f) Plutarch. Adv. Colorem.

(g) L'Hypothèse de l'incertitude.

(h) L'Hypothèse de l'incompréhensibilité.

Anaxagore , Empedocle , & presque tous les anciens Philosophes (i). C'est sous l'autorité de ces grands noms qu'il attaquoit les dogmatistes. On peut dire néanmoins qu'il fut le premier perturbateur du repos public des Philosophes ; car outre qu'il ressuscita une mode dont on ne se souvenoit guere , il poussa le principe de Socrate avec plus d'ardeur qu'on n'avoit fait auparavant , & il se montra plus vif , plus opiniâtre , plus inquiet , que les premiers inventeurs. Voilà pourquoi Cicéron a dit de lui qu'il avoit fait dans la Philosophie ce que le séditieux Tiberius Gracchus fit dans la République Romaine (k).

On a cherché la raison de la conduite d'Arcesilas , & l'on a crû la trouver dans l'émulation violente qui s'éleva entre lui & Zenon son condisciple. Ils avoient été tous deux Écoliers de Polemon , & ils se piquerent de se surpasser l'un l'autre. Or Zenon prit le parti des Dogmatistes. Il donna des définitions & des axiomes. Arcesilas les combattit vigoureusement , & afin d'y mieux réussir , il chercha à renverser tous les fondemens des sciences,

(i) Cic. Acad. Quæst. Lib. I. Cap. XII.

(k) Idem, ibid. Lib. IV. Cap. V.

de réduire toutes choses à l'incertitude (1). D'autres imaginent que la crainte d'être accablé par les objections de certains Sophistes, qui prenoient plaisir à harceler les Philosophes, con-
 signa Arcefilas à n'affirmer rien. Il se présenta devant lui l'*Epoque*, comme un partage : ce fut une nuit à la faveur de laquelle il espéra se dérober à la poursuite du Sophiste Bion, & des Sectateurs de Théodore, frondeurs perpétuels des Philosophes. Cette conjecture a été adoptée par Dioclès le Cnideen (m); mais Numenius la rejette, il me semble qu'il a raison; car quoi-
 qu'en ne décidant ni pour ni contre, on ne se puisse garantir de mille difficultés embarrassantes, on ne laisse pas de se commettre beaucoup: & si d'un côté l'on a moins à craindre les objections graves & sérieuses, les rétor-
 ques, & les arguments *ad hominem*, de l'autre l'on est exposé à l'ordinaire & inévitable des Dogmatistes, l'on s'expose de l'autre beaucoup plus aux railleries, & aux insultes des gens malins. Or il est certain que Bion, le plus impitoyable railleur de son siècle, étoit moins terrible

(1) Ibid. Cap. VI.

Euseb. Preparat. Evan-

(m) Numenius, apud Euseb. Lib. XIV. Cap. VI.

quand il raisonnoit, que quand il plaisantoit. Généralement parlant, c'est un poste très-incommode, que celui où l'on vous tourne aisément en ridicule.

Il est à remarquer qu'un des interlocuteurs de Cicéron, dans les Questions Académiques, a soutenu qu'Arcefilas ne passa point dans le parti de l'Epoque pour contredire Zenon, mais par le desir de trouver la vérité. Il assure qu'Arcefilas fût le premier qui avança cette proposition: *il est possible qu'un homme n'affirme & ne nie rien sur les matieres incertaines, & c'est le devoir de l'homme sage.* Il prétend que ce Philosophe demanda à Zenon qu'arrivera-t-il, si l'homme sage ne peut rien connoître clairement, & s'il ne doit rien admettre qui ne soit clairement vrai? Et que Zenon répondit, *il comprendra clairement certaines choses, & ainsi il n'admettra rien d'obscur.* Il fallut ensuite assigner le caractère des choses clairement comprises. Celui que Zenon donna, fut combattu par Arcefilas, qui soutint que la fausseté peut paroître sous la même forme que la vérité, & qu'ainsi l'on ne sauroit faire le discernement du vrai & du faux.

faux. Zenon accorda qu'on ne pourroit rien comprendre, si ce qui n'est pas, pouvoit nous paroître sous la même forme que ce qui est ; mais il nia la conformité d'idées entre ce qui est & ce qui n'est point. Arcesilas au contraire insista sur cette conformité (n). Voilà le pivot de leur dispute.

J'ai dit qu'Arcesilas poussa plus loin l'hypothese de l'incertitude que Socrate : & j'ai eu raison ; car il ne voulut pas même avouer, comme Socrate, qu'il savoit qu'il ne savoit rien. Il se tint dans une suspension générale, & il ne disputa qu'afin de se convaincre que les raisons d'affirmer n'étoient pas meilleures que les raisons de nier (o). Il outra tellement cette hypothese, que Carneade, qui auroit pû la soutenir mieux que lui, se crut obligé d'y apporter quelque modification (p). Numenius s'emportela-dessus très-durement contre notre Philosophe : Vous trouverez quelques traits de sa colere dans le portrait suivant. *Arcesilas*, dit-il, étoit un homme qui nioit & qui affirmoit les mêmes choses : il se jettoit

(n) Cic. Acad. Quæst. Lib. IV. Cap. XXIV.

(o) Idem, Ibid. Lib. V. Cap. XII.

(p) On trouvera dans l'article des *Sentiments de Carneade*, en quoi consistent ces modifications.

aveuglement à droite & à gauche : il se faisoit gloire d'ignorer la différence du bien & du mal : il debitoit la premiere fantaisie qui lui venoit dans l'esprit , & tout d'un coup il la renversoit par plus de raisons qu'il ne l'avoit établie. C'étoit une hydre qui se déchiroit elle-même (q). Au reste il reconnoissoit le doigt de Dieu dans l'ignorance de l'homme ; car il louoit beaucoup un vers d'Hésiode , où il est dit que les Dieux tiennent l'esprit humain derriere le voile.

Ignaras hominum suspendunt numina mentes (r)

I I.

Les Peres de l'Eglise ont en général beaucoup declamé contre la doctrine de notre Philosophe : mais personne ne l'a combattue avec plus de chaleur que Lactance. Voyons la méthode que ce Pere a employée. Il prétend ruiner toute la Philosophie payenne, en établissant avec Socrate, que l'on ne peut rien savoir, & avec Zenon

Com-
ment Ar-
cefilas a
été com-
battu par
Lactance.

[q] Numenius apud
Euseb. Præparat. Evan.
Lib. XIV , Cap. V.

[r] Euseb. Ibid. cap.
IV.

qu'il ne faut croire que ce que l'on fait. *Si neque sciri, dit-il, quicquam potest, ut Socrates docuit, nec opinari oportet, ut Zeno, tota philosophia sublata est* (s). Il confirme sa prétention par le grand nombre de Sectes qui divisoient l'ancienne Philosophie : chacune d'elles s'attribuoit la vérité & la sagesse, & donnoit l'erreur & la folie en partage à toutes les autres. Ainsi quelque secte particuliere que l'on condamnât, on avoit pour soi le suffrage des philosophes qui n'étoient point de cette Secte. Vous pouviez donc être assuré du suffrage du plus grand nombre en les condamnant toutes ; car chacune en particulier auroit approuvé votre jugement par rapport à toutes les autres, & n'auroit pû vous opposer que le témoignage qu'elle se rendoit à elle-même ; témoignage suspect & indigne de foi, parce que personne ne doit être juge dans sa propre cause.

Voilà de quelle maniere Lactance prétend renverser les fondemens de la Philosophie, en détruisant toutes les sectes les unes par les autres. Elles s'entre-tuent, dit-il, il n'en reste aucune

[s] Lactant *Divin. instit. Lib. III. cap. IV.*

en vie. La raison est, qu'elles ont bien une épée, mais non pas un bouclier; elles ont des forces pour les guerres offensives, mais elles n'en ont pas pour les défensives. Arcesilas, ajoute ce Pere, voyant le désordre qui regnoit parmi ces différentes écoles, s'arma contre toutes, & fonda une nouvelle secte de Philosophie, qui consistoit à ne point philosopher. Dès-lors il y eut deux partis : l'un s'attribuoit la science, l'autre la déchiroit. Celui-là tombe par terre, si la nature des choses ne peut pas être connue : celui-ci est perdu, si elle le peut; s'ils sont égaux, la Philosophie ne laissera pas de périr; car elle sera partagée. Que si le malheur de notre condition ne permet pas qu'il y ait dans l'homme une science proprement dite, Arcesilas gagne la victoire. Mais il ne se soutiendra pas : il n'est pas possible que l'on ne sache quelque chose; on périroit nécessairement, si l'on ignoroit ce qui est utile ou pernicieux à la vie.

Lactance nous donne ensuite un détail de plusieurs choses que les hommes savent, & se moque d'Arcesilas, qui ne pouvoit dégrader les autres Phi-

lofophes, fans fe dégrader foi-même, puisqu'ils pouvoient lui répondre : Si vous prouvez que nous n'avons point de science, & qu'ainfi nous ne fommes pas philofophes, vous ne l'êtes pas non plus ; car vous confefsez que vous ne savez rien. Il se coupoit donc la gorge avec le même poignard, qu'il employoit à tuer les autres. *Quid ergo promovit Arcefilas, nisi quod confectis omnibus Philosophis se ipsum quoque eodem mucrone transfixit.* Lactance ne le blâme pas en tout : il le loue d'avoir connu la folie de ceux qui croyent que des conjectures de la vérité font une science ; mais il s'arrête très-peu à le louer : il passe d'abord au reproche de contradiction que l'on a tant fait aux Pyrrhoniens, par cela même que vous ne savez aucune chose, vous en savez une. Enfin Lactance confesse, qu'à l'égard de la Physique, il n'y a aucune science, & qu'il ne faut pas même l'y rechercher (t).

Je ferai quelques petites Remarques sur cette dispute. I. L'argument que ce Pere employe, pour ruiner toutes les sectes de Philosophie les unes par

Examen
de la méthode de
Lactance.

(t) Lactant. ubi suprà, cap. IV, V, & VI.

les autres, prouve trop. Un Athée, qui s'en serviroit aujourd'hui pour renverser tout le Christianisme, raisonneroit mal. Les Sectes chrétiennes s'entre-damnent les unes les autres, je l'avoue; mais si vous en condamniez une dans tous les points de sa doctrine, vous n'obtiendriez pas l'approbation de toutes les autres. II. Lactance se contredit pitoyablement. Il avoue qu'il n'y a point de science parmi les hommes, Arcefilas gagne la victoire; & il prétend avoir démontré que nous sommes trop fragiles pour parvenir à la science. Pourquoi donc tout aussi-tôt ajoûte-t-il qu'Arcefilas perd la victoire, vû qu'il y a plusieurs sciences parmi les hommes? III. Les exemples de sciences qu'il donne sont nuls; car ce n'est point une science, au sens qu'on prend ce mot dans cette dispute, que de savoir discerner les bons aliments d'avec les mauvais; & cette sorte de connoissance n'a point été révoquée en doute par les Acataleptiques. IV. Le reproche de contradiction a moins de solidité que de faux brillant: c'est plutôt une subtilité, qu'une raison convaincante; le bon sens débrouille bientôt cet embarras. Si je songe que je

ne dois pas croire aux songes, me voit-
là dans une grande perplexité : car si
je n'y crois pas j'y croirai, & si j'y crois
je n'y croirai pas. Où est l'homme,
qui ne voie qu'en ce cas-là il faut ex-
cepter des autres songes celui en parti-
culier qui m'avertit de ne croire pas
aux songes ? Voyez dans Sextus Em-
pyricus ce que les Sceptiques répon-
doient à cette objection. V. L'aveu
de Lactance, par rapport à la Physi-
que, n'étoit guere propre à son dessein :
on eût pû en tirer de l'avantage con-
tre sa cause.

I I I.

L'entreprise de combattre toutes les
sciences, & de rejeter, non-seule-
ment le témoignage des sens, mais
aussi le témoignage de la raison, est la
plus hardie qu'on puisse former dans
la République des Lettres. Elle est sem-
blable à celle des Alexandres, & des
autres Conquérants, qui ont voulu sub-
juguer toutes les Nations. Elle deman-
de beaucoup d'esprit, beaucoup d'élo-
quence, beaucoup de lecture, beau-
coup de méditation. Arcesilas étoit
aussi propre qu'on le pouvoit être à

Portrait
d'Arcesi-
las,

cette entreprise. La nature & l'art avoient concouru à l'armer de toutes pièces. Il étoit d'un génie heureux, prompt, vif; sa personne étoit remplie d'agréments; il parloit de bonne grace. Les charmes de son visage secon-
doient admirablement ceux de sa voix, & il apprit sous de bons maîtres tout ce qui étoit le plus capable de perfectionner ses dons naturels, je veux dire d'étendre leur force par la réunion de plusieurs parties différentes (u). Comme il avoit une éloquence très-persuasive, & que d'ailleurs il répondoit subtilement & heureusement aux objections, il attira à son auditoire un grand nombre de disciples. Il étoit brusque, & même piquant dans ses censures; mais on les supportoit avec patience, soit parce qu'au fond l'on étoit persuadé de sa bonté, soit à cause du talent qu'il avoit d'encourager ses élèves, & de leur remplir le cœur d'espérances (x).

Il y a des gens qui prétendent qu'Arcefilas ne fut qu'un Pyrrhonien d'apparence; que s'il propofoit des

(u) Diog. Laërt. *Lib.* IV. *Num.* 30. Numenius
apud Euseb. ubi *suprà*,

Cap. VI.

(x) Diog. *Ibid.*

doutes à ses auditeurs, c'étoit uniquement dans la vue d'exercer leur sagacité, suivant l'exemple de Socrate à qui cette méthode avoit si bien réussi; que cela le fit regarder comme un Philosophe qui n'affirmoit rien, qui doutoit de tout; mais qu'au fond il admettoit tous les dogmes de la Philosophie Platonicienne, & qu'il ne faisoit aucune difficulté de les débiter affirmativement, lorsqu'après avoir bien éprouvé ses disciples, il trouvoit en eux assez de force d'esprit pour comprendre ces grandes vérités (y). Je ne sai si ce qu'on a dit à ce sujet, mérite quelque croyance (z).

Arcefilas étoit l'homme du monde le plus communicatif de son argent, & l'on raconte des choses bien singulieres de sa libéralité. Il faisoit du bien, & ne vouloit pas qu'on le sût, méprisant le faste attaché à ces sortes d'actions (aa). C'étoit pratiquer l'Evangile avant qu'il eût été annoncé. Ayant

Sa libéralité.

(y) Sextus Empyr. *Hypotypos. Pyrrhon Lib. I, Cap. XXXIII.*

(z) Voyez les Dissertations de M. Foucher sur la Philosophie des Platoniciens, *Lib. I, p.*

313, & *Lib. III, p. 154* & suiv. Consultez aussi le Commentaire d'Al-dobrandin. in Diogen.

Laërt. *Lib. IV, num. 28.*

(aa) Diog. *Lib. IV, num. 37.*

fait une visite à un malade qui manquoit du nécessaire, il glissa adroitement sous son oreiller une bourse pleine d'écus [bb]. Une autre fois il prêta sa vaisselle d'argent à un ami qui devoit donner un grand repas, & considérant que cet ami étoit pauvre, il ne voulut pas la reprendre : *je l'ai donnée*, dit-il, *& non pas prêtée*. [cc].

Ses Rivaux l'accusèrent d'être vain, & de travailler avec trop d'empressement à plaire au peuple ; mais les gens qui lui faisoient ces reproches étoient-ils dans le fond plus modestes que lui ? Egalôient-ils son désintéressement ? Etoient-ils aussi exempts de jalousie ? Supportoient-ils patiemment que leurs disciples allassent entendre d'autres maîtres ? Non-seulement Arcesilas le souffroit, mais il exhortoit même ses élèves à fréquenter d'autres écoles que la sienne. L'un d'eux lui ayant témoigné qu'il seroit bien-aîsé d'entendre les leçons d'un Philosophe Péripatéticien, Arcesilas le mena à ce Professeur, & le lui recommanda [dd]. Il bannit un jour de son école un Poète qui avoit

(bb) Seneca, de Beneficiis, Lib. III, Cap. X.
(cc) Diog. ubi supra,

num. 36. Ibid. num. 41.

insulté Cleanthe dans un vers de Comédie, & il ne le reçut en grace, qu'après qu'il eut fait une satisfaction à ce Philosophe (ee). On connoîtra mieux le mérite de ce procédé, quand on saura que Cleanthe fut le successeur de Zenon, qui avoit été le grand adversaire d'Arcefilas.

Notre Philosophe n'eut pas les défauts des Plagiaires : il déclara qu'il n'enseignoit rien qu'il n'eût trouvé dans les livres. Il en usa apparemment de la sorte, afin de donner plus d'autorité à ses sentiments, & pour appaiser la haine que le nom d'innovateur lui attiroit. Il n'aimoit point à se mêler des affaires politiques : néanmoins ses Compatriotes l'ayant choisi pour négocier une affaire d'importance auprès du Roi Antigonus, il accepta cette commission, dont il s'acquitta assez mal : ce qu'il faut peut-être attribuer à la maniere toute philosophique dont il se conduisit dans cette Cour. Il ne rendit aucun devoir à Antigonus, il ne voulut pas même le voir, & il négligea de le complimenter se-

(ee) Plutarch, de discrimine adulatoris & ami-
ci.

lon la coûtume, sur la perte d'une bataille navale [ff].

Il eut une fort bonne pensée touchant la mort ; car il disoit que de tous les maux c'est le seul dont la présence n'ait jamais incommodé personne, & qui ne chagrine qu'en son absence. Ses dogmes tendoient au renversement de tous les préceptes de la Morale, & néanmoins on observe qu'il la pratiquoit. Cette opposition entre ses principes & sa conduite est digne de remarque. Dès qu'on assure qu'il n'y a rien de certain, & que tout est incompréhensible, on déclare qu'il n'est pas certain qu'il y ait des vertus & des vices : or un tel dogme paroît très-propre à inspirer l'indifférence pour le bien honnête, & pour les devoirs de la vie. Quoiqu'il en soit, Arcesilas pensoit mal, & vivoit bien. Le témoignage qui lui fut rendu là-dessus par le Stoïcien Cleanthe, ce qu'il répondit, & ce qu'on lui répliqua, sont des choses très-curieuses. Les adversaires de notre Philosophe le censurèrent de négliger tous les devoirs de la vertu, & de vivre aussi mal qu'il pensoit. Mais Cleanthe, quoique

(ff) Diog. ibid. num. 39 & 40.

d'une secte opposée, prit son parti. *Taisez-vous*, dit-il, *ne blâmez point Arcesilas : il renverse la Morale par ses paroles ; mais il l'établit par ses actions.* Arcesilas entendant cela, répondit qu'il n'aimoit point à être flatté ; *est-ce vous flatter*, répliqua Cleanthe, *que de soutenir que vous dites une chose, & que vous en faites une autre (gg) ?* Il y a beaucoup d'esprit dans la repartie.

Notez que dans la doctrine des plus grands Pyrrhoniens, il y avoit une théorie favorable à la vertu : car quoiqu'ils n'admissent rien de réel, ils ne laissoient pas d'enseigner que pour la pratique de la vie il falloit se conformer aux apparences. Au reste le vrai principe de nos mœurs est si peu dans les jugemens spéculatifs que nous formons sur la nature des choses, qu'il n'est rien de plus ordinaire que des Chrétiens orthodoxes qui vivent mal, & que des libertins d'esprit qui vivent bien.

Arcesilas ne se maria jamais, quoiqu'il fût d'un tempérament à aimer les femmes, & qu'il ne suivît que trop le penchant de la nature, sans excepter

(gg) Diog. in Cleanthe : *Lib. VII, Num. 171,*

même les excès les plus honteux. Les bonnes qualités que j'ai rapportées se trouverent réunies en sa personne avec l'impudicité la plus criminelle, tant il est vrai que les vices & les vertus savent s'allier. Il entroit à la vue de tous le monde chez Theodota, & chez Philota, deux courtisannes décriées. Le pis fut qu'il s'adonna au péché contre nature : *adolescentibus item maxime studebat, eratque in amorem pronus; unde illam Aristo Chius, Stoïcus, corruptorem juvenum disertumque impudicum, & temerarium appellabat* [hh]. Il montra une grande force de courage pendant les douleurs de la goutte. *Rien n'est passé de là ici*, dit-il, en montrant ses pieds & sa poitrine à Carneade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir si tourmenté (ii). C'étoit parler en Stoïcien, quoiqu'Arcefilas fût l'antagoniste du fondateur de cette secte.

(hh) Diog. Lib. IV.
num. 40.

(ii) Cic. de Finib. Lib.
V. Cap. XXXI. sub fin.





SENTIMENTS

DE STILPON.

STILPON, l'un des plus grands hommes de l'antiquité, nâquit à Mégare, & fut disciple d'Euclide, ou des disciples de ce Philosophe. Il s'acquit une telle réputation par son éloquence & par la subtilité de son esprit, que l'on abandonnoit les écoles des autres villes pour aller s'instruire à Mégare sous la discipline de ce savant homme. Dans un voyage qu'il fit à Athenes, il eut le plaisir flatteur de voir que tout le monde le suivoit, jusqu'aux Artisans mêmes, qui abandonnoient leurs boutiques pour satisfaire leur curiosité. Quelqu'un entreprit de le railler là-dessus, & compara cet empressement à celui que l'on témoigne lorsqu'un meneur d'Ours ou d'Elephants paroît dans une ville : *On vous suit*, dit-il, *comme un animal rare : vous vous trompez*, répondit Stilpon : *on me suit parce que je suis un homme* [a]. Cette

(a) Diog. Laërt. Lib. II, num. 119.

idée revenoit à celle de Diogene le Cynique, qui la lanterne à la main, cherchoit un homme dans les lieux où il voyoit le plus de monde : c'est que les gens qu'il voyoit, ne lui paroissoient pas de véritables hommes ; ils en avoient le nom, & c'étoit tout. Sur ce pied-là notre Philosophe, qui étoit l'homme véritable que cherchoit Diogene, croyoit, en se montrant, donner aux Athéniens un spectacle fort nouveau.

Stilpon étoit de son naturel fort adonné au vin & aux femmes : mais la Philosophie corrigea en lui les mauvaises inclinations du tempérament [b]. La crainte des Dieux ne lui avoit point rendu ce bon office ; car on le compte parmi les Athées, ou du moins parmi les Philosophes qui n'eurent guère de Religion. Ses sentiments là-dessus ne furent pas équivoques, quoiqu'il fût néanmoins plus modéré que Diagoras, & qu'il allât bride en main. Comme on lui demandoit un jour dans un lieu public, s'il croyoit que nos hommages & nos prières fussent agréables aux Dieux ; il *repartit gentiment que ce n'estoit pas là une demande à faire en*

(b) Cic. de Fato, cap. V.

public, mais bien seul à seul ou dans son cabinet (c). Cette réponse se rapporte à celle que le Grand Pontife Cotta fit à Velleius, qui supposoit qu'il étoit fort difficile de nier l'existence des Dieux : Oui, dit Cotta, en public : mais en particulier, c'est la chose du monde la plus aisée (d). Une autre fois Stilpon fut un peu plus hardi : car il osa déclarer que la Minerve de Phidias n'étoit pas un Dieu. Cela le fit citer devant l'Aréopage, & il eut se tirer d'affaire en disant que Minerve étoit une Déesse ; ce qui ne l'empêcha pas d'être banni. Sa réponse lui attira une raillerie d'un certain Théodore, qui lui demanda au sortir de l'audience, s'il avoit levé la jupe de Pallas, pour parler si pertinemment de son sexe (e).

Cette dernière aventure nous fournit une bonne preuve de l'aveuglement grossier du Paganisme. Que peut-on imaginer de plus étrange que l'opinion des Athéniens touchant les statues sacrées, des Athéniens, dis-

Opinion étrange des Athéniens touchant les statues des Dieux.

(c) La Mothe le Vayer Dial. de la Diversité des Religions. C'est le dernier des cinq Dialogues d'Oratius Tubero.

(d) Cicéron, de Nat. Deorum, Lib. I. Cap. XXXII, cité par le Vayer, ubi supra.

(e) Le Vayer, ibid.

je, nation d'ailleurs très-spirituelle & très-éclairée ? Ne croyoient-ils pas que l'ouvrage des Sculpteurs devenoit un Dieu, dès qu'il étoit consacré à quelque Dieu ? Ne croyoient-ils pas par exemple ; que la Minerve de Phidias étoit la Déesse même qui sortit du cerveau de Jupiter ? Ils avoient sans doute cette folle imagination : car sans cela Stilpon n'eût pas été obligé de recourir à la distinction qu'il employa pour se défendre contre ses accusateurs. Voici son crime : il demanda un jour si la Minerve de Phidias étoit un Dieu. On lui répondit qu'elle l'étoit ; mais, dit-il, c'est l'ouvrage d'un Sculpteur, & non pas la fille de Jupiter : elle n'est donc pas un Dieu. Il fut déferé pour cela à l'Aréopage, & ne nia point la chose, il prétendit s'être servi d'un langage exact, Minerve étant une Déesse & non pas un Dieu, car les Dieux sont mâles [f]. Il est clair que si les Payens avoient reconnu une véritable distinction entre les Statues, & les Dieux à qui elles étoient consacrées, il n'eût point fallu que Stilpon se fût défendu par la différence du Dieu mâle & du Dieu femelle. Cet-

[f] Diog. Laërt. *Lib. II. num. 116.*

la voie de justification ne valoit rien ,
 puisque le mot *ἰδὲ* parmi les Grecs ,
 & celui de *Deus* parmi les Latins , con-
 venoit très-proprement aux Déeses.
 La meilleure apologie eût été de dire
 que Minerve à la vérité en tant que
 fille de Jupiter étoit un Dieu , mais
 que cette piece de métal dont Phidias
 avoit fait une statue , consacrée à Mi-
 nerve , n'étoit point un Dieu. Cette
 apologie , dis-je , eût été fort bon-
 ne , si l'on eût plaidé devant d'au-
 tres gens : mais elle ne valoit rien dans
 l'Aréopage ; & c'est pour cela que Stil-
 pon ne s'en servit point. Il savoit que
 les Athéniens étoient persuadés que
 leurs Dieux s'incorporoient dans leurs
 statues , & qu'ainsi les statues étoient
 métamorphosées en Dieu par la force
 de la consécration.

Quelques-uns donnent pour une preu-
 ve de son impiété ce qui lui arriva dans
 le Temple de Cybelle , & peut-être
 ont-ils pas tort. Il étoit défendu à
 tous ceux qui avoient mangé de l'ail
 d'entrer dans ce Temple. Stilpon se
 coucia si peu de la défense , que non-
 seulement il mit le pied dans ce lieu
 après s'être rassasié d'ail ; mais qu'il y
 passa même la nuit. Lorsqu'il dormoit

il crut voir en songe la Déesse qui lui disoit : *Stilpon*, vous qui êtes *Philosophe*, vous violez ainsi les loix saintes. & il s'imagina qu'il lui répondit, *donnez-moi à manger quelque chose de meilleur*, & je vous promets d'abandonner l'ail (g). Plutarque lui attribue un autre songe, qui ne donne pas une meilleure idée de sa Religion. „ Il luy fut advis une nuit, en songeant „ que Neptune se courrouçoit contre „ luy de ce qu'il ne luy avoit pas sacrifié un bœuf, comme avoient accoustumé de faire les autres Prestres (h) „ avant luy: & que luy ne s'estant point „ estonné de cette vision, luy répondit: „ que dis-tu, Sire Neptune? Tu „ viens-tu ici plaindre, comme un enfant qui pleure de ce qu'on ne lui „ pas donné assez grande part, de ce „ que je ne me suis pas endetté d'argent „ pris à usure, pour remplir toute cette „ ville de l'odeur de ton rosti. & „ qu'il luy fut advis que Neptune „ prit à rire de cette réponse (i).

Notre Philosophe avoit une indiffé-

(g) Athénée cité par Menage, in Laërt, *Lib.* engagé dans le Sacerdoce.

II. num. 117.

(h) Ceci semble prouver que Stilpon étoit engagé dans le Sacerdoce.

(i) Plut. de *Profectu virtutis*, version d'Amyot.

ence extrême pour les biens de la fortune , & il ne faisoit consister les richesses que dans les qualités de l'ame. Cela parut à la réponse qu'il fit à Demetrius Poliorcetes , après la ruine de sa Patrie. Ce Prince , ayant saccagé Mégare écrivit à Stilpon pour lui demander un état de tout ce qu'il avoit perdu dans le pillage de la ville. Stilpon répondit qu'il n'avoit rien perdu , puisque personne ne lui avoit enlevé son savoir & sa raison. Il ajoûta plusieurs conseils pour inspirer à ce Conquérant la clémence , & la noble envie de faire du bien aux hommes. Je veux croire qu'il y a de bons dévots qui en feroient bien autant ; mais je crois aussi qu'il y en a qui se conduiroient par la maxime , *charité bien ordonnée commence par soi-même*. Si un Prince , après le pillage d'une ville , leur promettoit la restitution de tous leurs effets , ils profiteroient peut-être de l'occasion pour lui inspirer de l'humanité , & pour lui recommander les intérêts de tant de misérables ; mais assurément ils ne s'oublieroient pas : ils lui présenteroient une liste exacte de toutes leurs pertes ; ils feroient même en sorte d'être dédommagés avec usu-

re. Mais voici un Philosophe, qui n'étoit rien moins que dévot, qui ne se sert de sa faveur auprès d'un Prince victorieux, que pour le porter à faire cesser les désordres de la guerre, & répandre ses bienfaits sur les peuples. Sa maison a été pillée, on lui offre un ample dédommagement; mais il répond qu'il n'a rien perdu, & que son bien ne consistoit pas en des choses que les soldats pussent lui prendre. Ce la est sans doute fort généreux. Je voudrois que Seneque n'eût point brodé ce conte, en supposant que Stilpon avoit perdu sa femme & ses enfants; car ce seroit pousser un peu trop loin la Philosophie que de se vanter que dans ce cas-là même on n'a rien perdu. C'est apparemment une fausse gloire de Seneque; il n'y a que lui qui fasse mention de cette perte [k]. On dit que Ptolomée Soter ayant aussi subjugué Mégare, offrit de l'argent à Stilpon, & le pria de s'embarquer avec lui pour le suivre en Egypte. Ce Philosophe accepta un peu d'argent, & refusa l'honneur d'accompagner Ptolomée. Il aima mieux se retirer dans l'Isle d'Egine. C'est une grande mar-

(k) Senec. Epist. IX.

ne de désintéressement , quoiqu'elle soit bien au-dessous de la précédente.

Stilpon regardoit si philosophiquement tous les événements de la vie , qu'il compta même pour rien l'infamie dont le couvroit sa fille par sa mauvaise conduite. On ne dit point comment Simonias , mari de cette impudique , prit la chose : mais on assure que l'indifférence du pere fut excessive. *Votre fille vous dishonore* , lui dit-on un jour : *point de tout* , répondit-il ; *elle n'est pas plus en état de ternir ma réputation , que moi d'embellir la sienne* [1]. Heureux les gens qui peuvent ainsi tourner leur ame : il y a bien des Savants à qui une pareille indifférence seroit fort nécessaire pour le repos de leur vie (m).

(1) Diog. Laërt. Lib. 8. num. 115.

(m) Fernel , Drusius , Juvenas , Paul Manuce ont été dans la Catégorie de Stilpon. D'autres, comme Barnabé Brisson , avoient tout à la fois une femme & une fille impudiques. Je pourrois donner des exemples , où sans compter les Savants de la Chambre basse , *quos fama obs-*

cura recondit , on verroit beaucoup de grands noms ; mais il faut laisser ce soin à celui qui prendra la peine de continuer l'ouvrage de Petrus Valerianus de *litterarum infelicitate*. Il fera bien de ranger à part dans une classe les malheureux. Tous ces gens-là avoient besoin du tour d'esprit de notre Stilpon.

On ne sauroit approuver les innovations que notre Philosophe introduit dans la Logique , & quand même on supposeroit avec Plutarque (n), qu'il ne le fit que pour se moquer des Sophistes, il faudroit blâmer son caprice & ses fausses subtilités. Son goût pour la chicane & pour la dispute le porta à bannir de la Philosophie les *Universaux faux*, & même les especes. Voici comme il raisonneoit. Qui dit *l'homme* ne dit rien ni de celui-ci ni de celui-là; il ne parle pas plutôt de l'un que de l'autre, il n'affirme donc rien de personne. *L'herbe* qu'on me montre n'est point *l'herbe*: car *l'herbe* existoit il y a mille ans: elle n'est donc point *l'herbe* qu'on me présente.

On imaginera peut-être qu'il ne proposoit ces objections, que pour se jouer d'une équivoque que la construction Greque des termes lui fournissoit, & à quoi nos langues vivantes ne sont point sujettes. Il y a une grande différence en François entre ces deux propositions, *Pierre est l'homme*, *Pierre est un homme*. La premiere est fautive & contre l'usage; la seconde est vé-

(n) Voyez son Traité adv. Colotem. p. 1119. Plutarque se trompe peut-être en supposant cela table,

table, & l'on ne se sert guère que de celle-là. Mais les Grecs & les Latins auroient employé les mêmes termes, s'ils avoient voulu dire que Pierre est l'homme, & que Pierre est un homme. Ne faut-il pas prétendre que ce Philosophe n'avoit d'autre vue que de s'égayer, en se fondant sur le tour de l'expression? Je n'imagine point qu'il se soit borné à cela; je crois qu'il avoit une toute autre idée, & qu'il vouloit tout de bon que l'on rejettât les termes universels, & ce qu'on appelle *prédicables* dans les écoles d'Aristote. Il y avoit quelque chose de réel dans son objection, elle passoit le jeu de mots. Il vouloit dire, ce me semble, que l'espece n'est point affirmée des individus, & qu'ainsi c'est une chimere que les especes. L'homme n'est point plutôt celui-ci que celui-là; il ne signifie pas mieux Jean que Pierre; il ne signifie donc personne. Nous trouvons plus clairement sa pensée dans Plutarque que dans Diogene Laërce. Le premier nous apprend que Colotès déclama violemment contre Stilpon, & qu'il l'accusa de bouleverser la vie humaine: car comment pourroit-on vivre, disoit Colotès, s'il n'étoit pas

permis de donner à un homme l'épithète de *bon*, le nom d'*Empereur*, &c; & s'il falloit dire *homme est bon*, & puis à part *bon est bon*, *Empereur est Empereur* (o).

Cette objection prouve que Stilpon ne prétendoit point que l'on affirmât une chose d'une autre, mais que chaque chose fût affirmée d'elle-même, sans que jamais l'attribut d'une proposition eût plus d'étendue que le sujet. Voici son fondement. Afin que deux choses soient affirmées l'une de l'autre, il faut qu'elles aient la même nature; car dans toute proposition affirmative & véritable, l'attribut & le sujet sont réellement le même être: or l'*homme* & le *bon* ne sont pas de même nature: la définition de l'un diffère de celle de l'autre. Pareillement le *courir* ne sauroit être attribué au *cheval*; c'est une action qui est définie autrement que le *cheval*. De plus si vous affirmiez d'un *homme* qu'il est *bon*, & d'un *cheval* qu'il *court*, c'est-à-dire si vous affirmiez que le *bon* & l'*homme* sont la même chose, & que le *cheval* & le *courir* sont la même chose, comment pourriez-vous affirmer que les aliments

(o) Plutarch. Ibid.

& que les médicaments sont *bons*, que les lions & que les chiens *courent*.

Voilà des subtilités de Dialectique qui vont à bouleverser tout le langage, & qui réduiroient le genre humain, ou à se taire, ou à parler ridiculement : & néanmoins un Sophiste aguerri à la dispute & à la chicane des abstractions, donneroit bien de la peine à ses adversaires, s'il entreprenoit de soutenir jusques au bout l'opinion de Stilpon. On ne l'arrêteroît pas du premier coup par la distinction des attributs *in concreto* & *in abstracto*, & par le *secundum id quod importat in obliquo*, ou *in recto* : il faudroit bien ferrailer sur la question *utrum universale maneat in actuali prædicatione*.

Ces vetilles si méprisables en elles-mêmes, & si peu capables d'embarrasser un esprit solide, pourroient pousser jusque dans le Spinozisme un esprit mal fait : *Hæ nugæ seria ducent in mala* ; car ceux, qui nient les attributs universels, ne sauroient admettre des individus qui se ressemblent. Il faut qu'ils disent que deux êtres dont l'attribut de substance seroit affirmé véritablement, seroient une seule & même substance ; ce qui est dire en ter-

mes équivalents qu'il n'y a qu'une substance dans l'Univers. Le sens commun est ici d'accord avec les notions les plus évidentes de la Philosophie. Un païsan conçoit donc clairement, & sans se tromper, que toute l'essence de l'homme convient à chaque homme, & doit être affirmée de chaque homme, & que néanmoins chaque homme est distinct de tous les autres. Il conçoit donc clairement que la même essence qui est affirmée de Pierre n'est point affirmée de Paul; mais que l'essence qui est affirmée de l'un est semblable à celle que l'on affirme de l'autre. Les Scotistes se sont égarés pitoyablement là-dessus, avec leur *universale formale à parte rei*. Les subtilités les plus fatigantes ne peuvent rien contre ces notions dans un bon esprit; & lors même qu'on n'est pas capable de les résoudre, on a droit de s'en moquer.

Si nous consultons la Métaphysique d'Aristote à l'endroit où il examine ce qui concerne l'unité de l'être, l'on comprendra que la question des Universaux étoit entourée de mille difficultés extrêmement embarrassantes. Il n'oublie point cette objection: si l'être & si l'unité sont quelque chose, com-

ment y aura-t-il plusieurs êtres outre cette chose? Comment y aura-t-il plus d'un être? Car ce qui differe de l'être n'est rien, & ainsi il faudra conclure que tous les êtres ne sont qu'un, puisque s'il y en avoit plusieurs ils seroient différens de l'être, c'est-à-dire qu'ils ne seroient rien (p). On ne voit pas qu'Aristote ait bien su résoudre la difficulté.

Quoiqu'il en soit, les subtilités de Stilpon, au lieu de fortifier l'esprit & le jugement, n'étoient propres qu'à gâter l'un & l'autre. La courtisane Glycera l'en railla un jour fort spirituellement. Stilpon étant à table avec elle, & lui faisant des reproches de ce qu'elle corrompoit les jeunes gens, *on vous accuse de la même faute*, lui répondit-elle; *car on se plaint que vous leur gâtez l'esprit avec vos difficultés sophistiques. Et qu'importe, ajoûta-t-elle, de quelle façon ils se perdent, ou auprès d'un Philosophe, ou auprès d'une Courtisane (q)?* N'en déplaise à Glycera, la différence étoit fort grande; & il y a moins de péril pour les mœurs à écouter les vaines subtilités d'un Sophiste, qu'à tomber dans les filets d'une femme débauchée.

(p) Aristot. Métaphys. | (q) Athenée, Lib. Lib. III, Cap. IV. | XIII.



DOGMES

D'E X E N O P H A N E ,

Fondateur de la Secte ELEATIQUE.

XENOPHANE , Philosophe Grec ,
nâquit à Colophon. Quelques-uns le
font disciple d'Archelaus : selon cela il
auroit été contemporain de Socrate,
qui étudia sous ce Philosophe. D'au-
tres prétendent qu'il n'eut point de
maître , & qu'il étoit contemporain
d'Anaximandre : selon cela il auroit
vécu avant Socrate , & il faudroit le
faire fleurir vers la 60 Olympiade ;
c'est le calcul de Diogene Laërce (a).

Il paroît par quelques fragments
de ses poésies , conservés par Laërce ,
qu'il parvint à une extrême vieil-
lesse , & qu'il faisoit des vers à qua-
tre-vingt-douze ans (b). Censorin lui
donne cent ans de vie , & Scaliger
cent quatre (c) : Lucien ne le fait vivre

[a] Laërt. *Lib.* IX , 19.
num. 18, & 20.

[b] Idem , *ibid.* *num.*

[c] Voyez Scaliger ,
Euseb. p. m. 96.

que quatre-vingt-onze ans [d] : mais les vers cités par Laërce le réfutent. Il composa plusieurs Poèmes sur des matieres de Philosophie, & sur d'autres sujets. Il fit des vers contre Homere & contre Hésiode, à l'occasion des sottises qu'ils avoient débitées sur le compte des Dieux. Il tenoit une maxime qui ruinoit de fond en comble la Religion Payenne, savoir qu'il n'est pas moins impie de soutenir que les Dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent, puisque dans l'un & dans l'autre cas il seroit également vrai qu'ils ne sont pas éternels [e]. Cette maxime est incontestable, & n'est point contraire au dogme de l'incarnation. Il croyoit aussi que la divination est une science imaginaire, & qu'il n'est pas possible de connoître l'avenir. Il donna un bon avis aux Egyptiens, quand il leur vit faire des lamentations pendant leurs sacrifices. *Si les objets de votre culte, leur dit-il, sont des Dieux, ne les pleurez pas, leur sort n'est nullement à plaindre : s'ils sont des hommes, ne leur offrez point de sacrifices [f].*

[d] Lucian in Macrobiis, Tom. II. Operum, p. m. 640.

[e] Aristot. Rhetor.

Lib. II, Cap. XXIII.

(f) Plutarch. de Superstit. sub fin.

La réponse qu'il fit à un homme, qui essaya inutilement de le faire jouer aux dés, est très-digne d'un Philosophe. Cet homme l'appella poltron : *lui*, répondit Xenophane, *je le suis beaucoup, quand il s'agit de faire une action honteuse* [g]. Il ne faut pas oublier que notre Philosophe fut banni de sa Patrie, qu'il se retira en Sicile, qu'il fonda la Secte Eléatique, & que l'illustre Parménide fut son disciple [h]. Voilà les principales aventures de sa vie : passons à l'exposition de ses dogmes.

I.

Ce que Xenophane pensoit de la Nature Divine.

Xenophane avoit sur la nature de Dieu une opinion qui ne diffère guère du Spinozisme. Il admettoit, dit Cicéron, une intelligence, comme Anaxagore & les autres, & il disoit que l'infini étoit Dieu. Cicéron ne s'arrête pas à réfuter la première partie de ce dogme, je veux dire ce qui concerne

(g) Plutarch. de vitio- IX. num. 18; Cic. Acad.
fo pudore. Quæst. Lib. IV.
(h) Diog. Laërt. Lib. VI.

l'Hypothèse de l'intelligence : il se contente d'appliquer à Xenophane ce qui a été dit contre Anaxagore & les autres Philosophes qui avoient soutenu la même hypothèse. A l'égard de la seconde partie, il y employa toutes ses forces ; & sa grande objection est que l'infini, n'ayant ni sentiment, ni liaison, ne peut être Dieu (a).

Je n'examine point le foible de cette objection : cela n'est pas nécessaire : chacun conçoit clairement que puisqu'il y a dans une étendue finie, telle que l'homme, quelque chose de lié & de pensant, il peut aussi y avoir de telles choses dans une étendue infinie. Je croirois sans peine que Cicéron n'a pas bien compris l'opinion qu'il rapporte ; & si cette opinion n'étoit connue que par l'exposition qu'il en donne, il seroit très-difficile de s'en former une idée bien nette. Il divise en deux parties le dogme de notre Philosophe, & peut-être ne falloit-il pas le diviser. Il est plus naturel de penser

(a) Xenophanes qui mente adjuncta omne praterea quod esset infinitum Deum voluit esse, de ipsa mente reprehenditur ut ceteri, de infinitate

autem vehementius, in qua nihil neque sentiens, neque conjunctum esse potest. Cic. de Nat. Deorum, Lib. I, Cap. XI.

avec Minucius Felix que Xenophane a voulu dire, que Dieu n'étoit autre chose que l'infinité de la nature accompagnée d'entendement (b). Je sais bien que les anciens Philosophes ne nous paroissent nullement exacts dans les fragments qui nous sont restés de leurs opinions sur les principes de toutes choses; mais ce qui me fait croire en particulier que Xenophane ne faisoit point le partage qu'on lui attribue, est de voir que, selon le témoignage du même Cicéron, il a enseigné qu'il n'y avoit qu'un seul Etre, & que cet être étoit immuable, éternel, & le vrai Dieu : *unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse verum Deum, neque latum usquam, quicquam & sempiternum conglobata figura* (c).

Aristote nous apprend que Xenophane n'eut sur la Divinité que des notions très-confuses, & que sans entrer dans les détails il se contenta de cette proposition générale, *ce qui est un, est Dieu* (d).

(b) *Xenophanem notum est omne infinitum, cum mente, Deum tradere. Minut. Felix, p. m. 151. Il y a en des Philosophes qui ôtoient à Dieu*

l'entendement.

(c) Cic. Acad. Quæst. Lib. II, Cap. XXXVII.

(d) Aristot. Métaphys. Lib. I, Cap. V.

D'autres disent qu'il admit la pluralité des Dieux, mais qu'il rejettoit le dogme populaire concernant leurs besoins respectifs, & leur prétendue subordination. La dépendance lui paroïssoit incompatible avec la nature divine. Il ajoûtoit, suivant Eusebe, que les Dieux voient & entendent tout en général, mais non pas ceci ou cela en particulier, *in universum audire ac cernere, non verò per partes* (e). Ceci sent le Spinozisme : car Spinoza soutenoit que Dieu, en tant que substance, n'est doué de la pensée qu'en général, & que les connoissances particulières de chaque objet ne se réunissent pas dans un seul entendement, pour représenter toutes choses à la substance universelle.

Je sais que les paroles d'Eusebe pourroient signifier que les Dieux, au jugement de Xenophane, voyent en gros toutes choses par un acte simple d'entendement, & non pas chacune en détail par des idées particulières. Ce seroit à lui de s'expliquer s'il revenoit au monde; mais il ne seroit pas peu embarrassé, s'il étoit obligé de satis-

(e) Euseb. Præparat. Evangel. Lib. I, Cap. VIII.

-faire à toutes les difficultés qu'on pour-
roit lui faire, touchant les contradic-
tions ou les incohérences de son sys-
tème. Il admettoit une infinité de mon-
des invariables, & quatre éléments de
toutes choses (f). A quoi bon cette
multiplicité de mondes, puisqu'il en-
seignoit que toutes choses n'étoient
qu'un être, & que cet être seul & uni-
que étoit Dieu? N'étoit-ce pas parler du
monde, comme le peuple, qui appel-
le l'Amérique un nouveau Monde, &
qui donne le nom de monde au genre
humain, & même aux valets d'un grand
Seigneur? Il disoit que Dieu étoit de
figure ronde, & cependant il le faisoit
infini. Il soutenoit que Dieu ne ressem-
ble en rien à l'homme, qu'il voit &
qu'il entend tout, mais sans respirer
(g). Belle exception! Etoit-il néces-
saire de marquer cela? S'il n'a rien de
commun avec l'homme, n'est-il pas
évident qu'il est sans poumons, &
qu'il ne respire point? Pourquoi n'ex-
cepter pas les yeux, les oreilles, le
visage, &c. aussi-bien que l'acte de
respirer?

La base de tous ses dogmes étoit

(f) Diog. Laërt. Lib. IX, num. 19.

(g) Idem, ibid.

l'unité & l'immobilité de toutes choses : la secte Eléatique pensa là-dessus comme lui, & peut-être ne me tromperai-je pas, si j'ose dire que de là est né le dogme que les Sceptiques ont tant prôné, que nos sens nous trompent, & qu'il ne faut pas se fier à leur témoignage. En effet, comme on objectoit à ces Philosophes qu'il se fait continuellement de nouvelles générations dans l'Univers, ce qui suppose, ou qu'il y a deux principes l'un actif l'autre passif, ou que pour le moins la nature n'est pas immuable, ils ne trouverent point de meilleure réponse à cette difficulté que de nier qu'il se fît des générations. Eusebe nous apprend que Parménide, le plus illustre des disciples de Xenophane, enseignoit que l'Univers étant *éternel & immobile*, & *un seul être*, demeureroit toujours le même quant à la réalité des choses, & que les générations n'étoient fondées que sur un faux préjugé des sens (b). Il fallut donc qu'ils soutinssent que la nature demeureroit toujours la même, & que les changements que nous croyons qu'elle souffre ne sont que des illusions de nos sens,

(b) Euseb. Præparat. Evang. Lib. I, cap. VIII.

& de pures apparences. Mais on montra clairement à ces défenseurs de l'immutabilité ou de l'ingénérabilité, qu'ils trouvoient leur ruine & leur confusion dans l'asile qu'ils choissoient; car puisqu'ils n'osoient nier que les apparences ne changeassent, c'est-à-dire que nous ne sentissions tantôt que la terre est froide; tantôt qu'elle est chaude, il s'ensuit que la nature n'est pas immuable, elle doit changer nécessairement dans le sujet qui produit, ou qui reçoit les sensations. Le sentiment est une passion, & ainsi le changement de sentiment suppose une cause efficiente & un principe passif; & voilà votre unité, votre immutabilité de toutes choses renversées (i). Je reviendrai à cette matière dans l'exposition des dogmes Physiques de notre Philosophe, & je ferai voir qu'en conséquence de ses principes, il dut admettre l'Acatalepsie, ou l'incompréhensibilité de toutes choses.

J'observerai en passant que le Jésuite, qui a commenté l'ouvrage de Cicéron sur la nature des Dieux, prend un peu inconfidérément le parti de Xé-

(i) Aristoteles *Lib. VIII. de Philosophia* apud Eusebium, *Præparat. Evang. Lib. XIV. Cap. XVII.*

Xenophane contre ses accusateurs, principalement contre Aristote. Ce Père a grand tort d'attribuer à notre Philosophe des pensées raisonnables sur la nature de Dieu, & de se prévaloir de cette définition, *ce qui est un, est Dieu*; ou de cette autre, *ce qui est un, ce qui est universel, ce qui est tout, est Dieu* (k). Le sentiment de Xenophane est une impiété abominable; c'est un Spinozisme mille fois plus dangereux que celui du fameux Juif d'Amsterdam. En effet l'hypothèse de Spinoza porte avec elle son préservatif, par la mutabilité & la corruptibilité continuelle qu'il attribue à la nature divine, eu égard aux modalités; cette corruptibilité souleve le sens commun, & choque tout à la fois les petits esprits & les grands. Mais l'immuabilité absolue, que Xenophane attribue à l'être infini & éternel, est un dogme de la plus pure Théologie, il pourroit donc être plus séduisant en faveur du reste de l'hypothèse.

L'Auteur de l'Art de penser fait à Aristote une querelle aussi injuste que

(k) Lescalopier in Cic. de Nat. Deorum, Lib. I, num. 28.

celle du Pere Lescalopier. Il prétend qu'un des défauts ordinaires de ce Philosophe est de rapporter infidèlement les dogmes qu'il combat, & il l'accuse en particulier d'avoir défiguré la doctrine de Parmenide & de Melissus, qui étoit la même pour le fond que celle de Xenophane leur maître. Aristote, dit-il, *refute* ces Philosophes pour n'avoir admis qu'un seul principe de toutes choses, comme s'ils avoient entendu par-là le principe dont elles sont composées, au lieu qu'ils entendoient le seul & unique principe, dont toutes les choses ont tiré leur origine, qui est Dieu (1). L'Auteur de l'Art de penser fait plus d'honneur à ces Philosophes qu'ils ne méritent. Il les représente comme des gens orthodoxes sur l'origine des créatures, & néanmoins ils étoient aussi impies que Spinoza, ou peu s'en falloit. Ils ne reconnoissoient point de différence entre le principe dont les choses sont composées, & le principe qui les a produites. Ils n'admettoient, selon Eusebe [m], qu'un seul

(1) Art de penser, rat. Evangel. Lib. I, III Partie, Chap. XVIII. Cap. VIII.

(m) Euseb. Præpa-

être, & ils prétendoient que tout étoit éternel. Aristote ne leur attribue point tout-à-fait cela : il reconnoît que Parménide, enseignant d'un côté qu'il n'y a réellement qu'un seul être, mais reconnoissant de l'autre que selon l'apparence il y en a plusieurs, s'est accommodé à l'apparence, & a supposé quelques autres principes, comme le chaud, le froid, le feu, & la terre (n).

Il est difficile de comprendre par quel tour d'esprit un si grand nombre de Philosophes ont pû croire qu'il n'y avoit qu'une substance dans l'Univers (o) : mais on comprend facilement que cela posé, ils ont dû dire que l'univers demeureroit toujours au même état : car un être qui existe nécessairement, & qui est lui seul toutes choses, doit avoir nécessairement une parfaite immobilité. Aucune cause externe ne le peut changer, & il ne peut se changer lui-même. Il possède indépendamment de sa volonté, & son existence, & tous les attributs de sa nature. Tout

(n) Aristot. Métaphys. Lib. I, Cap. V.

(o) Peut-être font-ils tombés dans cette pensée par cette supposition que rien ne pouvant

être produit de rien, tout ce qui existe a une existence nécessaire : qu'il est donc éternel & infini, & que l'infini doit être unique.

ce qu'il a une fois, il le doit avoir toujours ; car ce qui n'a point de commencement est indestructible. Cela prouve même qu'il ne peut rien acquérir de nouveau : puisque la production d'une qualité nouvelle seroit la destruction de quelque autre qualité. Jusque là le système de Xenophane & de Parménide se soutenoit bien : mais comme l'expérience les convainquoit qu'il arrive des changements qui doivent être internes & effectifs à l'égard de notre pensée, quand même on supposeroit qu'ils ne sont que des illusions des sens, ces Philosophes devoient reconnoître qu'ils avoient bâti sur une fausse supposition, & adopter deux principes, l'un actif, l'autre passif. Moyennant cela on comprend que le principe actif demeure toujours dans le même état, au milieu des variations continuelles de la nature. Son action uniforme & invariable, reçue sur des sujets différents, devra produire toutes les vicissitudes du monde. Ne voyons-nous pas que le mouvement uniforme de l'air produit différents effets selon qu'il rencontre ou un moulin, ou un vaisseau, ou des pailles dispersées ?

I I.

Dogmes Physiques de Xenophane.

Notre Philosophe pensoit que la Lune est une terre habitée, où il y a des hommes, des villes, & des montagnes [*a*]. Il prétendoit que cette planète est dix-huit fois plus grande que la Terre. Lactance blâme avec raison ce dernier sentiment ; mais il a tort de censurer l'autre, & bien des gens se moqueroient aujourd'hui de ce qu'il s'en est moqué. Cette opinion fait honneur à Xenophane : c'est celle de plusieurs célèbres Mathématiciens (*b*). Quant au reste de ses dogmes Astronomiques, ils étoient pitoyables. Il disoit que les éclipses de soleil se font par extinction : que le lendemain cet astre reprend sa clarté lorsqu'il se leve, que néanmoins il y a telle éclipse de soleil qui dure un mois tout entier ; qu'il y a plusieurs Soleils & plusieurs Lunes, selon la diversité des climats de

(*a*) Cic. Acad. Quæst. Lib. II, Cap. XXXIX ; Lactant. Lib. III, Cap. XXII.

écrit le Docteur Wilkins, dans son Traité du monde dans la Lune.

Voyez aussi le *Cosmotheoros* de M. Huigens.

(*b*) Voyez ce qu'en a

la Terre ; qu'il arrive quelquefois à l'orbite du soleil d'éclairer des parties de la terre inhabitées , & que marchant alors dans des païs perdus il s'éclipse par rapport à nous (c).

Toutes les apparences nous conduisent à juger que Xenophane professoit le plus parfait Pyrrhonisme. C'étoit une suite du dogme de l'unité & de l'immutabilité , que je développerai avec quelque étendue , pour faire mieux sentir la liaison de ce principe avec la conséquence dont je parle. Premièrement Xenophane enseignoit que rien ne se fait de rien , c'est-à-dire pour ôter toute équivoque qu'une chose qui n'a pas toujours existé ne peut jamais exister. Il concluoit de là que tout ce qui est a toujours été ; or , ajoutoit-il , ce qui a toujours été , est éternel : ce qui est éternel , est infini : ce qui est infini , est unique ; car s'il contenoit plusieurs êtres , l'un termineroit l'autre , il ne seroit donc pas infini. De plus ce qui est unique est par-tout semblable à soi-même ; car s'il enfermoit quelque différence , il ne seroit pas un être , mais plusieurs êtres. Enfin

(c) Plutarch. de Placitis Philosop. Lib. II. cap. XIV.

cet être unique, éternel, & infini, doit être immobile & immuable; car s'il pouvoit changer de place, il y auroit quelque chose au-delà de lui, il ne seroit donc pas infini: & si, sans changer de place, il pouvoit être altéré, quelque chose qui ne seroit pas de tout temps commenceroit à être produite, & quelque chose qui auroit été de tout temps cesseroit d'être. Or cela est impossible; car toute chose, qui n'ayant pas existé éternellement commenceroit d'exister, seroit produite de rien, & toute chose qui n'a point eu de commencement a une existence nécessaire; elle ne peut donc jamais cesser d'exister.

Voilà quels étoient ses principes, si nous en croyons Aristote (d). Je ne doute point qu'ils ne lui parussent évidents, & qu'il ne crût avoir là une gradation de conséquences tirées nécessairement d'un principe incontestable. Les Théologiens orthodoxes lui nie-roient que rien ne puisse avoir un commencement; mais ils lui accorderoient que l'être qui n'a jamais commencé est unique, infini, immobile, immuable,

(d) Voyez son *Traité de Xenophane, Zenone, & Gorgia*, init.

& que tout ce qui existe nécessairement est indestructible. Ils enseignent, & avec raison, que Dieu n'est sujet à nul changement ; car s'il lui arrivoit quelque changement, il acquerrait & il perdrait quelque chose. Ce qu'il acquerrait seroit ou distinct de sa substance, ou un mode *identifié* avec sa substance. Si c'étoit un être distinct, Dieu ne seroit pas un être simple, &, qui plus est, il seroit composé d'une nature *incrée*, & d'une nature *créée*. Si c'étoit un mode identifié avec sa substance, Dieu ne le pourroit produire qu'en se produisant lui-même : or comme il existe indépendamment de sa volonté, & qu'il ne s'est point donné à lui-même son existence au commencement, il s'ensuit qu'il ne peut jamais se la donner.

D'ailleurs rien de ce qui existe nécessairement ne peut cesser d'être : il faut donc de toute nécessité que Dieu ne puisse jamais perdre ce qu'il a eu une fois. Or tout ce qu'on appelle modification, ou *ens inhærens in alio*, est d'une telle nature, qu'il ne peut être produit que par la ruine d'une autre modalité ; tout de même qu'une nouvelle figure est nécessairement la

destruction de la vieille. C'est pour-
 quoi si Dieu acqueroit quelque chose
 de nouveau, il perdrait nécessairement
 quelque autre chose; car cette nouvel-
 le acquisition ne seroit pas une sub-
 stance, mais un accident, ou un *ens*
inherens in alio. Puis donc que rien
 de ce qui existe nécessairement ne peut
 cesser d'exister, il s'ensuit que Dieu ne
 peut jamais acquérir rien de nouveau.

Voilà donc l'immutabilité de Dieu
 appuyée sur des notions évidentes. Xe-
 nophane ajoutoit à ces maximes celle-
 ci, que rien ne se fait de rien: or tout
 accident produit de nouveau, & di-
 stinct de la substance divine, seroit ti-
 ré du néant. Il falloit donc qu'il niât
 que l'être éternel pût acquérir aucun
 nouveau mode distinct de sa propre
 substance. Mais il se trouvoit bien em-
 arrassé, quand on lui montrait les gé-
 nérations continuelles qui se font dans
 la nature. Elles prouvent, & que l'U-
 nivers n'est pas un seul être, & qu'il
 contient quelque chose qui est muable,
 puisqu'il change actuellement. Pour se
 tirer de cette objection il récusait le té-
 moignage des sens; il dit qu'ils nous
 trompent, qu'il n'est pas vrai qu'il se
 fasse des générations dans la nature,

& que ce ne font que de fausses apparences.

Mais, lui disoit-on sans doute, les apparences des sens ne changeroient pas, si notre ame demeuroid toujours la même, & si les êtres qui sont hors de nous ne changeoient point : il faut donc que pour le moins ce qui est en nous le sujet passif des perceptions, que vous appelez des tromperies des sens, soit un être muable & altérable : il n'est donc pas vrai, comme vous le prétendez, qu'il ne se fasse aucun changement dans l'Univers. Je ne vois point qu'il ait pû répondre autre chose que ceci : notre raison est aussi trompeuse que nos sens, tout lui est incompréhensible ; car si lors même qu'elle est appuyée sur l'évidence, qui est son *plus ultra*, elle n'attrape pas la vérité, c'est un signe que la vérité est une chose incompréhensible & impénétrable : or m'appuyant sur des notions évidentes, j'avois assuré que rien ne se fait de rien, d'où il s'ensuit nécessairement que rien ne peut commencer, & que tout ce qui existe une fois existe toujours, ce qui prouve évidemment l'immobilité & l'immutabilité de toutes choses : j'avois, dis-je, compris cela clairement, & néanmoins

néanmoins l'expérience de mes sensations, & de mes passions, me convainc que je suis muable : je n'avois donc rien compris de certain, je n'ai donc point une faculté proportionnée à la vérité.

C'est ainsi qu'on peut supposer qu'il raisonnoit, & de là nous pourrions conclurre que la Secte des Acataleptiques ou des Pyrrhoniens, n'a eu son berceau que dans le principe de l'unité immuable de toutes choses, soutenu par Xenophane. Je ne prétends pas qu'il ait eu raison dans les conséquences qu'on vient de voir ; mais je prétends qu'elles émanent directement de son système, & je crois l'avoir prouvé.

Il y a plus. On voit par un fragment de ses poésies, conservé par Sextus Empiricus, quels étoient ses sentiments sur la science & sur l'évidence. Nul homme, disoit-il, ne sait, ni ne saura jamais d'une manière bien certaine ce que j'ai dit touchant les Dieux, & touchant beaucoup d'autres choses. Car encore qu'il rencontrât la vérité, il seroit toujours dans l'incertitude de l'avoir trouvée : il n'y a que des opinions à attraper sur toutes choses (e). Sextus

(e) Xenophanes, apud Sextum Empiric. adv. Ma-

Empiricus ne le met pas tout à fait au rang des Acataleptiques, ou anti-dogmatistes; il lui attribue d'avoir crû qu'on ne comprenoit jamais les choses jusqu'au degré de certitude qui fait la science, & qu'on ne parvient qu'à des jugemens de vraisemblance ou de probabilité? N'est-ce pas au fond soutenir l'*Acatalepsie*, ou la nature incompréhensible des choses? Sotion déclara nettement que Xenophane fut le premier qui soutint que tout est incompréhensible. Je sais que Diogene Laërce a prétendu que Sotion s'est trompé, mais j'ignore si l'on doit conclure de ses paroles, ou que Xenophane n'enseigna jamais l'incompréhensibilité, ou seulement que ce ne fut pas le premier Philosophe qui l'enseigna (f). Une esprit exact auroit évité ces équivoques & ces ténèbres: mais il y a mille endroits semblables dans Diogene Laërce; cela ne lui fait point honneur.

Voilà le degré de Pyrrhonisme ou

them. p. 146. Voyez aussi Plutarq. au Traité de *audiendis Poetis*, & Clement. Alexand. in *Symmat.*

(f) Voici la traduction littérale du passage de

Laërce : Sotion se trompe lorsqu'il dit que Xenophane est le premier qui ait soutenu l'incompréhensibilité. Laert. Lib. IX, num. 20. Cela n'apprend rien.

tomba Xenophane par une gradation de conséquences tirées méthodiquement du système de l'unité & de l'immutabilité. Ne pouvant se maintenir dans ce poste, où sa raison l'avoit placé, il s'en prit à elle, il voulut la punir de ce qu'elle l'avoit embarrassé dans des filets qu'il ne pouvoit rompre, il l'accusa d'être incapable de rien comprendre. Bien d'autres que lui tomberoient dans le même précipice, s'ils ne recouroient à un secours supérieur à la raison. Au reste un génie médiocre ne volera jamais aussi haut que Xenophane, & ne tombera point comme lui. Ce n'est pas la médiocrité d'esprit qui fait douter que l'on soit parvenu à la certitude; plus l'on sait plus l'on doute, & l'ignorance est bien plus hardie que le savoir. Les Anti-dogmatistes parvenoit au dogme de l'incompréhensibilité, non pas en ne connoissant rien, mais en connoissant les choses beaucoup mieux que la plûpart du monde ne les connoît, quoiqu'ils ne les connoissent pas selon le bon tour. Il s'en est même trouvé qui dirigeoient à la gloire de Dieu leur hypothese, & qui lui faisoient un sincere hommage de leur ignorance, comme si l'évidence & la

* Racan.

certitude étoient uniquement le partage de la nature divine. Un Poète* a dit que les Dieux reservoient pour eux la gloire, & pour nous les plaisirs : les Philosophes dont je parle disoient que Dieu garde pour lui la science, & nous laisse les opinions.

Cela me fait souvenir d'une pensée de Plutarque qui m'a paru excellente. Il prétend que la plus grande grace que l'on puisse demander aux Dieux, c'est celle de les connoître, autant qu'il est permis à notre foiblesse d'aspirer à cette connoissance ; mais il ajoute que Dieu fait rarement cette faveur aux hommes, & que prodigue à tout autre égard, il est fort retenu sur cet article, gardant pour lui-même cette science sublime, qui constitue son essence, & qui caractérise bien mieux sa grandeur, que le tonnerre & la foudre (g).

Il est à observer que les Chrétiens, à l'égard des dogmes purement spéculatifs de la Religion, ne s'éloignent pas du système de l'incompréhensibilité, & qu'ils regardent avec horreur quiconque refuse de croire ce qui sur-

(g) Plutarque, au Traité d'Isis & d'Osiris init.

passe la raison humaine. C'est ainsi
 qu'ils se soumettent au mystère de la
 Trinité, qui, comme l'avoue Monsieur
 Nicolle, *accable & révolte la raison.*
 Si l'y a des difficultés, dit-il, qui
 sautent aux yeux, c'est... que trois
 personnes réellement distinctes n'ayent
 qu'une même & unique essence, &
 que cette essence étant la même chose
 en chaque personne que les relations
 qui les distinguent, elle puisse se com-
 muniquer, sans que les relations qui
 distinguent les personnes se communi-
 quent. Si la raison humaine s'écoute
 elle-même, elle ne trouvera en soi qu'un
 soulèvement général contre ces vérités
 inconcevables. Si elle prétend se servir
 de ses lumières pour les pénétrer, elles
 ne lui fourniront que des armes pour
 les combattre. Il faut pour les croire
 qu'elle s'aveugle elle-même, qu'elle
 fasse taire tous ses raisonnements &
 toutes ses vues, pour s'abaisser & s'a-
 néantir sous le poids de l'autorité di-
 vine (h).

Les Sociniens eux-mêmes, à cer-
 tains égards, sont des Acataleptiques;
 ils ne sauroient dire sincèrement qu'il
 n'est pas incompréhensible qu'une na-

(h) Nicolle, *Perpétuité de la foi.*

ture qui existe par elle-même soit muable. Il semble donc qu'à certains égards, leur témérité surpasse celle de Xenophane. Celui-ci s'avisa de dire, qu'il ne comprenoit, ni qu'une nature éternelle fût muable, ni qu'elle fût immuable; mais quant à eux ils décident qu'elle est muable : d'où il s'ensuit qu'un être qui existe nécessairement & de toute éternité, est destructible (i), ce qui est la chose du monde la plus contraire à l'évidence de nos idées.

Je ne saurois finir sans faire encore ces deux remarques, l'une que l'évidence des principes de Xenophane sur l'immutabilité de ce qui est éternel à tous les degrés que l'on voit dans les notions les plus claires de notre esprit: de sorte qu'étant d'ailleurs incontestable par les choses qui se passent au-dedans de nous, qu'il se fait des changements, le meilleur parti que notre Raison puisse prendre, est de dire que

(i) Ils disent que Dieu a donné à la matière la forme qu'il lui a plu en faisant ce monde. Il a donc détruit la forme éternelle de la matière. Que cette forme fût un mode ou un accident distinct, peu m'importe, elle étoit un être réel qui a péri, quoiqu'il n'eût jamais commencé, & qu'il n'eût aucune cause efficiente.

tout hormis Dieu a commencé. Voilà le dogme de la création. Car de prétendre expliquer les générations de la nature, en supposant plusieurs principes éternels, & dont l'action & la réaction diversifie ce qui demeureroit uniforme, si rien d'externe n'intervenoit, c'est fuir une incommodité, pour se jeter dans une plus grande.

Ma seconde observation est que l'évidence de ces principes de Xenophane nous fournit une très-belle démonstration contre Spinosa ; car si tout ce qui n'a point de commencement est immuable, le Dieu de Spinosa est incapable de tout changement : il n'est donc pas la cause immanente des changements qui arrivent dans l'Univers. Toute cause immanente produit quelque chose en elle-même : cette chose est ou un mode identifié avec la substance qu'il modifie, ou bien une qualité absolue, & réellement distincte du sujet : Si c'est un mode identifié, Dieu ne le peut pas produire ; car puisque la substance divine existe nécessairement, elle ne peut point dépendre d'aucune cause efficiente ; si c'est une qualité distincte, Dieu peut donc créer des êtres distincts de lui-même ; & dès lors

l'Hypothese des Spinozistes n'a plus de lieu. Joignez à cela que la production d'un monde, ou d'un accident, est la destruction d'un autre : d'où il s'ensuit que si Dieu étoit la cause immanente des changements de la nature, il y auroit des modalités éternelles qui auroient péri : car Spinoza ne sauroit dire, sans se couper, que ce qu'il appelle Dieu n'a pas eu toujours des modalités. Examinez sa distinction entre *natura naturans*, & *natura naturata*, vous y trouverez un tas de contradictions.

III.

Dogme obscur de notre Philosophe : ce que Casaubon en a pensé. Réflexions sur la mesure des biens & des maux répandus dans ce monde.

Diogene Laërce comprend parmi les principaux dogmes de Xenophane celui-ci, τὰ πολλὰ ἥττω ἢ εἶναι, La plupart des choses sont pires que l'entendement. Ces paroles ne renferment pas une idée fort sublime : il paroît même indigne d'un Philosophe de parler ainsi ; car le moindre Paysan sait très-bien cela, & personne n'a besoin

qu'on lui apprenne que l'esprit de l'homme vaut mieux que les métaux, que l'eau, que l'air, &c. C'est pour-quoi nous devons croire que Xenophane a voulu dire quelque chose de plus relevé.

Si la conjecture d'un docte Critique est bien fondée, Xenophane vouloit dire par là que le bien surpasse le mal dans la nature. Voici, selon Casaubon, comme raisonna notre Philosophe. L'entendement divin, qui a fait le monde, a tâché de donner à toutes les créatures un état de perfection ; mais ayant trouvé de puissants obstacles dans la matiere, il n'a pû toujours exécuter ses desseins ; il a donc été forcé en quelques rencontres à produire de mauvaises choses (a). C'est-à-dire que dans ce combat il fut vaincu quelquefois, & vainqueur le plus souvent ; c'est-à-dire que presque tous les êtres physiques ont été soumis aux desirs & à la puissance de l'entendement divin, & par conséquent les paroles de Diogène Laërce ne veulent pas dire que la plupart des choses sont pires que l'entendement, mais qu'elles dépendent

(a) Meric. Casaubon, *suprà* Laërt. *Lib.* IX, *num.* 19.

de lui, & qu'elles sont communément la matiere de son triomphe. Suivant cela Xenophane auroit soutenu que dans la nature des choses la mesure du bien est plus grande que celle du mal.

Casaubon observe qu'Homere pensoit là-dessus autrement que notre Philosophe, & qu'ayant dit dans une occasion particuliere que le mal surpasse le bien, on a converti cela en maxime générale, comme si, universellement parlant, les malheurs de la vie humaine emportoient la balance sur le bonheur. Il y auroit cent choses à dire sur cette question : arrêtons-nous un moment à la discuter, & remarquons d'abord que s'il ne s'agit que du mal moral, le procès fera bientôt vuidé à l'avantage d'Homere : car où est l'homme qui oseroit nier qu'il ne se commette beaucoup plus de mal que de bien, & que les actions vertueuses ne soient comme dix à dix mille par rapport aux crimes du genre humain. Observons en second lieu que s'il est question du mal physique, le Poëte grec trouvera des adversaires. Examinons séparément ces deux objets.

Premiere Question.

Si le bien moral surpasse le mal moral
parmi les hommes.

Quelque détestable qu'ait toujours paru à toutes les communions chrétiennes le dogme de deux principes, on n'a pas laissé de reconnoître dans le Christianisme un principe subalterne du mal moral. Les Théologiens nous enseignent qu'un grand nombre d'Anges, ayant péché, ont fait un parti contre Dieu dans l'Univers. Le chef de ces rebelles est appelé *Diable* ou *Démon*; on le reconnoît pour la cause de la chute du premier homme, & pour le tentateur perpétuel du genre humain. Ce parti ayant déclaré la guerre à Dieu, dès le moment de sa chute, a toujours continué dans sa rébellion, sans que jamais il y ait eu ni paix ni trêve. Il s'est continuellement appliqué à usurper les droits de son Créateur, & à lui débaucher ses sujets, pour en faire des rebelles qui servissent sous ses étendards contre leur maître commun.

Origine
du mal
moral.

Les premieres hostilités à l'égard de l'homme lui réussirent : il attaqua dans

le jardin d'Eden la mere de tous les vivants, & la vainquit : un moment après il attaqua le premier homme, & le renversa. Le voilà donc maître du genre humain. Dieu ne lui abandonna point cette proie : il tira l'homme de l'esclavage, en vertu de la satisfaction que la seconde personne de la Trinité devoit faire à sa justice. Le Verbe s'engagea à devenir homme, à faire l'office de médiateur entre Dieu & le genre humain, & à racheter Adam & sa postérité. Il prit sur lui de combattre le parti du Diable, & il se mit à la tête du parti contraire.

Les intérêts de ces deux partis étoient comme on le voit, fort opposés : le but du médiateur Jesus-Christ, fils de Dieu, étoit de recouvrer le pays conquis ; celui du Diable étoit de s'y maintenir. La victoire du médiateur consistoit à faire marcher les hommes dans le chemin de la vérité & de la vertu : celle du Diable consistoit à les conduire par les routes de l'erreur & du vice. De sorte que pour connoître si le bien moral égale le mal moral parmi les hommes, il ne faut que comparer les victoires du Démon avec celles de Jesus-Christ.

Or telle est l'infortune des hommes, & le secret impénétrable des jugements de Dieu, qu'en parcourant l'histoire du monde, nous ne trouvons que peu de triomphes de Jesus-Christ, & nous rencontrons par-tout les trophées du Démon. Cette guerre est une suite continue, ou presque continue, de prospérités du côté des mauvais Anges; & si ce parti rebelle faisoit des Annales de ses exploits, il n'y auroit point de jour qui n'y fût marqué d'une ample matiere de feux de joie, de chants de triomphe, & de telles autres marques de bons succès: il ne seroit pas nécessaire que l'Annaliste usât d'hyperboles & de flatteries, pour faire connoître la supériorité de cette faction. L'Histoire Sainte ne nous parle que d'un honnête homme dans la famille d'Adam; elle réduit à un honnête homme la famille de cet honnête homme, & ainsi de suite dans les autres générations jusques à Noé, chez qui se trouverent trois fils que Dieu sauva du déluge avec leur Pere, leur Mere, & leurs Femmes. Voilà donc au bout de seize-cents cinquante-six ans tout le genre humain, à la réserve d'une famille composée de huit per-

sonnes, le voilà dis-je, si engagé dans les intérêts du Démon, qu'il fallut l'exterminer à cause de l'énormité de ses crimes. Le déluge, ce monument formidable de la justice de Dieu, est en même-temps le monument superbe des victoires du Démon, d'autant plus que ce châtiment général ne lui ôta point sa proie. Les ames de ceux qui périrent dans les eaux furent précipitées aux enfers; c'est ce que le Démon cherchoit, & par conséquent le déluge est en quelque sorte son triomphe.

Ce châtiment terrible ne rendit pas les hommes plus sages. L'erreur & le vice leverent bientôt la tête dans la famille de Noé. Ses descendants se plongèrent dans l'idolâtrie, & dans toutes sortes de débauches. Il n'y eut qu'une poignée de gens, confinés dans la Judée, qui conserverent l'orthodoxie: encore faut-il avouer que les armes du bon parti y furent bien journalieres à cet égard; puisque ce peuple se laissoit aller à l'idolâtrie de temps en temps: de sorte que sa conduite étoit une alternative de vrai culte & de faux culte. Mais à l'égard du vice il n'y eut jamais de vrai interregne parmi les Juifs, non

plus que chez les autres peuples, & par conséquent le Diable a tenu toujours un pied dans les petites conquêtes que le bon parti recouvrait.

Il se fit une heureuse révolution à la naissance de Jesus-Christ : ses miracles, son Evangile, ses Apôtres, firent de belles conquêtes. L'Empire du Diable souffrit alors un très-grand échec. On lui enleva une partie considérable de la terre; mais il n'en fut pas tellement chassé, qu'il n'y conservât des intelligences & beaucoup de créatures. Il s'y maintint par les hérésies abominables qu'il y fema : jamais les vices n'en furent chassés entièrement, & ils y rentrèrent bientôt comme en triomphe. Les erreurs, les schismes, les disputes, les cabales s'y introduisirent, avec l'attirail funeste des passions honteuses qui les accompagne ordinairement. Les superstitions, les violences, les fraudes, les extorsions, les impuretés, qui ont paru dans tout le monde chrétien pendant plusieurs siècles, sont des choses qu'on ne peut décrire qu'imparfaitement. *Non mihi si linguæ centum sint,* &c. L'hyperbole de Virgile est ici une vérité. Ainsi pendant que le Diable

regnoit seul hors du Christianisme, il disputoit le terrain de telle sorte dans le Christianisme même, que les progrès de ses armes étoient supérieurs sans comparaison aux progrès de la vérité & de la vertu.

On l'arrêta sur pied, & on le fit même reculer au XVI siècle * ; mais ce qu'il perdit d'un côté, il le regagna de l'autre. Ce qu'il ne fait point par le mensonge, il le fait par la corruption des mœurs; il n'y a point d'asile, point de forteresse, où il ne fasse sentir à cet égard les effets de son pouvoir. Sortez du monde, enfermez-vous dans les monastères, il vous y suivra, il y introduira les brigues, l'envie, les factions, ou au pis aller l'impudicité: cette dernière ressource est presque infailible.

Un auteur moderne soutient que c'est une notoriété publique & reconnue que tous les Couvents d'Espagne & de Portugal sont des lieux de prostitution: & quand une fois le bazar d tire le rideau, pour nous laisser voir ce qui se passe dans les Couvents de France, nous découvrirons qu'on y sauve un peu mieux les apparences, mais que le

* C'est un Protestant qui parle.

fonds est impur comme ailleurs (b).
 Il épargne un peu plus les Protestants; mais il ne laisse pas de dire que la corruption est extrême parmi eux, & qu'elle y est si générale, que le désordre se trouve non-seulement dans les Réformés de France, mais aussi dans ceux d'Angleterre, des Royaumes du Nord, & des Provinces d'Allemagne; que les Princes & les Souverains y pensent uniquement aux intérêts politiques; que les peuples y sont sans piété, & les pasteurs relâchés; qu'une prodigieuse indifférence pour la religion regne par-tout généralement parlant; que les Princes n'ont nul soin de la vérité; que les femmes d'Angleterre sont souverainement débordées, & que les Provinces protestantes d'Allemagne sont plongées dans une débauche qui les abaisse & les abrutit (c). Qu'on dise si l'on veut que les descriptions de cet auteur son outrées; il sera toujours très-vrai que la corruption des mœurs parmi les Chrétiens est déplorable.

Prenez garde à ces deux choses. La

(b) Jurieu, *Esprit de* | par l'Abbé Richard, *Cri-*
M. Arnauld, T. II. | *tique des Préjugés de M.*

(c) Jurieu, *Avis aux* | *Jurieu*, p. 234 & 258.
Protestans d'Europe, cité

guerre regne pour le moins autant de temps que la paix parmi les Chrétiens ; je me borne au Christianisme , car pour les nations infidelles , il n'est pas besoin que j'en parle : elles sont toujours au service du Démon , & sous son empire ; l'usurpateur n'y est point troublé. On ne peut nier que la guerre ne soit son temps , & pour ainsi dire son tour de regner. Le temps de la paix ne semble pas si favorable à l'empire du Démon , cependant il l'est beaucoup ; car à mesure que les peuples s'enrichissent , ils deviennent plus voluptueux , ils se plongent davantage dans le luxe & dans la mollesse.

Mon autre remarque est plus décisive. Les Catholiques & les Protestants conviennent qu'il y a très-peu de gens qui ne soient damnés : ils ne sauvent que les Orthodoxes qui vivent bien , ou qui se repentent de leurs crimes à l'article de la mort. Ils ne nient pas que les pécheurs d'habitude ne puissent être sauvés , en cas d'un bon repentir au lit de la mort ; mais ils soutiennent qu'un tel repentir est si rare que rien plus. Selon cela , il est clair que pour un homme sauvé , il y en a peut-être un million de damnés. Or dans la guerre

que le Démon fait à Dieu ; il est question de la conquête des ames : il est donc incontestable que la victoire demeure au Démon ; il gagne tous les damnés , & il ne perd que le petit nombre des ames prédestinées au Paradis. Il est donc *viCTOR praelio* , & *viCTOR bello* : J. C. ne combat point pour lui arracher les morts ! il faut donc dire que cette guerre se termine à l'avantage du Démon. On lui cede , on lui abandonne tout ce qu'il prétendoit. Je sais bien qu'il sera puni de ses victoires éternellement : mais cela , bien loin de renverser ma these , ne sert qu'à la rendre plus incontestable ; car les Démons au milieu des flammes maudiront , & feront maudire par tous les damnés éternellement le nom de Dieu : il y aura donc plus de créatures qui le haïront , qu'il n'y en aura qui l'aimeront : outre que dans l'hypothese présente il ne s'agit proprement que de l'état où sont les choses pendant cette vie.

J'ai un livre Italien qui a pour titre *Monarchia del nostro Signor Giesu Christo* , imprimé à Venise l'an 1573. L'Auteur y donne l'histoire des combats de Lucifer contre J. C. , depuis le

commencement du monde jusqu'au temps du Mahométisme. Il passe légèrement sur quelques-unes des tentatives où Lucifer est venu à bout de ses desseins ; mais il expose amplement, & sans en omettre aucune, celles qui ont échoué ; comme le dessein de faire périr les descendants d'Abraham en Egypte, les entreprises contre David, contre les Maccabées, contre la personne de J. C., &c. C'est faire comme si en regardant jouer, on tenoit seulement compte des coups de perte : il se trouveroit par une telle supputation que celui qui auroit le plus gagné, auroit perdu tout son argent. Voilà une image de la conduite de plusieurs Historiens : leur nation paroît toujours victorieuse : car ils n'étoient que les bons événements.

Notiez que toutes les choses que je viens de dire sont prêchées tous les jours, & cela sans qu'on prétende donner atteinte à l'empire tout puissant du Verbe incarné. On ne peut dire autre chose, & c'est aussi ma pensée, sinon que l'homme est de sa nature si porté au mal, qu'excepté le petit nombre d'élus, tous les autres hommes vivent & meurent aux gages de l'Esprit ma-

lin, sans que les soins paternels de Dieu pour les sauver, puissent guérir leur malice, ni les amener à la repentance.

Seconde Question.

Si le bien Physique l'emporte ici bas sur le mal Physique.

Quelques gens se persuadent que les biens Physiques l'emportent ici-bas sur les maux de même nature, & que les douceurs de la vie surpassent les amertumes. Ceux qui soutiennent cette opinion, s'appuyent principalement sur le parallele des maladies & de la santé. Il y a très-peu de personnes, à quelque âge qu'on les prenne, qui ne puissent compter incomparablement plus de jours où ils se sont bien portés, que de jours où ils ont été malades; & il y a bien des gens qui dans l'espace de vingt années n'ont pas eu des maladies, qui jointes ensemble pussent remplir quinze jours. Mais cette comparaison est trompeuse; car la santé considérée toute seule est plutôt une exemption simple de mal, qu'un bien; au lieu que la maladie est quelque chose

de bien plus fort que la privation du plaisir. C'est un état positif qui plonge l'ame dans un sentiment de souffrance , & qui l'accable de douleur.

Servons-nous d'une comparaison empruntée de la doctrine des Scholastiques : ils disent que les corps *rare* contiennent peu de matière sous beaucoup d'étendue , & que les corps *denses* contiennent beaucoup de matière sous peu d'étendue. Selon ce principe il faudroit dire qu'il y a plus de matière dans trois pieds d'eau , que dans deux mille cinq cents pieds d'air. Voilà l'image de la maladie & de la santé. La maladie ressemble aux corps denses , & la santé aux corps rares. La santé s'étend sur beaucoup d'années de suite , & néanmoins elle ne contient que peu de bien : la maladie ne s'étend que sur quelques jours , & néanmoins elle renferme beaucoup de mal. Si l'on avoit des balances pour peser une maladie de quinze jours , & une santé de quinze ans , on verroit ce que l'on éprouve quand on met en équilibre un sac de plume & une piece de plomb.

Vous m'allez dire que la santé est un bien considérable , non seulement

par la raison qu'elle nous exempte d'un très-grand mal, mais aussi par la liberté qu'elle nous donne de goûter mille plaisirs vifs & très-sensibles. J'accorde tout cela : mais il faut d'ailleurs considérer qu'y ayant deux sortes de maux à quoi nous sommes assujettis, elle ne nous sauve que de l'une, & nous laisse pleinement exposés à l'autre. Nous sommes sujets à la douleur, & à la tristesse, deux fleaux si terribles, qu'on ne sauroit décider lequel est le plus affreux. La santé la plus vigoureuse ne garantit pas du chagrin ; or le chagrin est un mal qui coule sur nous par mille & mille canaux, & qui est de la nature des corps denses : il renferme beaucoup de matière sous un petit volume ; le mal y est entassé, ferré, foulé. Une heure de chagrin contient plus de mal, qu'il n'y a de bien dans six ou sept jours commodes.

On me parloit l'autre jour d'un homme qui s'étoit tué, après un chagrin de trois ou quatre semaines. Chaque nuit il avoit mis son épée sous son chevet, dans l'espérance d'avoir le courage de se tuer, lorsque les ténèbres augmenteroient sa tristesse ; mais il manqua de résolution plusieurs nuits de

suite. Enfin le désespoir l'emporta, & il se coupa les veines du bras. Je soutiens que tous les plaisirs dont cet homme avoit joui pendant trente ans, n'égaleroient point les maux qui le tourmenterent le dernier mois de sa vie, si on les pesoit dans une juste balance. Recourez à mon parallele des corps *denses* & des corps *rare*s, & souvenez-vous de ceci, c'est que les biens de cette vie sont moins un bien, que les maux ne sont un mal. Les maux sont pour l'ordinaire beaucoup plus purs que les biens : le sentiment vif de plaisir ne dure pas : il s'émousse promptement ; il est suivi du dégoût. Ce qui nous paroissoit un grand bien, quand nous n'en jouissons pas, ne nous touche guère quand nous l'avons : ainsi nous acquérons avec mille peines, & avec mille inquiétudes, ce que nous ne possédons qu'avec une joie médiocre. Le plus souvent la peur de perdre le bien que nous possédons, surpasse toutes les douceurs de la jouissance. Si nous voulons juger sainement des choses, disoit Plin, & nous arrêter au vrai en écartant toutes les idées flatteuses dont l'ambition nous leurre, nul mortel n'est heureux. Celui qui peut à juste titre

tre n'être point appelé misérable, doit être content de la fortune : elle l'a traité avec indulgence (d).

Voici un passage de Boëce qui contient une vive description du mauvais côté des biens : je parle des biens les plus communs à tous les hommes : j'entends en un mot les plaisirs du corps. *Quid autem de corporis voluptatibus loquar, quarum appetentia quidem plena est anxietatis, satietas verò penitentiæ....*

*Habet omnis hoc voluptas,
Stimulis agit fruentis,
Apiumque par volantum,
Ubi grata mella fudit
Fugit, & nimis tenaci
Ferit icla corda morfu (e).*

C'est ainsi que Boëce suppose que la Philosophie lui parle. Vous voyez dans ce discours que si l'inquiétude précède la jouissance des plaisirs, le dégoût & le repentir la suivent de près.

*... Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus
angit (f).*

Notez qu'afin de prouver que le

(d) Plin. Lib. VII, | *solat. Philosoph. Lib.*
Cap. XI. | *III. Prosa VII.*

(e) Boetius, de Con- | (f) Lucret. Lib. IV.
Tome III. N

bien n'est pas autant bien que le mal est mal, je ne me suis point servi de cette raison, qu'il arrive rarement que l'on fasse un bon usage des faveurs de la fortune; qu'au contraire elles nous conduisent souvent à de grands malheurs; & qu'ainsi l'on peut dire qu'elles sont plutôt un piège dangereux qu'un véritable bienfait: j'ai négligé, dis-je, cette raison, parce qu'on ne considère point ici les causes ou les accidents du bien & du mal, mais le bien & le mal même formellement pris. Au reste, ce seroit sortir de l'état de la question, que de dire que l'homme s'afflige mal à propos; car il ne s'agit pas ici de savoir si ses chagrins sont raisonnables, ou s'ils sont l'effet de sa foiblesse; il s'agit de savoir s'il a des chagrins. Cela même qu'on se chagrine sans raison, & qu'on se rend malheureux par sa propre faute, est un mal.

Il faut avouer avec Sénèque, en considérant la multitude des biens que la nature nous communique, & l'industrie inépuisable avec laquelle l'esprit de l'homme fait diversifier les plaisirs, & en découvrir les sources, que Dieu ne s'est pas contenté de pour-

voir à nos besoins, mais qu'il nous a même fourni de quoi vivre délicieusement (g). Tout ce que Sénèque dit là-dessus est très-vrai; mais il ne fait pas une observation qui n'a point échappé à Pline, c'est que la Nature nous fait acheter ses présents au prix de tant de souffrances, qu'on ne fait si elle mérite mieux le nom de mere, que le titre de marâtre (h).

Pour concilier ces contrariétés, il faut consulter ce que la Théologie nous enseigne de l'œconomie de Dieu, en tant que Pere, & en tant que Juge du genre humain. Ces deux relations demandent que l'homme sente du bien & du mal; mais la question est si le mal surpasse le bien : & sur cela je ne pense pas qu'on puisse former autre chose, que des opinions & des conjectures. Bien des gens disent que la plupart des personnes un peu âgées pensent comme la Mothe le Vayer, qui n'eût point voulu recommencer de vivre, ni passer encore une fois par les mêmes biens & par les mêmes maux qu'il avoit éprouvés. Si cela étoit, il faudroit croire que chacun

(g) Seneca de Beneficiis, *Lib. IV, Cap. V.*

(h) Plin. *lib. VII, init.*

éprouve que, tout bien compté, les plaisirs dont il a joui n'égalent pas les déplaisirs, & les douleurs qui l'ont affligé. Je n'allegue point que personne n'est content de sa condition; car ce n'est pas une preuve que chacun se considere comme moins heureux que malheureux. Quatre incommodités, mêlées avec vingt commodités, seroient capables d'obliger un homme à souhaiter un autre état, je veux dire une Condition qui n'eût aucune incommodité, ou qui n'en eût qu'une ou deux, sur quarante commodités.

D'autre part, il ne faut point qu'on m'allégue, comme fait Lactance, que les hommes sont si délicats, qu'ils se plaignent du moindre mal, comme s'il absorboit tous les biens dont ils ont joui (i) : car il ne sert de rien ici de considerer quelle peut être en elle-même la quantité absolue du bien & du mal envoyé à l'homme; il n'en faut considerer que la qualité relative, ou pour m'exprimer plus clairement, il ne faut considerer que le sentiment de l'ame. Un bien très-grand en lui-même qui n'exciteroit

(i) Lactant. Divin. Institut. *Lib. II, Cap. XVIII.*

qu'un plaisir fort médiocre , ne devoit passer que pour un bien médiocre : mais un mal petit en lui-même qui exciteroit une inquiétude, un chagrin, une douleur insupportable, devoit passer pour un très-grand mal. Le Gouvernement d'une Province est en lui-même un plus grand bien qu'un ruban ; & néanmoins si un homme sentoit plus de joie en recevant un ruban de sa maîtresse, qu'en obtenant de son Roi le Gouvernement d'une Province, je dis qu'un ruban seroit pour lui un plus grand bien que l'autorité de Gouverneur ; par la même raison, ce seroit pour lui un plus grand mal d'être privé de ce ruban, que de perdre sa Charge. C'est ce qui fait que personne ne peut bien juger ni du malheur, ni du bonheur de son prochain. Nous ne connoissons que les causes extérieures du mal & du bien : or ces causes ne sont pas toujours proportionnées à leurs effets ; celles qui nous semblent petites, produisent quelquefois un sentiment vif ; celles qui nous semblent grandes, ne produisent assez souvent qu'un sentiment foible. Tout ceci marque que personne ne peut juger sûrement si la

destinée de son prochain a été puisée dans les deux tonneaux d'Homere (k), & sur-tout quelle est la dose de bien & de mal que chacun a reçue. Tout ce qu'on peut dire avec une pleine certitude, c'est que le sort d'aucun homme n'a jamais été puisé uniquement dans le bon tonneau.

Que les
exemples
du bon-
heur se
trouvent
plutôt
chez les
petits que
chez les
Grands.

Au reste ceux qui voudroient trouver des personnes qui eussent senti plus de bonheur que de malheur, devroient chercher ces exemples, non à la Cour, ni chez les Grands, mais parmi des hommes d'une condition médiocre. On les rencontre plutôt chez les gens de la Campagne, ou chez les plus petits Artisans, que parmi les Rois & les Princes. Qu'on lise ces paroles d'un grand homme : [Vous croyez donc que les déplaîsirs & les mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre, ou qu'un Royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante ? Au lieu que par un conseil de la Providence divine, qui fait donner aux conditions les plus élevées leur contre-poids, cette grandeur que nous

(k) Iliad. Lib. ult. Vers. 527.

admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance; & qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.] (1).

Voilà les deux sources du malheur des Grands : l'usage continuel des douceurs de leur condition les rend insensibles au bien, & très-sensibles au mal. Qu'on leur apporte trois bonnes nouvelles & une mauvaise, ils ne sentent presque point ce qu'il y a d'heureux dans celles-là, & ils sentent vivement ce qu'il y a de triste dans celle-ci. Peuvent-ils donc manquer de chagrins? Leur arrive-t-il des prospérités qui ne soient accompagnées de quelque disgrâce? Lisez tout ce que Gustave fit en Allemagne, vous y verrez une supériorité de fortune qui a peu d'exemples : & néanmoins vous y trouverez un si grand mélange d'adversités, que vous comprendrez sans peine qu'il essuya bien des chagrins.

(1) Bossuet, Oraison Funébre de Marie-Thérèse d'Autriche.

On ne sauroit mieux prouver que par l'exemple d'Auguste, qu'il ne faut point chercher sur le trône les gens heureux; car si quelque Monarque a été favorisé de la fortune, c'est Auguste : & néanmoins la liste de ses dé-
 plaisirs (m) est si grande, qu'il n'y a personne qui n'en conclue que pour le moins il sentit autant de mal que de bien. Que M. l'Abbé Regnier a raison de dire!

Qu'ont-ils d'ordinaire,
 Qu'ont-ils au-dessus
 Du destin vulgaire
 Ceux qu'un sort prospère
 Eleve le plus!
 Une montre vaine
 De grandeur humaine,
 Qui marche avec eux;
 Des dehors Pompeux,
 Brillants agréables,
 Des soins dévorants
 Des biens apparents,
 Des maux véritables....

Ces paroles de M. le Comte de Buffi me frappèrent la première fois que je les lus : „ Quand nous n'aurons „ pas vous & moi la dépense de la

(m) Vous la trouverez dans Plin, Livre VII, Chap. XLV.

„ guerre sur les bras pour nos enfants ,
 „ nous aurons d'autres peines pendant
 „ la paix ; car enfin il en faut avoir :
 „ & sur cela écoutez notre ami Co-
 „ mines sur le Chapitre des Traverses
 „ de la vie humaine : *Aucune créature*
 „ *n'est exempte de passion, tous man-*
 „ *gent leur pain en peine & douleur ;*
 „ *Notre Seigneur le promet dès qu'il fit*
 „ *l'homme , & loyaument l'a tenu à*
 „ *toutes gens (n).* “ Si l'on eût de-
 mandé à Philippe de Comines : *Croyez-*
vous que les Monarques aient plus de
part que les autres hommes à l'exécu-
tion de cette promesse de Notre Sei-
gneur ? je suis très-persuadé qu'il eût
 répondu, *oui , je le crois.*

Le grand savoir & le grand génie
 n'exemptent point de cette fatalité.
 Cherchez plutôt parmi la canaille la
 plus ignorante, que parmi les hom-
 mes illustres en doctrine, une condi-
 tion heureuse. La gloire qui environ-
 ne les Auteurs & les Orateurs céle-
 bres, ne les sauve pas de mille cha-
 grins. Elle les expose à l'envie en deux
 manieres très-incommodes : Ils ont
 des rivaux qui les persécutent, & ils

Et plutôt
 chez les
 ignorants
 que chez
 les Sa-
 vants.

(n) Bussi Rabutin, Lettre CXVII de la I Par-
 tie.

font jaloux à leur tour des louanges que d'autres méritent. La gloire qu'ils ont acquise diminue leur sensibilité pour l'encens, & augmente leur sensibilité pour la critique, pour le blâme, pour le partage de la renommée. S'ils se garantissent des foiblesses des préjugés, & du travers de cent petites passions, & qu'ils veuillent régler leur langage & leur conduite sur cet état de leur ame, ils deviennent odieux, & ils n'ont qu'à renoncer aux commodités extérieures. En n'entrant pas dans ce tourbillon, on ne se met point hors de la sphere de son activité; au contraire on s'y expose bien plus qu'en y entrant pour faire du ravage. S'ils se conforment extérieurement au goût dépravé du monde, ils se reprochent cent fois le jour cette lâche hypocrisie, & leurs justes remords les tourmentent.

Il est temps de mettre fin à ces lieux communs *. Faisons-le par quatre petites remarques. La premiere est qu'à prendre en gros tout le genre humain,

[*] N. B. En voilà beaucoup sans doute: il y a même quelque désordre dans les idées de l'Auteur. Mais tout cela

se fait lire, & attache: on y reconnoît toujours le Philosophe & l'homme d'esprit.

il semble que l'on peut dire que le chagrin & la douleur y prévalent sur le plaisir. 2. Qu'il y a des Particuliers dont on a lieu de présumer qu'ils sentent dans cette vie beaucoup plus de bien que de mal. 3. Qu'il y en a d'autres dont on peut croire qu'ils sentent beaucoup plus de mal que de bien. 4. Que ma seconde proposition est surtout probable à l'égard de ceux qui meurent avant le déclin de l'âge; & que la troisième paroît principalement certaine à l'égard de ceux qui vont jusqu'à la vieillesse décrépite. Lorsque Racan affuroit,

Que pour eux seulement les Dieux ont fait la gloire,

Et pour nous les plaisirs,

Il ne considéroit sans doute que le bel âge. C'est alors que les plaisirs prédominent, & que le bien emporte la balance. La Némésis des Payens fait des avances & du crédit, elle agréé que les comptes soient rendus sans compensation; mais elle se dédommage sur la vieillesse.





SENTIMENTS DE ZENON D'ÉE.

§. I.

*Particularités concernant Zenon. Idée
de sa Dialectique.*

ZENON, natif d'ÉE ville d'Italie, fleurissoit dans la 79. Olympiade. Il fut disciple de Parménide, qui l'adopta, & qui l'aima, dit-on, un peu plus qu'il ne falloir (a). Ceux qui font mention de cet attachement excessif observent que Zenon étoit très-beau. On a dit qu'il entreprit de délivrer sa Patrie, opprimée par un Tyran, & que sa conjuration ayant été découverte, l'Usurpateur le fit périr dans les tourments. Mais on rapporte la chose avec mille variations. Les uns disent que ce Tyran s'appelloit Nearque; d'autres le nomment Diomedon, d'autres Demylus, &c. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre

(a) *Dicebatur autem in deliciis Parmenidi fuisse.*
Plato in Parmenide.

Philosophe souffrit la mort avec une fermeté qui lui fit beaucoup d'honneur. On assure qu'ayant demandé à parler en particulier à l'Usurpateur, il lui emporta le nez avec ses dents, & qu'ensuite s'étant coupé la langue, il la lui jetta au visage, ce qui émut de telle sorte toute la Bourgeoisie, qu'elle massacra sur le champ l'oppresser de sa liberté (b). Il est remarquable que cet homme, qui supporta avec tant de constance les cruautés qu'on exerça sur son corps, fut d'une sensibilité extrême sur l'article des médisances. Il s'emporta un jour violemment pour quelques injures qu'on lui dit; & comme il s'aperçut qu'on trouvoit étrange son indignation, il répondit, *si j'étois insensible aux injures, je le serois aussi aux louanges*. Cette réponse n'est pas digne d'un Philosophe.

Zenon fut un grand Dialecticien : il y a même des Auteurs qui lui attribuent l'invention de la Dialectique (c). Il en

(b) Voyez Diogene Laërce, *lib. IX, num. 26, 27*. On renvoie à cet Auteur pour toutes les variations qui concernent ce récit. Consultez aussi Plutarch. *Adv. Colotem*, sub fi-

nem; Tertull. *Apologet. Valere Maxime, lib. III, cap. III, &c.*

(c) Voyez Sext. Empir. *Adv. Mathem. & Diog. Laërt. Lib. IX, num. 25,*

fit un aussi mauvais usage qu'Euclide de Mégare : car il ne s'en servoit que pour disputer contre tout venant , & pour renverser toutes sortes d'opinions, sans en adopter aucune. C'est l'idée que nous en donne Plutarque (d). Au reste ses sentiments étoient à peu près les mêmes que ceux de Xenophane & de Parménide touchant l'unité, l'incompréhensibilité, & l'immutabilité de toutes choses.

Je ne saurois croire qu'il ait soutenu qu'il n'y a rien dans l'Univers, & je me défie de Sénèque qui lui donne ce degré de scepticisme (e). Comment notre Philosophe eût-il pu dire que lui, qui soutenoit un tel dogme, n'existoit pas ? Eût-il osé se commettre si visiblement ? Ne voyoit-il pas qu'il étoit aisé de le confondre par cette demande, *le néant peut-il raisonner* ? Si Zenon a soutenu effectivement un tel paradoxe, ou il n'entendoit pas le mot *rien* comme les autres l'entendent, ou il vouloit se

(d) In Pericle.

(e) Si Protagora cre-
do, dit Sénèque, nihil
in rerum natura est nisi
dubium ; si Nausipha-
ni, hoc unum certum

est nihil esse certi ; si
Parmenidi, nihil est
præter unum ; si Zeno-
ni, ne unum quidem.
Seneca, Ep. LXXXVIII.

divertir. Peut-être aussi qu'il n'avança cette proposition que comme une conséquence d'une Thèse qu'il attaquoit, & qu'il vouloit détruire par un argument *ad hominem*. On sait qu'il argumenta un jour de cette manière contre l'unité abstraite de Platon : *S'il y a un Etre abstrait, disoit notre Philosophe, il est indivisible : car l'unité ne sauroit être divisée : or ce qui est indivisible n'est rien, puisqu'on ne doit point compter entre les Etres ce qui est de telle nature, qu'étant ajouté à un autre, il ne produit point d'augmentation, & qu'étant retranché d'un autre, il ne cause point de diminution : il n'y a donc point un Etre tel que Platon se le figure (f). Zenon ne raisonnoit de la sorte, que pour attaquer le système intellectuel de Platon, & pour faire voir que la qualification d'Etre ne pouvoit tomber que sur quelque chose de composé (g).*

(f) C'est ainsi que Fonseca explique ce raisonnement de Zenon, rapporté dans le troisième Livre de la Métaphysique d'Aristote, Chap.

IV. & faussement critiqué par ce Philosophe.

(g) Fonseca, sur le troisième Livre de la Métaphysique d'Aristote, Chap. IV.

§. II.

Comment Zenon argumentoit contre l'existence du mouvement.

Aristote nous a conservé dans ses Ecrits quelques-unes des objections alléguées par notre Philosophe contre l'existence du mouvement. Il les rapporte dans le sixieme Livre de sa Physique, Chap. IX, & je ne trouve pas qu'il les réfute avec beaucoup de solidité. Les voici dans l'ordre qu'il les expose. Consultez la remarque *.

I. Si une flèche qui tend vers un certain lieu se mouvoit, elle seroit tout ensemble en repos & en mouvement. Or cela est contradictoire: donc elle ne se meut pas. La conséquence de la majeure se prouve de cette façon. La flèche, dans chaque moment, est dans un espace qui lui est égal: elle

* N. B. Je supplie les Lecteurs peu accoutumés aux spéculations Métaphysiques, 1^o. De ne point jeter les yeux sur les Paragraphes suivans: ils n'y trouveroient que de la sécheresse & de l'ennui; 2^o. De n'être pas assez injustes pour croire que ces spéculations ne plaisent à personne, & qu'ainsi j'eusse mieux fait de supprimer toute cette Métaphysique de Bayle.

est donc en repos ; car on n'est point dans un espace d'où l'on sort : il n'y a donc point de moment où elle se meuve. Si elle se mouvoit dans quelque moment , elle seroit tout ensemble en repos & en mouvement.

Pour mieux entendre cette objection , il faut prendre garde à deux principes que l'on ne sauroit nier : l'un qu'un corps ne peut être en deux lieux tout à la fois ; l'autre , que deux parties du temps ne peuvent point exister ensemble. Le premier de ces deux principes est si évident , lors même qu'on n'emploie pas de l'attention , qu'il n'est pas besoin que je l'éclaircisse : mais comme l'autre demande un peu plus de méditation pour être compris , & qu'il contient toute la force de l'objection , je le rendrai plus sensible par un exemple. Je dis donc que ce qui convient au lundi & au mardi , à l'égard de la succession , convient à chaque partie du temps quelle qu'elle soit : puis donc qu'il est impossible que le lundi & le mardi existent ensemble , & qu'il faut nécessairement que le lundi cesse d'être , avant que le mardi commence d'être , il n'y a aucune partie du temps , quelle qu'elle soit , qui

Que le
tems n'est
point di-
visible à
l'infini.

puisse coexister à une autre. Chacune doit exister seule ; chacune doit commencer d'être , lorsque la précédente cesse d'être ; chacune doit cesser d'être , avant que la suivante commence d'être. D'où il s'ensuit que le temps n'est pas divisible à l'infini , & que la durée successive des choses est composée de moments proprement dits , dont chacun est simple & indivisible , parfaitement distinct du passé & du futur , & ne contient que le temps présent. Ceux qui nient cette conséquence doivent être abandonnés , ou à leur stupidité , ou à leur mauvaise foi , ou à la force insurmontable de leurs préjugés. Or si vous posez une fois que le temps présent est indivisible , vous ne sauriez trouver l'instant où une flèche sorte de sa place : car si vous en trouviez un , elle seroit en même temps dans cette place , & elle n'y seroit pas. Aristote se contente de répondre que Zenon suppose très-faussement l'indivisibilité des moments.

La seconde objection de Zenon étoit celle-ci. S'il y avoit du mouvement , il faudroit que le mobile pût passer d'un lieu à un autre ; car tout mouvement enferme deux extrémités , ter-

minum à quo , terminum ad quem , le lieu d'où l'on part , & le lieu où l'on arrive. Or ces deux extrémités sont séparées par des espaces qui contiennent une infinité de parties, vû que la matiere est divisible à l'infini: il est donc impossible que le mobile parvienne d'une extrémité à l'autre. Le milieu est composé d'une infinité de parties qu'il faut parcourir successivement les unes après les autres , sans que jamais vous puissiez toucher celle qui est devant , en même temps que vous touchez celle qui est en deçà. De sorte que pour parcourir un pied de matiere , je veux dire pour arriver du commencement du premier pouce à la fin du douzieme pouce , il faudroit un temps infini ; car les espaces qu'il faut parcourir successivement entre ces deux bornes étant infinis en nombre , il est clair qu'on ne les peut parcourir que dans une infinité de moments : à moins qu'on ne voulût reconnoître que le mobile est en plusieurs lieux à la fois , ce qui est faux & impossible.

La réponse que fait Aristote à cette objection , est pitoyable : il soutient qu'un pied de matiere n'étant infini qu'en *puissance* , & non pas en *acte*,

peut fort bien être parcouru dans un temps fini. Cela veut dire que l'infini d'un pied de matiere consiste en ce qu'il est *possible* de le diviser sans fin & sans cesse en des parties plus petites, mais non pas en ce qu'*actuellement* il souffre cette division. C'est se moquer du monde que de se servir de cette doctrine ; car si la matiere est divisible à l'infini, elle contient actuellement un nombre infini de parties ; ce n'est donc point un infini en puissance, c'est un infini qui existe réellement, actuellement. La continuité des parties n'empêche pas leur distinction actuelle ; par conséquent leur infinité actuelle ne dépend point de la division : elle subsiste également dans la quantité continue, & dans celle qu'on nomme *discrete*.

Mais quand même on accorderoit cet infini en puissance, qui deviendroit un infini actuel par la division actuelle de ses parties, on ne perdrait pas ses avantages ; car le mouvement est une chose qui a la même vertu que la division. Il touche une partie de l'espace sans toucher l'autre, & il les touche toutes les unes après les autres : n'est-ce pas les distinguer actuel-

ment : N'est-ce pas faire ce que fe-
 rait un Géomètre sur une table en
 traçant des lignes qui désignassent tous
 les demi-pouces ? Il ne brise pas la ta-
 ble en demi-pouces ; mais il y fait
 néanmoins une division qui marque
 la distinction actuelle des parties : &
 je ne crois pas qu'Aristote eût voulu
 dire que si l'on tiroit une infinité de
 lignes sur un pouce de matière, on
 y introduisît une division, qui rédui-
 rait en infini actuel, ce qui n'étoit, se-
 lon lui, qu'un infini virtuel. Or ce
 qu'on feroit à l'égard des yeux en ti-
 rant ces lignes sur un pouce de ma-
 tière, il est sûr que le mouvement le
 feroit à l'égard de l'entendement. Nous
 concevons qu'un mobile, en touchant
 successivement les parties de l'espace,
 les désigne, & les détermine comme
 la craie à la main. Mais de plus quand
 on peut dire que la division d'un infini
 est achevée, n'a-t-on pas un infini ac-
 tuel ? Aristote & ses Sectateurs ne di-
 rent-ils pas qu'une heure contient une
 infinité de parties ? Quand donc elle
 est passée, il faut dire qu'une infinité
 de parties ont existé actuellement les
 uns après les autres. Est-ce un infini
 en puissance ? N'est-ce pas un infini

actuel ? Disons donc que sa distinction est nulle , & que l'objection de Zenon conserve toute sa force. Une heure , un an , un siècle , &c, sont un temps infini ; un pied de matière est un espace infini : il n'y a donc point de mobile qui puisse jamais arriver du commencement d'un pied à la fin.

La troisième objection étoit l'Argument fameux qu'on nommoit *Achille*. Zenon d'Elée en fut l'inventeur si l'on s'en rapporte à Diogene Laërce. Cette objection a le même fondement que la seconde , & tend à montrer que le mobile le plus vîte , poursuivant le mobile le plus lent , *Achille* par exemple , suivant à la course une tortue , ne pourra jamais l'atteindre. Car quelque diligence que fasse *Achille* , il ne sauroit parcourir à la fois qu'un point de l'espace , & la tortue quelque paresseuse qu'on la suppose , n'en sauroit parcourir moins.

Passons à la quatrième objection : elle tend à faire voir les contradictions du mouvement. L'exemple suivant en fera sentir toute la force. Ayez deux Livres *in-folio* d'égale longueur , comme de deux pieds chacun : posez-les sur une table l'un devant l'autre ; mou-

retez-les en même temps l'un sur l'autre, l'un vers l'Orient, & l'autre vers l'Occident, jusques à ce que le bord Oriental de l'un & le bord Occidental de l'autre se touchent : vous trouverez que les bords par lesquels ils se touchoient sont distants de quatre pieds l'un de l'autre, & cependant chacun de ces Livres n'a parcouru que l'espace de deux pieds. Vous pouvez fortifier l'objection, en supposant quelque corps qu'il vous plaira en mouvement, au milieu de plusieurs autres qui se meuvent en différents sens, & avec divers degrés de vitesse ; vous trouverez que ce même corps aura parcouru en même temps diverses sortes d'espaces doubles, triples, &c, les uns des autres ; & après y avoir bien réfléchi, vous conviendrez que cela n'est explicable que par des calculs d'Arithmétique, qui ne sont que des idées de notre esprit ; mais que physiquement parlant la chose est incompréhensible : car il faut se souvenir de ces trois conditions essentielles du mouvement, 1^o. Qu'un mobile ne sauroit toucher deux fois de suite la même partie de l'espace : 2^o. Qu'il n'en peut jamais toucher

deux à la fois ; 3°. Qu'il ne sauroit toucher la troisieme avant la seconde, ni la quatrieme avant la troisieme, &c. Quiconque pourra accorder physiquement ces trois choses, avec la distance de quatre pieds, qui se trouve entre deux corps qui n'ont parcouru que deux pieds d'espace, ne fera pas un mal habile homme.

§. III.

Autre preuve contre le mouvement, tirée de la non-existence de l'étendue.

Il est vraisemblable que Zenon proposa contre l'existence du mouvement plusieurs autres objections, dont Aristote n'a point parlé. L'induction tirée de la non-existence de l'étendue, eût fourni à notre Philosophe de nouvelles preuves ; & qui doute qu'en raisonnant sur les principes établis dans le Paragraphe précédent, il n'eût pu combattre l'étendue par des arguments beaucoup plus forts, que tous ceux que les Cartésiens peuvent alléguer ? Je parle des Cartésiens qui soutiennent publiquement, & même dans les Païs d'Inquisition, qu'on ne peut savoir que par la foi qu'il y ait des corps

corps. *Les sens nous trompent*, disent-ils, à l'égard des qualités de la matiere : nous devons donc nous défier de leur témoignage à l'égard des trois dimensions. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait des corps : Dieu peut sans cela communiquer à notre ame tout ce qu'elle sent, & tout ce qu'elle connoît ; & par conséquent les preuves que la raison fournit de l'existence de la matiere, ne sont pas assez évidentes pour former une bonne démonstration sur ce point-là. Quoiqu'il en soit, ceux qui voudroient renouveler l'opinion de Zenon, & raisonner selon ses principes, devroient argumenter de cette maniere.

Il n'y a point d'étendue, donc il n'y a point de mouvement. La conséquence est bonne ; car ce qui n'a point d'étendue n'occupe aucun lieu, & ce qui n'occupe aucun lieu ne sauroit passer d'un lieu à un autre, ni par conséquent se mouvoir. Cela n'est pas contestable : la difficulté n'est donc qu'à prouver qu'il n'y a point d'étendue. Voici ce qu'auroit pu dire Zenon. L'étendue ne peut être composée, ni de points Mathématiques, ni d'atomes, ni de parties divisibles à l'infini ;

Objec-
tions
contre
l'exis-
tence de l'é-
tendue.

donc son existence est impossible. La conséquence paroît certaine , puisqu'on ne sauroit concevoir que ces trois manieres de composition dans l'étendue : il ne s'agit donc que de prouver l'antécédent.

Peu de paroles me suffiront à l'égard des points Mathématiques ; car les esprits les moins pénétrants peuvent connoître avec la dernière évidence , s'ils y font un peu d'attention , que plusieurs néants d'étendue joints ensemble ne feront jamais une étendue. Consultez le premier cours de Philosophie Scholastique qui vous tombera entre les mains , vous y trouverez les raisons du monde les plus convaincantes , soutenues de quantité de démonstrations Géométriques , contre l'existence de ces points : n'en parlons plus , & tenons pour impossible , ou du moins pour inconcevable , que le continu en soit composé.

Il n'est pas moins impossible ou inconcevable , que le continu soit composé des atomes d'Epicure , c'est-à-dire de corpuscules étendus & indivisibles ; car toute étendue , quelque petite qu'elle puisse être , a un côté droit & un

côté gauche, un dessus & un dessous : elle est donc un assemblage de corps distincts : je puis nier du côté droit ce que j'affirme du côté gauche : ces deux côtés ne sont pas au même lieu ; un corps ne peut pas être en deux lieux tout à la fois ; & par conséquent toute étendue qui occupe plusieurs parties d'espace, contient plusieurs corps. Je fais d'ailleurs, & les Atomistes ne le nient pas, que deux atomes sont deux Etres ; d'où je conclus qu'ils sont séparables l'un de l'autre ? L'indivisibilité d'un atome est donc chimérique : il faut donc, s'il y a de l'étendue, que ses parties soient divisibles à l'infini. Mais d'autre part, s'il est prouvé que cette divisibilité répugne à la raison, il faudra conclure que l'existence de l'étendue est impossible, ou pour le moins incompréhensible.

La divisibilité à l'infini est l'Hypothese qu'Aristote a embrassée ; & depuis plusieurs siècles, c'est l'opinion qui regne dans presque toutes les Ecoles. Ce n'est pas qu'on la comprenne, ou que l'on puisse répondre aux objections ; mais c'est qu'ayant compris manifestement l'impossibilité des points, soit Mathématiques, soit Physiques,

on n'a trouvé que ce seul parti à prendre. Outre que cette Hypothese fournit de grandes commodités; car lorsqu'on a épuisé ses distinctions, sans avoir pu rendre compréhensible cette doctrine, on se sauve dans la nature même du sujet; l'on allégué que notre esprit étant borné, personne ne doit trouver étrange que l'on ne puisse résoudre ce qui concerne l'infini, & qu'il est de l'essence d'un tel continu d'être environné de difficultés insurmontables à la raison humaine.

Notez que ceux, qui adoptent les atomes, ne le font pas parce qu'ils comprennent qu'un corps étendu peut être simple, mais parce qu'ils jugent que les deux autres Hypotheses sont impossibles. Disons la même chose de ceux qui admettent les points Mathématiques. En général, tous ceux qui raisonnent sur le continu, ne se déterminent à choisir une Hypothese qu'en vertu de ce principe: *S'il n'y a que trois manieres d'expliquer un fait, la vérité de la troisieme résulte nécessairement de la fausseté des deux autres.* Ils ne croient donc pas se tromper dans le choix de la troisieme, lorsqu'ils ont compris clairement que

les deux autres sont impossibles.

Un Zénoniste pourroit dire à ceux qui choisissent l'une de ces trois Hypotheses : vous ne raisonnez pas bien, vous vous servez de ce Syllogisme disjonctif : *Le continu est composé, ou de points Mathématiques, ou de points Physiques, ou de parties divisibles à l'infini* : or il n'est composé ni de, &c, ni de &c ; donc il est composé de &c. Le défaut de votre raisonnement n'est point dans la forme ; mais dans la matière : il faudroit abandonner votre Syllogisme disjonctif ; & employer ce Syllogisme hypothétique : *Si l'étendue existoit elle seroit composée ou de points Mathématiques, ou de points Physiques, ou de parties divisibles à l'infini* : or elle n'est composée ni de points Mathématiques, ni de points Physiques, ni de parties divisibles à l'infini : donc elle n'existe point.

Il n'y a aucun défaut dans la forme de ce Syllogisme ; le Sophisme à non *sufficienti enumeratione partium*, ne se trouve pas dans la majeure ; la conséquence est donc nécessaire, pourvu que la mineure soit véritable. Or il ne faut que considérer les arguments dont ces trois Sectes s'accablent les

unes les autres, & les comparer avec les réponses, il ne faut, dis-je, que cela, pour voir manifestement la vérité de la mineure. Chacune de ces trois Sectes, quand elle ne fait qu'attaquer, triomphe, ruine, terrasse; mais à son tour elle est terrassée & vaincue, quand elle se tient sur la défensive. Pour connoître leur foiblesse, il suffit de se souvenir que la plus forte, celle qui chicane mieux le terrain, est l'Hypothèse de la divisibilité à l'infini. Les Scholastiques l'ont armée de pied en cap de tout ce que leur grand loisir leur a pu permettre d'inventer de distinctions : mais cela ne sert qu'à fournir quelque babil à leurs Disciples dans une Thèse publique, afin qu'une famille n'ait point la honte de les voir muets. Un pere se retire bien plus content, lorsque son fils distingue entre l'infini *Catégorématique*, & l'infini *Syncatégorématique*, entre les parties *communicantes* & *non communicantes*, *proportionnelles* & *aliquotes*, que s'il n'eût rien répondu. Il a donc été nécessaire que les Professeurs inventassent quelque jargon; mais toute la peine qu'ils se sont donnée ne sera jamais capable d'obscurcir

la clarté & l'évidence de cette notion : *Un nombre infini de parties d'étendue, dont chacune est étendue & distincte de toutes les autres, tant à l'égard de son entité, qu'à l'égard du lieu qu'elle occupe ne sauroit être contenu dans un espace cent millions de fois plus petit que la cent millieme partie d'un grain d'orge.*

Voici une autre difficulté. Une substance étendue qui existeroit supposeroit nécessairement le contact immédiat de ses parties. Dans l'Hypothèse du vuide il y auroit plusieurs corps séparés de tous les autres; mais il faudroit que quelques-uns se touchassent immédiatement : Aristote, qui n'admet point cette Hypothèse, est obligé d'avouer qu'il n'y a aucune partie de l'étendue qu'il ne touche immédiatement à quelques autres par tout ce qu'elle a d'extérieur. Cela est incompatible avec la divisibilité à l'infini; car s'il n'y a point de corps qui ne contienne une infinité de parties, il est évident que chaque partie de l'étendue est séparée de toute autre par une infinité de parties, & que le contact immédiat de deux parties est impossible. Or quand une chose ne peut

La divisibilité à l'infini, empêcheroit toute contiguité.

avoir tout ce que son existence demande nécessairement, il est sûr que son existence est impossible : puis donc que l'existence de l'étendue demande nécessairement le contact immédiat de ses parties, & que ce contact immédiat est impossible dans une étendue divisible à l'infini, il est évident que l'existence de cette étendue est impossible.

Il faut reconnoître à l'égard du corps, ce que les Mathématiciens reconnoissent à l'égard des lignes & des superficies, dont ils démontrent tant de belles choses. Ils avouent de bonne foi qu'une longueur & une largeur sans profondeur, sont des choses qui ne peuvent exister hors de notre ame. Disons-en autant des trois dimensions réunies : elles ne sauroient trouver de place que dans notre esprit ; elles ne peuvent exister *qu'idéalement*. Notre esprit est un certain fond où cent mille objets de différente couleur, de différente figure, & de différente situation, se réunissent ; car nous pouvons voir tout à la fois du haut d'une côte une vaste plaine, où se trouvent des maisons, des arbres, des troupeaux, &c : or bien loin que dans l'Hypo-

these présente toutes ces choses fussent de nature à pouvoir être rangées dans une plaine, il n'y en a pas deux qui pussent y trouver place; chacune demanderoit un lieu infini, puisqu'elle contient une infinité de corps étendus; il faudroit laisser des intervalles infinis autour de chacune, puisqu'entre chaque partie & toute autre, prises distributivement, il y auroit une infinité de corps. Qu'on ne dise pas que Dieu peut tout: car si les Théologiens les plus dévots conviennent qu'il ne peut point faire que dans une ligne droite de douze pouces, le premier & le troisième pouce soient immédiatement contigus, je puis bien dire qu'il ne peut point faire que deux parties d'étendue se touchent immédiatement, lorsqu'une infinité d'autres parties les séparent l'une de l'autre. Disons donc que le contact des parties de la matiere n'est qu'idéal; c'est dans notre esprit que se peuvent réunir les extrémités de plusieurs corps.

Objectons présentement tout le contraire. La pénétration des dimensions est une chose impossible, & néanmoins elle seroit inévitable si l'étendue existoit: il n'est donc pas vrai que

La divi-
bilité à
l'infini a-
meneroit
la pénétra-
tion des
dimen-
sions.

l'étendue puisse exister. Mettez sur une table un boulet de fer, enduit de quelque couleur liquide; faites-le rouler sur cette table; vous verrez qu'il y tracera une ligne par son mouvement: vous aurez donc deux fortes preuves du contact immédiat de ce boulet & de cette table. La pesanteur du boulet vous apprendra qu'il touche la table immédiatement; car s'il ne la touchoit pas de cette manière, il demeureroit suspendu en l'air; & vos yeux vous convaincront de ce contact par la trace du boulet. Or je soutiens que ce contact est une pénétration de dimensions proprement dite. La partie du boulet qui touche la table est un corps déterminé, & réellement distinct des autres parties du boulet qui ne la touchent point: je dis la même chose de la partie de la table qui est touchée par le boulet. Ces deux parties touchées sont chacune divisibles à l'infini en longueur, en largeur & en profondeur: elles se touchent donc mutuellement selon leur profondeur, & par conséquent elles se pénètrent. On objecte tous les jours cela aux Péripatéticiens dans les disputes publiques: ils se défendent par un jargon frivole de

distinctions, qui n'est propre qu'à faire voir que l'objection est insoluble. Voici donc un fait bien singulier; si l'étendue existoit, il ne seroit pas possible que ses parties se touchassent, & il seroit impossible qu'elles ne se pénétrassent point. Ne sont-ce pas des contradictions très-évidentes, renfermées dans l'existence de l'étendue?

Joignons à ceci que tous les moyens de l'*Epoque*, ou du dogme de l'incertitude, qui renversent la réalité des qualités corporelles, renversent aussi la réalité de l'étendue. De ce que les mêmes corps sont doux à l'égard de quelques hommes, & amers à l'égard de quelques autres, on a raison d'inférer qu'ils ne sont ni doux ni amers de leur nature. Absolument parlant les nouveaux Philosophes, quoiqu'ils ne soient pas sceptiques, ont si bien compris les fondemens de l'*Epoque* par rapport aux sons, aux odeurs, au froid & au chaud, à la dureté & à la mollesse, à la pesanteur & à la légèreté, aux saveurs, aux couleurs, &c. qu'ils enseignent que toutes ces qualités sont des perceptions de notre ame, & qu'elles n'existent point dans les objets de nos sens.

Les
moyens
del' *Epoque*
employés
contrel'e-
xistence
de l'éten-
due.

Pourquoi ne dirions-nous pas la même chose de l'étendue ? Si un être qui n'a aucune couleur nous paroît pourtant sous une couleur déterminée quant à son espèce, à sa figure & à sa situation, pourquoi un être qui n'auroit aucune étendue, ne pourroit-il pas nous être visible sous une apparence d'étendue déterminée, figurée & située d'une certaine façon ?

Remarquons bien que le même corps paroît petit ou grand, rond ou quarré, selon le lieu d'où on le regarde ; & soyons certains qu'un corps, qui nous semble très-petit, paroît fort grand à une mouche. Ce n'est donc point par leur étendue propre, réelle & absolue, que les objets se présentent à notre esprit : on peut donc conclure qu'en eux-mêmes ils ne sont point étendus. Oseriez-vous aujourd'hui raisonner de cette façon : *Puisque certains corps paroissent doux à celui-ci, & amers à celui-là, je dois assurer qu'en général ils sont savoureux, encore que je ne connoisse pas la saveur qui leur convient absolument, & en eux-mêmes ?* Tous les nouveaux Philosophes vous siffleroient. Pourquoi donc oseriez-vous dire : *Puisque cer-*

tains corps paroissent grands à cet animal, médiocres à cet autre, très-petit à un troisieme, je dois assurer qu'en général ils sont étendus, quoique je ne connoisse pas leur étendue absolue [a].

Ma derniere difficulté sera fondée sur les démonstrations Géométriques, que l'on étale si subtilement, pour prouver que la matiere est divisible à l'infini. Je soutiens qu'elles ne sont propres qu'à faire voir que l'étendue n'existe que dans notre entendement.

Emploi
des démonstrations géométriques contre l'existence de l'étendue,

En premier lieu, je remarque que l'on se sert de quelques-unes de ces démonstrations, contre ceux qui disent que la matiere est composée de points Mathématiques. On leur objecte que les côtés d'un quarré seroient égaux à la ligne diagonale, &, qu'entre les cercles concentriques, celui qui seroit le plus petit, égaleroit le plus grand. On prouve cette conséquence, en faisant voir que ces lignes droites, que l'on peut tirer de l'un des côtés d'un quarré à l'autre, remplissent la diagonale, & que toutes les lignes droites que l'on peut tirer de la circonférence du plus grand cercle,

(a) Voyez là-dessus M. Nicolle, *Art de penser*, Partie IV, Chap. I.

trouvent place sur la circonférence du plus petit. Ces objections n'ont pas plus de force contre le continu composé de points, que contre le continu divisible à l'infini; car si les parties d'une certaine étendue ne sont pas en plus grand nombre dans la ligne Diagonale que dans les côtés, ni dans la circonférence du plus petit cercle concentrique, que dans la circonférence du plus grand, il est clair que les côtés du quarré égalent la Diagonale, & que le plus petit cercle concentrique égale le plus grand. Or toutes les lignes droites que l'on peut tirer de l'un des côtés d'un quarré à l'autre, & de la circonférence du plus grand cercle au centre, sont égales entre elles: il les faut donc considérer comme des parties *aliquotes*, je veux dire comme des parties d'une certaine grandeur & d'une même dénomination. Or il est certain que deux étendues, où les parties *aliquotes* & de même dénomination, comme ponce, pied, pas, sont en pareil nombre, ne se surpassent point l'une l'autre: il est donc certain que les côtés du quarré feroient aussi grands que la ligne Diagonale, s'il ne pouvoit point passer

plus de lignes droites par la ligne Diagonale que par les côtés. Disons la même chose des deux cercles concentriques.

En second lieu, je soutiens qu'étant très-vrai que s'il existoit des cercles, on pourroit tirer de la circonférence au centre autant de lignes droites, qu'il y auroit de parties à la circonférence, il s'ensuit que l'existence d'un cercle est impossible. On m'avouera, je m'assure, que tout Etre qui ne sauroit exister, sans contenir des propriétés qui ne peuvent exister, est impossible : or une étendue ronde ne peut exister, sans avoir un centre auquel viennent aboutir tout autant de lignes droites qu'il y a de parties dans la circonférence ; & il est certain qu'un tel centre ne peut exister : il faudroit donc dire que l'existence de cette étendue ronde est impossible.

Qu'un tel centre ne puisse exister, je le prouve manifestement. Supposons une étendue ronde dont la circonférence ait quatre pieds : elle contiendra 48 pouces, dont chacun contient douze lignes ; elle contiendra donc cinq cents soixante-seize lignes : & voilà le nombre de lignes droites qu'on pourra

tirer de cette circonférence au centre. Traçons un cercle fort proche du centre ; il pourra être si petit qu'il ne contiendra que cinquante lignes ; il ne pourra donc point donner passage à cinq cents soixante-seize lignes droites ; il sera donc impossible que les cinq cents soixante-seize lignes droites, qui ont commencé d'être tirées de la circonférence de cette étendue ronde, parviennent au centre : & cependant si cette étendue existoit, il faudroit nécessairement que toutes ces lignes parvinssent au centre. Que reste-t-il donc à dire, sinon que cette étendue ne peut exister, & qu'ainsi toutes les propriétés des cercles & des quarrés, &c. sont fondées sur des lignes sans largeur, qui ne peuvent exister qu'IDEALEMENT.

Notez que notre raison & nos yeux sont également trompés dans cette matière. Notre raison conçoit clairement, 1°. Que le cercle concentrique plus voisin du centre est plus petit que le cercle qui l'environne ; 2°. Que la Diagonale d'un quarré est plus grande que le côté. Nos yeux le voyent sans compas ; & néanmoins les Mathématiques nous enseignent, que l'on peut

tirer de la circonférence au centre autant de lignes droites, qu'il y a de points dans la circonférence, & d'un côté du quarré à l'autre autant de lignes droites, qu'il y a de points dans ce côté : & d'ailleurs nos yeux nous montrent qu'il n'y a dans la circonférence du petit cercle concentrique aucun point, qui ne soit une partie d'une ligne droite, tirée de la circonférence du grand cercle, & que la Diagonale du quarré n'a aucun point qui ne soit une partie d'une ligne droite, tirée d'un des côtés du quarré à l'autre. D'où peut donc venir que cette Diagonale est plus grande que les côtés ?

Voilà pour ce qui concerne la preuve dont je suppose que Zenon eût pu se servir pour réfuter l'existence du mouvement : elle est fondée sur l'impossibilité de l'existence de l'étendue. Je veux croire que ce qu'il auroit pu dire en dernier lieu, en se servant des démonstrations Géométriques, est aisé à réfuter par les mêmes voies ; mais je suis fort convaincu que les arguments que l'on emprunte des Mathématiques, pour prouver la divisibilité à l'infini, prouvent trop ; car, ou ils

ne prouvent rien , ou ils prouvent l'infinité des parties *aliquotes*.

§. I V.

*Nouvelles objections contre l'existence
du mouvement.*

Zenon eût pu ajouter aux objections précédentes celles que je vais alléguer.

I. On ne sauroit dire ce que c'est que le mouvement ; car si vous dites que c'est le passage d'un lieu à un autre , vous expliquez une chose obscure par une chose plus obscure. Je vous demande d'abord qu'entendez-vous par le mot *lieu* ? Entendez-vous un espace distinct des corps ? Mais en ce cas-là , vous vous engagez dans un labyrinthe , d'où vous ne pourrez jamais sortir. Entendez-vous la situation d'un corps , entre quelques autres qui l'environnent ? Mais en ce cas-là vous définirez de telle sorte le mouvement , qu'il conviendra mille & mille fois aux corps qui sont en repos. Il est sûr que jusqu'ici on n'a point trouvé de définition raisonnable du mouvement. Celle d'Aristote est absurde ; celle de M. Descartes est pitoyable. Rohault,

après avoir bien sué pour en trouver une qui rectifiât celle de Descartes , a produit une Description qui peut convenir à des corps que nous concevons très-distinctement ne se mouvoir pas , & de-là vient que Regis s'est cru obligé de la rejeter. Mais celle qu'il a donnée n'est point capable de distinguer le mouvement d'avec le repos. Dieu , l'unique Moteur , selon les Cartésiens , doit faire sur une maison la même chose que sur l'air , qui s'en écarte pendant un grand vent : il doit créer cet air dans chaque moment , avec de nouvelles relations locales par rapport à cette maison : il doit aussi créer dans chaque moment cette maison , avec de nouvelles relations locales par rapport à cet air ; & sûrement , selon les principes de ces Messieurs , aucun corps n'est en repos , si un pouce de matiere est en mouvement. Tout ce qu'ils peuvent dire aboutit donc à expliquer le mouvement apparent , c'est-à-dire , à expliquer les circonstances qui nous font juger qu'un corps se meut , & qu'un autre ne se meut pas. Cette peine est inutile ; chacun est capable de juger des apparences. La question est d'ex-

pliquer la nature même des choses qui sont hors de nous ; & puisqu'à cet égard le mouvement est inexplicable, autant vaudroit-il dire qu'il n'existe pas hors de notre esprit.

II. Je vais proposer une difficulté beaucoup plus forte que la précédente. Si le mouvement ne peut jamais commencer, il n'existe point ; or il ne peut jamais commencer, donc, &c. Je prouve ainsi la mineure. Un corps ne peut jamais être en deux lieux tout à la fois : or il ne pourroit jamais commencer à se mouvoir sans être en une infinité de lieux tout à la fois ; car pour peu qu'il s'avancât, il toucheroit une partie divisible à l'infini, & qui correspond par conséquent à des parties infinies d'espace ; donc, &c. Outre cela, il est sûr qu'un nombre infini de parties n'en contient aucune qui soit la première ; & néanmoins un mobile ne sauroit jamais toucher la seconde avant la première : car le mouvement est un être essentiellement successif, dont deux parties ne peuvent exister ensemble : c'est pourquoi le mouvement ne peut jamais commencer, si le continu est divisible à l'infini, comme il l'est sans doute en cas qu'il existe.

La même raison démontre qu'un mobile, roulant sur une table inclinée, ne pourroit jamais tomber hors de la table; car avant que de tomber il devroit toucher nécessairement la dernière partie de cette table: & comment la toucheroit-il, puisque toutes les parties, que vous voudriez prendre pour les dernières, en contiennent une infinité, & que le nombre infini n'a point de partie qui soit la dernière? Cette objection a obligé quelques Philosophes de l'Ecole à supposer, que la nature a mêlé des points Mathématiques avec les parties divisibles à l'infini, afin qu'ils servent de lien, & qu'ils composent les extrémités des corps. Ils ont cru par-là répondre aussi à ce qu'on objecte du contact pénétratif de deux surfaces: mais ce subterfuge est si absurde, qu'il ne mérite pas d'être réfuté.

III. Je n'insisterai guere sur l'impossibilité du mouvement circulaire, quoique cela me fournisse une puissante objection. Je dis en deux mots que s'il y avoit un mouvement circulaire, il y auroit tout un Diamètre en repos, pendant que tout le reste du Globe feroit dans un mouvement rapi-

de. Concevez cela si vous pouvez dans un continu.

IV. Enfin, je dis que s'il y avoit du mouvement, il seroit égal dans tous les corps : il n'y auroit point d'Achilles ni de tortues ; un lévrier n'atteindroit jamais un lièvre. Zenon objectoit cela ; mais il semble qu'il ne se fondoit que sur la divisibilité à l'infini du continu : & peut-être, me dirait-on, eût-il renoncé à cette instance, s'il eût eu à faire à des Adversaires qui eussent admis ou les points Mathématiques, ou les Atomes. Je réponds que cette instance frappe également tous les trois systèmes. Car supposez un chemin composé de particules indivisibles ; mettez-y la tortue cent points au-devant d'Achille ; il ne l'atteindra jamais, si elle marche ; Achille ne fera qu'un point à chaque moment, puisque s'il en faisoit deux, il seroit en deux lieux tout à la fois. La tortue fera un point à chaque moment : c'est le moins qu'elle puisse faire, rien n'étant moindre qu'un point.

La raison formelle de la vitesse du mouvement est inexplicable : la plus heureuse pensée là-dessus est de dire que nul mouvement n'est continu, &

que tous les corps qui nous paroissent se mouvoir, s'arrêtent par intervalles. Celui qui se meut dix fois plus vite que l'autre, s'arrête dix fois contre l'autre cent. Mais quelque bien imaginé que paroisse ce subterfuge, il ne vaut rien; on le réfute par plusieurs raisons solides, que vous pouvez voir dans tous les cours Philosophiques. Je me contente de celle qui est tirée du mouvement d'une roue. Vous pourriez faire une roue d'un diamètre si grand, que la partie des raïons la plus éloignée du centre se mouvroit cent fois plus vite, que la partie enchassée dans le moyeu. Cependant les raïons demeureroient toujours droits: preuve évidente que la partie inférieure ne seroit pas en repos, pendant que la supérieure se mouvroit. La divisibilité à l'infini des particules du temps, rejetée ci-dessus comme une chose visiblement fausse & contradictoire, ne sert de rien contre ce quatrieme Argument.

C'est ainsi à peu près qu'on peut supposer que notre Zenon d'Elée eût combattu le mouvement. Je ne voudrois pas répondre que ces raisons lui persuadassent que rien ne se meut; il

pouvoit être dans une autre persuasion , encore qu'il crût que personne ne les réfutoit , ni n'en éludoit la force. Si je jugeois de lui par moi-même , j'assurerois qu'il croyoit , tout comme les autres , le mouvement & l'éternelle ; car encore que je me sente très-incapable de résoudre toutes les difficultés qu'on vient de voir , & qu'il me semble que les Réponses philosophiques qu'on y peut faire sont peu solides , je ne laisse pas de suivre l'opinion commune. Je suis même persuadé que l'exposition de ces Arguments peut avoir de grands usages par rapport à la Religion , & je dis ici à l'égard des difficultés du mouvement , ce qu'a dit M. Nicolle sur celles de la divisibilité à l'infini. „ L'utilité que „ l'on peut tirer de ces spéculations „ n'est pas simplement d'acquérir ces „ connoissances , qui sont d'elles-mêmes assez stériles : mais c'est d'ap- „ prendre à connoître les bornes de „ notre esprit , & à lui faire avouer , „ malgré qu'il en ait , qu'il y a des „ choses qui sont , quoiqu'il ne soit „ pas capable de les comprendre : & „ c'est pourquoi il est bon de le fati- „ guer à ces subtilités , afin de dompter

„ fa

„la présomption, & de lui ôter la
 „hardiesse d'opposer jamais ses foibles
 „lumières aux vérités que l'Eglise lui
 „propose, sous prétexte qu'il ne les
 „peut pas comprendre; car puisque
 „toute la vigueur de l'esprit des hom-
 „mes est contrainte de succomber au
 „plus petit atome de la matière, &
 „d'avouer qu'il voit clairement qu'il
 „est infiniment divisible, sans pou-
 „voir comprendre comment cela se
 „peut faire, n'est-ce pas pécher visi-
 „blement contre la raison, que de re-
 „fuser de croire les effets merveilleux
 „de la toute-puissance de Dieu, qui
 „est d'elle-même incompréhensible,
 „par cette raison que notre esprit ne
 „les peut comprendre (p).

§. V.

*Instance tirée de la non-existence du
 vuide. Sophisme de Diogene
 le Cynique.*

Melissus, qui avoit étudié sous le
 même Maître que Zenon, c'est-à-dire
 sous Parmenide, n'admettoit point de
 mouvement, & se servoit de cette

(p) Nicolle, *Art de penser*, Partie IV,
 Chap. I.

Tome III.

P

preuve : s'il y avoit du mouvement, il faudroit de toute nécessité qu'il y eût du vuide : or il n'y a point de vuide ; donc, &c. C'est Aristote (*a*) qui nous apprend que Melissus raisonneoit ainsi. Zenon rejetta aussi le vuide (*b*), & je suis très-persuadé qu'il employa la même preuve que Melissus pour combattre l'existence du mouvement, c'est-à-dire qu'il se servit de l'instance tirée de la non-existence du vuide. Eût-il oublié l'argument que les Sectateurs du vuide ont si souvent employé ? Mais il l'auroit tourné autrement qu'eux, parce qu'il en vouloit faire un autre usage. Les Partisans du vuide disoient : s'il n'y avoit point de vuide, il n'y auroit point de mouvement : or il y a du mouvement ; donc il y a du vuide. Zenon auroit bâti sur la même Thèse un raisonnement tout contraire, & voici quel eût été son Syllogisme : s'il y avoit du mouvement, il y auroit du vuide : or il n'y a point de vuide ; donc il n'y a point de mouvement. Un Dialecticien aussi subtil & aussi ardent que lui, pouvoit aller loin avec un tel principe, & il

(*a*) *Phys. Lib. IV, Cap. VII.*

(*b*) *Diog. Laërt. Lib. IX, num. 29.*

y avoit bien là de quoi brouiller les cartes.

Mais s'il avoit sçu ce que disent aujourd'hui plusieurs excellents Mathématiciens, il auroit pu faire de grands ravages, & se donner des airs de triomphe. Ils disent qu'il faut de toute nécessité qu'il y ait du vuide, & que sans cela les mouvements des Planètes, & ce qui s'ensuit, seroient des choses inexplicables. J'ai oui dire à un grand Mathématicien, qui a profité beaucoup des Ouvrages & de la conversation de M. Newton, que l'erreur de cette Proposition, *si tout étoit plein tout a pu se mouvoir*, n'est plus aujourd'hui une chose problématique, & qu'on a prouvé & démontré mathématiquement qu'elle étoit fautive; de manière que nier le vuide, c'est nier un fait de la dernière évidence. Il assuroit que le vuide occupe incomparablement plus de place que les corps, & que dans l'air, par exemple, il n'y a pas plus de corpuscules qu'il n'y a de grandes Villes sur la terre.

Nous voilà sans doute bien redressables aux Mathématiques: elles démontrent l'existence d'une chose, qui est contraire aux notions les plus évi-

Raisons
contre le
vuide.

dentes que nous ayons dans l'entendement : car s'il y a quelque nature dont nous connoissons avec évidence les propriétés essentielles, c'est l'étendue : nous en avons une idée claire & distincte, qui nous fait connoître que son essence consiste dans les trois dimensions, & que ses propriétés, ou ses attributs inséparables, sont la divisibilité, la mobilité, l'impénétrabilité. Si ces idées sont fausses, trompeuses, chimériques & illusoires, y a-t-il dans notre esprit quelque notion que l'on ne doive pas prendre pour un vain fantôme, ou pour un sujet de défiance ? Les démonstrations, qui prouvent qu'il y a du vuide, peuvent-elles nous rassurer ? Sont-elles plus évidentes que l'idée, qui nous montre qu'un pied d'étendue peut changer de place, & ne peut point être dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue ? Fouillons tant qu'il nous plaira dans tous les recoins de notre esprit, nous n'y trouvons nulle idée d'une étendue immobile, indivisible, & pénétrable. Il faudroit pourtant que, s'il y avoit du vuide, il existât une étendue, qui eût ces trois attributs essentiellement.

Ce n'est pas une petite difficulté, que d'être contraint d'admettre l'existence d'une nature dont on n'a aucune idée, & qui répugne aux idées les plus claires que l'on ait. Mais voici bien d'autres inconvénients. Ce vuide, ou cette étendue immobile, indivisible, & pénétrable, est-elle une substance, ou un mode? Il faut que ce soit l'un des deux; car la division *adequata* de l'être ne comprend que ces deux choses. Si c'est un mode, il faudra qu'on en définisse la nature, or, c'est ce qu'on ne pourra jamais faire. Si c'est une substance, je demanderai, est-ce une substance créée, ou incréée? Si elle est créée, elle peut périr, sans que les corps dont elle est distincte réellement cessent d'exister. Or il est absurde & contradictoire que le vuide, c'est-à-dire un espace distinct des corps, soit détruit, & que néanmoins les corps soient distants les uns des autres, comme ils le pourroient être après la ruine du vuide. Que si cet espace distinct des corps est une substance incréée, il s'ensuivra, ou qu'elle est Dieu, ou que Dieu n'est pas la seule substance qui existe nécessairement. Quelque parti que l'on

prenne dans cette alternative, l'on se trouvera confondu. Le dernier parti est une impiété formelle, l'autre est pour le moins une impiété matérielle; car toute étendue est composée de parties distinctes, & par conséquent séparables les unes des autres; d'où il résulte que si Dieu étoit étendu, il ne seroit point un Etre simple, immuable & proprement infini, mais un assemblage d'êtres, *ens per aggregationem*, dont chacun seroit fini, quoique tous ensemble ils n'eussent aucunes bornes. Il seroit semblable au monde matériel, qui dans l'Hypothese Cartésienne a une étendue infinie.

Quant à ceux qui voudroient prétendre que Dieu peut être étendu sans être matériel ou corporel, & qui en donneroient pour raison sa simplicité, vous les trouverez solidement réfutés dans un Ouvrage de M. Arnauld; je n'en citerai que quatre paroles: „ Tant s'en faut que la simplicité, „ cité de Dieu nous puisse donner lieu „ de croire qu'il peut être étendu, que „ tous les Théologiens ont reconnu „ après Saint Thomas, que c'étoit „ une suite nécessaire de la simplicité „ cité de Dieu de ne pouvoir être

étendu (c),, ? Dira-t-on avec les Scholastiques que l'espace n'est tout au plus qu'une privation de corps, qu'il n'a aucune réalité, & que proprement parlant le vuide n'est rien ? Mais c'est une prétention si déraisonnable, que tous les Philosophes modernes, partisans du vuide, l'ont abandonnée, quelque commode qu'elle fût d'ailleurs.

Gassendi s'est bien gardé de recourir à une Hypothese si absurde ; il a mieux aimé s'enfoncer dans un abîme très-affreux, qui est de conjecturer, que tous les êtres ne sont pas ou des substances ou des accidents, & que toutes les substances ne sont pas ou des esprits ou des corps. Il met l'étendue de l'espace entre les êtres qui ne sont ni corporels, ni spirituels, ni substance, ni accident. M. Locke, n'ayant pas crû qu'il pût définir ce que c'étoit que le vuide, a néanmoins fait entendre clairement qu'il le prenoit pour un être positif. Il a trop de lumieres pour ne voir pas que le néant ne peut pas être étendu en longueur, en largeur, & en profondeur.

(c) Arnauld, Défense contre la Réponse au Livre des vraies & des fausses idées, p. 360.

M. Hartsoeker a fort bien compris cette vérité. Il n'y a point de vuide dans la nature, dit-il; ce que l'on doit admettre sans difficulté, parce qu'il est tout-à-fait contradictoire d'y concevoir un rien tout pur avec des propriétés qui ne peuvent convenir qu'à quelque chose de réel (d). Mais s'il est contradictoire que le néant ait de l'étendue, ou aucune autre qualité, il ne répugne pas moins que l'étendue soit un être simple: vû qu'elle contient des choses dont on peut nier véritablement ce que l'on peut affirmer véritablement de quelques autres choses qu'elle renferme. L'espace occupé par le Soleil n'est point le même que celui qui est occupé par la Lune; car si le Soleil & la Lune remplissoient le même espace, ces deux Astres seroient dans le même lieu, & seroient pénétrés l'un avec l'autre, puisque deux choses ne sauroient être pénétrées avec une troisième, sans être pénétrées entre elles. Il est de la dernière évidence que le Soleil & la Lune ne sont point dans le même lieu. On peut donc dire véritablement de l'espace du Soleil,

(d) Hartsoeker, principes de Physique, p. 4.

qu'il est pénétré avec le Soleil, & on peut nier cela véritablement de l'espace pénétré avec la Lune : Voilà donc deux portions d'espace réellement distinctes l'une de l'autre, puisqu'elles reçoivent deux dénominations contradictoires, être pénétré, & n'être pas pénétré avec le Soleil.

Ceci réfute pleinement ceux qui osent dire que l'espace n'est autre chose que l'immensité de Dieu, & il est sûr que l'immensité Divine ne pourroit être le lieu des corps, sans que l'on en pût conclure qu'elle est composée d'autant de parties réellement distinctes, qu'il y a de corps dans le monde. Vous allégueriez en vain que l'infini n'a point de parties; cela est faux de toute nécessité dans tous les nombres infinis, puisque le nombre renferme essentiellement plusieurs unités : vous n'auriez pas plus de raison de nous venir dire que l'étendue incorporelle est toute dans son espace, & toute dans chaque partie de son espace; car non seulement c'est une chose dont on n'a aucune idée, & qui combat les idées que l'on a de l'étendue, mais aussi qui prouveroit que tous les corps occupent le même

lieu, puisqu'ils ne pourroient occuper chacun le sien, si l'étendue divine étoit pénétrée toute entière avec chaque corps.

Par cet échantillon des difficultés que l'on peut former contre le vuide, mes Lecteurs pourront aisément comprendre, que notre Zenon seroit aujourd'hui beaucoup plus fort qu'il ne l'étoit de son temps. On ne sauroit plus douter, diroit-il, que si tout est plein, le mouvement ne soit impossible. Cette impossibilité a été prouvée mathématiquement. Il n'auroit garde de disputer contre ces démonstrations, il les admettroit comme incontestables; il s'attacheroit uniquement à faire voir que le vuide est impossible, & il réduiroit à l'absurde ses Adversaires. Il les meneroit battant de quelque côté qu'ils se tournassent : il les jetteroit d'embarras en embarras : il leur feroit perdre terre par-tout où ils se voudroient retirer, & s'il ne les contraignoit pas à ne dire mot, il les forceroit pour le moins à confesser qu'ils ne comprennent point ce qu'ils disent. *Si quelqu'un me demande, c'est l'illustre Monsieur Locke qui fait cet aveu, si quelqu'un me*

demande ce que c'est que cet espace, dont je parle, je suis prêt à le lui dire, quand il me dira ce que c'est que l'Etendue..... Ils demandent si l'espace est Corps, ou Esprit? A quoi je réponds par une autre question; qui vous a dit, qu'il n'y a, ou qu'il n'y peut avoir, que des Corps & des Esprits?..... Si l'on demande, comme on a accoutumé de faire, si l'espace sans corps est substance ou accident, je répondrai sans hésiter que je n'en fais rien; & je n'aurai point de honte d'avouer mon ignorance, jusqu'à ce que ceux qui font cette question me donnent une idée claire & distincte de ce qu'on nomme substance (e).

Puisqu'un aussi grand Métaphysicien que M. Locke, après avoir tant médité sur ces matieres, se trouve réduit à ne répondre aux questions des Cartésiens, que par des questions qu'il croit encore plus obscures, nous devons juger qu'on ne peut résoudre les objections que Zénon proposeroit, & nous pouvons sûrement conjecturer qu'il adresseroit ainsi la parole à ses Adversaires:

(e) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement, Liv. II, Chap. XIII.

vous vous sauvez dans le vuide ; quand on vous chasse de l'Hypothese du mouvement & du plein ; mais vous ne sauriez tenir dans le vuide ; on vous en démontre l'impossibilité. Apprenez un meilleur moyen de sortir d'affaire ? Celui que vous choisissez est d'éviter un précipice en vous jettant dans un autre : Suivez-moi , je vous donne une meilleure ouverture. Ne concluez point de l'impossibilité du mouvement dans le plein , qu'il y a du vuide : concluez plutôt de l'impossibilité du vuide , qu'il n'y a point de mouvement ; c'est-à-dire de mouvement réel , mais tout au plus une apparence de mouvement , ou un mouvement idéal , & intellectuel.

Comme Zenon d'Elée n'étoit point contemporain de Diogene , ce ne fut point sa leçon que ce Cynique réfuta par un tour de salle. Entendant un Philosophe , qui dogmatisoit selon les principes de Zenon , & qui nioit l'existence du mouvement , il se promena autour de l'Auditoire , jugeant qu'il n'en falloit pas davantage pour réfuter tous les arguments du Professeur. Cette réponse étoit plus subtile que solide ; c'est le Sophisme que les Logi-

ciens appellent *ignoratio elenchi* : c'é-
toit sortir de l'état de la question.
En effet ce Philosophe ne rejettoit pas
le mouvement apparent : il ne nioit
pas qu'il ne semble aux hommes que
le mouvement existe ; mais cela ne
l'empêchoit pas de soutenir que rien
ne se meut réellement , & il le prou-
voit par des raisons très-subtiles &
tout-à-fait embarrassantes (f). A quoi
sert contre cela de se promener ou de
faire un saut ? Est-ce prouver autre
chose que l'apparence du mouvement ?
S'agissoit-il de cela ? Le Philosophe la
nioit-il ? Point du tout : il n'étoit pas
assez extravagant pour nier les Phéno-
menes des yeux : mais il soutenoit que
le témoignage des sens doit être sacri-
fié au raisonnement.

Il résulte de-là que la réponse de
Diogene étoit plus Sophistique que tous
les raisonnements captieux du Profes-
seur : mais elle étoit plaisante , & très-
propre à s'attirer les applaudissements
de l'Auditoire, Le Sophiste Diodore ,
grand Adversaire du mouvement , fut

(f) *Quantum ad ap- | rationem sequatur non*
parentia quidem videri | esse. Sextus Empir.
esse motum , sed quate- | Pyrrhon. Hypot. Lib.
nus quis Philosophicam | III, Cap. VIII.

un jour raillé d'une manière encore plus piquante. S'étant démis l'épaule, il alla trouver le Médecin Hierophile, pour le prier de la lui remettre. *Quoi l'épaule démise*, lui dit Hierophile, *cela ne peut pas être : car elle n'est sortie ni de la place où elle étoit, ni de celle où elle n'étoit pas.* C'étoit un des Arguments dont se servoit Diodore, pour attaquer le mouvement. Notre Sophiste, peu capable alors de goûter cette Logique, pria le Médecin de ne plus se souvenir de ces subtilités, & de le guérir par les principes de son Art, sans songer aux principes de la Dialectique (g).



SENTIMENTS

DE DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE nâquit à Abdere dans la Thrace. Son Pere ayant eu l'honneur de loger Xercès, dans le temps de l'expédition de Grece, ce Prince lui laissa quelques Mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Ab-

(g) Idem ibid. Lib. II, cap. XXII.

dérivain. Ils lui enseignèrent la Théologie & l'Astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des Atomes & du vuide. L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les Sciences le porta à voyager dans tous les pays du monde, où il espéra de trouver d'habiles gens. Il visita les Prêtres d'Egypte; il consulta les Chaldéens, les Philosophes Persans; & l'on veut même qu'il ait pénétré jusque dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conférer avec les Gymnosophistes. L'esprit des grands Voyageurs régna en lui: il alla chercher à l'extrémité de l'Univers les richesses de l'érudition, & il ne se soucia guere des Trésors qu'il avoit presque à sa porte. Il n'alla jamais à Athenes, ou s'il y alla, comme quelques Auteurs l'assurent, il ne s'y fit connoître à personne.

Les dépenses qu'il fit dans ses Voyages épuiserent tout son patrimoine, qui montoit à plus de cent talents (a); & il fut sur le point d'encourir une note d'infamie à titre de dissipateur: car une Loi du Pays excluoit de

(a) Un talent valoit environ six cents écus de notre monnoie.

la sépulture ceux qui avoient mangé leur bien. Démocrite voulant prévenir cet opprobre, alla trouver les Magistrats, & leur lut un de ses meilleurs Ouvrages. Ils en furent si charmés qu'ils lui firent présent de cinquante talents, lui érigèrent des statues, & ordonnerent qu'après sa mort le Public auroit soin de ses funérailles.

Ce qu'on raconte de la sagacité de Démocrite,

Il donna, dit-on, deux preuves d'une sagacité extraordinaire, & cela dans la maison du grand Hippocrate, qui en fut lui-même frappé d'étonnement. Son hôte lui ayant fait présenter du lait, notre Philosophe ne l'eut pas plutôt approché de sa bouche, qu'il décida que c'étoit du lait d'une chèvre noire qui n'avoit porté qu'une fois. Hippocrate avoit une Compagne : la première fois que Démocrite la vit, il l'appella fille ; mais le lendemain il l'appella femme, & il se trouva qu'elle avoit été déflorée la nuit précédente. Voilà sans doute, une pénétration admirable, & je ne serois point surpris qu'Hippocrate l'eût trouvée telle. Mais n'adoptons pas trop légèrement de pareilles Histoires : croyons plutôt que l'on s'est plu à répandre sur la vie des Philosophes au-

tant d'avantures prodigieuses que sur celle des Paladins. Il est certain que les exploits du fameux Roland ne seroient pas plus admirables , dans leur genre , que ces deux découvertes de Démocrite.

Si l'on me demandoit mon sentiment sur ces histoires , je répondrois sans hésiter que je les crois fausses. Ce n'est pas que je trouve impossible que la noirceur d'une chèvre , & sa fécondité réitérée , produisent quelque qualité particuliere dans son lait. Il n'est pas impossible que cela se fasse , & d'un autre côté il est très-possible que cela ne se fasse point. Disons la même de l'autre conte. Il est possible que la perte de la virginité produise quelque changement dans l'extérieur d'une fille , & il est possible qu'elle n'y en produise aucun. On pourroit me proposer une autre question. Posé le cas que dans le lait d'une chèvre noire , & qui n'a porté qu'une fois , il y ait une qualité particuliere qui dépende de la noirceur , & de la premiere portée , seroit-il possible à un homme de connoître cette qualité ? Je répons que cela ne me paroît pas impossible ; mais je ne crois pas que jusqu'ici aucun hom-

Examen
de ce conte.

me soit parvenu à ce degré de connoissance. J'applique le même raisonnement à l'histoire de la fille dépucelee.

On dit que les Abeilles ont un discernement assez fin pour connoître entre plusieurs personnes qui s'approchent de leurs ruches, celles qui ont goûté depuis peu le plaisir vénérien (b). Il n'y a rien là qui ne soit probable; car les organes des insectes sont si délicats, qu'une émanation de corpuscules, qui n'excite point de sensation dans un homme (c), peut irriter l'odorat des abeilles & des fourmis. Mais la Science de Démocrite surpasseroit celle des abeilles, puisqu'on ne dit pas qu'elles sachent discerner si c'est la première fois qu'on a exercé cet acte. Je dis donc que quand tout ce que l'on raconte des abeilles seroit vrai, & qu'il seroit constant que

(b) Plut. in precept. conjug. p. 144.

(c) On a dit néanmoins que le P. Coton, Confesseur de Henry IV. avoit l'odorat si fin à cet égard, que les personnes qui l'approchoient, après avoir violé les loix de la chasteté, excitoient en lui un sentiment de

puanteur insupportable. *Sensus franabat*, dit le Pere Alegambe, *accusata custodiâ, & horrevit quodam impuritatis. quam etiam in iis qui se illâ fedaissent, ex gravolentia nescio quâ discernibat.* Alegambe, dans l'Eloge du Pere Coton.

la perte du pucelage changeroit quelque chose dans l'extérieur , il n'en faudroit pas inférer qu'aucun homme ait jamais connu ce changement : & quoi qu'il en soit , je demeure persuadé que Démocrite n'a point connu les deux choses dont il s'agit. Je puis néanmoins les rapporter sans être coupable de mensonge ; car je ne fais qu'alléguer ce que je trouve dans Diogene Laërce.

Je ne serois pas aussi exempt d'imposture que je le suis , si je m'avisois de broder ce conte , à l'exemple de plusieurs Ecrivains , qui ont eu la hardiesse d'y ajouter de leur crû plusieurs circonstances , qui ne se trouvent point dans les vieilles sources. Les uns (d) ont dit que Démocrite connut *aux yeux de la fille* qu'elle avoit passé la nuit avec un homme. Ils ajoutent que cette sagacité seroit odieuse à la moitié du genre humain , & ils ont raison : car ce seroit une chose très-impertinente , que d'avoir à redouter des gens qui connoïtroient aux yeux d'une fille si elle a perdu sa virginité. Ceux qui aiment les fraudes pieuses de-

(d) Chrysoft. Magnenus, in vitâ Democriti.

vroient travailler à persuader aux jeunes personnes qu'il y a quantité de gens qui connoissent cela : mais il seroit à craindre, que cette erreur ne fût plus fortement & plus efficacement combattue qu'aucune autre superstition. D'autres (e) prétendent que ce fut à la voix de cette fille que Démocrite reconnut la défloration, & sur cela ils nous content, qu'Albert le grand, sans sortir de son cabinet, découvrit au même signe une aventure toute pareille. On avoit envoyé une fille en commission : elle revint en chantant, & Albert, tout appliqué à ses études qu'il étoit, reconnut à l'enrouement de sa voix qu'elle avoit perdu sa virginité durant ce petit mesfage.

De très-habiles Médecins s'amusent beaucoup à raisonner sur les rapports prétendus qui se trouvent entre les organes de la génération & le gosier, & nous remarquons assez généralement que nos Ministres, la première année de leur mariage, ont un son de voix plus sec, plus cassé, plus enroué. Quelques-uns soutiennent qu'il

(e) Ga'par à Reies, quæst. XXXIX.

à encore d'autres marques, qui peuvent en pareil cas déceler une fille. Meursius assure qu'anciennement les nourrices mesuroient tous les matins avec un fil le cou des jeunes personnes confiées à leur garde, afin de connaître si elles étoient pucelles ou non (f); il prouve la chose par ce passage de Catulle

Non illam nutrix orienti lucere visens (g)

Hesperio Collum poterit circumdare filo (h).

Démocrite composa un très-grand nombre de Livres. Il ne s'en faut pas étonner; car outre qu'il mourut fort

(f) Meursius, Auct. Philol. Cap. XXXVI.

(g) Ce passage bien entendu ne prouve autre chose, sinon qu'on leur mesuroit le cou le jour & le lendemain des noces.

(h) Vossius, commentant ces Vers, parle d'un prétendu Livre de Démocrite, dans lequel on trouve de quelle manière il faut mesurer le cou. *In veteri scripto*, dit-il, de *sympathiâ & antipathiâ*: quod perpetuum tribuitur Democriti, ita hac referuntur.

tur..... Si flum aut funiculum ex lino aut papyro accipias, & anterioris Colli spatium ab aure ad aurem, & deinceps cervicem, seu averfam metiaris Colli partem similiter ad aures: fuerintque hæc intervalla inæqualia, destitutam esse sponsam nosces, contra si æquales fuerint isti semicirculi, esse etiamnum virginem. Aliud quoque addit signum, scilicet si Collum fuerit calidum & nates frigida, & hoc quoque amissa virginittatis esse indicium.

vieux, il aimoit la retraite, & il s'appliquoit à l'étude d'une façon toute singulière. C'étoit d'ailleurs un beau génie, un esprit vaste, pénétrant, qui donnoit dans tout. La Physique, la Morale, les Mathématiques, les belles Lettres, les beaux Arts, se trouverent dans la sphere de son activité. Pour vaquer plus librement à l'étude, il choisit une maison située au milieu d'un jardin, & il sortoit rarement de cette solitude. On prétend même qu'il s'enfermoit quelquefois dans un tombeau, pour sonder les forces de son imagination, & pour éprouver tous les sens selon lesquels elles pourroient se mouvoir (i). Lucien fait là-dessus un joli conte. Il dit que Démocrite étant un jour entré dans un sépulchre, quelques jeunes gens qui s'en apperçurent essayèrent de l'effrayer. Déguisés en phantômes, & couverts des masques les plus hideux, ils rodèrent autour de lui, faisant des cris & des contorsions terribles. Notre Philosophe ne daigna pas les regarder, & continuant d'écrire, *Paix*, dit-il, *cessez de faire les fous*. Lucien remar-

(i) Diog. Laërt. Lib. IX. num. 36. & 38.

que que la sécurité de Démocrite venoit de ce qu'il étoit fortement persuadé que l'ame meurt avec le corps , & que tout ce qu'on dit des spectres , des phantômes , & du retour des esprits , est par conséquent une chimère (k).

On a dit que les Abdéritains , alarmés de la vie sauvage que menoit notre Philosophe , & craignant qu'il ne tombât en démence , écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa santé. Ils le voyoient ne se soucier de rien , rire de tout , dire que l'air étoit plein d'images , prêter l'oreille au chant des oiseaux , se vanter qu'il faisoit de temps en temps un voyage dans l'espace immense de l'infini : tout cela leur faisoit craindre que ses longues études ne lui eussent troublé le cerveau , & ils regardoient cela comme un malheur public.

On doit regarder Démocrite comme le Précurseur d'Epicure , dont le système ne diffère de celui de notre Philosophe qu'en vertu de quelques réparations (l). Je ne saurois approu-

(k) Lucian, *In Philosopho seude*.

(l) Cic. de Nat. deorum, *Lib. I. Cap. XII.* & seq.

ver ceux qui disent que ces prétendues réparations sont autant d'erreurs (m) : mais j'avoue qu'Epicure n'ajouta pas beaucoup de choses aux inventions du Philosophe d'Abdere, & qu'il en gâta quelques-unes. Il eut grand tort de ne pas convenir des obligations qu'il avoit à Démocrite, & il fut encore plus injuste lorsque, par allusion à son nom, il l'appella *λῡπομαχος*, homme à visions : ce fut un de ses jeux de mots.

J'ai dit ailleurs [n] qu'il paroît que Démocrite avoit donné une ame aux Atomes, & j'ai observé que les Atomistes auroient pû tirer de grands avantages de cette supposition. C'est encore Démocrite qui a fourni aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont débité contre le témoignage des sens : car outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité est cachée au fond d'un puits, il soutenoit qu'il n'y a rien de réel que les Atomes & le vuide, & que tout le reste ne consiste qu'en opinion (o). C'est ce que les Cartésiens

(m) Voyez Cicéron, *Lib. I. de finibus, Cap. V. & VI.*

(n) Voyez l'exposition de l'Atomisme, §.

II. p. 87. de ce Volume.

(o) Laërt, *Lib. IX.*

Sextus Empir. adv. Mathematicat.

disent aujourd'hui touchant les qualités corporelles, la couleur, l'odeur, le son, la saveur, le chaud, le froid ; ce ne sont, disent-ils, que des modifications de l'ame.

Démocrite croyoit que notre dernière fin est la tranquillité de l'esprit. Il n'étoit rien moins qu'Orthodoxe touchant la Nature divine. S'il eût seulement enseigné que Dieu est un Esprit placé dans une Sphere de feu, & qu'il est l'Ame du monde (p), il seroit beaucoup plus excusable qu'il ne l'est : mais je trouve que Cicéron lui attribue d'autres dogmes bien plus dangereux. Ces dogmes sont tels, qu'on peut assurer que quiconque les embrasse ne connoît de Dieu que le nom. En effet ce que Démocrite appelloit Dieu, n'avoit ni l'unité, ni l'éternité, ni l'immutabilité, ni les autres attributs qui forment l'essence divine. Les révolutions continuelles qui arrivent dans la nature le porteroient à nier qu'il y eût rien d'éternel ; c'étoit, dit Cicéron, supprimer la Divinité, &

Erreurs
de Démocrite
sur la Nature divine.

(p) Cyrillus contra Julianum, Lib. I. ce que dit ce Pere, est tiré du Traité du Placit. Philosoph. Lib. I. Cap. VII,

où Plutarque s'exprime ainsi : *Democritus Mentem Deum (constituit) in igne globosa, mundi animam.*

Tome III.

Q

n'en laisser pas subsister la moindre trace (q). Il donnoit le nom de Dieu aux images qui peignent dans notre ame les objets, à la nature qui nous envoie ces images, & à notre entendement qui les reçoit (r).

Confor-
mité du
Malé-
branchif-
me avec
le systè-
me des
idées de
Démocri-
te.

Je ne fais si jamais personne a remarqué que le sentiment d'un des plus sublimes Esprits de ce siecle, *Que nous voyons toutes choses dans l'Être infini, dans Dieu*, n'est qu'un développement & qu'une réparation du dogme de Démocrite. Prenez bien garde que notre Philosophe enseignoit que les images des objets, ces images, dis-je, qui se meuvent circulairement, & en tous lieux, pour se présenter à notre ame, sont des émanations de Dieu, & sont elles-mêmes un Dieu. Y a-t-il bien loin de cette pensée à dire que nos idées sont en Dieu, comme le P. Mallebranche le dit, & qu'elles ne peuvent être une modification d'un esprit créé? Ne s'ensuit-il pas de-là que nos idées sont Dieu lui-même?

Au reste les erreurs de notre Philo-

(q) Cicer. de Nat. deorum cap. XII, & XXXVIII.

(r) Idem, ibid.

fophe sur la nature des idées ne sont
 pas aussi méprisables qu'on pourroit le
 croire. Il n'y a que de grands génies
 qui soient capables de ces sortes d'é-
 carts. Cicéron fera dire tant qu'il lui
 plaira par un de ses Interlocuteurs,
 que ces pensées sont plus dignes de
 la patrie de Démocrite que de son gé-
 nie, *quæ quidem omnia sunt patriâ
 Democriti, quàm Democrito dignio-
 ra*, je suis sûr qu'un petit esprit ne
 les formera jamais : il faudroit pour
 cela comprendre toute l'étendue de
 pouvoir, qui convient à une nature
 capable de peindre dans nos esprits
 les images des objets. Les especes in-
 tentionnelles des Scholastiques sont la
 honte des Péripatéticiens : il faut être
 stupide pour pouvoir se persuader
 qu'un arbre produit son image dans
 toutes les parties de l'air à la ronde,
 jusques au cerveau d'une infinité de
 Spectateurs. La cause qui produit tou-
 tes ces images est bien autre chose
 qu'un arbre. Cherchez-la tant qu'il
 vous plaira, si vous la trouvez hors
 de l'Etre infini, c'est signe que vous
 n'entendez pas bien cette matiere.

Si tout ce qu'on a débité sous le
 nom de notre Philosophe a été tiré

de ses véritables Ecrits, on ne peut nier qu'il ne se repût de chimères à certains égards. Columelle a cité un Livre de Démocrite touchant les Antipathies. On y trouvoit que si une femme dans les temps de ses regles faisoit trois fois le tour d'un jardin, les pieds nuds, & les cheveux déliés, elle tuoit toutes les chenilles (f). Pline lui attribue d'avoir dit que pour faire confesser la vérité à une femme, on devoit lui appliquer sur le cœur, quand elle dormoit, la langue d'une grenouille. Ce Naturaliste observe à ce sujet, que les Magiciens attribuent à cet animal de grandes vertus : elles sont telles, dit-il, que si ce qu'on en rapporte étoit vrai, il s'ensuivroit que les grenouilles seroient plus utiles au genre humain que les Loix. Par exemple, elles fourniroient un expédient immanquable pour rompre le cours d'une intrigue amoureuse. Lorsqu'une femme a ses régles, son mari n'a qu'à empaler une grenouille à un roseau, depuis les parties naturelles jusqu'à la tête, il peut compter que son épouse concevra du dégoût pour l'adultere

(f) Columelle, de re rustica Lib. XI. sub fin.

(t). Pline ne dit pas si l'expédient prévenoit le cocuage, ou si seulement il en dégoûtoit après coup : il devoit marquer cela , & s'expliquer clairement. Ce n'est point là une distinction de Logique : la chose est de conséquence : il falloit peser tous les termes, & fuir jusqu'aux moindres ambiguïtés.

Voici d'autres rêveries imputées à Démocrite. Il disoit qu'en mêlant ensemble le sang de quelques oiseaux dont il marquoit le nom, on faisoit naître un serpent, qui avoit des propriétés si admirables, que quiconque en mangeoit avoit l'intelligence du langage des oiseaux (u). Le Livre attribué à notre Philosophe touchant les vertus occultes du Caméléon, étoit, je pense l'un des meilleurs magasins de son extrême crédulité. Pline est louable de n'avoir parlé de cet Ouvrage que pour le décrier & pour s'en moquer (x) ; mais il seroit encore plus digne de louange, s'il avoit réservé pour l'Auteur une partie de ses dou-

(t) Plinius, *Lib. XXXII.*

(u) *Idem*, *Lib. X, Cap. XLIX.* voyez aussi *Lib. XXI. Cap. IV.*

(x) *Idem*, *Lib. XXVIII, Cap. VIII.*

tes ; je veux dire s'il n'eût pas crû trop légèrement que notre Philosophe eût fait ce Livre, & plusieurs autres qui coururent injustement sous son nom. La pensée d'Aulugelle me paroît fort raisonnable, que ce n'est point à Démocrite qu'il faut imputer ces visions superstitieuses, mais à certains Charlatâns qui les ont débitées à l'abri du nom & de l'autorité de ce fameux Philosophe (aa). On ne peut guere en juger autrement, quand on se souvient du caractère que Lucien lui donne. Il met Démocrite, Epicure, Metrodore, dans la classe de ces esprits forts qui opposoient aux vains récits des prodiges une ame de diamant, *mentem adamantinam* (bb).

On a dit aussi que Démocrite étoit fort adonné à la Magie, j'entends celle qui est fondée sur un pacte avec le Démon. Pline l'en accuse, & lui attribue la composition de plusieurs Livres sur cette matiere, entre autres l'Ouvrage intitulé *Chirocmeta*, qu'il caractérise de Livre monstrueux, & dont il cite plusieurs choses qui sentent la Magie noire. Mais je croirois

(aa) Aulugelle, *Lib. X, Cap. XII.*

(bb) Lucian. *Pseudem.*

assez volontiers que le *Chirocmeta* de Démocrite n'étoit qu'une espece de Recueil & de Répertoire, dans lequel notre Philosophe compila rapidement, & sans trop d'attention, tous les secrets occultes dont il put avoir connoissance. Voyez la remarque (cc). Sa curiosité le porta à ramasser toutes ces choses; mais rien n'engage à croire qu'il les approuva: & qui sait d'ailleurs si ce Recueil n'a pas été grossi ou falsifié par des mains infidelles? Pline convient lui-même que les Partisans de notre Philosophe se sont inscrits en faux contre ces prétendus Ouvrages de Magie (dd). Diogene Laërce, Columelle, Suidas, & d'autres Ecrivains reconnoissent qu'on lui a imputé plusieurs productions apocryphes. Sa curiosité pour les Sciences les plus abstraites, son amour pour la solitude,

(cc) Un passage de Vitruve aidera à comprendre la signification du mot *Chirocmeta*, que les interprètes ont expliqué de mille manières. *Admiror*, dit Vitruve, *Lib. IX. Cap. III*, *etiam Democriti de rerum natura volumina, & ejus Commentarium quod inscri-*

bitur χειροκρητων, in quo utebatur annulo, signans cera melli quæ esset expertus. Hefychius nous apprend que les Lecteurs attentifs marquoient d'un morceau de cire les endroits d'un Livre qui leur paroissent dignes de remarque.

(dd) Plin. *Lib. XXIV, Cap. XVII.*

son application aux expériences, & le succès de quelques-unes de ses prédictions, persuaderent aux gens crédules qu'il étoit l'auteur de tous les secrets, & de toutes les remarques, qu'on voyoit dans les Livres qui parurent sous son nom.

Il est certain qu'on raconte des choses prodigieuses touchant la force, l'étendue, & la pénétration de son génie. Pétrone assure que notre Philosophe fit quantité d'expériences sur les Végétaux & les Minéraux, & qu'il passa sa vie dans ces recherches. Sénèque lui attribue d'avoir trouvé l'art d'amollir l'ivoire, & de convertir en pierres brillantes les cailloux calcinés au feu. Il ajoute qu'on lui attribua aussi l'invention des voûtes : il ne le loue pas beaucoup de toutes ces découvertes (ee). On assure qu'ayant prévu que l'année seroit mauvaise pour les Oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, sur quoi il fit un gain immense, dont néanmoins il ne voulut pas profiter : il se contenta de faire connoître qu'il ne tenoit qu'à lui d'être riche. Une autre

(ee) Voyez l'Eptre XC. de Sénèque,

fois il conseilla à son frere d'employer uniquement ses Moissonneurs à transporter dans la grange le bled qu'ils avoient coupé : il avoit prévu un furieux orage, qui se fit sentir bien-tôt après. Qui doute qu'une pénétration si extraordinaire n'ait causé une surprise générale ? Les uns le traitèrent d'homme inspiré, & les autres de Magicien (ff). Un Gentilhomme de Normandie s'est vu exposé de nos jours à ce dernier reproche pour une aventure toute pareille. Ayant connu par le Baromètre qu'on étoit menacé d'un orage, il fit serrer ses foins pendant un beau temps : cela fit dire aux Villageois du Canton qu'il avoit commerce avec le Diable. Etoit-on moins téméraire à juger mal du prochain au siècle de Démocrite ? Les secrets de la nature n'étoient-ils pas alors entre les mains de moins de gens sans comparaison qu'aujourd'hui. Notre Philosophe étoit donc plus exposé aux soupçons Magiques qu'il ne le seroit présentement.

On a débité sur Démocrite une autre fable, qui me paroît encore plus

(ff) Diog. Laërt. *Lib. IX, num. 39.*

impertinente que tous les contes que je viens de rapporter. Plusieurs Auteurs assurent, qu'il se creva les yeux; mais ils ne sont point d'accord ni sur le motif, ni sur la maniere de l'opération. Les uns disent qu'il se priva de la vûe pour n'être point troublé dans ses méditations par les objets extérieurs, qui eussent fait trop de diversion aux forces intellectuelles de son ame (*gg*). Mais ne lui suffisoit-il pas de se retirer dans un lieu obscur, ou de fermer les yeux pendant les heures de méditation? Laberius débita dans une Piece de Théâtre, que notre Philosophe s'aveugla pour ne pas voir la prospérité des méchants. Vision poétique. Quelle apparence qu'un homme qui rioit de tout, se fit une peine de voir prospérer un fripon? N'étoit-ce pas au contraire une fête & un régal pour un Philosophe comme lui, qui ne cherchoit qu'à tourner le monde en ridicule? Laberius ajoûtoit que Démocrite perdit la vûe en s'exposant à la lumiere qu'un bouclier refléchissoit (*hh*). Selon d'autres il employa le secours des miroirs

(*gg*) Aulugelle, *Lib. X. Cap. XVII.*

(*hh*) Idem, *ibid.*

brulants. Plutarque rapporte ce dernier conte, & le rejette avec un juste mépris (ii).

Tertullien allégué une autre raison de l'aveuglement volontaire de Démocrite. Il prétend que ce Philosophe ne pouvant ni regarder une femme sans en souhaiter la jouissance, ni manquer d'en jouir sans se chagriner, ne trouva point de meilleur remède contre cette persécution que de se priver de la vue. Ce Pere tire de là pour les vrais fideles un grand sujet de triomphe sur les Sages du Paganisme (kk). C'est un triomphe bien imaginaire : car ce que l'on fait de plus certain touchant Démocrite, renverse de fond en comble la supposition de Tertullien. C'étoit un homme détaché des sens, un contemplatif qui méprisoit les honneurs & les richesses, & qui voyagea jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. On ne s'avise guere d'entreprendre de grands voyages quand on est aveugle, & si ceux qui ont passé l'âge de quatre-vingts ans avoient besoin de s'aveugler, ce ne seroit pas à cause des feux dont la

(ii) Voyez Plut. de Curiositate, p. 521.

(kk) Tertull. in Apolog. cap. XLVI.

concupiscence les brûle. D'ailleurs un desir, suivi du regret de ne pas jouir, ne se guérit point par la privation de la vûe : l'impudicité du cœur a besoin d'un autre remède. Clement d'Alexandrie rapporte une chose qui a bien prendre, réfute invinciblement Tertullien. Il prétend que notre Philosophe n'approuvoit point qu'on se mariât, ni qu'on s'amusât à procréer des enfants : *C'est s'engager, disoit-il, dans des soins trop importuns, & qui détournent d'une occupation plus nécessaire* (11).

On ne trouve rien de certain ni sur le temps de sa naissance ; ni sur celui de sa mort. Quelques-uns assurent qu'il vécut 109 ans, & qu'il recula son trépas de quelques jours par complaisance pour sa sœur. Cette femme s'attristoit, non pas de le voir mourir, mais de ce que son deuil l'empêcheroit d'assister aux fêtes de Cérès. Démocrite, pour lui épargner ce chagrin, se faisoit apporter tous les matins un pain chaud, dont il respiroit la vapeur : on prétend que par ce moyen il prolongea sa vie jusqu'à ce

(11) Clemens Alexand. Stromat. Lib. II.

que les trois jours de la fête fussent passés : après quoi il se laissa tomber tout doucement entre les bras de la mort (*mm*).



SENTIMENTS DE PYTHAGORE.

PYTHAGORE est le premier des anciens Sages qui ait pris le nom de Philosophe. Avant lui ceux qui excelloient dans la connoissance de la Nature, & qui se rendoient recommandables par une vie exemplaire, étoient nommés Sages, σοφοί. Ce titre lui paroissant trop superbe, il en prit un autre, qui faisoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la possession de la Sagesse, mais seulement le desir de la posséder. Il s'appella donc *Philosophe*, c'est-à-dire Amateur de la Sagesse : ce nom est demeuré depuis ce temps-là aux Professeurs de la Science naturelle, & de la Morale.

Il fleurissoit au temps de Tarquin le Superbe, qui fut le dernier Roi de

Rome, & non pas au temps de Numa, comme plusieurs le débitent. Il se rendit fort illustre par sa science & par sa vertu, & il travailla utilement à réformer & à instruire le monde. Il falloit que son éloquence eût beaucoup de force, puisque ses exhortations porterent les Habitants d'une grande Ville (a), plongée dans la débauche, à fuir le luxe & la bonne chere, & à vivre selon les regles de la vertu. Il obtint même des Dames qu'elles renoncassent à leurs beaux habits & à tous leurs ornements, & qu'elles en fissent un sacrifice à la principale Divinité du lieu (b). Ce n'est pas qu'il attaquât le vice par des harangues semées de fleurs, & composées selon les regles, & les subtilités brillantes, que les Sophistes des siècles suivants mirent en œuvre : la force de son éloquence consistoit dans l'expression grave des raisons, & dans le poids qu'il donnoit à ses paroles : son silence même étoit éloquent, & contribua autant que sa voix à la réforme, comme

(a) Crotone.

(b) Justin, Liv. XX, Chap. IV.

l'a fort bien remarqué un ancien Poëte (c).

Un Auteur moderne nous a donné en peu de mots les plus beaux traits qui puissent servir au tableau de l'éloquence de Pythagore. „ Quand il vint „ en Italie il changea la Police d'un „ grand nombre de Villes, & y rétablit la liberté : en une seule exhortation il gagna & attacha à sa Philosophie plus de deux mille hommes ; „ il leur apprit à dompter leurs passions, à étouffer tous les mouvements d'avarice & d'ambition, à „ mettre tous leurs biens en commun, „ à aimer le silence, la retraite & la „ contemplation (d). “ Il obtenoit de ses disciples les choses les plus difficiles à pratiquer : il leur faisoit subir un Noviciat de silence, qui duroit pour le moins deux ans, & quelquefois cinq. Tel étoit le pouvoir de sa censure, qu'ayant fait une mercuriale publique à un de ses disciples, ce jeune

(c) *An non Pythagora monitus, annique silentes,
Famosum Oebalii luxum pressere Tyranni.*
Claudianus.

(d) Thomassin, méthode d'étudier & d'enseigner la Philologie, Liv. I. Chap. XV,

homme alla se pendre de désespoir. Depuis ce temps Pythagore s'imposa la loi de ne reprendre jamais personne publiquement. Ses disciples apportèrent leurs biens à ses pieds, & vivoient tous en commun. On interpréta criminellement leur union : on prit cette communauté d'Etudiants pour une faction qui conspiroit contre l'Etat, & cela leur fut très-funeste. Un jour qu'ils étoient assemblés au nombre de trois cents, on entreprit de mettre le feu dans leur College : il y en eut environ soixante de tués dans le tumulte : les autres abandonnerent le Pays (e). Il est difficile de démêler si cette tempête fut excitée pendant la vie de Pythagore, tant il y a de variations dans les Ecrivains qui racontent ce fait.

Un des principaux soins de Pythagore fut de corriger les abus qui se commettoient dans le mariage : il ne crut point que sans cela un Etat, d'ailleurs bien policé, pût être heureux. Sa maxime étoit qu'on ne doit se proposer d'autre but dans l'union des sexes, que de produire légitimement un au-

(e) Justin, ubi suprà.

tre soi-même ; qu'il faut tâcher d'avoir des enfants bien faits , sains , & robustes ; qu'on doit les accoutumer au travail , à la sobriété ; les éloigner du plaisir vénérien jusqu'à l'âge de vingt ans , & leur recommander ensuite de ne s'y porter que de loin à loin. Il condamnoit hautement ceux qui se livrent à ce plaisir après avoir trop mangé , & plus encore ceux qui s'y abandonnent pendant qu'ils sont ivres. Il vouloit non seulement que les maris renonçassent au concubinage , mais encore qu'ils observassent les loix de la pudeur envers leurs épouses (f).

Sentiments de Pythagore sur l'usage du plaisir vénérien.

Les habitants de Crotone avoient grand besoin d'une réforme à cet égard. Ils menaient la vie du monde la plus déréglée ; ils se marioient pour la forme : ils prenoient une épouse *ad honores* , & ils la négligeoient , pour s'attacher à des concubines. C'étoit donner un mauvais exemple aux femmes ; une telle conduite est contagieuse : ces maris ne considéroient pas qu'il étoit à craindre qu'on ne les imitât , & peut-être qu'ils s'en mettoient peu en

(f) Omeisius, in *Ethica Pythag.* ex Jamblico, in *visâ Pythag.*

peine. La Maxime *frangenti fidem frangetur eidem*, n'a que trop lieu par rapport à la fidélité conjugale. Ce fut, comme on l'a dit, contre ce désordre que Pythagore exerça principalement son zèle. Si nous en croyons Justin, il n'eut besoin que de la force de ses instructions, pour convertir les Crotoniates; mais quelques Auteurs insinuent qu'elles se trouverent trop courtes, & qu'il fallut recourir à une machine plus puissante. Ce fut de feindre que l'on étoit descendu dans les Enfers, & que l'on y avoit vu parmi les Damnés les maris qui ne rendoient pas à leurs épouses le devoir du mariage. Voici comme Diogene Laërce raconte la chose, sur le témoignage d'un certain Hermippus. Pythagore disparut pendant quelques mois, & s'enferma seul dans un lieu souterrain. Avant que de s'ensevelir dans cette retraite, il recommanda à sa mere d'écrire sur des tablettes tout ce qui arriveroit d'intéressant dans Crotone. Ayant lu attentivement ce journal, il sortit de sa solitude, avec un visage pâle & tout défait; il assembla le peuple; il l'assura qu'il revenoit des Enfers, & pour lui persuader cette

Fraude
pieuse
dont il
usa.

fable , il raconta d'un ton de Prophète toutes les choses qui s'étoient passées dans la Ville. Son récit toucha tellement les Crotoniates , qu'ils fondirent en larmes : chacun le regarda comme un homme divin , & tous les maris le prièrent , dit-on , de veiller à l'instruction & à la bonne conduite de leurs épouses [g].

Ce fut sans doute dans cette occasion qu'il étonna les mauvais maris , en leur disant qu'on punit avec beaucoup de sévérité dans les Enfers ceux qui refusaient à leurs femmes les caresses d'obligation. Il est très-probable qu'il parla aussi des peines qui sont infligées aux femmes galantes , & nous devons croire que ce fut l'une des raisons qui engagèrent les Crotoniates à envoyer leurs épouses à son école. Remarquez bien la contradiction de ce grand Maître. Il enseignoit d'un côté la Métempsicose successive & perpétuelle , & de l'autre il osa dire qu'il avoit vu dans les Enfers des âmes tourmentées. Son Dogme de la Métempsicose détruisoit l'Enfer , comme il le

(r) Diog. Laërt. *Lib. VIII. , num. 21. & 41.*
 Hermippo.

déclare lui-même dans Ovide (h). Mais Pythagore aima mieux s'acquérir de l'autorité , & se rendre propre à extirper la débauche en se contredisant , que de suivre une méthode bien liée de dogmatiser , qui ne fût pas si utile.

Son amour pour le bien public le déterminâ à porter ses instructions au Palais des Grands. Il n'eut pas de peine à comprendre que s'il tournoit du bon côté l'esprit des Princes , & des premiers Magistrats , il répandroit aisément & amplement sur les autres hommes les fruits de sa Philosophie. Il eut la gloire de former des disciples , qui furent d'excellents Législateurs , un Zaleucus , un Charondas , & quelques autres. Ceux qui savent juger sainement des choses , regarderont cela comme le plus bel endroit de la vie de Pythagore. Qui dit Légi-

Quel service il a rendu au monde en formant de bons Législateurs.

(h) *O genus attonitum gelida formidine mortis
Quid Styga , quid tenebras , & nomina vana ti-*
metis .

*Materiem vatum , falsique pericula mundi ?
Corpora sive rogos flammâ , seu tabe vetustas
Abstulerit , mala posse pati non ulla putetis .*

OVID. Metam. Lib. XV

flateur, dit un homme infiniment utile aux Sociétés, & plus digne de la vénération des peuples que les Alexandres & les Césars. Néanmoins la mémoire des Législateurs n'est point passée jusqu'à nous, avec le même fracas que celle des Conquérants; il s'en faut bien. C'est que notre esprit étant peu capable de connoître la véritable grandeur, on attache faussement l'idée aux actions qui font du bruit. Il ne sauroit discerner le grand d'avec l'éclatant; & ainsi la vie d'un homme qui s'occupe à remédier aux maux intérieurs de l'Etat par de bonnes loix, est un objet qui ne frappe guere, parce qu'un tel ouvrage se fait doucement. Mais si l'on subjugue des Villes & des Provinces, si l'on fait périr des millions d'hommes, si l'on en réduit dix fois autant à l'aumône, on s'acquiert un nom tellement illustre, que la postérité la plus reculée n'en parle qu'avec des transports d'admiration. Quoiqu'il en soit, on doit éternellement benir la memoire de Pythagore, pour avoir fourni au monde quelques bons Législateurs.

Il s'appliqua fortement à pacifier les guerres qui s'élevoient dans l'Italie,

& les factions intestines qui troubloient les Villes *Il ne faut faire la guerre*, disoit-il, *qu'à cinq choses ; aux maladies du corps , à l'ignorance de l'esprit , aux passions du cœur , aux séditions des Villes , & à la discorde des familles. Voilà cinq monstres qu'il faut combattre à toute outrance par le fer & par le feu [i]*.

I I.

Il est surprenant qu'un Philosophe aussi habile que lui en Astronomie, en Géométrie, & dans les autres parties des Mathématiques, se soit plû à débiter ses plus beaux préceptes sous le voile des Enigmes. Ce voile étoit si épais, que les Interprètes y ont trouvé une ample matiere de conjectures, & autant de sens mystiques qu'il leur a plû. Cette méthode symbolique d'enseigner a été fort en usage dans l'Orient & dans l'Egypte. C'est de-là sans doute que Pythagore l'avoit tirée. Il revînt de ses voyages chargé des dépouilles savantes de tous les Païs qu'il avoit vus. On prétend sur-tout qu'il fit une ample moisson parmi les Juifs, & qu'il apprit bien des choses d'Ezéchiél

[i] Menagius in Laërt. Lib. VIII. num. 50.

& de Daniel. N'oublions pas de remarquer que Pythagore, & ses Successeurs, avoient deux manieres d'enseigner, l'une pour les initiés, l'autre pour les étrangers & pour les profanes. La premiere étoit claire & dévoilée; la seconde étoit symbolique & énigmatique.

Tout le monde connoît le Dogme fameux de Pythagore, concernant l'abstinence des fèves. Quelques-uns prennent ce Dogme au pied de la lettre; d'autres l'interprètent d'une maniere allégorique. Ceux qui expliquent cette défense littéralement, allèguent entre autres raisons que Pythagore fut instruit par les Egyptiens, & que même il se laissa circoncrire, afin d'être admis à leurs Mysteres les plus secrets (k). Or les Egyptiens s'abstenoient des fèves, & n'en feroient point. Leurs Prêtres pouffoient même si loin la superstition à cet égard, qu'ils n'osoient jeter les yeux sur ce légume. Ils le tenoient pour immonde; ils eussent plutôt mangé leurs peres. On conclut de là que Pythagore, fidèle disciple de ces Prêtres, interdisoit littéralement

Ce qu'on
a pensé du
Précepte
Pythagor-
ique de
s'abstenir
des fèves.

(k) Clemens Alexand. Strom. Lib. I.

cette espèce de légume. On ajoute qu'il aima mieux se laisser tuer par des gens qui le poursuivoient, que de se sauver au travers d'un champ de fèves, tant il respectoit ou abhorroit ce légume (1). Ceux qui veulent que cette défense soit un précepte moral, & que Pythagore ne l'ait entendue qu'en un sens allégorique, se figurent qu'il a défendu par-là à ses disciples de se mêler du Gouvernement. Cela est fondé sur ce qu'en certaines Villes on donnoit avec des fèves son suffrage, quand on procédoit à l'élection des Magistrats. D'autres veulent qu'il a prétendu défendre le plaisir vénérien (m), & que par le mot *xvams*, il a entendu les parties naturelles de l'homme, ou la gorge des femmes.

Windet rejette cette interprétation, & se fixe au sens littéral: mais il avoue que les fèves furent interdites par un principe de chasteté (n). Ce docte

(1) Aristoxene est, je crois le seul des Anciens qui ait dit que Pythagore n'avoit aucune aversion pour ce légume, & qu'il en mangeoit très-souvent. Nos Savants ne font aucun cas du témoignage de cet Ecrivain,

qu'Aulugelle cite au IV. Liv. Chap. XI.

(m) Aulugelle, lib. IV, Cap. XI.

(n) Windet, de *vina funclorum statu*, p. 79. & suiv. Edit. Londin. 1677.

Anglois

Anglois assure que cette défense étoit fondée sur des raisons saintes & mystérieuses, que les Pythagoriciens ne dévoient à personne. Quelques-uns d'entre eux aimèrent mieux mourir que de déclarer un si grand secret : une Pythagoricienne se coupa la langue, pour n'avoir pas sujet de craindre que la rigueur des tourments la fît parler (o). Cicéron insinue que l'interdiction des feves étoit fondée sur ce qu'elles empêchent de faire les fonctions divinatoires ; car elles échauffent trop, & par cette irritation des esprits, elles ne permettent pas à l'ame de posséder la quiétude qui est nécessaire pour la recherche de la vérité (p). L'Ecole de Salerne les défend pour une autre raison : *manducare fabam caveas, facit illa podagram.*

III.

Pythagore a passé dans l'esprit de quelques personnes pour un grand Magicien. On lui attribue entre autres prestiges d'avoir converti des feves bouillies en sang, & de s'être servi de cette liqueur pour écrire sur un miroir

Magie de Pythagore.

(o) Idem, ibid.

(p) Cicéron, cité par

Aulugelle, lib. IV. cap.

XI.

convexe ce que bon lui sembloit, de maniere [qu'opposant ces lettres à la face de la Lune quand elle étoit pleine, il voyoit dans le rond de cet Astre tout ce qu'il avoit écrit dans la glace de son miroir. A quoi l'on peut encore ajouter qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux Olympiques, qu'il se fit saluer par le fleuve Nessus, qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa une ourse, fit mourir un serpent, & chassa un bœuf qui gautoit un champ de febves, par la seule vertu de certaines paroles] (a). Naudé, de qui j'emprunte ce récit, observe que la plupart des prestiges attribués à Pythagore, sont ou des fables ridicules, ou des secrets particuliers, qui peuvent s'expliquer par des raisons physiques, & qui ne surpassent point les forces de la nature; que l'histoire du miroir, rapportée par Suidas, & par le Scholiaste d'Aristophane (b), a tout l'air d'une fable, ou

(a) Naudé, Apologie des grands Hommes accusés de Magie, chap. XV.

[b] Voici les paroles du Scholiaste; son récit est plus circonstancié que celui de Naudé. Il y a un jeu de l'invention

de Pythagore, qui se fait avec un miroir en cette sorte. La Lune étant au plein, quelqu'un écrit dans un miroir tout ce qu'il veut avec du sang, & ayant adverti un autre il se tient derrière lui, & tourne vers la Lune les

que c'étoit tout au plus un *tour de subtilité & un jeu d'esprit* ; qu'Agrippa s'est vanté d'avoir le même secret ; mais que c'étoit une pure forfanterie ; qu'il ne faut pas ajouter plus de foi à Noël le Comte , qui rapporte au 3. liv. de sa Mythologie , chap. 17 , que du temps de François I. & de Charlequint on fa-voit à Paris par le même moyen tout ce qui se passoit au château de Milan.

Cette fable de Noël le Comte a passé dans plusieurs Livres. Le Feuillant saint Romuald , & le Pere l'Enfant l'ont adoptée. *La maniere*, dit ce dernier , *de savoir les choses absentes* . . . c'est de les *escrire en grosses lettres sur un miroir* , & de les présenter à la Lune , laquelle les fait connoître dans un autre miroir où on la regarde. De cette manière François I. faisant la guerre à Charlequint pour le Duché de Milan , on le savoit la nuit suivante à Paris (c). On veut que Nostradamus ait vû aussi dans des miroirs talismaniques l'avenir qu'il a si heureusement révélé.

lettres escrites dans le miroir ; alors cet autre la fixant son regard attentivement dans le globe de la Lune, il lit tout ce qui est écrit dans le miroir, comme s'il étoit

écrit dans la Lune].
Meziriac, sur les Epîtres d'Ovide, p. 607, 608.

[c] L'Enfant Hist. générale de ... la nouvelle Loi.

Système
de la Mé-
tempfico-
se.

Je dirai peu de chose du système Pythagorique de la Métempficoſe, parce que cette matiere a été épuisée: mais je remarquerai que Pythagore, n'en fut pas l'inventeur, & qu'il l'apprit des Egyptiens (a). Forcatulus a eu tort de dire que notre Philosophe se bornoit aux trois déménagements dont Pindare fait mention, c'est-à-dire qu'il enseignoit que les âmes ne passoient que par trois transmigrations. Ovide nous apprend que Pythagore faisoit passer les âmes par des transformations continuelles.

*Morte carent animæ SEMPERque priore
relictâ, sedemque domusque recipiunt
Sede, novis domibus vivunt, habitantque
receptæ.*

Ovid. Metam. lib. xv.

Privilege
singulier
dont se
glorifioit
Pythago-
re.

Pythagore se glorifioit à cet égard, d'un privilege tout particulier: car il prétendoit se souvenir des métamorphoses qu'il avoit essuyées; mais il ne remontoit que jusqu'au siege de Troye. Il avoit été premierement Æthalide, fils naturel de Mercure, qui lui accorda le don de se souvenir de

[a] Herodot. lib. II. cap. CXXIII. Diod. Sic. lib. I.

toutes choses, même après sa mort. Quelque temps après il fut Euphorbus, & reçut de Menelas une blessure au siège de Troyes. Après la mort d'Euphorbus il fut Hermotime, & puis un Pêcheur de Delos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagore (b). Si vous voulez savoir ce qu'il devint après la mort de Pythagore, Aulugelle vous apprendra qu'il passa successivement par plusieurs transmigrations, & qu'au troisième changement il fut une Courtisane (c).

Si l'on s'en rapporte au témoignage de Diogene Laërce, la Métaphysique de Pythagore fut à quelques égards assez Orthodoxe. Il soutint que l'Unité étoit le principe de toutes choses; que la Matière sortit de l'unité; que l'action de l'unité sur la Matière produisit les Nombres, les Figures, les Eléments, & le Monde visible; que l'Unité étoit Dieu, Entendement, Esprit, Souverain Bien (d). Si nous en croyons Plutarque, la Doctrine de notre Philosophe n'étoit pas aussi épurée que Diogene

Métaphysique de Pythagore.

[b] Diog. Laërt. lib. VIII, num. 4. & 5. [a] Diog. Laërt. lib. VIII, num. 25.
[c] Aulugelle, lib. IV.

Laërce le prétend ; car il admettoit deux Principes , l'*Unité* & le *Binaire* : l'*Unité* étoit Dieu : le *Binaire* s'appelloit *Démon* : l'*Unité* présidoit au bien : le *Binaire* avoit la direction du mal , & régissoit la matiere [e]. Mais je crois qu'il vaut mieux s'en rapporter à l'exposition de Diogene Laërce , ou à celle de Clément Alexandrin , qui assure que Pythagore représentoit Dieu comme l'*Ame du Monde* , & le *Moteur universel* [f]. Le mal est que considerant Dieu comme l'intelligence unique & absolue qui animoit l'univers , il vouloit que nos ames fussent des émanations & des portions de la divinité : Dogme absurde , qui ne peut se concilier , ni avec la simplicité de Dieu , ni avec les lumieres bornées de l'homme [g].

St. Epiphane accuse Pythagore d'avoir enseigné que Dieu avoit une nature corporelle & organique ; qu'il n'étoit autre chose que le *Ciel* ; que le *Soleil* & la *Lune* étoient ses deux yeux , & que les autres parties du Firmament servoient de la même manie-

(e) Plutarch. de Placitis Philos. lib. I, cap. VII.

(f) Clément Alexandr.

in Admonit. ad Gentes, p. 47.

(g) Cic. de Nat. Deorum, lib. I, cap. XI.

re à son usage [*b*]. Mais comment accorder cela avec ce que Plutarque fait dire à Pythagore, que Dieu est une nature *impassible*, *incorruptible*, qui ne tombe point sous les sens, & qui ne peut être que l'objet de l'entendement [*i*]. Ce témoignage formel de Plutarque est ici d'un tout autre poids que celui de St. Epiphane. L'Historien Joseph paroît très-satisfait de ce que notre Philosophe pensoit sur la Divinité, & il ne fait point difficulté de dire que ce fut le plus sage & le plus religieux de tous les Philosophes Payens. Il ajoute que si la crainte des Persécutions n'avoit retenu Pythagore, Platon, & quelques autres Sages, il ne faut point douter qu'ils n'eussent parlé encore plus pertinemment de la Divinité. Mais pouvoient-ils heurter de front les préjugés de leur siècle; & Platon ne dit-il pas lui-même, qu'il n'y a point de sûreté à parler de Dieu devant des ignorants [*k*].

Nous trouvons quelques fragments des Dogmes Moraux de notre Philo-

(*b*) Epiph. Hæresi XV.

(*i*) Neque enim ille sensui aut ulli dolori expositum rerum principium esse, sed indivisibile, incorrup-

tum, sola mente existimavit esse apprehensibile. Plutarch. in Numa.

(*k*) Josephus, contra Appianum lib. II.

sophe dans une petite piece de Poésie fort ancienne, qu'on attribue à Lyfis son Disciple, & qui est intitulée *Aurea Carmina*, vers dorés. Elle contient un Recueil des plus belles maximes de Pythagore, & l'on peut dire qu'à certains égards, il n'y a rien de plus sage ni de plus Chrétien. Il y enseigne que le but de toutes nos actions, & principalement de nos études, doit être de nous unir à Dieu, & de nous rendre semblables à lui [l]. Sa Philosophie morale comprenoit deux parties, la *Purgation* & la *Perfection*. La premiere consistoit à dompter les passions du corps, & à purifier l'ame de toutes les inclinations terrestres : l'autre conduisoit l'ame dans le chemin de la perfection, & l'élevoit jusqu'à Dieu même [m]. Ne voilà-t-il pas la *voye purgative* & la *voye unitive*, dont nos Mystiques ont dit tant de belles choses? Pour achever le tableau des mœurs & des principes de ce Philosophe, rapportons cette belle maxime qu'Elie nous a conservée : les *plus beaux présents que le Ciel ait faits à*

(f) Hierocles, in præfat. ad *Carmina aurea*. Voyez aussi Stobée, *Eclég.* XI, cap. III.

(m) Schefferus, de *Natura & constitutione Philosophia Italica*, cap. X, ex Hierocle ubi supra.

l'homme font la sincérité, & l'envie de faire du bien : par-là nous ressemblons à Dieu, qui est la vérité & la bonté même.

LE PYRRHONISME.

§. I.

Définition du Pyrrhonisme. PYRRHON n'en fut pas l'inventeur. Portrait de ce Philosophe.

L'ART de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son Jugement, s'appelle *Pyrrhonisme*. Quoique Pyrrhon ne soit pas l'inventeur de cette manière de philosopher, qu'Euclide, Arcésilas, & d'autres Dialecticiens avoient mise en vogue, elle ne laisse pas de porter son nom. Ce Philosophe étoit natif d'Elide au Péloponèse. Il fut disciple d'Anaxarque, & il l'accompagna jusqu'aux Indes. Ce fut sans doute à la suite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoître en quel temps il a fleuri. Il avoit exercé le

métier de Peintre, avant que de s'attacher à l'étude de la Philosophie. Ses sentiments ne différoient guere des opinions d'Arcésilas, & il s'en falloit bien peu qu'il n'enseignât aussi l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvoit par-tout, & des raisons d'affirmer, & des raisons de nier : c'est pour cela qu'il suspendoit toujours son jugement, & qu'après avoir bien examiné le pour & le contre, il réduisoit tous ses Arrêts à un NON LIQUET, *soit plus amplement informé.* Il chercha donc toute sa vie la vérité, mais il se ménagea toujours des faux-fuyants, pour ne tomber pas d'accord qu'il l'eût trouvée.

Il faut prendre pour de fades plaisanteries, ou plutôt pour des impostures grossières, les contes que quelques Anciens ont débités touchant notre Philosophe. On a dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'engageoient point à se détourner de son chemin, & que ses amis qui le suivoient par-tout, lui sauverent plus d'une fois la vie; qu'un jour néanmoins étant poursuivi par un chien, il prit la fuite, & que comme on le railloit sur cette aventure, il

n'est pas aisé, répondit-il, de dépouiller l'homme (a).

Il n'y a nulle apparence que Pyrrhon ait été fou jusqu'à ce point-là. La Mothe le Vayer réfute par des raisons très-solides, un certain Antigonus Carystius, qui a rapporté tous ces mensonges. (Pourquoi, dit-il, croirons-nous plutôt cet Antigonus, qu'Ænesidemus qui a écrit huit Livres de la secte des Pyrrhoniens, & qui assure que leur Chef ne commit jamais aucune de ces extravagances. Certes elles ont si peu d'apparence,.... que je ferois conscience d'y déférer, quand elles ne seroient contredites par personne, & que le reste de la vie de Pyrrhon ne les convaincroit point de fausseté. En effet, on tombe d'accord qu'il vécut près de quatre-vingt-dix ans, & qu'il passa la meilleure partie de ce temps-là dans les voyages.... Est-il vraisemblable qu'un homme qui se précipitoit dans toute sorte de dangers, fût arrivé jusques à un si grand âge?.... voire même, quand il n'y auroit que ce que nous lisons dans sa vie, qu'il fut créé souverain.

(a.) Antigonus Carystius, apud Diog. Laërt. B. IX, num. 62.

Pontife par ceux de son pays, cela feroit fuffifant pour montrer la calomnie de fes ennemis, n'y ayant nulle apparence qu'on eût donné une fi grande charge à un homme qui eût été fujet à de fi grands caprices) (b).

Il eft pourtant vrai de dire que Pyrrhon eut des fentiments fort particuliers fur la réalité des Etres phyfiques & moraux. Il enseignoit que l'honneur & le blâme, la juftice & l'injuftice des actions, dépendoient uniquement des Loix humaines & de la Coutume. C'eft un dogme abominable, mais qui coule naturellement de ce principe pyrrhonien, que *la nature abfolue & intérieure des objets nous eft cachée, & que nos fens ne jugent même que très-imparfaitement de leur image extérieure.*

Pyrrhon eut une indifférence étonnante pour toutes les chofes de la vie: il n'aimoit rien, & ne fe fâchoit de rien. Anaxarque fon Maître étant tombé dans un foffé, Pyrrhon le vit, & passa outre, fans daigner lui tendre la main (c). On le blâme avec juftice:

(b) La Mothe le Vayer, de la vertu des Payens, p. 226 & 227.

(c) Diog. Laërt. lib. IX, num. 63. (Voilà un conte tout auffi incroyable

car il auroit dû aider en cet état un homme inconnu ; à plus forte raison devoit-il secourir son Professeur. Vous allez voir qu'Anaxarque en jugea autrement , & qu'il en savoit là-dessus encore plus que son disciple. Non seulement il ne se plaignit point de ce procédé , mais il donna des éloges à la noble indifférence de son disciple , & blâma ceux qui la censuroient. Que pourroit-on faire de plus surprenant sous la discipline de la Trape ?

Pyrrhon soutenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir , ou de mourir que de vivre. *Pourquoi dont ne mourez-vous pas* , lui demanda-t-on ? *c'est à cause de cela même* , répondit-il , *c'est parce que la vie & la mort sont également indifférentes* (d). Qu'on ne dise pas qu'il eût oublié ses maximes , si la mort eût été présente : car il conserva la même intrépidité dans une occasion très-périlleuse. Etant sur le point de faire naufrage , il fut le seul que la tempête n'étonna point ; &

que les précédents ; j'en fais pourquoi Bayle ne l'a pas rangé aussi dans la classe des *impostures* , ou des *plaisanteries* ,

qu'on a débitées , concernant Pyrrhon).

(d) Stobæus ; Sermon CXVIII.

comme il vit les autres faisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui étoit à bord, & qui mangeoit à son ordinaire : voilà, leur dit-il, *quelle doit être l'insensibilité du Sage.*

Jamais homme ne fut plus persuadé que lui de la vanité des choses. Il méprisoit sur-tout la nature humaine, & il ne se lassoit point de répéter un vers d'Homere (e) où l'homme est comparé aux feuilles (f). Il aimoit ce parallèle, parce qu'il y trouvoit l'image de la mortalité des hommes, & de cette inconstance d'opinions, qui les fait errer comme des feuilles au gré des vents. Je m'étonne qu'on ne dise pas aussi qu'il estimoit infiniment cet autre endroit d'Homere, où il est dit que l'esprit des hommes est journalier, & que Dieu leur distribue d'heure en heure une certaine mesure de raison (g), comme un pain quotidien, qu'il renouvelle tous les jours. Cela quadre merveilleusement avec l'hypothese des

(b) *Tale quidem genus est hominum quale est foliorum.*
Iliad. VI

(f) Diog. Laërt. ubi supra, num. 67, 68.

(g) *Talis enim ipso est hominum mens terricolarum*
Qualem ipsis hominum & divum pater indit in horat.
Odyss. lib. XVIII.

Pyrrhoniens : ils cherchoient toujours ; ils ne faisoient ferme nulle part : à toute heure ils se sentoient prêts de raisonner d'une nouvelle maniere, selon l'occurrence du temps, ou les variations de leur esprit. Que de Docteurs en font autant : on pourroit leur reprocher des inconstances & des contradictions perpétuelles. Ils établissent des principes suivant le besoin qui les presse, & quand ils se sentent incommodés de ces principes, ils en subrogent de tout contraires. *Ils raisonnent*, dit un Ecrivain moderne (h), *au jour la journée, & selon la passion qui est de tour à commander dans leur ame.* L'inconstance des opinions & des passions humaines est si grande, qu'on diroit que l'homme est une petite République, qui change souvent ses Magistrats.

Disons encore ce petit mot touchant l'indifférence philosophique de Pyrrhon. Quand il parloit il se mettoit peu en peine si on l'écoutoit, ou si on ne l'écoutoit pas, & encore que ses Auditeurs s'en allassent, il ne laissoit pas de continuer. Il tenoit ménage avec sa sœur, & partageoit avec elle

(h) Saurin, *Examen de la Théologie de M. Jurieu.*

les plus petits soins domestiques. Il balayoît la maison, il engraissoit des poulets, des cochons, il les portoit vendre au marché. Il se fâcha un jour contre elle pour un sujet assez léger, & comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faisoit profession, *pen-
sez-vous*, répondit-il, *que je veuille
mettre cette vertu en pratique pour une
femme* (i).

Epictète avoit un mépris souverain pour les principes du pyrrhonisme, quoiqu'il estimât très-particulièrement Pyrrhon, à cause du mépris qu'il témoigna pour la vie. Quant à ses Sectateurs, il ne les pouvoit souffrir. Il disoit quelquefois : si j'étois valet de ces Pyrrhoniens, je prendrois plaisir à les désespérer : s'ils me demandoient de l'huile ou de la tisanne, je leur apporterois du vinaigre, ou quelque autre liqueur amère ; & s'ils s'en plaignoient, je leur dirois qu'ils se trompent, & que le vinaigre est de la tisanne : s'ils assuroient le contraire, je les convaincrois par leur propre témoignage qu'il y a quelque chose de certain [k].

(i) Diog. Laërt. *ibid.* num. 66.

(k) Gilles Boileau, *Vie d'Epictète*.

§. II.

Que le Pyrrhonisme , peu dangereux par rapport à la Philosophie & à la vie civile, est fort à craindre dans les Ecoles de Théologie. Abus que l'on peut faire de ses subtilités.

On ne voit pas que le Pyrrhonisme soit dangereux , ni par rapport à la physique , ni par rapport à l'Etat. Il importe peu qu'on dise que l'esprit de l'homme est trop borné , pour rien découvrir dans les vérités naturelles , dans les causes qui produisent la chaleur , le froid , le flux de la mer , &c. Il nous doit suffire qu'on s'exerce à chercher des Hypotheses probables , & à recueillir des Expériences ; & je suis fort assuré qu'il y a très-peu de bons Physiciens dans notre siècle , qui ne soient convaincus que la nature est un abîme impénétrable , & que ses ressorts ne sont connus qu'à celui qui les a faits , & qui les dirige. Ainsi tous nos Philosophes sensés sont à cet égard Académiciens & Pyrrhoniens.

La vie civile n'a pas plus à craindre de cet esprit-là ; car les sceptiques n'ont jamais nié qu'il ne faille se conformer aux Coûtumes de son pays,

pratiquer les devoirs de la morale, & prendre parti à cet égard sur des probabilités, sans attendre la certitude. Ils pouvoient suspendre leur jugement sur la question, si un tel devoir est naturellement & absolument légitime; mais ils ne le suspendoient pas sur la question, s'il le falloit pratiquer en telles & telles rencontres. Le Pyrrhonisme n'est proprement à craindre que dans les Ecoles de Théologie: car comme la Religion doit être appuyée sur la certitude, son but, ses effets, ses usages tombent, dès que la ferme persuasion de ses vérités est effacée de l'ame. Mais d'ailleurs on a sujet de se tranquilliser sur cet article. Il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens, qui soient capables d'être trompés par les raisons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu dans les fideles, la force de l'éducation dans les autres hommes, & si vous voulez même, l'ignorance (a), & le penchant naturel à décider, sont un bouclier impénétrable aux traits des sceptiques. Quoiqu'il en soit, la

(a) Simonide disoit :
Ces gens là ne sont pas assez fins pour être trompés par un homme comme moi.

Balzac disoit la même chose des filles de son village.

secte
d'hu
toit
elle
Il
habi
men
sisté.
voit
Philo
de te
pens
pren
qu'il
Pag
titud
voit
de l'
mise
tort
ner
noit
com
mill
aux
La
roit
T
ave
cet

secte pyrrhonienne se croit aujourd'hui plus redoutable qu'elle ne l'étoit anciennement : on va voir sur quoi elle fonde cette étrange prétention.

Il y a environ deux mois qu'un habile homme me parla fort amplement d'une conférence où il avoit assisté. Deux Abbés, dont l'un ne savoit que sa routine, l'autre étoit bon Philosophe, s'échauffèrent peu à peu de telle sorte dans la dispute, qu'ils pensèrent se quereller tout de bon. Le premier avoit dit assez froidement qu'il pardonnoit aux Philosophes du Paganisme d'avoir flotté dans l'incertitude des opinions; mais qu'il ne pouvoit comprendre que sous la lumière de l'Evangile il se trouvât encore de misérables Pyrrhoniens. Vous avez tort, lui répondit l'autre, de raisonner de cette façon. Si Arcesilas revenoit dans le monde, & s'il avoit à combattre nos Théologiens, il seroit mille fois plus terrible qu'il ne l'étoit aux Dogmatistes de l'ancienne Grèce. La Théologie chrétienne lui fourniroit des Arguments insolubles.

Tous les assistants entendirent cela avec beaucoup de surprise: ils prièrent cet Abbé de s'expliquer plus claire-

Dispute
singulière
de deux
Abbés.

ment, ne doutant pas qu'il ne lui fût échappé un paradoxe, qui ne pouvoit tourner qu'à sa confusion. Voici ce que notre Abbé répondit, en adressant la parole à son Adversaire. Je renonce, dit-il, aux avantages que la nouvelle Philosophie vient de procurer aux Pyrrhoniens. A peine connoissoit-on dans nos Ecoles le nom de Sextus Empiricus. Les *Hypothèses pyrrhoniennes*, qu'il a tant fait valoir, n'étoient pas moins ignorées de nos Philosophes que les terres Australes, lorsque Gassendi a donné un précis de cette doctrine, qui nous a ouvert les yeux. Le Cartésianisme a mis la dernière main à l'œuvre; & personne parmi les bons Philosophes ne doute plus aujourd'hui, qu'on ne soit en droit de soutenir que les qualités des corps, qui frappent nos sens, ne sont que des apparences. Chacun de nous peut bien dire, *je sens de la chaleur à la présence du feu*, mais non pas *je sais que le feu est tel en lui-même qu'il me paroît*.

La nouvelle Philosophie a même, à cet égard, des principes encore plus hardis que toutes les Hypothèses des anciens Pyrrhoniens. Ceux-ci ne faisoient que se défier du témoignage des

sens : mais on soutient aujourd'hui que leur rapport est absolument infidèle ; que la chaleur , l'odeur , les couleurs , ne sont point dans les objets ; que ces qualités apparentes ne sont en effet que des modifications de notre ame ; qu'en un mot les corps ne sont pas tels qu'ils nous paroissent. On auroit bien voulu excepter de cette règle l'étendue & le mouvement ; mais on n'a pu y réussir. En effet si les objets des sens nous paroissent colorés , chauds , froids , odoriférants , encore qu'ils ne le soient pas , pourquoi ne pourroient-ils point paroître étendus & figurés , en repos & en mouvement , quoiqu'ils n'eussent point ces qualités.

Il y a plus ; les objections des sens ne sauroient être la cause de mes sensations : je pourrois donc sentir du froid & du chaud , voir des couleurs , des figures , de l'étendue , du mouvement , quoiqu'il n'y eût aucun corps dans l'univers. Je n'ai donc nulle bonne preuve de l'existence des corps. La seule preuve qu'on m'en peut donner est tirée de ce que Dieu me tromperoit , s'il imprimoit dans mon ame les idées que j'ai du corps , sans qu'il y eût en effet des corps ; mais cette al-

légation est inutile, par ce qu'elle prouve trop. Depuis le commencement du monde tous les hommes, à la réserve peut-être d'un sur cent mille, croient fermement que les corps sont colorés, & c'est une erreur. Je demande : Dieu trompe-t-il les hommes par rapport à ces couleurs ? S'il les trompe à cet égard, rien n'empêche qu'il ne les trompe à l'égard de l'étendue. Cette dernière illusion ne sera pas moins innocente, ni moins compatible que la première, avec l'être souverainement parfait. S'il ne les trompe point quant aux couleurs, ce sera sans doute parce qu'il ne les pousse pas invinciblement à dire : *ces couleurs existent hors de mon ame*, mais seulement à juger que selon les apparences il y a là des couleurs. On vous soutiendra la même chose à l'égard de l'étendue ; Dieu ne vous pousse pas invinciblement à dire *il y en a*, mais seulement à juger que vous en sentez, & qu'il vous paroît qu'il y en a. Un Cartésien n'a pas plus de peine à suspendre son jugement sur l'existence de l'étendue, qu'un Paysan à s'empêcher d'affirmer que le soleil luit, que la neige est blanche, &c. C'est pourquoi si nous nous trom-

pons en affirmant l'existence de l'étendue , Dieu n'en fera pas la cause , puisque selon vous , il n'est point la cause des erreurs de ce Paysan.

Voilà les armes que les nouveaux Philosophes fourniroient aux Pyrrhoniens ; mais , continua l'Abbé , je renonce à ces brillants avantages , & je me borne à une demande très-modereste. Si vous voulez remporter quelque victoire sur moi , il faut me prouver avant toutes choses , que la vérité est certainement reconnoissable à quelques marques. Vous me direz sans doute que l'évidence est son caractère le plus infallible ? vous avez raison ; car si l'on ne trouvoit pas ce caractère dans l'évidence , où le trouveroit-on ? mais c'est là que j'attends mes adversaires : que me répondront-ils , si je leur fais voir qu'ils rejettent comme fausses plusieurs notions qui sont de la dernière évidence. C'est ce qu'il est facile de leur montrer.

I. Il est évident que les choses qui ne sont pas différentes d'une troisième , ne diffèrent point entre elles ; c'est la base de tous nos Raisonnements ; c'est sur cela que nous fondons tous nos syllogismes : & néanmoins

la révélation du mystere de la Trinité nous assure que cet axiome est faux. Inventez autant de distinctions qu'il vous plaira, vous ne montrerez jamais que cette maxime ne soit pas démentie par ce grand mystere.

II. Il est évident qu'il n'y a nulle différence entre individu, nature, personne : Cependant le même mystere nous a convaincus que les personnes peuvent être multipliées, sans que les individus & les natures cessent d'être uniques.

III. Il est évident que pour faire un homme, qui soit réellement & parfaitement une personne, il suffit d'unir ensemble un corps humain & une ame raisonnable. Cependant le mystere de l'Incarnation nous persuade que cela ne suffit pas. D'où il s'ensuit que ni vous ni moi, ne saurions être certains si nous sommes des personnes ; car s'il étoit essentiel à un corps humain & à une ame raisonnable, unis ensemble, de constituer une personne, Dieu ne pourroit jamais faire qu'ils ne la constituassent point : il faut donc convenir que la personnalité leur est purement accidentelle. Or tout accident est separable de son sujet en plusieurs

plusieurs manieres : il est donc possible à Dieu de nous empêcher par plusieurs moyens d'être des personnes, quoique nous soyons composés de corps & d'ames : & qui nous assurera qu'il ne se sert pas de quelqu'un de ces moyens pour nous dépouiller de la personnalité ? Est-il obligé de nous révéler toutes les manieres dont il dispose de nous ?

IV. Il est évident qu'un corps humain ne peut pas être en plusieurs lieux tout à la fois, & que sa tête ne sauroit être pénétrée avec toutes ses autres parties sous un point indivisible ; & néanmoins le mystere de l'Eucharistie nous apprend que ces deux choses se font tous les jours : d'où il s'ensuit que ni vous, ni moi, ne saurions être certains si nous sommes distingués des autres hommes, & si nous ne sommes pas à l'heure qu'il est dans le Serrail de Constantinople, au Canada, au Japon, & dans tout autre pays du monde, sous diverses conditions en chaque lieu. Dieu ne faisant rien en vain créeroit-il plusieurs hommes, lorsqu'un seul lui peut suffire, créé en divers endroits, & revêtu de diverses qualités selon les lieux ? Cet-

te doctrine nous fait perdre les vérités que nous trouvions dans les nombres; car on ne fait plus ce que c'est que deux & trois; nous ne savons ce que c'est qu'identité, que diversité. Si nous jugeons que Jean & Pierre sont deux hommes, c'est seulement parce que nous les voyons en divers lieux, & que l'un n'a pas tous les accidents de l'autre. Mais par le dogme de l'Eucharistie, ce fondement de distinction est tout-à-fait nul. Il n'y a peut-être qu'une seule créature dans l'univers, multipliée en divers lieux par l'extension, & par la diversité des qualités. Nous faisons de grandes regles d'Arithmétique, comme s'il y avoit beaucoup de choses distinctes : chimeres que tout cela. Non-seulement nous ne savons plus s'il y a deux corps; nous ignorons même s'il y a un corps & un esprit : car si la matiere est pénétrable, il est clair que l'étendue n'est qu'un accident du corps; & ainsi le corps, selon son essence, est une substance non étendue : il peut donc recevoir tous les attributs que l'on conçoit dans l'esprit, je veux dire, l'entendement, la volonté, les passions, les sensations; il n'y a donc plus de

regle, qui nous fasse discerner si une substance est spirituelle de sa nature, ou si elle est corporelle.

V. Il est évident que les modes d'une substance ne peuvent point subsister sans la substance qu'ils modifient; & néanmoins le mystere de la Transubstantiation nous a fait savoir que cela est faux. Cela confond toutes nos idées: il n'y a plus moyen de définir la substance. Car si l'accident peut subsister sans aucun sujet, la substance à son tour pourra exister en dépendant d'une autre substance, à la maniere des accidents: l'esprit pourra subsister à la maniere des corps, comme dans l'Eucharistie la matiere existe à la maniere des esprits. Ceux-ci pourront être impénétrables, comme la matiere est la pénétrable. Or, si en passant des ténèbres du paganisme à la lumiere de l'Evangile, nous avons appris la fausseté de tant de notions évidentes, & de tant de définitions certaines, que fera-ce quand nous passerons des obscurités de cette vie à la gloire du paradis? n'est-il pas bien apparent que nous apprendrons la fausseté de mille choses, qui nous paroissent incontestables? profitons de

la témérité avec laquelle ceux qui vivoient avant l'Evangile nous ont affirmé, comme véritables, certaines doctrines, dont les myſteres de notre Théologie nous ont révéle la fauſſeté.

Paſſons à la morale. I. Il eſt évident qu'on doit empêcher le mal, ſi on le peut, & qu'on peche ſi on le permet, lorsqu'on peut l'empêcher. Cependant notre Théologie nous montre que cela eſt faux; elle nous enſeigne que Dieu ne fait rien, qui ne ſoit digne de ſes perfections, lorsqu'il ſouffre tous les déſordres qui ſont au monde, & qu'il lui étoit facile de prévenir.

II. Il eſt évident qu'une créature, qui n'exiſte point, ne ſauroit être complice d'une action mauvaiſe.

III. Et qu'il eſt injuſte de la punir comme complice de cette action. Néanmoins notre doctrine du péché originel nous montre la fauſſeté de ces évidences.

IV. Il eſt évident qu'il faut préférer l'honnête à l'utile, & que plus une cauſe eſt ſainte, moins elle a la liberté de faire marcher l'utilité devant l'honnêteté. Cependant nos Théologiens nous diſent que Dieu ayant à choiſir entre un monde parfaitement bien ré-

glé, & orné de toute vertu, & un monde tel que celui-ci où le péché & le désordre dominant, a préféré celui-ci à celui-là, parce qu'il y trouvoit mieux les intérêts de sa gloire.

Vous m'allez dire qu'il ne faut point mesurer les devoirs du Créateur à nos devoirs humains. Mais si vous le faites, vous tomberez dans les filets de vos Adversaires : C'est là qu'ils vous attendent. Leur grand but est de prouver que la nature absolue des choses nous est inconnue, & que nous n'en connoissons que certains rapports. Nous ne savons pas, disent-ils, si le sucre est doux en lui-même ; nous savons seulement qu'il nous paroît doux, quand nous l'appliquons sur notre langue. Nous ne savons pas si cette action est honnête en elle-même & par sa nature ; nous croyons seulement qu'à certains égards, & dans telles & telles circonstances, elle a l'extérieur de l'honnêteté. Ce n'est plus cela à d'autres égards, & selon d'autres rapports. Voyez donc à quoi vous vous exposez, en leur disant que les idées que nous avons de la justice & de l'honnêteté souffrent exception, & sont relatives. Songez encore que plus vous éleverez

les droits de Dieu au privilege de n'agir pas selon nos idées , plus vous ruinerez le seul moyen qui vous reste de prouver qu'il y a des corps. Ce moyen est que Dieu ne nous trompe point , & qu'il le feroit , si le monde corporel n'existoit pas. Fasciner les yeux de tout un peuple , & lui faire voir un brillant spectacle , sans qu'il se passe rien hors des yeux des spectateurs , n'est-ce pas une tromperie manifeste ? Oui , direz-vous , si c'est un homme qui opere un tel enchantement ; non , si c'est Dieu : car les droits de Dieu sont tout autres que ceux des hommes. Mais vous retombez encore dans le même abîme : car si les exceptions que vous faites aux principes de morale sont fondées sur l'infinité incompréhensible de Dieu , je ne pourrai jamais m'assurer de rien : me feroit-il possible de comprendre toute l'étendue des droits de Dieu ? Je conclus en cette maniere. S'il y avoit une marque à laquelle on pût connoître certainement la vérité , ce feroit l'évidence : or l'évidence n'est pas une telle marque , puisqu'elle convient à des faussetés ; donc.

L'Abbé , à qui tout ce long discours s'adressoit , eut toutes les peines du

monde à se contenir pendant que son antagoniste parloit. Il ne l'écouta qu'avec des marques d'impatience, & quand l'Orateur eut cessé, il déclama d'une étrange maniere contre les Pyrrhoniens, sans épargner le Rapporteur téméraire qui venoit d'exposer toutes leurs difficultés. L'Abbé Pyrrhonien répliqua modestement qu'on savoit bien que ce n'étoient que des sophismes & de très-petites difficultés, mais qu'il seroit juste que ceux, qui font tant les fiers contre les Sceptiques, n'ignorassent pas l'état des choses. Vous avez cru jusques ici, continuait-il, qu'un Pyrrhonien ne sauroit vous embarrasser; répondez-moi donc. Vous savez qui vous êtes; vous vous rappelez distinctement les principales époques de votre vie; & s'il y a une chose dont vous soyez assuré, c'est que vous êtes la même personne à qui l'on donna l'Abbaye de.... il y a deux ans. Je vais vous montrer que vous n'avez point de raison convaincante, qui puisse vous assurer de toutes ces choses. Je raisonne sur les principes de notre Théologie. Votre ame a été créée : il faut donc qu'à chaque moment Dieu lui renouvelle l'existence; car la con-

servation des créatures est une création continuelle. Qui vous a dit que ce matin Dieu n'a pas laissé retomber dans le néant l'ame qu'il avoit continué de créer, ou de conserver jusqu'à ce moment ? Qui vous a dit qu'il n'a point créé une autre ame modifiée comme étoit la vôtre, c'est-à-dire avec les mêmes idées, la même réminiscence ? cette nouvelle ame est peut-être celle que vous avez présentement. Faites-moi voir le contraire : que la Compagnie nous juge.

Un Théologien, qui étoit présent, prit la parole, & reconnut que la création une fois supposée, il étoit aussi facile à Dieu de créer à chaque moment une nouvelle ame, que de reproduire l'ancienne ; mais que néanmoins les idées de sa sagesse, & plus encore les lumieres que nous puifons dans sa parole, nous peuvent donner une certitude légitime que nous avons la même ame en nombre aujourd'hui, que nous avions hier, avant-hier &c. Il conclut qu'il ne faut point s'amuser à disputer avec des Pyrrhoniens, ni s'imaginer que leurs sophismes puissent être commodément éludés par les seules forces de la Raison ; qu'on doit

avant toutes choses leur faire sentir l'infirmité des lumieres naturelles, afin que ce sentiment les porte à recourir à un meilleur guide, qui est la foi. C'est la matiere du §. suivant.

§. III.

Que le Pyrrhonisme est moins éloigné du Christianisme que l'on ne pense, & qu'il peut conduire l'homme à se défier de sa Raison, & à se soumettre à l'autorité de la Foi.

Un Moderne qui a fait une étude plus particuliere du Pyrrhonisme, que des autres Sectes, le regarde comme le parti le moins contraire au Christianisme, & qui peut concevoir le plus docilement les mysteres de notre Religion. (Ce n'est pas sans sujet, dit-il, que nous croyons le systême Sceptique, fondé sur une naïve reconnoissance de l'ignorance humaine, le moins contraire de tous à notre créance, & le plus approprié à recevoir les lumieres surnaturelles de la foi. Nous ne disons en cela que ce qui est conforme à la meilleure Théologie,..... & à ce que Dieu même a prononcé par la bouche de ses Prophetes, qu'il a établi sa re-

traite dans les ténèbres, *posuit tenebras latibulum suum*. Car cela étant nous ne saurions nous approcher de lui, que nous n'entrions dans ces mystérieuses ténèbres, d'où nous tirons cette importante leçon, qu'il ne se peut connoître qu'obscurément, couvert d'énigmes ou de nuages, &, selon que dit l'Eschole, en l'ignorant. Mais comme ceux qui ont fait de tout temps profession d'humilité, & d'ignorance, s'accommodent bien mieux que les autres avec ces ténèbres spirituelles : les dogmatiques au contraire, qui n'ont jamais eu de plus forte appréhension que celle de faire paroître qu'ils ignorent quelque chose, s'y perdent continuellement, & leur présomption fait qu'ils s'aveuglent..... Quoi qu'il en soit, je trouve que la sceptique n'est pas d'un petit usage à une ame chrétienne, quand elle lui fait perdre toutes ces opinions magistrales que Saint Paul déteste si fort.) (a).

Quand on est capable de bien comprendre toute la force des arguments qu'on peut emprunter du Pyrrhonisme, on sent que cette Logique est le plus grand effort de subtilité que l'es-

(a) La Mothe le Vayer, de la vertu des Payens,

prit humain ait pu faire : mais on voit en même-temps que ces subtilités ne peuvent donner aucune satisfaction. Cette Philosophie se confond elle-même : car tout ce qui résulte de ses principes , c'est qu'il est certain que nous n'avons aucune certitude. Quel cahos ! Quelle gêne pour l'esprit ! Mais en faut-il davantage pour nous convaincre que notre raison est une voye d'égarement , puisque , lorsqu'elle se déploie avec le plus de subtilité , elle nous jette dans un tel abîme. La suite naturelle de cela doit être de renoncer à ce guide , & d'en demander un meilleur à la cause de toutes choses. C'est un grand pas vers la Religion Chrétienne ; car elle veut que nous captivions notre entendement à l'obéissance de la Foi. Quand un homme sera bien convaincu qu'il n'a rien de bon à se promettre de ses discussions philosophiques , il se sentira plus disposé à invoquer Dieu , & à lui demander la persuasion des vérités que l'on doit croire , que s'il se flattoit d'un bon succès en raisonnant & en disputant. C'est donc une heureuse disposition à la foi , que de connoître les défauts de la raison : & de là vient que M. Pascal ,

& quelques autres, ont dit que pour convertir les libertins, il faut les mortifier sur le Chapitre de la Raison, & leur apprendre à s'en défier.



L'EPICURISME.

§. I.

Vie d'Epicure. Apologie de ses mœurs.

EPICURE nâquit à Gargettium dans l'Attique, l'an 3 de la cent-neuvième Olympiade. Il y a de l'apparence que son pere & sa mere étoient d'un état & d'une fortune médiocres, puisqu'ils furent du nombre de ces Habitants de l'Attique, que les Athéniens envoyerent dans l'Isle de Samos. On fait d'ailleurs que Chérestрата sa mere exerçoit un emploi assez bas. C'étoit une de ces femmes qui alloient dans les maisons pour en chasser les Lutins, au moyen de certains formulaires d'exorcisme qu'elles récitoient (a). Son fils la secondoit dans ces fonctions su-

(a) Diog. Laërt. in Epicuro. Il falloit bien que cet emploi ne fût point honorable, puisqu'il étoit l'ouvrage d'un

qui étoit fils d'une femme qui l'avoit exercé, essaya là-dessus mille reproches de la part de Démosthène.

perstitieuses, & lui servoit d'Acolyte.

Epicure passa à Samos les années de son enfance. Il revint à Athenes à l'âge de dix-huit ans, & cinq ans après il alla trouver son pere, qui demouroit à Colophon. Il vécut depuis en divers endroits, & il ne fixa son séjour à Athenes qu'à l'âge d'environ trente-six ans. Il érigea une Ecole dans un beau jardin, où il philosophoit tranquillement avec ses amis, & avec un fort grand nombre de disciples. On alloit à lui de toutes les villes de la Grece & de l'Asie : l'Egypte même lui envoyoit des Auditeurs.

Ses disciples vivoient entre eux dans une parfaite union, & l'on ne vit jamais de société mieux réglée que celle-là. Epicure ne voulut point qu'ils missent leur bien en commun, ce que Pythagore avoit exigé de ses disciples. Il crut qu'un tel établissement marquoit un peu de défiance, & il aimait mieux que chacun contribuât volontairement aux besoins des autres, quand cela étoit nécessaire. Il est sûr que cette idée approche plus de la perfection, que la Communauté des biens. Cette union des Epicuriens a été admirée de toute l'Antiquité, &

Union
admirable
des Disci-
ples d'E-
picure.

Cicéron en fait le plus magnifique éloge. Si l'on remonte, dit-il, jusqu'aux temps les plus éloignés, jusqu'aux faibles même, on trouvera à peine trois couples d'amis : tandis que la seule maison d'Epicure, maison étroite & petite, en rassembloit une troupe nombreuse. Cicéron ajoute que de son temps les Epicuriens vivoient encore de la même manière (b). Ils conserverent, dans tous les temps, un respect infini pour la mémoire de leur fondateur ; ils avoient son portrait dans leurs maisons, & du temps de Pline ils célébroient encore le jour de sa naissance : cette fête duroit un mois entier (c). Leur Ecole ne se divisa jamais, & tandis que les sectes les plus dévotes étoient remplies de partialités & de divisions, celle d'Epicure vivoit dans la paix & dans la charité (d). Qu'on vienne nous dire après cela que des gens qui nient la providence, & qui établissent pour leur dernière fin leur propre satisfaction, ne sont nullement capables de vivre en société ; que ce sont nécessairement des traîtres, des

(b) Cic. de finibus, lib. I. cap. XX. | II, cap. IV.
 (c) Gassendi, de vita Euseb. Præparat. E-
 & moribus Epicuri, lib. van. lib. XIV, cap. V.

fou
les
du
rite
ven
pas
spé
I
vre
celu
écr
à 3
qui
pie
de
tôt
vea
com
surp
ficio
tout
ne f
avo
sur
lui e
rédu
E

(e)
Chryf
sunt,

fourbes, des scélérats. Toutes ces belles doctrines ne sont elles pas confondues par l'expérience? Une seule vérité de fait, comme celle que nous venons d'exposer, ne renverse-t-elle pas cent volumes de raisonnemens spéculatifs?

Epicure composa beaucoup de Livres: Diogene Laërce assure que c'est celui de tous les Auteurs qui a le plus écrit. Ses Ouvrages, dit-il, montent à 300 Volumes, & l'on n'y voit rien qui ne soit de lui: il ne cite, il ne copie personne. Chrysippe étoit si jaloux de la fécondité d'Epicure, qu'aussitôt qu'il voyoit paroître quelque nouveau Livre de ce Philosophe, il en composoit un autre pour n'être point surpassé dans le nombre des compositions. Mais au lieu qu'Epicure tiroit tout de son propre fond, Chrysippe ne faisoit que copier ce que d'autres avoient dit, entassant témoignages sur témoignages, de sorte que si on lui eût ôté ce qu'il avoit pris, on l'eût réduit à la *Carte blanche* (e).

Epicure mit dans une extrême ré-

(e) Si quis tollat de Chrysippi libris quæ aliena sunt, vacua illi charta relinquetur. Diog. Laërt. lib. VII, num. 181.

putation le système des Atomes. Il n'en étoit pas l'inventeur ; cette gloire appartient à Leucippe : mais il y changea quelque chose , & ce ne fut pas toujours une vraie réparation. Par exemple , ce fut gâter le système , que de ne pas retenir la doctrine de Démocrite touchant l'ame des Atomes. Prétendre qu'un assemblage d'Atomes inanimés peut former une ame , & envoyer des images qui nous donnent des pensées , c'est se payer d'une hypothèse plus confuse que le Cahos d'Hésiode. C'étoit néanmoins la prétention d'Epicure. Mais en supposant une fois que tous les atomes ont une ame , on conçoit sans peine , que leurs divers assemblages forment diverses espèces d'êtres animés , diverses manières de sentiments , diverses combinaisons de pensées ; & par-là on est à l'abri de plusieurs objections foudroyantes. Au reste il n'est pas plus absurde de supposer que les atomes sont essentiellement animés , que de supposer qu'ils existent & qu'ils se meuvent d'eux-mêmes (f).

La doctrine d'Epicure , concernant le bonheur & le souverain bien , étoit

(f) Voyez l'Atomisme , §. III.

très-susceptible d'être mal interprétée, & l'on en tira de pernicieuses conséquences, qui décréditerent sa secte. Mais au fond cette doctrine étoit très-raisonnable, & l'on ne sauroit nier qu'en prenant le mot de bonheur au sens d'Epicure, la félicité de l'homme ne consiste dans le plaisir. Les Stoïciens, qu'on pourroit nommer les Pharisiens du Paganisme, tournerent tous leurs efforts contre Epicure, & n'oublierent rien pour lui susciter des persécutions. Ils lui imputerent de ruiner le culte des Dieux, & de plonger les hommes dans la plus horrible débauche. Epicure ne s'oublia point en cette rencontre; il expliqua ses sentimens; il fit des Livres de dévotion; il exhorta les hommes à la piété, à la sobriété, à la continence, & il pratiquoit lui-même toutes ces vertus.

Sa vie exemplaire n'empêcha pas qu'on ne fît courir d'horribles impostures contre ses mœurs. Les Académies philosophiques étoient alors ouvertes aux personnes de l'un & de l'autre sexe: Epicure, qui trouva cette Coutume toute établie, reçut au nombre de ses disciples quelques femmes qui aimoient la Philosophie. Il

n'en fallut pas davantage pour décrier son Ecole, qui passa bien-tôt pour un franc B. On publia que la Courtisane Leontium, une de ses élèves, faisoit plaisir de son corps à toute la bande, & particulièrement à Epicure (g). On ne se contenta pas de répandre de vive voix ces calomnies ; on les inféra dans des Livres : l'on forgea même des Lettres lascives, qui furent publiées sous le nom de notre Philosophe (h). De tous les Libelles composés contre lui, il ne nous reste qu'une Lettre attribuée à Leontium ; dans laquelle on suppose que cette Courtisane se plaint à Lamia son amie, de tous les ennuis qu'elle est forcée d'essuyer auprès de ce vieillard décrépite, âgé de quatre-vingts ans, tout ridé, couvert de vermine, & de si mauvaise humeur qu'il ne fait que la gronder, & l'assaffiner de ses soupçons (i). La supposition de cette Lettre est évidente, puisque Leontium mourut avant Epicure, & qu'Epicure ne vécut qu'un peu plus de soixante & onze ans. Ce qui a peut-être donné

(g) Athenée *lib. XIII.*
 (h) Diog. Laërt. *lib.*
X. num. 2.

(i) Gassendi, de vitâ
 & moribus Epicuri, *lib.*
VII. cap. II.

lieu à toutes ces médifances, c'est que Métrodore, le disciple le plus chéri d'Epicure, entretenoit un commerce galant avec cette femme. Il en eut un fils, dont Epicure fit mention dans son Testament, comme d'un orphelin qu'il recommandoit à ses amis (*k*).

La réputation d'Epicure fut principalement déchirée par un transfuge de sa secte, nommé Timocrate, & frère de ce Métrodore dont on vient de parler. Il osa débiter que le jardin, dans lequel notre Philosophe avoit établi son Ecole, étoit un lieu dangereux, où il se tenoit des assemblées nocturnes, & que lui Timocrate, avoit eu toutes les peines du monde à s'en échapper. Il ajouta qu'Epicure étoit un homme crapuleux, qui passoit sa vie à table, & qui vomissoit deux fois le jour (*l*). Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette conduite de Timocrate : on sait que les Apostats se plaisent communément à débiter d'horribles calomnies contre leurs anciens freres. Le ressentiment de quelque injure, ou le simple desir de faire l'apologie de leur inconstance, les porte à

(*k*) Idem. *ibid.* cap. VI.

(*l*) Laërt. *lib.* X. *num.* VI.

décrier le parti qu'ils ont lâchement abandonné, & quelque suspectes que doivent être leurs invectives, elles ne laissent pas de faire impression sur les gens crédules.

Si jamais on a eu sujet de reconnoître que le temps fait enfin justice à l'innocence opprimée, c'est sur-tout à l'égard d'Epicure; car il s'est élevé tant d'illustres défenseurs de sa morale pratique, & de sa morale spéculative, qu'il n'y a plus que des entêtés ou des ignorants qui en jugent mal. Un fort habile homme (m) a même entrepris de prouver qu'il ne nioit point la providence.

Il ne nous reste aucun de ses Ouvrages: cependant il n'y a point d'ancien Philosophe dont les sentiments nous soient plus connus que ceux d'Epicure. Nous sommes redevables de cela au Poëte Lucrece, à Diogene Laërce, & sur-tout au Savant Gassendi, qui a ramassé avec un soin extrême tous les fragments de la doctrine Epicurienne, & qui en a formé un système complet. Son Ouvrage est un chef-d'œuvre, & je ne crois pas

(m) M. du Rondel, dans le *Traité de vita & moribus Epicuri*.

qu'on puisse faire un Recueil , dont l'ordonnance soit plus belle & plus judicieuse.

Epicure mourut l'an 2. de la 127. Olympiade : il commençoit d'entrer dans sa soixante-douzieme année. Sa maladie , causée par une retention d'urine , fut longue & douloureuse ; mais il la supporta avec une patience admirable. On ne sauroit dire assez de mal de ses opinions sur la Religion (n), ni assez de bien de l'honnêteté de ses mœurs. Il aimoit tendrement sa patrie ; & son zele pour le bien public ne varia jamais. Il ne sortit point d'Athenes , lorsque Demetrius l'assiégea : il voulut avoir sa part des maux que souffroient ses Compatriotes. Il se nourrissoit de fèves pendant le siège , & il en nourrissoit ses disciples , les partageant avec eux dans une parfaite égalité , jusqu'à les compter une à une (o). Il avoit une très-bonne morale par rapport à l'obéissance qui est due aux Magistrats ; il souhaitoit de bons Souverains , & se soumettoit à ceux qui gouvernoient mal. C'est le fondement de la sûreté de tous les

(n) Voyez le §. II.

(o) Plut. in Demet. 21.

Etats. Il s'acquittoit avec exactitude de tous les devoirs de la Religion, & il avoit, dit-on, *une piété ineffable envers les Dieux* (p). Cela est assez particulier, vû les principes de sa doctrine. En effet, si quelque chose est capable d'éteindre la Religion dans les cœurs, & de faire renoncer à toute espèce de culte, c'est de croire, comme Epicure en étoit persuadé, que Dieu ne fait aucun mal au genre humain; qu'il ne châtie point ceux qui l'offensent; qu'il ne récompense point ceux qui le servent. Les chrétiens les plus dévots, s'ils veulent être sincères, avoueront que le plus fort lien qui les unit à Dieu, c'est de le considérer sous l'image d'un Etre vigilant, qui distribue des récompenses infinies à ceux qui lui obéissent, & qui punit éternellement ceux qui l'offensent. Voici un homme qui s'acquittoit des devoirs de la Religion suivant la Coutume de son pays, sans aucun motif d'intérêt. Je veux croire que la politique entrât pour quelque chose dans cette conduite: mais une piété si exemplaire, dans un homme qui n'attendoit rien des dieux, a toujours quelque chose d'extraordi-

(p) Diog. Laërt. lib. X. num. 3.

nai
que
tels
que
de
Tou
piét
pris
pité
à se
P
l'ac
les
enne
ce
lité
intér
pas
mau
picu
les h
rédu
qui
Philo
ticle
Anta
men
qu'il
(q)
d'Ep
dit. P
(r)

naire & de grand. La première fois que Dioclès le vit aux pieds des autels, il ne put s'empêcher de s'écrier, quelle fête ! quel spectacle pour moi, de voir Epicure dans un Temple ! Tous mes soupçons s'évanouissent, la piété reprend sa place, & je ne compris jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois Epicure à ses genoux [q].

Pour réfuter pleinement ceux qui l'accusent d'intempérance, il suffit de les renvoyer au témoignage que ses ennemis mêmes lui ont rendu sur ce chapitre. Sénèque, qui en qualité de Stoïcien, n'étoit nullement intéressé à lui faire grace, ne laisse pas de convenir qu'on faisoit très-mauvaise chère dans les jardins d'Epicure : peu s'en faut qu'il ne dise que les hôtes de notre Philosophe étoient réduits au pain & à l'eau (r). Pour ce qui est de l'amour des femmes, notre Philosophe étoit si réservé sur cet article, que Chrysippe, son perpétuel Antagoniste, n'expliquoit ce phénomène que par l'insensibilité naturelle qu'il lui attribua (s).

(q) Du Rondel, *vie d'Epicure*, p. 34. de l'Édit. Française.

(s) Gassendi de vitâ & moribus Epicuri, lib. VII. passim.

(r) Seneca, Epist. XXI.

On s'étonnera peut-être qu'Epicure ayant pratiqué une si belle morale , soit tombé dans une infamie qui a rendu odieuse , & sa secte , & sa mémoire pendant plusieurs siècles. Je fais là-dessus trois petites observations. Premièrement il faut reconnoître ici , comme en plusieurs autres choses , l'Empire de la fatalité. Il y a des gens heureux : il y a des gens malheureux : cette solution commune est peut-être la meilleure qu'on puisse donner. Je dis en second lieu que la concurrence d'Epicure avec le Fondateur de l'Ecole Stoïcienne a dû produire de fâcheuses suites. Les Stoïciens faisoient profession d'une morale sévère : se commettre avec ces gens-là , c'étoit à peu près le même inconvénient , que d'avoir aujourd'hui des démêlés avec des dévots. Ils intéressoient la Religion dans leur querelle ; ils alarmoient tous les gens de bien , & le peuple ajoutoit foi à leurs délations , parce qu'il se persuade aisément que le vrai zele & l'austérité des maximes vont toujours ensemble. Il n'y avoit donc point d'aussi grands destructeurs de réputation que ces gens-là. Ainsi il ne faut pas trouver étrange qu'à force

force de décrier Epicure , & d'employer contre lui les fraudes pieuses, les suppositions des Lettres, ils ayent formé des impressions défavantageuses, qui ont duré fort long-temps. Je dis en troisieme lieu, qu'il étoit facile de donner un mauvais sens aux dogmes de ce Philosophe, & d'effaroucher les gens de bien avec le terme de *volupté* dont il se servoit. Si l'on n'en avoit parlé qu'en y ajoutant ses explications, on n'eût pas gendarmé le monde; mais on écartoit avec soin tous les éclaircissements qui lui étoient favorables. Ajoutez qu'il se trouva quelques Epicuriens qui abusèrent de sa doctrine. Ils ne se débauchèrent pas à son Ecole, mais ils eurent l'adresse de couvrir leurs débauches sous l'autorité d'un si grand nom. Voilà sans doute les principales causes des médisances publiées contre cette secte, & de l'infamie où elle est tombée avec le temps. Plusieurs grands hommes, entraînés par le torrent, ont suivi de siècle en siècle les préjugés établis, sans examiner le fond des choses. Quelques Saints Peres sont dans le cas; mais Grégoire de Naziance ne s'y laissa point tromper : il reconnut de bonne

foi que les mœurs d'Epicure étoient admirables (1).

§. II.

Religion d'Epicure. Quel étoit son système sur la nature des Dieux.

Ce feroit observer un peu trop négligemment les Loix sacrées de l'Équité, que d'accuser Epicure d'avoir enseigné que les Dieux ne méritent pas notre culte, nos respects, & nos hommages. Car il a professé ouvertement le contraire, & publié d'excellents Livres sur le culte que l'on doit aux Dieux. J'avoue qu'on lui objectoit qu'en agissant selon ses principes, il ne devoit avoir nulle Religion; mais en cela on ne faisoit que disputer sur le droit: on ne nioit pas le fait, on tomboit d'accord de sa Religion extérieure. Voici en quoi elle consistoit. Epicure honoroit les Dieux à cause de leur majesté & de l'excellence de leur nature, *propter majestatem eximiam, singularemque naturam* (a); & cela sans attendre d'eux aucun bien, & sans en craindre aucun mal. Il ne con-

(1) Gassendi ubi supra.

(a) Seneca de Beneficiis, lib. IV, cap. XIX.

sideroit dans ce culte, que les seules idées de la raison, qui demande que l'on respecte & que l'on honore tout ce qui est grand & parfait. Peut-être qu'on ne se trompoit pas, lorsqu'on l'accusoit de n'agir ainsi que par politique, & par crainte : mais quand même cette accusation eût été vraie, elle ne laissoit pas d'être téméraire. L'équité veut que l'on juge d'un homme sur ce qu'il fait, & sur ce qu'il dit, & non pas sur les intentions cachées que l'on s'imagine qu'il a. Il faut laisser à Dieu le jugement de ce qui se passe dans les abîmes du cœur. Et après tout, pourquoi ne voudrions-nous pas qu'Epicure ait eu l'idée d'un culte, que nos Théologiens les plus orthodoxes recommandent, comme le plus légitime & le plus parfait. ? Ils nous disent tous les jours que quand il n'y auroit, ni paradis à espérer, ni enfer à craindre, on seroit pourtant obligé d'honorer & de servir Dieu.

Mais quelque idée qu'on se forme de la Religion pratique d'Epicure, il est toujours vrai de dire que sa doctrine sur la nature des Dieux, étoit au fond fort impie. Il réduisoit la nature divine à l'inaction : il lui ôtoit le gou-

Doctrin
d'Epicure
sur la na-
ture des
Dieux.

vernement du Monde, il ne la reconnoissoit point pour la cause de cet univers. C'est une énorme impiété. Les Auteurs ne s'accordent pas sur la question s'il enseignoit que les Dieux étoient composés d'atomes. S'il avoit enseigné cela, il auroit ôté à la nature divine l'Eternité & l'indestructibilité, dogme affreux & blasphématoire. Mais je ne crois point qu'on puisse lui imputer une telle doctrine : car le premier point de méditation qu'il donnoit à ses Disciples, étoit l'immortalité, & la félicité de Dieu (b). Il ne croyoit donc pas que les Dieux eussent été faits comme le monde par la rencontre fortuite des atomes : il sentoient bien que par là il les eût visiblement assujettis à la mort. Tertullien & S. Augustin soutiennent pourtant qu'il disoit que la nature divine étoit composée d'atomes ; mais Lactance assure le contraire, & je trouve qu'il expose bien mieux les sentiments de notre Philosophe (c). Que penserons-nous de ce jugement de M. Moreri. *Les sentiments d'Epicure pour l'ame & pour la divinité ne semblent pas raisonnables à quelques-*

(b) Diog. Laërt. lib. X. num. 123.

(c) Lactant. de ira Dei.

uns : C'est parler bien froidement d'un dogme, qui renverse l'immortalité de l'ame, & la providence de Dieu.

§. III.

Que l'impiété d'Epicure couloit naturellement & philosophiquement de l'erreur commune à tous les Payens sur l'existence éternelle de la matiere : & qu'en supposant cette erreur, ceux qui nioient la Providence raisonnoient plus conséquemment que ceux qui la reconnoissoient.

Il y eut parmi les Physiciens du Paganisme une grande diversité d'opinions sur l'origine du monde, & sur la nature de l'Elément, ou des Eléments, dont ils prétendirent que les corps particuliers furent formés. Les uns soutinrent que l'eau fut le principe de toutes choses; d'autres donnerent cette qualité à l'air; d'autres au feu; d'autres à des parties homogenes, &c. Mais ils s'accorderent tous en ce point, que la matiere du monde, étoit improduite. Il n'y eut point de dispute entre eux sur la question si quelque chose avoit été faite de rien; ils convinrent tous que cela étoit im-

possible : & par conséquent l'éternité indépendante, qu'Epicure attribuoit aux atomes, n'étoit point un sentiment que les autres sectes pussent condamner, à l'égard de cette existence nécessaire & incréée ; car chacune d'elles attribuoit la même nature aux principes qu'elle admettoit. Or je dis que cette impiété une fois posée, que Dieu n'est point le créateur de la matière, il est moins absurde de soutenir, comme faisoient les Epicuriens, que Dieu n'est pas l'Auteur du Monde, & qu'il ne se mêle pas de le conduire, que de soutenir, comme faisoient plusieurs autres Philosophes, qu'il l'avoit formé, qu'il le conservoit, & qu'il en étoit le directeur. Ce qu'ils disoient étoit vrai ; mais ils ne faisoient pas de parler inconséquemment. C'étoit une vérité intrusive ; elle n'entroit point dans leur système par la porte, mais par la fenêtre, & s'ils se trouvoient dans le bon chemin, c'est en s'égarant de la route qu'ils avoient prise au commencement. S'ils avoient su s'y conduire, ils n'eussent pas été orthodoxes ; & ainsi leur orthodoxie étoit une production bâtarde & monstrueuse. Elle étoit sortie de leur igno-

rance , par accident , & ils n'en étoient redevables qu'à l'incapacité de raisonner juste. Ce reproche étoit encore beaucoup plus fort à l'égard des Philosophes qui précéderent Anaxagore , puisqu'ils expliquèrent la génération du monde , sans y faire intervenir le doigt de Dieu. Si après cela ils admettoient la providence divine , ils raisonneoient beaucoup plus mal , que ceux qui ne l'admettoient , qu'après avoir supposé que l'entendement divin présida au débrouillement du cahos , & à la premiere formation des parties de ce monde.

Si je n'en disois pas davantage , la plupart de mes Lecteurs s'imagineroient que je débite un paradoxe aussi impie , que le dogme même d'Epicure. Il faut donc développer tout ceci le plus nettement qu'il sera possible. Pour cet effet , je dois établir d'abord ce fondement , que selon le systême de tous les Philosophes Païens qui croyoient un Dieu , il y avoit un Etre éternel & incréé , distinct de Dieu : c'étoit la matiere. Cet Etre ne devoit son existence qu'à sa propre nature. Il ne dépendoit d'aucune autre cause , ni quant à son essence , ni

quant à son existence, ni quant à ses attributs & à ses propriétés. On n'a donc pû dire, sans choquer les Loix & les idées de l'ordre, qui sont la regle de nos jugemens & de nos raisonnemens, qu'un Etre étranger, & distinct de la matiere, a exercé sur elle son empire, l'a remuée, condensée, raréfiée, & modifiée de mille manieres, pour en faire ce monde visible. C'étoit avancer une doctrine qui renverse les notions les plus exactes, à quoi l'on soit tenu de se conformer en philosophant.

Si Epicure avoit ainsi questionné un Platonicien : *dites-moi, je vous prie, de quel droit Dieu a ôté à la matiere l'état, où elle avoit subsisté éternellement? quel est son titre? d'où lui vient sa commission pour faire cette réforme?* qu'auroit-on pû lui répondre? eût-on fondé le titre sur la force supérieure dont Dieu se trouvoit pourvû? mais en ce cas-là ne l'eût-on point fait agir selon la Loi du plus fort, & à la maniere de ces Conquerans usurpateurs, dont la conduite est manifestement opposée au droit, & aux idées de l'ordre? Eût-on dit que Dieu étant plus parfait que la matiere, il

étoit juste qu'il la foudmât à son empire ? mais cela même n'est pas plus conforme aux idées de la raison. Le plus excellent personnage d'une ville n'est pas en droit de s'en rendre maître, & il ne peut y dominer légitimement, à moins qu'on ne lui confère l'autorité. En un mot, nous ne connoissons point d'autre titre légitime de domination, que celui que la qualité de cause, ou la qualité de bienfaiteur, ou celle d'acheteur, ou la soumission volontaire, peuvent conférer. Or rien de tout cela n'a lieu entre une matiere incréée & la nature divine : il faut donc conclure, que sans violer les Loix de l'ordre, Dieu ne pouvoit se rendre maître de cette matiere pour en disposer à sa fantaisie.

Si vous m'alléguez ce qui se passe entre l'homme & les autres animaux, cet empire qu'il exerce sur les bêtes sans les avoir produites, ni nourries, je vous répondrai que ses besoins, ou ses passions, étant la base de cet empire, cela ne peut point servir à faire comprendre que Dieu se soit emparé du commandement sur la matiere, lui qui n'a besoin de rien, qui trouve en soi-même tout le fond de sa béatitude

infinie , qui n'est capable d'aucune passion , & qui ne peut faire aucune action , qui ne soit conforme à la justice la plus exacte.

Un Platonicien qu'on presseroit de la sorte , se verroit contraint de dire que Dieu n'exerça son pouvoir sur la matiere , que par un principe de bonté. Dieu , diroit-il , connoissoit parfaitement ces deux choses , l'une qu'il ne feroit rien contre le gré de la matiere , en la soumettant à son empire ; car comme elle ne sentoit rien , elle n'étoit point capable de se fâcher de la perte de son indépendance : l'autre , qu'elle étoit dans un état de confusion , & d'imperfection , un amas informe de matériaux dont on pouvoit faire un excellent édifice , & dont quelques-uns pouvoient être convertis en des corps vivants , & en des substances pensantes. Il voulut donc communiquer à la matiere un état plus beau & plus noble que celui où elle étoit. Y a-t-il là quelque chose qui ne soit digne de l'Etre souverainement juste , & souverainement bon ? Voilà , ce me semble , ce qu'un Platonicien pourroit répondre de plus sensé ; mais il me semble aussi qu'Epicure

ne demanderoit pas mieux que de voir la controverse réduite à ces termes-là : il auroit beaucoup de difficultés à proposer.

I. Il demanderoit en premier lieu s'il peut y avoir un état plus convenable à une chose, que celui où elle a toujours été, & où sa propre nature, & la nécessité de son existence, l'ont mise éternellement ; une telle condition n'est-elle pas la plus naturelle qui se puisse imaginer ? Ce que la nature des choses, ce que la nécessité, à laquelle tout ce qui existe de soi-même doit son existence, a réglé & déterminé, peut-il avoir besoin de quelque réforme ? Ne doit-il pas durer nécessairement une éternité ; & n'est-ce pas une preuve que toute réforme viendrait trop tard, & seroit par conséquent incompatible avec la sagesse du Réformateur ?

II. Mais supposons la maxime il vaut mieux tard que jamais, *præstat sero quàm nunquam*, comment fera ce Réformateur pour changer l'état & la condition de la matiere ? Ne faudra-t-il pas qu'il y produise le mouvement ? & pour cela ne faudra-t-il pas qu'il la touche, & qu'il la pousse ?

S'il la peut toucher & pousser, il n'est pas distinct de la matiere, & s'il n'est pas distinct de la matiere, c'est à tort que vous admettez deux Etres incréés, l'un que vous appelez matiere, l'autre que vous appelez Dieu. Il n'y a en effet que de la matiere dans l'univers; notre dispute est finie; cet Auteur du monde, ce directeur, cette providence divine dont il s'agissoit, s'en vont en fumée. S'il est distinct de la matiere, il n'a aucune étendue; dites-moi donc comment il pourra appliquer sa puissance à des corps pour les chasser de leur place? le Platonicien répondroit que la matiere a toujours été en mouvement, & qu'ainsi il a suffi que Dieu dirige ce mouvement. Mais on lui repliqueroit que pour diriger le mouvement de certains corps, il en faut remuer d'autres. Cela paroît dans la manœuvre des vaisseaux, dans toutes les machines: c'est pourquoi la nature divine, si elle n'étoit pas corporelle, ne pourroit pas plus aisément donner une nouvelle détermination à un mouvement existant, que produire de nouveau le mouvement.

III. Ne comptons pour rien tou-

tes les raisons à *priori* ; renonçons même à cette objection , c'est que la bonté , pour être louable , doit être accompagnée de jugement : or nous ne voyons pas que les personnes judicieuses , quelque bon que soit leur naturel , s'ingèrent de leur propre mouvement dans les désordres domestiques de leur prochain : ils se contentent de mettre un bon ordre chez eux. Un Prince sage remédie aux abus de son Etat ; mais il ne se mêle point de réformer les Monarchies voisines. L'on pourroit présupposer sur cette idée de sagesse , que Dieu ne devoit pas entreprendre de remédier aux imperfections de la matiere. Il n'en étoit pas responsable , puisqu'il n'avoit eu nulle part à la production des corps : c'étoit l'ouvrage de la nature ; c'étoit donc à elle d'en disposer. Je renonce à cette instance , diroit Epicure , & je vous permets de vous servir de l'exemple de ces Héros , qui ont été mis au rang des Dieux , pour avoir rendu au genre humain des services inattendus , & quelquefois même onéreux : mais voyons un peu si ces motifs de bonté , dont vous parlez , n'ont pas dû céder à des raisons de sagesse.

IV. Un agent sage n'entreprend point de mettre en œuvre un grand amas de matériaux, sans avoir reconnu qu'ils sont susceptibles de la forme qu'il auroit envie de leur donner. Si la discussion de leurs qualités lui fait connoître qu'ils ont des défauts incorrigibles, qui feroient que leur nouvelle condition seroit pire que la première, il se garde bien d'y toucher, il les abandonne à leur état; il juge qu'il se conduira, & plus sagement, & plus charitablement, en laissant les choses comme elles sont, qu'en leur donnant une autre forme qui tourneroit à mal. Or vous convenez, vous autres Platoniciens, qu'il y a eu dans la matiere un vice réel, qui a été un obstacle au projet de Dieu; un obstacle, dis-je, qui n'a point permis à Dieu de faire un Monde exempt des désordres que nous y voyons. Il est certain d'ailleurs que ces désordres rendent la condition de la matiere infiniment plus malheureuse, que ne l'étoit l'état éternel, nécessaire, & indépendant, sous lequel elle avoit été avant la génération du monde. Tout étoit insensible sous cet état: le chagrin, la douleur, le crime, le mal physique, & le mal moral,

étoient inconnus. On n'y sentoit à la vérité aucun plaisir ; mais cette privation de bien n'étoit pas un mal : car elle ne sauroit être un mal qu'autant qu'on s'en apperçoit & qu'on s'en afflige. Vous voyez donc qu'il n'étoit pas d'une bonté sage de faire changer d'état à la matiere, pour la métamorphoser en un monde tel que celui-ci. Elle contenoit en son sein les semences de tous les crimes & de toutes les miseres que nous voyons ; mais elles ne faisoient pas plus de mal, que si elles n'eussent pas existé : elles n'ont été pernicieuses & funestes qu'après l'action de Dieu sur la matiere. Le cahos étoit donc un borbier qu'il ne falloit pas remuer : il falloit le laisser dans son repos éternel, & se souvenir que plus on agite une matiere infecte, plus on répand à la ronde ses exhalaisons malignes.

V. On ne pourroit pas répondre à Epicure que Dieu ne prévoyoit pas les inconveniens qui résulteroient de son Ouvrage. Car notre Philosophe repliqueroit tout aussi-tôt, 1°. que par-là on attribuerait à Dieu une ignorance grossiere : 2°. qu'en supposant qu'il eût péché par ignorance, il fau-

droit supposer aussi que s'appercevant du mauvais succès de ses travaux , il auroit remis les choses dans leur premier état , & qu'ainsi le monde n'auroit pas duré jusqu'au temps , où lui Epicure disputoit sur la doctrine de la providence avec un Platonicien.

VI. Sa dernière objection seroit la plus forte de toutes. Il auroit représenté à son adversaire que la notion la plus intime , la plus générale , la plus infaillible , que l'on ait de Dieu , est que Dieu jouit d'une parfaite béatitude. Or cela est incompatible avec la supposition de la providence. Si Dieu gouverne le Monde , il l'a créé ; s'il l'a créé , il avoit prévu tous les défordres qui y sont , ou il ne les avoit pas prévus : s'il les a prévus , on ne peut pas dire qu'il ait fait le Monde par principe de bonté , ce qui renverse la meilleure réponse du Platonicien : s'il ne les a point prévus , il est impossible qu'en voyant le mauvais succès de son Ouvrage , il n'ait eu un très-grand chagrin. Il se sentoît convaincu d'avoir ignoré les qualités des matériaux , ou de n'avoir pas eu la force d'en vaincre la résistance , comme il l'avoit espéré sans doute. Il n'y

a point d'Artiste qui puisse voir sans chagrin que ses espérances l'ont trompé ; qu'il n'a pû parvenir à son but ; qu'ayant eu dessein de travailler au bien public , il a fait une machine ruineuse , &c. Nous avons bien des idées pour connoître que Dieu ne se peut jamais trouver dans un tel cas ; mais non pas pour connoître que si par impossible il s'y trouvoit , il ne seroit pas infiniment à plaindre.

VII. Si vous supposez ensuite , qu'au lieu de ruiner un tel Ouvrage , Dieu s'obstinoit à le conserver , & à travailler sans relâche , ou à la réparation des défauts , ou à faire en sorte qu'ils n'augmentassent pas , vous nous donnez l'idée de la plus malheureuse nature qui se puisse concevoir. Il avoit voulu construire un magnifique palais , pour y loger commodément les créatures animées , qui devoient sortir du sein informe de la matiere , & pour les y combler de bienfaits. Inutiles efforts ! projet chimérique ! il n'a produit que des créatures malheureuses , acharnées à se déchirer , à se dévorer les unes les autres ; sujettes aux maladies , à la faim , à l'intempérie des saisons ; en proie à la jalousie , à l'avarice

ce, à la cruauté, à mille passions qui les déchirent. Leur Auteur luttant continuellement avec la malignité de la matiere, productrice de ces désordres, est obligé d'avoir toujours la foudre à la main, & de verser sur la terre la peste, la guerre, la famine, un déluge de peines, sans parler des rouës & des gibets établis par les hommes. Tout cela n'empêche pas que le mal ne se maintienne, ne se perpétue, & n'empire même tous les jours. Or, je le demande, l'Architecte d'un tel Monde peut-il jouir d'une félicité tranquille ? Peut-on être heureux quand au bout de quatre mille ans de travail, on n'est pas plus avancé qu'au premier jour, dans l'ouvrage qu'on a entrepris, & que l'on souhaite passionnément d'achever.

Je n'avance rien d'incroyable, quand je fais dire à Epicure que les Dieux se feroient bien-tôt repentis d'avoir fait le monde, & que l'embarras de gouverner une machine si imparfaite seroit capable de troubler leur félicité. Ne voyons-nous pas une image de cela dans l'Ecriture, qui s'accommodant à notre portée, nous représente le vrai Dieu, comme un Etre inquiet & cha-

grin, qui à la vûe des crimes dont la surface de la terre étoit couverte, se repentit & fut marri d'avoir créé l'homme. Je fais bien que le même Livre, qui nous déclare toutes ces choses, nous apprend aussi à rectifier l'idée qu'elles présentent d'abord; mais Epicure, destitué des lumieres de la Révélation, ne pouvoit pas redresser sa Philosophie. Il falloit nécessairement qu'il suivît la route qu'un tel conducteur lui montroit. Or en le suivant fidèlement, & en s'appuyant sur ces deux principes, l'un que la matiere existoit par elle-même, & ne se laissoit point manier selon les desirs de Dieu, l'autre que la félicité de Dieu ne peut jamais être troublée le moins du monde, il a dû trouver son port dans cette conclusion-ci, c'est qu'il n'y a point de providence divine.

Notez que si au lieu de mettre Epicure aux prises avec un Platonicien, je l'avois fait disputer avec un Prêtre d'Athenes, il auroit remporté la victoire plus facilement. Vous me traitez d'impie, lui auroit-il dit, parce que j'enseigne que les Dieux ne se mêlent point du gouvernement du Monde: & moi je vous accuse de ne

favoir pas raisonner , & de faire tort aux Dieux , en leur attribuant la conduite de l'Univers. Quelle folie de croire que Jupiter a un empire absolu sur la machine du monde , lui qui est le fils de Saturne , & le petit-fils du Ciel. C'est bien à une Divinité de trois jours à conduire la matiere , qui est un Etre éternel & indépendant. Sachez que tout ce qui a commencé n'est que d'hier & d'aujourd'hui , en comparaison de l'éternité. N'est-ce point renverser l'ordre , que de soumettre l'univers à un Dieu si juste ?

J'ajoute, continueroit Epicure , que vous faites tort aux Dieux : car répondez-moi , & prenez bien garde au dilemme que je vais vous proposer. Les Dieux sont-ils contents de leur administration , ou en sont-ils mécontents ? S'ils sont satisfaits de ce qui se passe sous leur providence , ils se plaisent au mal : s'ils en sont fâchés , ce chagrin trouble leur félicité. Or il est contre les notions communes que les Dieux aiment le mal , & qu'ils ne soient pas souverainement heureux. Ils n'aiment point le mal , répondroit le Prêtre ; ils le regardent même comme une offense qu'ils punissent sévèrement ; &

de-là viennent les pestes, les guerres, les famines, & les autres châtimens du Ciel. Je conclus de votre réponse, diroit Epicure, qu'ils sont malheureux. Car il n'y a point de condition plus misérable, que d'être continuellement exposé à des offenses, & dans la nécessité continuelle de se venger. Quelle vie est-ce là? j'aime bien mieux attribuer aux Dieux un état tranquille, & exempt de tout soin.

Mais, repliqueroit le Prêtre, vous voulez donc qu'ils regardent de sens froid les désordres du genre humain: cette indifférence leur est-elle bien honorable? Pourquoi non, répondroit Epicure. Ils n'ont point fait le Monde; il sont plus jeunes que lui: ce n'est point à eux à s'embarasser de ce qui s'y passe. Ils savent d'ailleurs que la matiere existe de toute éternité, & qu'on ne change pas la nécessité fatale des êtres qui existent par eux-mêmes. Ils laissent donc passer le torrent, & n'entreprennent pas de réformer un ordre immuable. Enfin de quel droit votre Jupiter, & ses Assesseurs au Conseil céleste, oseroient-ils punir l'adultère, le vol, & tant d'autres crimes, eux qui sont coupables

des mêmes excès ? Convenez du moins, diroit le Prêtre, que le dogme de la Providence est un frein puissant pour contenir le peuple. Je le fais, répondroit Epicure, mais ce n'est pas de quoi il s'agit : ne changez pas l'état de notre dispute. Nous ne cherchons pas ce qui peut avoir été établi, comme une invention utile, mais ce qui émane véritablement des lumieres de la Raison.

§. I V.

Que le système de l'Ecriture est le seul qui ait l'avantage d'établir les fondemens solides de la providence & des perfections de Dieu.

Les objections d'Epicure, étalées dans le précédent article, & qui pouvoient mettre à bout les Philosophes du Paganisme, disparoissent & s'évanouissent comme de la fumée par rapport à ceux, à qui la révélation enseigne que Dieu est le Créateur du monde, tant à l'égard de la matiere, qu'à l'égard de la forme. Cette vérité est d'une importance infinie. Car on en tire, comme d'une source féconde, les dogmes les plus sublimes & les plus fondamentaux ; & l'on ne sauroit sou-

tenir l'autre Hypothese sans ruiner plusieurs grands principes de raisonnement.

De ce que Dieu est le Créateur de la matiere , il résulte , 1^o. Qu'avec l'autorité la plus légitime qui puisse être , il dispose de l'univers comme bon lui semble. 2^o. Qu'il n'a besoin que d'un simple acte de volonté pour faire tout ce qui lui plaît. 3^o. Que rien n'arrive , que ce qu'il a mis dans le plan de son Ouvrage. Ils'ensuit de-là que la conduite du monde n'est pas une affaire qui puisse , ou fatiguer , ou chagriner Dieu , & qu'il ne se passe rien dans l'univers qui puisse troubler sa béatitude. S'il arrive des choses qu'il a défendues , & qu'il punit , elles n'arrivent pas néanmoins contre ses décrets ; elles servent aux fins adorables qu'il s'est proposées de toute éternité , & qui font les plus grands mysteres de l'Evangile.

Voilà les conséquences pratiques , & très-favorables au christianisme , qu'on doit tirer des arguments que j'ai mis dans la bouche d'Epicure. Rien ne fait mieux connoître l'importance de la doctrine d'un Dieu créateur , que l'exposition des embarras inexppli-

cables où tombent ceux qui la nient. On peut combattre aujourd'hui les Sociniens avec les mêmes armes. L'évidence prétendue de ce principe, *rien ne se fait de rien*, les a portés à rejeter la création. Mais que leur est-il arrivé ? en fuyant un principe, ils sont tombés dans un autre. Il a fallu qu'ils reconnussent l'existence indépendante de la matière, & que cependant ils la soumissent à l'autorité d'un Etre étranger. Il a fallu qu'ils avouassent que l'existence nécessaire peut convenir à une substance, qui est d'ailleurs toute chargée de défauts & d'imperfections ; ce qui renverse une notion très-évidente, savoir que ce qui ne dépend de quoi que ce soit pour exister éternellement, doit être infini en perfection ; car qui auroit mis des bornes à la puissance, & aux attributs d'un tel Etre ? En un mot, ils ont à répondre à la plupart des difficultés, qu'Epicure pouvoit proposer aux Philosophes, qui admettoient l'éternité de la matière.

Concluons que c'est rendre un service utile à la vraie Religion, que d'exposer dans tout leur jour, les absurdités qu'entraîne la doctrine de l'éternité

ternité de la matiere, & de faire voir en particulier qu'elle détruit la providence divine. On prouve par ce moyen la nécessité, la vérité, & la certitude de la création : je suis sûr que tous les raisonnements que j'ai étalés ci-dessus feroient avoués du P. Mallebranche ; car il enseigne dans sa neuvieme Méditation, qu'il n'y auroit point de providence, si Dieu n'avoit point créé la matiere.

§. V.

Principes d'Epicure sur la Liberté. Méthode ridicule dont il se servoit pour l'expliquer.

Il n'y a point de systême d'où la nécessité fatale de toutes choses sorte plus inévitablement, que de celui qu'Epicure emprunta de Leucippe & de Démocrite ; car ce qu'ils disoient que le monde s'étoit formé par hazard, ou par la rencontre fortuite des atomes, excluait non-seulement la direction d'une cause intelligente ; mais tendoit à prouver que la production du monde étoit la suite des Loix éternelles, & nécessaires, du mouvement des principes corporels. Aussi

est-il certain que Démocrite attribuoit toutes choses à un destin nécessaire.

Epicure ne pouvant s'accommoder d'une opinion qui paroïssoit renverser toute la morale, & réduire l'ame humaine à la condition d'une machine, abandonna sur ce point le systême des atomes, & se rangea du parti de ceux qui admettoient le franc arbitre dans la volonté de l'homme. Il se déclara contre la nécessité fatale, & il prit même des précautions superflues : car il alla jusqu'à nier cette Thèse fameuse, si débattue dans nos Ecoles, *toute proposition qui regarde l'avenir contingent, est vraie & fausse*. Il craignit qu'en admettant cette Thèse, qui au fond n'a aucun rapport à la liberté, il ne fût aussi forcé d'admettre la fatalité absolue. Mais voyons ce qu'il inventa pour se tirer de l'embarras du destin. Il donna à ses atomes un mouvement de déclinaison, & il établit là le siege, la source, & le principe des actions libres. Il prétendit que par ce moyen il y avoit des événements qui se soustraioient à l'empire de la nécessité fatale. Avant lui on n'avoit admis dans les atomes que le mouvement de pe-

fanteur, & celui de réflexion. Le premier se faisoit toujours par des lignes perpendiculaires, & ne changeoit jamais dans le vuide; il ne recevoit du changement que lorsqu'un atome se choquoit avec un autre. Epicure supposa que même au milieu du vuide, les atomes déclineroient un peu de la ligne droite; & de-là, disoit-il, vient la liberté.

Remarquons en passant que ce ne fut pas le seul motif qui le porta à inventer ce mouvement de déclinaison; il le fit servir aussi à expliquer la rencontre des atomes. Car il vit bien, qu'en supposant qu'ils se mouvoient tous avec une égale vitesse par des lignes droites, qui tendoient toutes de haut en bas, il ne feroit jamais comprendre qu'ils eussent pû se rencontrer; ce qui rendoit la production du monde impossible. Il fallut donc supposer qu'ils s'écartoient de la ligne droite. S'il s'agissoit d'exposer les absurdités de cette doctrine, il seroit aisé de l'attaquer par bien des côtés.

I. Qu'y a-t-il de plus indigne d'un Philosophe, que de supposer du bas & du haut dans un espace infini? C'est néanmoins ce qu'Epicure suppo-

fa : car il prétendit que tous les atomes se mouvoient de haut en bas. S'il eût supposé qu'ils se mouvoient par toutes sortes de lignes droites, il eût assigné une bonne cause de leur rencontre, sans être obligé de recourir au prétendu mouvement de déclinaison.

En second lieu, ce mouvement-là l'engageoit à se contredire. Il enseignoit que de rien on ne faisoit rien, & cependant la déclinaison des atomes ne dépendoit selon lui d'aucune cause; elle venoit donc de rien. Cette conséquence est d'autant plus forte, que Lucrece lui-même avoue (a) que les actions libres de notre ame viendroient de rien, si les atomes n'avoient pas le mouvement de déclinaison. Il prétend qu'elles ne dépendent ni du mouvement de pesanteur, ni du mouvement de répercussion des atomes; autrement elles se trouveroient dans l'enchaînement des causes éternelles & nécessaires, & par conséquent elles seroient assujetties à une nécessité fatale. Ce qui fait, selon Lucrece, que les actions humaines, bien qu'indépendantes de la pesanteur & de la répercussion des atomes, ne laissent pas

(a) Lucret. de rerum natura, lib. II. vers. 284.

d'avoir un principe de liberté, c'est que les atomes ont un mouvement de déclinaison : voilà, dit-il, l'origine du franc arbitre de l'homme. Mais je conclus de-là, que ce mouvement se fait de rien, ou ce qui est la même chose, qu'il n'a point de cause; & je précipite Epicure dans l'abîme qu'il a voulu fuir. S'il répond qu'il est autant de la nature des atomes de décliner, que de se mouvoir de haut en bas, & de s'entre-choquer toutes les fois qu'ils se rencontrent, je réplique que leur déclinaison ne sert de rien à la liberté humaine, & n'empêche pas la fatalité: je lui fais voir, par ses propres principes, que cette fatalité subsiste dans toute son étendue: car il avoue que le mouvement de pesanteur, & celui de répercussion, introduisent inévitablement la nécessité fatale.

En 3^e. lieu, il est absurde de supposer qu'un être qui n'a ni raison, ni sentiment, ni volonté, s'écarte de la ligne droite dans un espace vuide, & qu'il s'en écarte, non pas toujours, mais en certains temps & en certains points de l'espace non réglés (b).

(b) *Id facit exiguum clinamen principiorum.*

Nec regione loci certa, nec tempore certo.

Lucret. lib. II.

Pour 4^e. absurdité je lui allegue a disproportion qui se rencontre manifestement entre la nature de la liberté, & le mouvement quel qu'il puisse être d'un atome, qui ne fait, ni où il est, ni qu'il existe. Quelle conséquence y a-t-il entre ces deux propositions, *l'ame de l'homme est composée d'atomes, qui en se mouvant nécessairement par des lignes droites, déclinent un peu du droit chemin; donc l'ame de l'homme est un agent libre?* comment veut-on que la liberté de l'homme soit fondée sur un mouvement d'atomes qui se fait sans aucune liberté? La cause peut-elle donner ce qu'elle n'a pas? Cent atomes qui se penchent, sans savoir ce qu'ils font, peuvent-ils former un jugement, par lequel l'ame se détermine avec connoissance de cause au choix de l'un des partis qui se présentent.

Cicéron nous apprend (c) que Carneade inventa une solution bien plus subtile, que tout ce que les Epicuriens avoient forgé. Ce fut de dire que l'ame avoit un mouvement volontaire, dont elle étoit la cause. Il est certain que ce Philosophe leur fournissoit là

(c) Au Livre de *sato* Chap. II.

une réponse non-seulement beaucoup plus solide que celle qu'ils employoient, mais aussi la plus ingénieuse & la plus forte que l'esprit humain puisse produire. Cependant il restoit une difficulté : on pouvoit demander à Carnéade ; ces actions volontaires de l'ame, qui ne dépendent point d'une cause externe, dépendent-elles de la nature, comme le mouvement de pesanteur dépend de la nature des atomes, selon Epicure ? Si elles en dépendent, vous n'ôtez point la fatalité des actions : car vous n'admettez aucun effet qui ne soit produit par une cause nécessaire. Ni Carneade, ni aucun autre Philosophe Payen, n'étoit capable de répondre raisonnablement à cette question.

§. V I.

Doctrine d'Epicure sur le souverain bien, ou le bonheur. Apologie de cette Doctrine. M. Arnaud a eu tort de la critiquer.

Pour rendre plus intelligible ce que j'ai à dire touchant le système d'Epicure sur le souverain bien, j'observe d'abord que presque tous les anciens Philosophes, qui ont parlé du bon-

heur de l'homme, se sont attachés à une notion externe ; & c'est ce qui a produit parmi eux un grand partage de sentiments. Les uns ont mis ce bonheur dans les richesses ; d'autres dans les sciences ; d'autres dans les honneurs ; d'autres dans la réputation ; d'autres dans la vertu , &c. Il est clair qu'ils ont attaché l'idée de la béatitude , non pas à sa cause formelle, mais à sa cause efficiente ; c'est-à-dire, qu'ils ont appelé bonheur, ce qu'ils ont jugé capable de produire en nous l'état de félicité ; mais sans définir en quoi consiste cet état.

Epicure n'a point pris le change ; il a considéré la béatitude en elle-même, & dans son état formel, & non pas selon le rapport qu'elle a à des êtres tout-à-fait externes, comme sont les causes efficientes. Cette manière de considérer le bonheur est sans doute la plus exacte, & la plus digne d'un Philosophe. Epicure a donc bien fait de la choisir, & il s'en est si bien servi, qu'elle l'a conduit précisément où il falloit qu'il allât. Le seul dogme que l'on pouvoit établir raisonnablement, selon cette route, étoit de dire que la béatitude de

l'homme consiste à être à son aise, & dans le sentiment du plaisir, ou en général dans le contentement de l'esprit.

Cela ne prouve point que l'on établit le bonheur de l'homme dans la bonne chère, & dans les plaisirs sensuels. Car ces choses peuvent être tout au plus les causes efficientes de la béatitude : & c'est de quoi il n'est pas ici question. Quand il s'agira de définir ces causes, on vous marquera les meilleures ; on vous indiquera d'un côté les objets les plus capables de conserver la santé de votre corps, & de l'autre les occupations les plus propres à prévenir l'inquiétude de votre esprit ; on vous prescrira donc la sobriété, la tempérance, le combat des passions tumultueuses & déréglées, qui ôtent à l'ame son état de béatitude, c'est-à-dire, l'acquiescement doux & tranquille à sa condition. C'étoient-là les voluptés dans lesquelles Epicure faisoit consister le bonheur de l'homme. On se récria sur le mot de *volupté* ; les gens qui étoient déjà gâtés en abusèrent ; les ennemis de la secte s'en prévalurent, & ainsi le nom d'Epicurien devint très-odieux. Tout cela est accidentel.

au dogme, & n'empêche pas qu'Epicure n'ait solidement philosophé. Bien entendu qu'il commettoit une grande faute, en ne reconnoissant pas qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse produire dans notre ame l'état qui la rend heureuse.

Monsieur Arnaud a censuré indirectement la doctrine d'Epicure sur le bonheur, en attaquant cette pensée du P. Mallebranche : *Tout plaisir est un bien, & rend actuellement heureux celui qui le goûte.* Il emploie quatre grands chapitres (a) à combattre le sentiment de l'Oratorien, & nous parle des Stoïciens, & d'Epicure, & de plusieurs autres choses qui marquent une grande étendue de savoir. Mais ceux qui auront tant soit peu compris la doctrine du P. Mallebranche sur ce point, s'étonneront sans doute qu'on lui en fasse des affaires, & s'ils ne se souviennent pas du serment de *bonne foi* que Monsieur Arnaud a prêté dans la Préface d'un de ses Livres, ils croiront qu'il a fait des chicanes à son Adversaire, afin de le rendre suspect du côté

(a) Voyez ses *Réflexions Philosophiques & Théologiques sur le nouveau système de la Nature, & de la Grâce* du Père Mallebranche. DO-2513

de la Morale *. Car enfin il est aisé de connoître qu'il n'y a rien de plus innocent, ni de plus certain, que de dire, que tout plaisir rend heureux celui qui en jouit pour le temps qu'il en jouit, & que néanmoins il faut fuir les plaisirs qui nous attachent au corps. S' imagine-t-on qu'en disant aux voluptueux, que les plaisirs où ils se plongent sont un mal, un supplice, un malheur insurmontable, non-seulement à cause des suites, mais aussi pour le temps où il les goûtent, on les obligera à les détester ? Bagatelles. Ils prendront un tel discours pour un paradoxe ridicule, & pour une pensée outrée d'un homme entêté, qui s' imagine fierement qu'on déférera plus à ses paroles qu'à l'expérience. Le plus sûr est d'avouer aux gens, qu'ils sont heureux pendant qu'ils ont du plaisir ; aussi-bien le croiroient-ils, quelque chose qu'on leur pût dire : il faut seulement leur représenter après cet aveu, que s'ils n'y renoncent, ce bonheur présent les damnera.

* N. B. Ces réflexions que Bayle avoit insérées dans ses *Nouvelles de la Rép. des Lettres*, lui attirèrent un démêlé avec M. Arnaud, qui lui adressa en 1685. un Ecrit intitulé, *Avis à l'Auteur des Nouvelles*, &c. Bayle y répondit en 1686.

Mais, dit-on, c'est la vertu, c'est la grace, c'est l'amour de Dieu, ou plutôt c'est Dieu seul qui est notre béatitude. D'accord, en qualité d'instrument, ou de cause *efficiente*, comme parlent les Philosophes ; mais en qualité de cause *formelle*, c'est le plaisir, c'est le contentement qui est notre seule félicité. Que, par une supposition impossible, on se représente un homme aussi vertueux que S. Paul, & condamné pour toujours aux mêmes tourments qu'un Diable, aura-t-on l'imagination assez fausse ou assez subtile, pour trouver que cet homme est moins malheureux qu'un Diable ? On le pourra dire de bouche, mais on ne comprendra rien à ce qu'on dira ; tant il est vrai que la seule voye que nous concevions que Dieu puisse mettre en usage, pour nous rendre actuellement & formellement heureux, c'est de communiquer à notre ame la modification qu'on appelle sentiment de plaisir, soit qu'au reste ce soit un sentiment vif, soit qu'il ne consiste que dans l'exemption de chagrin & de douleur.

Que les
plaisirs des
sens sont
purement
spirituels.

Quel que soit ce sentiment, j'imagine qu'il appartient beaucoup plus à l'ame qu'aux organes du corps, & je

crois en général que tout ce qu'on appelle plaisir des sens est en effet une chose très-spirituelle. Ces plaisirs considérés dans leur nature appartiennent purement à l'ame, & l'on ne peut les appeller *corporels* qu'en conséquence d'un rapport accidentel & arbitraire qu'ils ont avec le corps : car ce rapport n'est fondé que sur ce qu'il a plû à Dieu d'établir pour la cause occasionnelle de ces plaisirs, l'action de certains objets sur le corps de l'homme. Il faut donc distinguer deux choses dans les plaisirs sensuels : leur spiritualité, que je regarde comme une qualité qui leur est essentielle, & leur matérialité, qui selon moi, ne leur est qu'accessoire & accidentelle. Je conclus de-là qu'un plaisir des sens peut subsister dans toute son étendue, & n'avoir rien de matériel, parce que la matérialité peut en être séparée. Notre ame pourroit sentir du froid, sans le rapporter à un pied, ni à une main, tout comme elle sent la joie d'une bonne nouvelle, ou le chagrin d'une mauvaise, sans rapporter ces sentiments à aucune partie du corps : & si pendant qu'elle est unie à un corps, elle rapporte à quelque partie de ce corps.

la douleur, & certains plaisirs, le sentiment de brûlure, le chatouillement, &c, ce n'est que par une institution tout-à-fait libre de l'Auteur de son union avec le corps; ce n'est qu'afin qu'elle puisse mieux veiller à conserver la machine qui lui est unie. Si cette raison cessoit, il ne seroit plus nécessaire qu'elle rapportât hors de soi ses sentiments; & néanmoins elle seroit toujours susceptible de la modification qu'on nomme douleur, plaisir, froid, chaud. Dieu pourroit lui imprimer toutes ces modifications, ou sans se régler sur aucune cause occasionnelle, ou en se réglant sur une cause occasionnelle qui ne seroit pas un corps, mais les pensées de quelque esprit.

L'Auteur de l'art de penser a raison de dire *qu'il est possible qu'une ame séparée du corps soit tourmentée par le feu ou de l'Enfer, ou du Purgatoire, & qu'elle sente la même douleur que l'on sent quand on est brûlé, puisque lors même qu'elle étoit dans le corps, la douleur de la brûlure étoit en elle, & non dans le corps, & que ce n'étoit autre chose qu'une pensée de tristesse, qu'elle ressentait à l'occasion de ce qui se passoit dans le corps auquel Dieu l'avoit*

unie (b). Mais il n'a pas raison de supposer qu'il faudroit que Dieu disposât tellement une certaine portion de la matière, à l'égard d'un Esprit, que le mouvement de cette matière fût une occasion à cet Esprit d'avoir des pensées affligeantes. Un être tout-à-fait immatériel peut faire la fonction d'une telle cause occasionnelle, & en ce cas-là notre ame pourroit sentir le même plaisir, que nous nommons sensuel & corporel, elle le pourroit, dis-je, sentir sans le rapporter à une bouche, ou à une oreille, comme nous y rapportons présentement le plaisir de la bonne chère & de la musique. D'où il résulte que le plaisir, de quelque espèce qu'il soit, peut faire le bonheur de l'ame, en quelque état qu'on la suppose, unie ou non avec la matière.

SENTIMENTS DE BION.

BION, surnommé Borysthenite parce qu'il étoit de Borysthene, ville de Scythie, a été un Philosophe de beaucoup d'esprit, mais de fort peu de Religion. Il étoit fils d'une Courtisane, nommée Olympia (a), & il

(b) Art de penser, I. Partie, Chap. X.

(a) Athenæus, lib. XIII. cap. VI.

floriffoit vers la 120^e Olympiade. Il étudia d'abord sous Cratès, & il témoigna alors un grand mépris pour les Platoniciens. Il prit ensuite l'habit de Cynique ; puis il s'attacha à Théodore, qui étoit Athée de profession ; & enfin il prit les leçons de Théophraste, le plus célèbre des disciples d'Aristote. Il professa à Rhodes, & il attira à son auditoire une troupe de Matelots, qui eurent la complaisance de s'habiller en Écoliers à sa sollicitation. Il falloit être bien éloquent, pour persuader une telle chose à des gens de mer.

Bion aimoit la gloire & le faste : il voyagea avec ostentation dans plusieurs villes, & il se montra à la Cour d'Antigonus, Roi de Macédoine, dont il gagna les bonnes grâces. La première fois qu'il parut en sa présence, ce Prince lui demanda, en lui citant un vers d'Homere :

Quel est ton nom, ton rang, ton pays, ta famille ?

Présence
d'esprit
de Bion.

Cette question fit soupçonner à notre Philosophe qu'on avoit prévenu le Roi contre son extraction, & comme il sentit qu'il lui seroit difficile d'en imposer là-dessus, il crut que le plus

court étoit d'avouer la dette. Il répondit donc d'un air encore plus hardi qu'ingénu, que sa mere avoit été tirée d'un B. & que son pere étoit un Affranchi qui avoit fait banqueroute, & qui s'étoit trouvé trop heureux d'épouser une telle femme. Voilà, continua Bion, en citant à son tour un vers d'Homere,

Voilà de quels parents j'ai l'honneur d'être issu.

Puis il ajouta : *il seroit inutile que Persée & Philonide insérassent cela dans leurs Histoires : mais je vous conseille de juger de moi par moi-même (b).*

Bion avoit beaucoup de génie pour les bons mots : on en peut juger par ceux qui nous restent de lui. Voici les plus remarquables. C'est lui qui fit cette raillerie cruelle d'Alcibiade, *que pendant son enfance il avoit enlevé aux femmes leurs maris, & que devenu grand il avoit enlevé aux maris leurs femmes.* Il disoit que le chemin de l'autre monde est fort aisé, attendu qu'on y va les yeux fermés. Il trouvoit quelque chose de contradictoire dans les funérailles : *on y brûle les gens comme s'ils étoient insensibles.*

Bonsmots
qu'on lui
attribue.

(b) Diog. Laert. in Bione.

bles, & on les pleure comme s'ils étoient sensibles (c). Il regardoit aussi comme une sottise de s'arracher les cheveux en temps d'affliction, & là dessus il railloit l'Agamemnon d'Homere, qui s'arracha ainsi sa longue chevelure, comme si pour avoir la tête chauve on en sentoit moins sa douleur (d). Le pis est que dans ses plaisanteries il attaquoit insolemment la Morale & la Religion. Quoi de plus pernicieux que la maxime renfermée dans ces paroles, où il déchire le plus sage & le plus vertueux des Philosophes! Si Socrate, disoit-il, a eu besoin d'Alcibiade, & s'en est fait faute, ç'a été un grand sot: s'il n'en a pas eu besoin, sa continence n'est pas fort méritoire. Pour se moquer de ce qu'on racontoit du supplice des Danaïdes, il disoit qu'on les puniroit bien mieux, si on les condamnoit à porter de l'eau dans des vases qui ne fussent pas percés [e]; & sur la remarque qu'on fait quelquefois, que la justice divine punit sur les enfants la faute des peres, il osa dire que cela seroit plus ridicule, que si un Méde-

(c) Diog. Laert. in Bione.

(d) Cic. Tusc. Quæst. lib. III. cap. XXVI.

(e) Diog. Laert. ubi suprà.

cin faisoit prendre des remèdes au fils ,
ou au petit-fils , pour guérir le pere ,
ou l'ayeul (f). Plutarque, qui rap-
porte cette raillerie profane , montre
très-solidement la fausseté de ce pa-
rallèle. Il seroit aisé de faire voir qu'il
y a peu de justesse dans la plupart des
faillies de Bion : c'est en général le
défaut des bons mots , qu'ils ont pres-
que toujours un faux côté. Ceux de
notre Philosophe étoient d'ailleurs
pleins de sel , & partoient d'une ima-
gination vive & heureuse : mais je
m'étonne qu'on en ait toléré la licen-
ce. Les railleries d'un homme d'esprit
nuisent bien plus à la Religion que
les réfutations sérieuses d'un impie
qui dogmatise. Les jeunes gens se
laissent séduire par ces Railleurs dan-
gereux , & Bion en gâta plusieurs (g).

Quand on prend garde de près
au caractère de Bion Borysthénite ,
on ne sauroit douter que ce ne soit lui
qu'Horace a désigné dans ces vers de
sa II. Epitre du premier Livre :

Carminē tu gaudes ; hic delectatur Iambis ,

Ille BIONEIS sermonibus , & sâle nigro :

La plupart des Interpretes ont bron-

(f) Plutarch. de serâ Numinis vindictâ.

(g) Diog. Ibid.

ché sur ce passage d'Horace (b). Acron, son Ancien Scholiaste a frappé au but ; car il entend par *Bioneis sermonibus* des discours mordants, des satyres ameres, & il nous apprend que notre Bion fit en effet des Poèmes très-satyriques, dans lesquels il déchira tout le monde, sans épargner même le grand Homère. Pourquoi l'eût-il ménagé, lui qui n'épargna ni Socrate, ni Jupiter, & qui mordit indifféremment les Dieux & les hommes.

Ce qu'il y eut de plus particulier dans le caractère de ce Philosophe impie, c'est qu'étant tombé malade à Chalcis, où il s'étoit retiré, il changea de ton, & donna dans une extrémité toute opposée. Il devint superstitieux ; il eut recours aux ligatures, & à d'autres charmes. Diogene Laërce s'est bien moqué de lui à ce sujet. Cet homme, dit-il, qui, à ce qu'on prétend, nia l'existence des Dieux, & qui en persistant dans cette opinion, quoique mauvaise, pouvoit au

(b) Ils entendent par *Bioneis sermonibus*, les Comédies, se fondant sur cette supposition, que le pere d'Aristophane s'appelloit *Bion*, d'où est venue, disent-ils, l'Epithete dont il s'agit. Mais cette prétention est nulle, car le pere d'Aristophane s'appelloit *Philippe*.

moins s'acquérir la réputation d'homme constant & intrépide, cet homme ne fut pas plutôt malade, qu'il chanta la palinodie. Il n'étoit jamais entré dans un Temple, il se moquoit même de ceux qui offroient des sacrifices; & le voilà qui immole des victimes, qui offre des parfums, qui remplit les narines des Dieux de la fumée des viandes & de l'encens. Non content de dire à Jupiter, *j'ai péché, pardonnez-moi mes offenses*, il tend le cou à une vieille qui l'exorcise, il met à ses bras des ligatures, il attache un laurier à sa porte, se soumettant à tout, pourvu qu'il conserve par-là ses jours. L'insensé ! il ne croit les Dieux, que lorsqu'il est intéressé à les admettre, comme s'ils n'existoient que du moment où Bion se persuade enfin qu'ils existent *. Ce *Confiteor* de Bion est remarquable : mais il n'a rien au reste de fort étonnant : c'est la conduite ordinaire de la plûpart des impies. Comme ils n'ont pas de principes, ils ne font que douter, ils ne parviennent

* N. B. Tiré d'une pièce de vers de Diogène Laërce. Bayle en avoit donné la Traduction Latine, à laquelle l'Editeur a substitué une version Française.

jamais à la certitude **. Se voyant donc dans le lit d'infirmité, où l'irréligion ne leur est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle, en cas qu'il soit vrai, & qui n'expose à aucun risque en cas qu'il soit faux.

Bion fut un dialecticien subtil & profond : mais il outra les choses, ainsi qu'Euclide, & Zénon d'Elée, & il mérita autant, ou plus qu'eux, le nom de *Sophiste* qui lui fut donné. On lui attribue communément le fameux dilemme contre le mariage, cité dans la plupart des cours de Logique, comme l'exemple d'un raisonnement captieux & faux (i). *Si vous prenez une belle femme, vous n'en jouirez pas seul; si vous en prenez une laide, elle sera votre supplice.* Ce sophisme, entre autres défauts, a celui de pouvoir être rétorqué. *Si je la prends laide, j'en jouirai seul; si je la prends belle, elle ne sera point mon supplice.* D'ailleurs la plupart des femmes ne sont ni belles, ni laides, & le raisonnement de Bion

** Voyez dans le I. | est dit au sujet des *A-*
vol. de l'*Analyse de Bay-* | *thées chancelans & des*
le, p. 43. & suiv. ce qui | *Athées de système.*

(i) Aulugelle attribue ce dilemme à Bias. On a souvent confondu Bias & Bion.

conclut faussement du petit nombre à toute la généralité. Enfin la beauté n'est point incompatible avec la vertu, & l'expérience apprend de plus qu'on peut aimer une femme fort laide. Ainsi ce dilemme ne vaut rien, de quelque côté qu'on le prenne, soit à l'endroit, soit à l'envers. Quelqu'un l'a réfuté par une raison empruntée de la doctrine des Rabins qui prétendent *que ceux qui auront été mal mariés dans ce monde, seront dispensés dans l'autre de toute pénitence, & se trouveront absous devant Dieu, sans être obligés de comparoître à son Tribunal* [k]. Cela vaut bien la peine d'épouser une femme laide.

Seneque a répondu solidement (l) à un autre sophisme de Bion, qui n'étoit ce me semble qu'un argument *ad Hominem*, d'où il prétendoit conclure que la doctrine, qui donne à Dieu un empire absolu sur toutes choses, enferme des contradictions. Notre Sophiste essayoit de prouver deux choses fort différentes; l'une que tous les voleurs étoient sacrilèges, l'autre,

(k) Philippus Carolus, in Aulum Gellium.

(l) Voyez le chap. VII. de *Beneficiis*.

*qu'aucun voleur n'étoit sacrilège. Il ti-
roit ces deux conséquences d'un mê-
me principe , je veux dire de cette
vérité fondamentale de toute bonne
Philosophie , que Dieu étant le sou-
verain Etre , l'Etre souverainement
parfait , il doit avoir le domaine ab-
solu de l'univers ; que c'est de lui que
dépendent tous les autres êtres , & que
c'est à lui , comme à leur Auteur & à
leur Conservateur, qu'ils appartiennent.
Bion avoit sans doute pour but de ré-
futer cette doctrine , par les deux
conséquences contradictoires & im-
pies , qu'il prétendoit en tirer . Voici
l'une : *Tous ceux qui dérobent les biens de
Dieu sont sacrilèges : or tous les voleurs
dérobent les biens de Dieu ; car toutes
choses lui appartiennent : donc , tous les
voleurs sont sacrilèges. Voici l'autre :
Transporter une chose d'un lieu qui ap-
partient à Dieu en un autre qui lui ap-
partient aussi , n'est point commettre un
sacrilège : or ceux qui pillent les Temples
ne font que transporter les choses d'un
lieu qui appartient à Dieu en un autre
qui lui appartient aussi : car toutes choses
appartiennent à Dieu : donc ceux qui
pillent les Temples ne commettent point un
sacrilège. Seneque n'a pas de peine à
réfuter**

refuter ces chicanes. Il se représente Bion comme un tyran, qui en certains temps veut être cruel, & en un autre faccager les Temples. Quand il veut être cruel, il se sert de son premier syllogisme : c'est un Arrêt pour précipiter tous les voleurs; & il se sert du second, lorsqu'il souhaite de s'enrichir des dépouilles des saints lieux (m).

Plutarque lui attribue une maxime qui feroit honneur aux Philosophes les plus orthodoxes : c'étoit de dire à ses disciples, que quand ils auroient acquis assez de constance pour écouter avec la même indifférence les injures & les compliments, ils pourroient croire qu'ils avoient fait des progrès dans la vertu. L'Auteur Grec a raison d'observer qu'une telle indifférence est non-seulement le signe d'une vie innocente, mais d'une habitude parfaite & constante dans la vertu (n). C'est en vérité un caractère de perfection.

Il s'en faut bien que la réponse, que fit Bion à Théognis, ait la même moralité. Ce Poète qui étoit fort

Maxime
très-Or-
thodoxe.

(m) Seneca, *ibid.*

(n) Idem, de *Andriens Poëtis* version d'Amyot.

indigent, lui récita un jour ces vers :

*L'homme ne peut faire, ne dire rien.
Quand pauvreté l'estraint en son lien (o).*

Pourquoi donc babilles-tu tant, lui dit Bion, & nous romps-tu tant la tête de ton caquet, toi qui es si pauvre. On voit là l'esprit audacieux & insolent de notre Philosophe. Plutarque a eu tort de louer cette saillie, & de dire que ce fut là répondre *bien gentiment* (p). Ce n'est pas ainsi qu'il falloit traiter un pauvre Poète qui se plaignoit avec tant de raison que l'indigence lui lioit la langue. Car quoique la pauvreté inspire souvent l'industrie & l'éloquence, il est pourtant vrai de dire qu'elle engourdit aussi quelquefois les mains & la langue, & qu'il y a une infinité de choses qu'on n'ose dire quand on porte un mauvais habit.

*Plurima sunt quæ,
Non audent homines pertusa dicere henni.
Juvenal. sat. V.
(p) Ibid.*

Fin du Tome III.

ers:
).
lui
tête
On
lent
eu
dire
nent
loit
lai-
ndi-
oi-
in-
our-
uifi
&
on
au-
&
de
enn.
fi
m

TABIE ET SOMMAIRE

Table and summary of contents, including page numbers and chapter titles, mostly illegible due to fading.

4